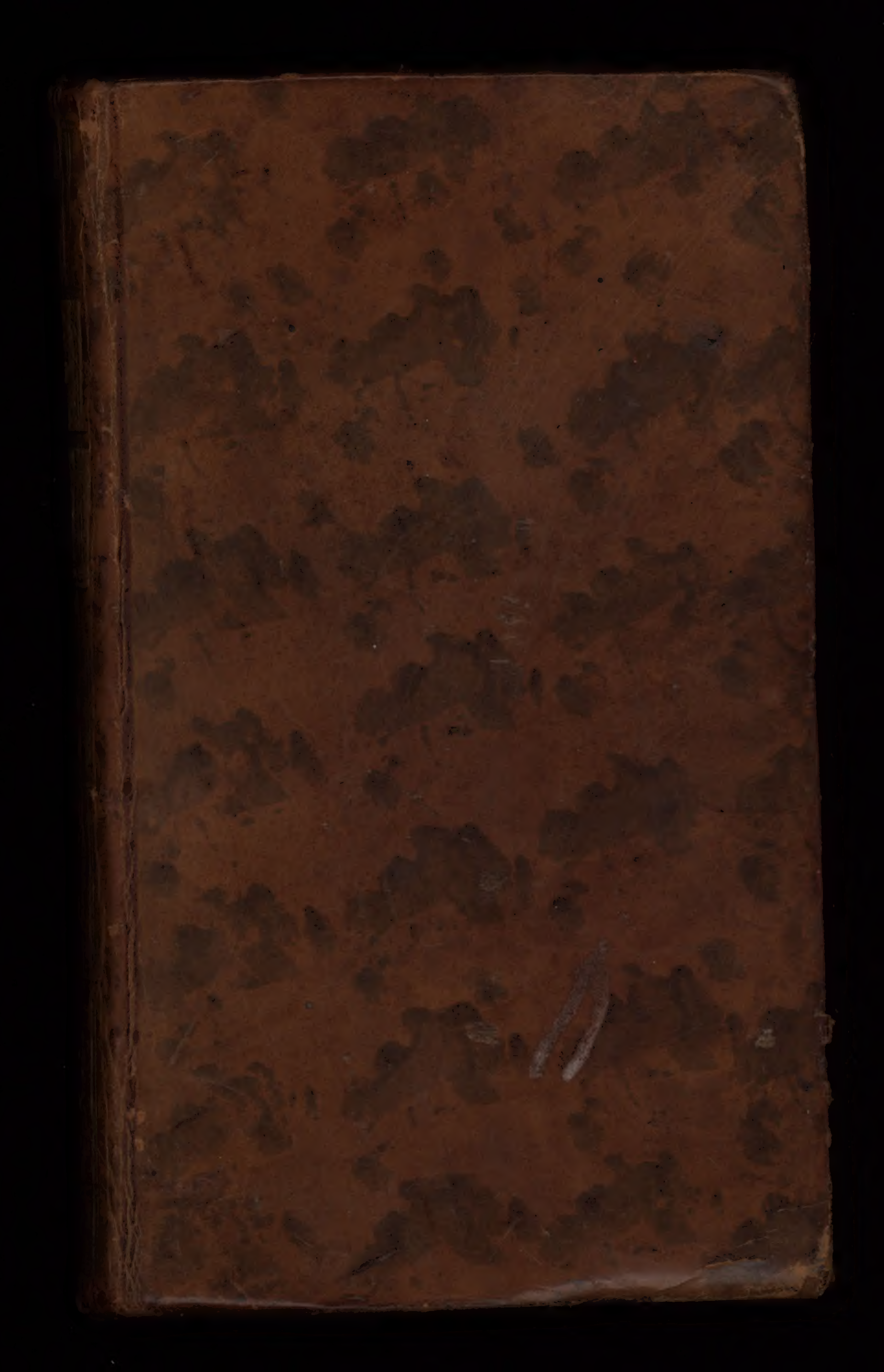
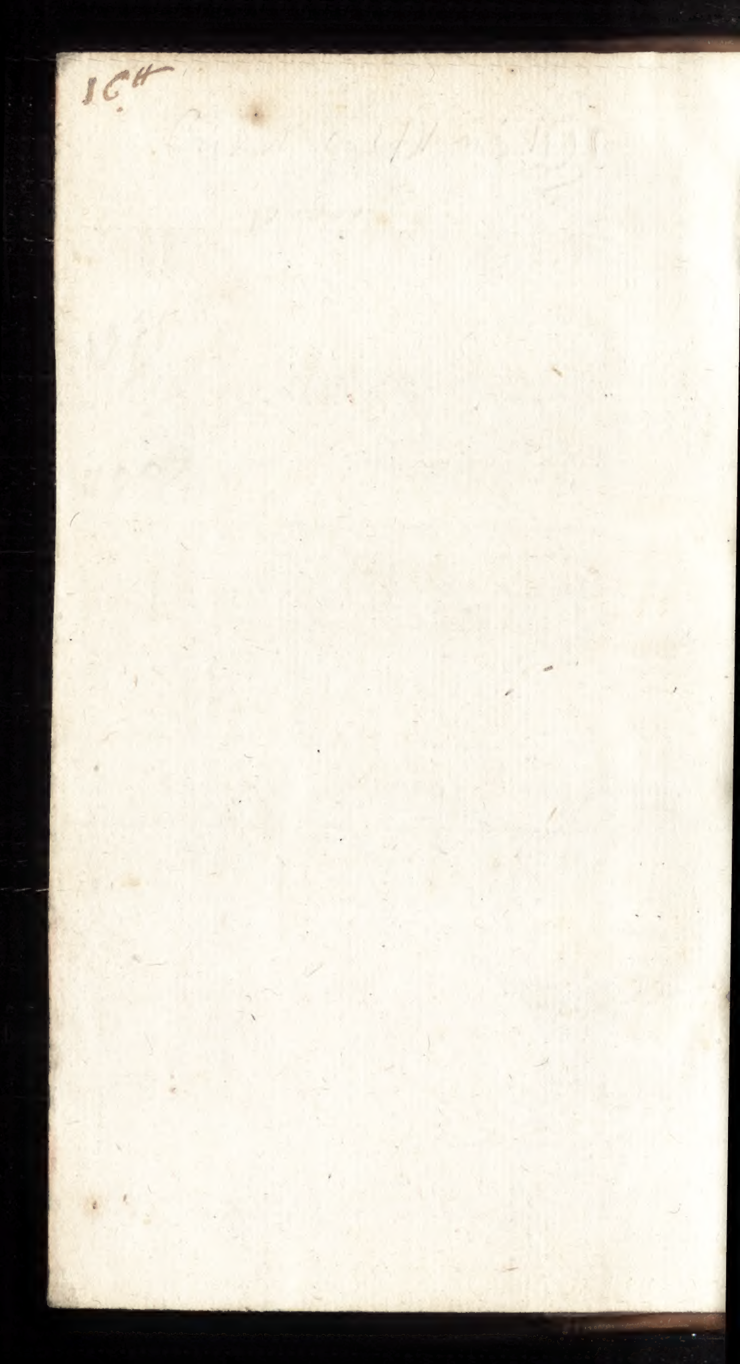








Six Volumes

HISTOIRE

DU

JAPON.

HISTOIRE
DU
JAPON;

OU L'ON TROUVERA
OUT CE QU'ON A PU APPRENDRE DE la nature & des productions du Pays, du caractere & des Coûtumes des Habitants, du Gouvernement & du Commerce, des Révolutions arrivées dans l'Empire & dans la Religion; & l'examen de tous les Auteurs, qui ont écrit sur le même sujet.

NOUVELLE ÉDITION.

Enrichie de Figures en taille-douce.

ar le Pere DE CHARLEVOIX, *de la Compagnie de* JESUS.

Revûe, corrigée, augmentée, & mise dans un nouvel ordre par l'Auteur.

TOME PREMIER.



A PARIS.
Chez ROLLIN, Libraire, Quai des Augustins, à S. Athanase.

M. DCC. LIV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

[illegible] STOIRE

DU

[illegible] APON,

[illegible]

[illegible] des productions du [illegible]

[illegible] des Habitans, [illegible]

du Commerce, des Révolutions [illegible]

[illegible] la Religion & [illegible]

Auteurs, qui ont écrit sur le même sujet.

NOUVELLE EDITION.

Enrichie de Figures en taille-douce.

[illegible] le Pere DE CHARLEVOIX, de la Comp. de JESUS.

[illegible], corrigée, augmentée, & mise dans un nouvel ordre par l'Auteur.

TOME PREMIER.

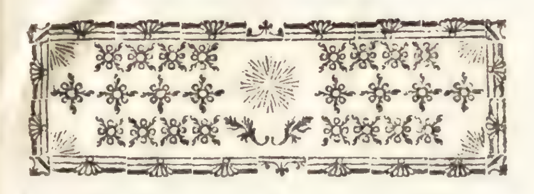


A PARIS.

[illegible] ROLLIN, Libraire, Quai des Augustins, à S. Athanase.

M. DCC. LIV.

[illegible] Approbation & Privilege du Roi.



A

SON EMINENCE MONSEIGNEUR *LE CARDINAL* DE FLEURY, PRINCIPAL MINISTRE.



MONSEIGNEUR,

LORSQUE *j'ai ſollicité auprès de* VOTRE EMINENCE *la permiſſion de publier cet Ouvrage ſous ſes Auſpices, mon deſſein n'étoit nul-*

lement de remplir une Epitre Dédicatoire de ſon éloge. Je ſçai, MONSEIGNEUR *, combien ma Plume eſt au-deſſous d'une pareille Entrepriſe, & perſonne n'ignore qu'on ne vous fait point ſa Cour par des Loüanges. L'Europe entiere vous reſpecte & vous admire, mais elle ne témoigne ſon reſpect & ſon admiration, que par ce ſilence, qui dit plus que tous les Panégyriques ; & ce ſilence, c'eſt c'eſt beaucoup moins encore la ſageſſe & le Bonheur de votre Miniſtere, qui le lui impoſent, que cette modeſtie ſévere, ce rare déſintéreſſement, & cette noble ſimplicité, que vous avez placée avec vous ſi près du premier Trône du Monde. Ce qui m'a fait uniquement ſouhaiter de voir votre nom à la tête de mon Livre, c'eſt que j'ai cru y remarquer de grands rapports entre le ſujet, que j'y traite, &* VOTRE EMINENCE.

En effet, MONSEIGNEUR, *si la Pourpre Romaine, dont vous relevez si fort l'éclat, rappelle à ceux, qui en sont revétus, la disposition actuelle, où ils doivent être de verser leur sang pour* JESUS-CHRIST, *& si jamais Eglise particuliere n'a vû couler avec tant d'abondance celui de ses Enfans, que celle du Japon; s'il n'a manqué à cette belle Chrétienté, pour être encore aujourd'hui, comme elle l'a été pendant près d'un siecle, la plus belle portion du Troupeau de* JESUS-CHRIST, *que de n'avoir jamais eu que des Ministres, qui se comportassent dans les fonctions de leur Apostolat avec cette modération & cette prudence, dont vous nous donnez tous les jours de si grands exemples; enfin si le caractere dominant de la plus vertueuse, & la plus héroïque Nation de l'Orient nous retrace si bien cette fermeté, & cette égalité d'une ame dégagée de toute*

passion, qui sont celui de VOTRE EMINENCE, *devois-je balancer un moment à vous supplier de vouloir bien recevoir sous votre protection une Histoire, où l'on vous retrouve dans ce qu'elle présente de plus frappant ? Il est bien certain du moins que je ne pouvois jamais espérer une occasion plus favorable de rendre publics les sentimens de vénération, & le respectueux dévouëment, avec lesquels je suis,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ÉMINENCE.

Le très-humble & très-obéissant serviteur, PIERRE-FRANÇOIS-XAVIER DE CHARLEVOIX, de la Compagnie de JESUS.



AVERTISSEMENT.

JE ſuis perſuadé qu'il n'eſt point d'Auteur, qui formant le deſſein d'écrire une Hiſtoire, s'y propoſe de n'être pas ſincere : on ne doit point juger un Homme aſſez pervers, pour vouloir de gaieté de cœur en impoſer au Public. Comment donc arrive-t'il qu'il y ait ſi peu d'Hiſtoires, où la vérité ne ſoit pas altérée, même dans des faits eſſentiels ? C'eſt qu'il eſt peu, ou qu'il n'eſt peut-être point d'Hiſtoriens, qui ſoient aſſez heureux, ou aſſez attentifs, pour ſe garder tout à la fois de deux écueils, également dangéreux, & preſque inévitables dans cette pénible carriere : je veux dire, le peu de ſoin de s'inſtruire, & la prévention.

La pareſſe, la précipitation, la trop bonne opinion de ſoi-même, le défaut de diſcernement & une exceſſive crédulité ; un ſeul de ces défauts ſuffit pour faire échoüer contre le premier écüeil. Les préjugez de la naiſſance & de l'éducation, dont il eſt ſi rare qu'on ſe

défaſſe entierement ; les engagements de l'état, qu'on a embraſſé, la paſſion, l'intérêt, je ne ſçai quelle ſympathie ſecrete, qui ſaiſit le cœur, ſans qu'on s'en apperçoive, & l'affectionne même à des Inconnus, entraînent comme néceſſairement ſur le ſecond. J'en pourrois ajoûter un troiſiéme, qui eſt le défaut de liberté.

Où trouver en effet un Homme aſſez laborieux, pour prendre, ſans ſe laſſer, la peine de faire toutes les recherches néceſſaires pour bien remplir toute l'étenduë de ſon ſujet : aſſez patient, pour ſe donner tout le loiſir de bien digérer ſes Mémoires : qui ait aſſez de pénétration, pour démêler le vrai à travers les ténebres, dont il eſt enveloppé : qui n'abuſe jamais de ſa facilité ; qui ſe défie toujours aſſez de ſoi-même & des autres, pour ne point prendre ſon parti ſans un mûr examen : qui ſoit aſſez en garde contre ſes premieres idées, pour être toujours diſpoſé à les corriger, ſi on lui en fait connoître le peu de juſteſſe ; aſſez docile, pour profiter des lumieres d'autrui : un Homme enfin, que l'intérêt ne guide point, que la paſſion n'aveugle point, que le cœur ne ſéduiſe point, qu'aucune crainte ne retienne, qu'aucu-

ne eſpérance n'ébloüiſſe, qu'aucun engagement ne préoccupe, & que nulle autorité ne gêne?

Jugeons-en par les Ouvrages les plus eſtimez en ce genre parmi les Modernes, dont nous ſommes plus à portée de connoître le foible & les défauts. Chaque Nation a ſes Hiſtoriens, & pluſieurs ont traité les mêmes Sujets: ſont-ils toujours de même avis, & ne reconnoit-on pas du premier coup d'œil dans quels Pays ils ſont nez, quels préjugez ils avoient ſuccez, pour ainſi dire; avec le lait, dans quelle prévention ils ont été élevés, ou quel parti ils ont eu intérêt de favoriſer? Guichardin & Mezeray, les Peres Mariana & Daniel s'accordent-ils ſur tout ce qui s'eſt paſſé dans les Guerres d'Italie? Bentivoglio, Strada, & Grotius donnent-ils les mêmes couleurs aux Troubles des Pays-Bas? Les Écrivains François & les Anglois expoſent-ils ſous le même jour les longs démêlez des deux Maiſons Royales des Valois & des Plantagenêts? Maffée convient-il toujours avec les Hiſtoriens Portugais ſur ce qui s'eſt paſſé dans la Conquête des Indes Orientales? Herrera, Oviedo, Solis, tous trois Eſpagnols,

ne ſe trouvent-ils pas ſouvent en contradiction au ſujet du Nouveau Monde, & ſur combien d'articles n'ont-ils pas été contredits par les Ecrivains des autres Nations, & par le célebre Las Caſas, leur Compatriote? En un mot il eſt bien peu des plus conſidérables événemens des derniers ſiécles, dont les Relations ne varient pas ſur des Points même Capitaux? A travers tant de nuages, le moyen, dira-t'on, de diſtinguer la vérité?

Je réponds qu'elle ſe découvre elle-même, ainſi que le Soleil, malgré les vapeurs, qu'il attire de la Terre, & que comme ce bel Aſtre ne laiſſe pas d'éclairer le Monde, lors même que les Nuages & les Broüillards le dérobent à nos Yeux, la vérité ſe démêle avec le tems de toutes les obſcurités, qui paroiſſent l'éclipſer: & n'eſt-ce pas à la faveur de ſon flambeau, qu'on reconnoît avec le tems ceux, qui ſe ſont trompez, & en quoi ils ſe ſont éloignez du vrai? Il ne faut pour cela, qu'examiner de près les motifs, qui les ont fait parler ſi diverſement; apporter à la lecture de leurs Ecrits les mêmes précautions, qu'ils auroient dû prendre pour faire le diſcernement des

Mémoires sur lesquels ils ont travaillé ; & sur-tout se dépoüiller de toutes sortes de préjugez. Il n'y a que ceux, qui lisent sans réflexion & avec préoccupation, qui ne sçachent pas à quoi s'en tenir, quand ils trouvent de l'opposition entre les Historiens, & c'est ce que j'ai eu plus d'une fois occasion d'observer, en consultant les Auteurs, qui ont travaillé avant moi sur l'Histoire du Japon.

Jamais peut-être aucun sujet n'a en si peu de tems exercé tant d'Ecrivains : on pourra s'en convaincre par la Liste, que j'en ai donnée à la fin de cet Ouvrage, & jamais plus de motifs contraires n'ont conduit leurs Plumes ; mais si tous ont répandu des ombres sur leurs Ecrits, la vérité n'a pas autant de peine, qu'on pourroit croire, à les percer. Pour peu qu'on soit attentif, on découvre d'abord d'où vient le tour, que ces divers Historiens tâchent de donner aux faits, qu'ils rapportent ; & des principes, qu'ils établissent, on peut tirer des conséquences toutes contraires à celles, qu'ils en tirent, & beaucoup plus justes. C'est que d'un côté les passions se contredisent & se trahissent, & que de l'autre il est im-

poſſible que la vérité n'échape par quelque endroit, quand on la cherche avec ſoin, & quand on la veut ſincérement trouver.

Auſſi de tous les Mémoires, que j'ai conſultez pour écrire cette Hiſtoire, il n'en eſt aucun, dont je n'aye profité, & dont les défauts mêmes ne m'ayent ſervi ; ce qu'on n'aura nulle peine à croire, ſi l'on fait réflexion qu'il n'eſt pas plus étonnant de voir la vérité ſe faire jour au travers de l'erreur & du menſonge, que de voir les corps naturels ſortir, pour ainſi dire, du ſein de la corruption. Au reſte, en déclarant que j'ai profité des fautes & des défauts de ceux, qui m'ont devancé, je ne me flatte pas de n'être point tombé moi-même dans pluſieurs ; je crois avoir démontré que cela eſt impoſſible : mais pour les reconnoître, pour s'en garantir, & pour ſaiſir le vrai, s'il m'arrive de ne le pas montrer dans toute ſa pureté, je crois pouvoir avancer qu'il ne ſera pas beſoin d'être fort en garde contre moi, par la raiſon que j'y ai été moi-même beaucoup.

Qu'on ne diſe donc plus qu'en fait d'Hiſtoire le Pyrrhoniſme eſt établi de maniere à ne lui pouvoir rien oppoſer

de ſolide, il ne l'eſt que pour les eſprits ſuperficiels, & pour ceux, qui s'imaginent que la lecture des Hiſtoriens eſt un amuſement. Après la Religion, l'Hiſtoire eſt la plus ſucculente nourriture de l'Ame, mais cette nourriture ne profite, qu'autant qu'elle eſt digérée; & quand elle ne l'eſt pas, elle fait ſur les Eſprits le même effet, que les Alimens ſur les Corps, lorſque l'Eſtomach en eſt ſurchargé, ou qu'ils ne lui ſont pas propres. J'eſpere qu'on ne trouvera point ici hors de leur place ces Réflexions, que j'ai faites en compoſant cet Ouvrage: elles convaincront au moins mes Lecteurs que je ſens toute la difficulté du travail, qui depuis quelques années occupe une bonne partie de mon tems; & peut-être me fera-t'on la grace de croire que je n'ai rien négligé pour la ſurmonter.

Une de mes plus grandes attentions a été de conſulter ceux d'entre les Hiſtoriens du Japon, qui ont parlé du caractere des Japonnois ſur les Mémoires des Perſonnes, qui les ont vûs de plus près & dans toutes les ſituations de la vie. Si un Écrivain célebre, qui attribuë à ces Inſulaires un naturel atroce,

avoit pris cette précaution, il se seroit bien gardé d'en parler sur ce ton-là, & se seroit sur-tout défié du seul Auteur, qu'il cite. Il ignoroit sans doute que cet Ecrivain n'avoit pas sujet d'être content des Japonnois, qui l'avoient traité avec beaucoup de hauteur, lorsqu'il étoit Directeur de la Compagnie du Commerce de Batavia à Firando. Il faut avoir vêcu familierement avec une Nation, pour avoir une idée juste de son caractere, & nous n'avons guere que les premiers Missionnaires & quelques Portugais, qui les ayent vûs d'assez près pour bien juger de leurs sentimens, & du tour de leur esprit. Or tous s'accordent à faire l'éloge de leur douceur, de leur amour pour le vrai, de leur docilité, de la beauté de leur cœur, & du plaisir, que l'on goûte dans leur société. Les Lettres de S. François Xavier, & toutes celles des premiers Missionnaires du Japon, s'accordent parfaitement sur ce point. Les Hollandois & François Caron, n'ont pas eu le même avantage : les rapports qu'ils avoient avec les Japonnois, n'étoient pas bien propres à leur donner moyen de les représenter tels qu'ils sont. Le tems de la familiarité & de la cordia-

lité entr'eux & les Étrangers étoit passé, quand ils ont commencé de paroître dans les Ports du Japon : la défiance en avoit pris la place, & le moyen de se bien connoître, quand on se défie les uns des autres ?

On me demandera peut-être si j'ai prétendu écrire une Histoire curieuse, ou composer un Livre de piété ; & si en voulant faire en même-tems tous les deux, je ne me suis pas mis en risque de ne faire ni l'un, ni l'autre ? A cela je réponds que j'ai eu en vûe de remplir toute l'étenduë de mon Titre : c'est-à-dire, de mettre ensemble, & dans le meilleur ordre, qu'il m'a été possible, tout ce que j'ai pû sçavoir du Japon. Je suis même persuadé qu'il n'est pas possible de faire autrement, si l'on veut donner une bonne Histoire de ce célebre Empire, & que ce seroit la défigurer, que de vouloir en exclure la Religion, ou s'y borner absolument. Mon dessein est qu'on trouve ici de quoi s'édifier, & de quoi s'instruire, de quoi nourrir sa piété, & dequoi se remplir l'esprit de connoissances utiles & curieuses.

Il est vrai que l'Histoire Ecclésiastique est ce qui fait en quelque façon le

fond de cer Ouvrage ; parce que c'eſt la ſeule partie, pour laquelle nous ayons des Mémoires complets. Si quelques-uns jugent que je m'y ſuis trop étendu, & que je n'ai pas aſſez conſulté en cela le goût de notre ſiécle, peut-être auſſi s'en trouvera-t'il d'autres, qui accoutumez à pleurer toujours en liſant l'Hiſtoire du Japon, parce qu'ils n'en ont jamais lû que ces traits frappans, ſi capables d'attendrir un cœur, qui s'intéreſſe à la gloire du Chriſtianiſme, dont elle eſt remplie, n'approuveront pas que j'en aye interrompu le récit, pour leur préſenter des objets, qui ne feront pas ſur eux les mêmes impreſſions. Mais pour contenter tout le Monde, falloit-il faire deux Ouvrages au lieu d'un, & des Ouvrages, dont les ſujets ſont tellement liez enſemble, qu'on ne peut les ſéparer, ſans y laiſſer de grand vuides, & ſans rompre la liaiſon des faits ? Je ne veux point d'autre preuve de ceci, que l'exemple des Hiſtoriens, qui ont tenté de faire ce partage.

Tous en ont ſenti les inconvéniens, & j'oſe dire qu'ils n'ont fait pour y remédier que des efforts inſuffiſans. Ceux qui n'ont prétendu écrire que

l'Hiſtoire de l'Égliſe du Japon, ont bien compris la néceſſité de donner à leurs Lecteurs quelque connoiſſance du Pays ; mais en craignant de trop s'étendre ſur cette matiere, ils l'ont traitée trop ſuccinctement, & n'ont bien fait connoître, ni les Japonnois, ni le Japon. Ils ont même paru peu inſtruits des véritables cauſes de la révolution ſurvenuë dans cette Égliſe ; ce qui étoit pourtant eſſentiel à leur deſſein, & par-là ils ont tronqué un ſujet, ſur lequel on les a d'ailleurs taxez d'avoir été trop diffus.

Les autres, pour éviter d'entrer trop avant dans les affaires du Chriſtianiſme, n'ont publié que des matériaux informes, ſans ſuite & ſouvent ſans ordre. Je n'en excepte pas même le dernier de tous (*a*), eſtimable d'ailleurs par ſes recherches & par ſa candeur, & qui étoit trop raiſonnable, pour donner à ſes Journaux & à ſes Mémoires le titre impoſant, ſous lequel on les a imprimez après ſa mort. Outre ce défaut, le peu que ce Voyageur & les autres Proteſtans, qui ont parlé du Japon, ont dit du Chriſtianiſ-

(*a*) Kœmpfer.

me, eſt ſi peu exact, qu'on voit bien qu'ils ne l'ont pas puiſé dans les bonnes ſources, & qu'ils ſe ſont livrez ſans examen à des Relations, qui favoriſoient leur prévention contre les Catholiques.

Le parti que j'ai pris entre ces deux extrêmitez, a été de retrancher de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique tous les détails, qui ne ſervoient qu'à charger la narration de faits trop petits & trop peu variez: en quoi je me ſuis reglé ſur la maniere, dont M. de Fleuri a écrit l'Hiſtoire des Martyrs de la primitive Égliſe, excepté que je n'ai point cité les Actes & les Interrogatoires, comme il a fait, & que je me ſuis contenté d'en donner le Précis. Quant à l'Hiſtoire Civile, Politique & Naturelle, je lui ai donné toute l'étenduë, qu'elle pouvoit avoir, en mettant chaque choſe à ſa place.

Pour juger des retranchemens, que j'ai faits à la premiere, il ſuffit de ſçavoir que le Pere Bartoli, dont l'Ouvrage ſur le Japon eſt ſi eſtimé en Italie, a employé ſeize cens pages *in folio* à décrire les progrès & la décadence de la Foi dans cet Empire depuis la mort de Saint François Xavier en 1552. juſqu'à l'année 1640. & que

plusieurs faits assez intéressans ont encore échappé à son exactitude ; & qu'ayant réduit moi-même dans ma jeunesse cette Histoire à trois Volumes *in*-12. qui contenoient même toutes les Additions, que j'avois jugées nécessaires, j'ai encore plus retranché, que je n'ai ajoûté, de détails de Religion, dans celle, que je donne présentement au Public.

Pour ce qui est de la seçonde, qui intéressera peut-être le plus grand nombre de mes Lecteurs, je ne crains point d'assûrer que personne avant moi ne l'a encore traitée avec tant d'étendue, & qu'on ne trouvera nulle part, au moins dans les Imprimez, ce qui manquera à mon Ouvrage. Enfin rien ne sera plus aisé, que de passer légerement sur les choses, qu'on ne goûtera pas. Ceux qui cueillent des Fleurs dans un Parterre, ne sont point choquez d'y en voir, dont ils ne soient pas curieux ; ils le seroient même de n'y point appercevoir cette variété, qui en fait l'agrément. En un mot je serois fort flatté, si l'on n'avoit à me reprocher qu'un peu de superflu, qui ne le sera pas même pour tout le monde : car l'esprit d'irréligion, qui inspire aujourd'hui

tant de dégoût pour les Livres de piété, n'eſt pas encore auſſi univerſel, que bien des Gens ſe le perſuadent : il faut même eſpérer, qu'il ne régnera pas toujours, qu'on s'en laſſera, comme d'une méchante mode, & qu'on reviendra à cette ſimplicité ſage & éclairée des plus beaux ſiécles de l'Égliſe.



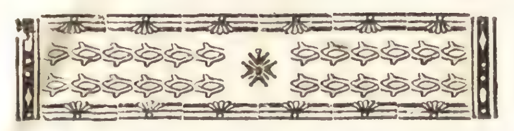


TABLE DES SOMMAIRES POUR *LE PREMIER VOLUME.*

LIVRE PRELIMINAIRE.

CHAPITRE PREMIER.





CARTE DE L'EMPIRE DU JAPON,
Dressée sur les Auteurs Japonois, sur les Memoires des Portugais et des Hollandois.
Et en particulier sur ceux des RR.PP. de la Compe. de Jesus
Par le Sr. BELLIN, Ingenieur au Depost des Plans et Cartes de la Marine.
ECHELLES
Milles ou Lieues Japonoises evaluées a 2160 T.
Grandes Lieues de France de 2853 Toises
M.DCC XXXV.
MER DE COREE.
MER DE COREE.
MER DU JAPON.
ISLE DE XICOCO OU I. D'HIU
ISLE DE XIMO
ISLE DE FATSISIO
ou l'Empereur envoye les Grands en exil
Kubitesima que les Japonois disent habitée par des Pigmés
I. de MATSUMAY dependante de la Province d'Oxu
Cap de Sangaar
Detroit de Sangaar
Cap de Taajasaki
Cap de Nabo
Port de Nambu
I. de Schiltpads
Cap de Kennis
Isles dependantes de la Province de Fitaqui
Cap d'Awa
Golphe de Jedo
Pointe de Misaqui
Baye de Totomina
Baye d'Owari
Baye d'Osaca
ISLE DE SADO
GOLPHE DE SADO
Port de Nigata
Cap Noto
ISLE D'OKI
Petites Isles Desertes sur quelques unes des quelles les Japonois tiennent des garnisons
I. DE TSUSSIMA
I. D'IKI
I. DE FIRANDO
Isles de Gotto
Baye d'Omura
Golphe de Ximabara
Baye de Nangasaki
Cap Nomo
I. de Meaxima
Isle d'Amacusa
DETROIT DE DIEMEN
I. de Soufre inhabitée
I. d'Iquiseuqui
I. de Panellen
I. St. Claire
I. de Feu
I. de Tacuxima ou Tanegasima
PARTIE DES ISLES DE LIQUEIO
Firakasima
NoKisima
Mikurisima
Oosima
Kosima
NOTO
CANGA
JEETSJU
JETSINGO
DEWA
OXU
ACHITA
FIDA
SINANO
KOODSUKE
SIMOODSUKE
FITATS OU FITAQUI
MUSASI
KAI
SURUGA
SANGAMI
IDSU
SIMOOSA
KADSUSA
AWA
TOOTOMI
MICAWA
VOARI
MINO
OMI
IGA
ISE
JAMATTO
KINOKUNI
IDSUMI
KAVADSI
SITZU
TAMBA
TANGO
WACASA
TASIMA
INABA
FOOKI
IDZUMO
IWAMI
NAUGATO
SWO
AKI
BINGO
BITSIU
BIGSEN
MIMASAKA
FARIMA
AWASI
SANOKI
IJO
TOSA
BUIGEN
CHICUGEN
TSICUNGO
BUNGO
FINGO
FIUNGA
SAXUMA
OOSUMI
Jedo
Meaco
Osaca
Nangasaki
NIPON



HISTOIRE DU JAPON.

LIVRE PRÉLIMINAIRE.



I l'Histoire est une Ecole publique de Morale, de Politique & de Religion, je crois pouvoir avancer qu'il est peu d'Ouvrages de ce genre, qui en fournissent de plus grandes leçons & des traits plus neufs que celui-ci. L'ancien & le nouveau Monde ne renferment rien de si singulier que la Nation Japonnoise; & l'on seroit presque tenté de croire qu'elle fait seule une classe à part, & que séparée du reste des Hommes par une Mer intraitable & toujours en fureur, elle n'a rien de commun dans son origine avec les autres. Il paroît au moins certain que les Japonnois ont tout tiré de leur propre fond, jusqu'à leurs Dieux, dont ils prétendent être descendus; & si dans la suite d'autres Religions que celle, qui avoit

commencé avec la Nation, & qui la flattoit d'une extraction céleste, se sont introduites dans leurs Isles, si des Philosophes nés dans leur voisinage leur ont enseigné d'autres principes, & leur ont donné un peu plus de politesse, ces nouveautés ont trouvé la constitution de l'Etat si solidement établie, & le caractere de la Nation si bien formé, qu'elles n'ont produit dans cet Empire aucun changement essentiel.

Quant à la révolution, qui en a fermé la porte à l'Evangile dans le XVI. siecle, ce grand événement est peut-être le point de l'Histoire de ces derniers siecles, qui méritoit le mieux d'être bien développé, & qu'on a jusqu'ici moins éclairci, parce que malgré la liaison nécessaire des principes, qui l'ont causée, des diverses circonstances, qui l'ont accompagnée, & des suites qu'elle a eues, on a voulu traiter tous ces faits séparément. Je n'ai donc eu qu'à les réunir pour faire un ouvrage tout nouveau; mais j'y ai joint plusieurs traits, qui manquoient au caractere des Japonnois, une description plus détaillée du riche Pays, qu'ils habitent, les systêmes des différentes Religions, qui sont reçues parmi eux, beaucoup mieux expliqués; une suite chronologique de leurs Souverains depuis la fondation de leur Monarchie, & tout ce qu'on a pû découvrir de leurs Traditions; je dis tout ce qu'on a pû découvrir, car cette mystérieuse Nation, aussi jalouse de ses Annales, qu'attentive à écarter tout ce qui pourroit l'exposer à subir un joug étranger, semble appréhender également que l'on sçache ce qui se passe chez elle, & ce qui s'y est passé depuis l'éta-

blissement de sa Monarchie (a).

J'espere néanmoins la faire connoître autant que cette connoissance peut nous être utile & nous intéresser, & assez pour regretter que par un aveuglement sans exemple, elle se soit, pour ainsi dire, arraché les yeux, dans la crainte de succomber à la tentation de les ouvrir à la lumiere de l'Evangile. Enfin j'ai recueilli avec soin ce que j'ai pû trouver de curieux par rapport à l'histoire naturelle de ce grand Archipel; mais avant que de commencer d'écrire par ordre une Histoire, où l'on trouvera plus que dans aucune autre dequoi louer & bénir l'excès des misericordes du Seigneur, & dequoi adorer la profondeur de ses jugemens, je vais dans un Livre Préliminaire donner une idée générale d'un Pays & d'une Nation si peu connus, & qui méritent si bien de l'être.

CHAPITRE PREMIER.

Divers noms du Japon; sa situation; son étendue, ses dépendances.

CHAP. I.

Divers noms du Japon.

ON ne sçauroit plus douter que le Japon ne soit le ZIPANGRI ou le CIPANGO de Marc-Paul de Venise. Les Japonnois & les Chinois le nomment communément NIPON,

(a) Il paroît en effet par la suite chronologique des Empereurs, qui ont regné au Japon, depuis la fondation de cet Empire, que Kœmpter nous a donnée, & qu'on trouvera au commencement du second volume, qu'on ne lui a communiqué qu'une copie bien informe des véritables Fastes de la Monarchie.

de la plus considérable des Isles, qui forment ce grand Empire ; mais ceux-ci, au moins dans les parties méridionales, où Marc-Paul a fait un plus long séjour, prononcent ZIPON ou SIPON, & ceux-la disent presque NIPHON. Du reste, toutes les particularités, que le Voyageur Vénitien rapporte de ce qu'il appelle ZIPANGRI (*a*), conviennent parfaitement & uniquement au Japon. Telles sont ses richesses, particulierement en or, en argent & en perles ; son gouvernement Monarchique & des plus absolus, la couleur de ses Habitans, leur stature, leur Religion, la multitude de petites Isles, qui environnent la plus grande de toutes, & que les Matelots, dit-il, faisoient monter à sept mille quatre cent quarante, en y comprenant sans doute les Rochers & les écueils, qui s'élevent un peu au-dessus de la Mer.

Le nom de NIPON n'est pas le seul, que les Japonnois donnent à leurs pays ; mais c'est celui, qui est le plus en usage parmi eux. Il signifie le *fondement du Soleil* (*b*), & il doit son origine à l'ignorance de ces Insulaires ; car comme ils ne connoissoient point de Peuples à leur Orient, & ne sçavoient point que la Terre est ronde, ils ne concevoient pas que tout pays est à l'orient des uns & à l'occident des autres, & que pour être en droit de se vanter d'avoir été plûtôt éclairé des rayons du Soleil, que ceux qu'on a à son couchant, il faudroit être instruit de quel endroit du Ciel ce bel Astre

(*a*) Ou *Zipangu*, d'où quelques Auteurs ont formé le nom de *Cipango*.

(*b*) *Ni*, veut dire le feu, & dans un sens plus sublime, le Soleil ; *pon*, baze ou fondement.

eſt parti en ſortant des mains du Créateur pour commencer ſa courſe. Les Chinois ont été long-tems ſur cela dans la même erreur que les Japonnois ; car ils avoient donné au Iſles du Japon le nom de GEPUAN-QUE, c'eſt-à-dire, *le Royaume du Soleil levant*, & c'eſt apparemment de-là que les Portugais ont formé celui de JAPAN, qui s'eſt depuis changé en celui de JAPON.

TENKA, qui eſt encore fort en uſage dans les Livres Japonnois, eſt moins un nom propre du Japon, qu'un terme générique, que ces Inſulaires avoient approprié à leur pays par vanité, comme les Grecs avoient fait autrefois celui de *Ville* pour Athenes & les Romains pour Rome ; il veut dire *l'Empire qui eſt ſous le Ciel*, & en conſéquence l'Empereur du Japon s'appelloit TENKA-SAMA, le *Monarque qui eſt ſous le Ciel*. Ce Peuple en effet s'eſt crû pendant quelque tems le ſeul, qui fût ſur la Terre, & croit encore l'avoir été l'eſpace de pluſieurs ſiecles ; mais il ne s'approprie plus ce terme, car il appelle la Chine TO-SIN-TENKA, & la Hollande HOLLANDA-TENKA. SINKOKF & KAMINO-KUNI, *le pays* ou *l'habitation des Dieux* ; TONTSIO, *le véritable matin*, ſont encore des noms de ce pays, qui ont leur ſource dans l'idée avantageuſe, que ſes Habitans s'en ſont formée ; mais il y en a un plus ancien que tous les autres, & qui n'a pas une étymologie auſſi noble, c'eſt celui d'AWADSIMA (*a*). Il eſt fondé ſur une tradition fabuleuſe, qui porte qu'au commencement du Monde le premier des ſept Eſprits céleſtes,

(*a*) *Awa* ſignifie écume, *dſi* la terre, *ſima* une Iſle.

CHAP. I.

dont nous parlerons dans la ſuite, remua le cahos, ou la maſſe confuſe de la terre, & & que du bout du bâton, dont il s'étoit ſervi pour cela, il tomba, quand il l'eût retiré, une écume bourbeuſe, qui ſe condenſa & forma les Iſles du Japon. La quatriéme de toutes en grandeur a conſervé ce nom qui lui eſt devenu propre (*a*). J'en omets pluſieurs autres, dont la liſte ne ſerviroit qu'à ennuyer le Lecteur, & qui ne ſont gueres que des expreſſions diverſes de la chimérique antiquité & de l'origine prétendue divine de ce Pays.

Etendue & ſituation du Japon.

Un de nos plus habiles Géographes (*b*) a crû pendant quelque tems que les trois Iſles DES SATYRES, dont parle Ptolémée, étoient les trois plus grandes Iſles du Japon. Il ſe trompoit ſans doute; car Ptolemée place les Iſles des Satyres au Sud de la ligne équinoctiale, & le Japon eſt certainement ſitué entre les 31. & les 42. dégrez de latitude Nord, & ſuivant une Carte aſſez récente, corrigée ſur les Obſervations aſtronomiques des Jéſuites de la Chine, entre les 157. & les 175. dégrez de longitude, depuis le premier Méridien de France, qui paſſe par l'Iſle de Fer. Mais nous verrons bientôt que M. de Lille n'eſt ſorti de cette erreur que pour tomber dans une autre. La longueur du Japon eſt Eſt & Oüeſt, prenant un peu de l'Eſt-Nord-Eſt; ſa largeur eſt Nord & Sud : elle n'eſt pas auſſi inégale, que quelques Auteurs l'ont dit; car elle n'eſt preſque jamais moindre que de ſoixante ou ſoixante-dix lieuës, en comptant par les dégrez de latitude, & elle n'eſt nulle part de cent.

(*a*) On l'appelle communément l'Iſle d'*Awagi*.
(*b*) M. de Lille.

Quant à sa longueur, en la prenant depuis l'extrémité occidentale du FIGEN, jusqu'aux côtes orientales d'Oxu (*a*), elle est d'un peu plus de deux cents soixante lieuës communes de France selon le P. Briet, & de deux cents milles d'Allemagne, suivant le compte de Kœmpfer (*b*).

Pour ce qui est de la situation du Japon par rapport aux autres pays, qui l'environnent, il a au Nord la terre d'YESSO & une partie de la Tartarie; Kamtschatka, au Nord-Est; la Chine & la Corée à l'Oüest, la Californie & le nouveau Méxique à l'Est, les Philippines au Sud-Est, & la Mer de la Chine au Sud. Au reste, il semble que l'Auteur de la Nature ait voulu que ces Isles formassent comme un petit Monde séparé des autres Régions, qui remplissent l'un & l'autre hémisphere; car elles ne sont presque pas abordables. Les côtes en sont ordinairement ou plates ou extrêmement élevées, sans rivage & sans abri. La Mer, ainsi que je l'ai déja remarqué, y est la plûpart du tems orageuse, & les plus habiles Pilotes ne s'y exposent qu'avec crainte & qu'avec de grandes précautions; mais la Providence a tellement disposé les choses, que ces Insulaires peuvent se passer de tous les autres pays, & qu'ils trouvent dans la bonté du leur & dans leur industrie, dequoi fournir aux besoins & même aux délices de la vie.

(*a*) Ou *Osio*.

(*b*) Au Japon les lieues & les milles sont la même chose; il y en a d'une bonne heure de cheval, & il y en a de trois quarts d'heure seulement: les lieues de Mer au large sont très courtes, il en faut deux & demie pour faire un mille d'Allemagne: mais sur les côtes on les compte comme à terre.

CHAP. I.

Division du Japon.

On divise le Japon en plusieurs manieres. Comme parmi le nombre infini de ces Isles il y en a trois principales, dont les autres peuvent passer pour des dépendances, elles ont donné lieu à une division assez naturelle de cet Empire, quoiqu'en parties inégales. J'ai dit que la plus grande de toutes se nommoit NIPON. Elle comprend presque toute la longueur du Japon; & un Canal fort étroit tout semé de Rochers & d'Isles, la plûpart désertes & stériles, la sépare à l'Oüest & au Sud de la seconde nommée SAIKOKF, & plus communément par les Portugais XIMO (*a*), & une autre au Sud de la troisiéme, qui est celle de XICOCO ou de SIKOKF. Cette division a subsisté seule jusqu'au commencement du V. siecle de la Monarchie, que l'Empereur, qui régnoit alors, partagea ses Etats en trente-six Provinces. C'est tout ce que nous sçavons de cette division.

Sur la fin du VI. siecle de l'Ere Chrétienne, il s'en fit une autre en sept grandes Contrées, qui prirent leurs noms de leur situation; ainsi la premiere fut nommé LA CONTRÉE DU SUD-EST; la seconde, LA CONTRÉE DES MONTAGNES DE L'EST; la troisiéme LA CONTRÉE DU NORD; la quatriéme, LA CONTRÉE DES MONTAGNES DU NORD; la cinquiéme, LA CONTRÉE DES MONTAGNES DU SUD; la sixiéme, LA CONTRÉE DES CÔTES DE L'OUEST; la septiéme, LA CONTRÉE DES CÔTES DU SUD. Environ un siecle après, ces sept Contrées furent soudivisées en soixante-six Provinces, ausquelles TAYCO-SAMA sur la fin du XVI.

(*a*) Kœmpfer la nomme encore *Kinsiu*.

ſiecle, ajoûta les Iſles d'IKI & de TSUSSIMA, conquiſes ſur le Roi de Corée, & dont il fit deux nouvelles Provinces.

Enfin, il s'eſt encore fait, je ne ſçai pas préciſément en quel tems, une nouvelle ſoudiviſion des ſoixante-ſix Provinces en ſix cent quatre Diſtricts. L'Auteur Allemand (*b*) que je citerai ſouvent dans la ſuite de cette Hiſtoire, l'attribuë à une eſpece de hazard. Les Gouverneurs, dit-il, qui avoient l'adminiſtration des ſoixante-huit (*c*) Provinces, s'en étant rendus les maîtres à la faveur des guerres civiles, quelques-uns de ces nouveaux Princes, par amitié pour leurs Enfans, partagerent entr'eux leurs Etats, & les rendirent indépendans les uns des autres; ce qui ne déplut pas aux Empereurs, qui voyoient avec plaiſir ces petits Souverains, qu'ils regardoient comme des uſurpateurs, s'affoiblir en ſe multipliant.

Dépendances du Japon.

Il y a autour du Japon des Iſles & des terres, qui, à proprement parler, ne ſont point de cet Empire, mais qui en dépendent, & reconnoiſſent le Monarque Japonnois pour leur Souverain. Les plus conſidérables ſont les Iſles de RIUKU ou LIQUEIO, dont les habitans relevent immédiatement du Roy de Saxuma; TSIOSIN, qui eſt la partie la plus baſſe & la plus méridionale de la Corée, & l'Iſle avec une partie du continent d'YESSO.

Des Iſles de Riuku ou Liquejo.

Les Iſles de RIUKU ſont au Sud-Oüeſt du Saxuma, & ſi nous en croyons les Japonnois, elles ſont ſi fertiles, que les mêmes terres y

(*b*) Kæmpfer.

(*c*) Il devroit dire ſoixante-ſix; car ce qu'il rapporte eſt plus ancien que Tayco-Sama.

CHAP. I.

produiſent tous les ans deux récoltes de Ris. Les Habitans, preſque tous Laboureurs, y ſont d'une humeur fort gaye & fort douce. Ils vivent contens & ſans ambition, & après avoir bien travaillé tout le jour, il ſe délaſſent en bûvant de la Bierre de Ris, & jouant de leurs Inſtrumens de Muſique, qu'ils portent même avec eux, quand ils vont à leur travail. Leur langage eſt une eſpece de Chinois corrompu; & dans la derniere Révolution de la Chine, pluſieurs des Habitans de ce vaſte Empire ſe réfugierent dans ces Iſles, où ils s'appliquerent au commerce. Il y a déja pluſieurs ſiecles, que ces Iſles, dont on ne nous a point marqué le nombre, ont été conquiſes par un Roi de Saxuma, & elles ſont demeurées à ſes Succeſſeurs. Ces Princes y entretiennent de bonnes garniſons. A cela près, ils regardent ces Inſulaires plûtôt comme des Tributaires, que comme des Sujets; car tandis qu'ils tirent les deux tiers des revenus des terres du Saxuma, ils ſe contentent d'un cinquiéme du produit de celles de Riuku, où il ſe leve encore tous les ans une ſomme d'argent, qu'on envoye par forme de tribut à l'Empereur de la Chine. Du reſte, ce Peuple ſe gouverne par ſes propres Loix, & il a, comme les Japonnois, ſon DAIRI, auquel il attribue une origine céleſte, & rend preſque les honneurs divins.

Depuis que le Commerce du Japon eſt fermé aux Etrangers, les Habitans de ces Iſles n'y peuvent vendre de marchandiſes, que pour vingt-trois caiſſes d'argent chaque année, & il faut que ce ſoit dans un Port du Saxuma: mais on n'y regarde pas de ſi près avec eux,

CHAP. I.

qu'avec les Chinois & les Hollandois. Outre les denrées de leurs Isles, les Soyes & les Etoffes de la Chine, ils portent du *Coris*, qui se trouve abondamment sur leurs côtes ; c'est une espece de Coquillage, qui sert de monnoye en plusieurs endroits des Indes, & dont on fait au Japon du bleu pour se farder.

De la Corée.

La CORÉE est une Péninsule, qui tient à la Tartarie par le Nord, & qui s'étend au Sud entre la Chine & le Japon ; ses Habitans passent pour être originaires du premier de ces deux Empires : mais un Empereur du Japon en fit, dit-on, la conquête il y a environ quatorze cents ans. Elle ne demeura pas long-tems sous le joug ; les Coréens assistez des Tartares le secoüerent bientôt. Nous verrons en son lieu les Japonnois y porter de nouveau la guerre, & la troisiéme partie de cette Presqu'Isle est demeurée jusqu'à nos jours soumise à l'Empereur du Japon (*a*). Cette partie n'est éloignée de la grande terre de Nipon que de trente-deux milles, & l'Isle de Tsussima est à peu près au milieu de ce Canal, lequel est semé de quantité d'autres Isles plus petites. La plûpart sont désertes : mais il y a dans quelques-unes de grosses garnisons Japonnoises, avec des Gardes-Côtes pour veiller sur les Vaisseaux qui passent par là, & pour les obliger à montrer les marchandises, dont ils sont chargez.

(*a*) Un Missionnaire, qui a demeuré trente ans à la Chine, m'a assûré que les Japonnois n'ont plus rien en Corée. Mais cela est difficile à croire, vû ce que Kæmpfer assûre que les Coréens, aidez de Tartares, ont chassé les Japonnois de l'interieur du pays, & que ceux-ci sont demeurez en possession de la côte de la partie méridionale qui regarde le Japon.

CHAP. I.

Celles qu'on tire de Corée, sont de très-bonne Merluche, & d'autres poissons salez, des Noix, des Herbes médecinales, & sur-tout la racine de GINSENG, qui y est d'une excellente qualité.

Des Isles de Bunesima & de Fatsisio.

Vers l'an 75. du siecle passé, on découvrit par hazard une très-grande Isle absolument déserte, qui fut nommé BUNESIMA; elle est éloignée de trois cents lieues à l'Est de la plus méridionale des Isles du Japon appellée FATSISIO. Uue Barque étoit partie de celle-ci; un coup de vent la surprit, & la jetta au large, où elle fit la découverte, dont je viens de parler. Ceux qui étoient dans la Barque rapporterent que cette Isle leur avoit paru un très-beau pays, fertile, bien arrosé, bien boisé, ayant plusieurs Plantes précieuses, & sur-tout une grande quantité de bois d'ARAK, ce qui pouvoit faire juger que cette Isle est plus méridionale que Fatsisio, l'Arak ne croissant que dans les Pays chauds.

Pour ce qui est de l'Isle FATSISIO (*a*), elle est sous le même Méridien que Jedo, & environ à quatre-vingt Milles de mer Japonnoises de la côte Méridionale de l'Isle de Nipon. Je n'ai trouvé nulle part si elle a des Habitans naturels; ce qui est certain, c'est que l'Empereur y envoye en exil les grands Seigneurs, qui ont encouru sa disgrace; que ses Côtes sont d'une hauteur prodigieuse; qu'elle n'a pas un seul Havre; qu'elle est absolument stérile, & tellement inaccessible, que lorsqu'on y conduit de nouveaux Exilez, ou qu'on y porte des vivres, on est obligé d'y

(*a*) Ou Fatsisio Gasima.

élever le bateau par le moyen d'une eſpece de gruë, & de le deſcendre de même. Toute l'occupation des Exilez dans un lieu ſi triſte, eſt d'y faire des étoffes de ſoye rehauſſées d'or. On ne devroit pas, ce ſemble, attendre de pareils Ouvriers, des ouvrages d'une grande perfection ; on aſſûre néanmoins qu'il n'en ſort aucun de leur mains qui ne ſoit fini, & que c'eſt la raiſon pourquoi l'Empereur a défendu le tranſport de ces étoffes hors du Japon. Cette Iſle eſt la derniere d'une ſuite de quantité d'autres, qui ſont preſque contiguës, & dont la premiere eſt fort proche du Japon.

De l'Iſle & du continent d'Yeſſo.

YESSO ou IESO eſt la plus ſeptentrionale des Iſles qui relevent de l'Empereur du Japon. C'eſt une conquête du premier Empereur CUBO-SAMA, qui en donna le commandement au Prince de MATSUMAI, autre Iſle indépendante des Provinces d'Oxu. Peu de tems après les Inſulaires d'Yeſſo ſe ſouleverent, mais ils furent bientôt remis ſous le joug, & ils n'ont pas remué depuis. Le Prince de Matſumai entretient une forte garniſon dans leur Iſle ; & leur Prince naturel, à qui l'on a conſervé une ſorte d'autorité ſur eux, eſt obligé d'envoyer tous les ans une ambaſſade à Matſumai, avec un préſent pour le Prince de cette derniere Iſle. Celle d'Yeſſo eſt par les 42. degrez d'élevation de pole, & l'on aſſûre que la Langue qu'on y parle tient de celle des Coréens. Derriere cette Iſle eſt la grande terre d'Yeſſo, qui n'eſt pas fort connuë (*a*). Au reſte ; c'eſt ſur l'autorité de

(*a*) Les Japonnois la nomment *Okajeſo*, c'eſt-à-dire, *Jeſo ſuperieur*.

CHAP. I.

Kœmpfer, que je diſtingue ici deux Iſles entre le Japon & la grande terre d'Yeſſo. Son Traducteur Anglois, & la Carte qui eſt à la tête de ſon Ouvrage, n'en mettent qu'une, & les Cartes Japonnoiſes n'en mettent point du tout, & placent Matſumai dans le Continent d'Yeſſo. Mais je remets à éclaircir ce point de Géographie, lorſque je parlerai des courſes apoſtoliques de quelques Miſſionnaires en Yeſſo. Il ſuffit de dire ici que l'Empereur du Japon a étendu fort loin ſon domaine de ce côté-là, & qu'il en tire de grandes richeſſes.

Des Iſles d'or & d'argent.

A l'Eſt de la grande terre d'Oxu, & environ à cent cinquante milles de Terre, il y a, dit-on, deux Iſles, dont les Japonnois ſont extrêmement jaloux, & dont ils n'ont jamais voulu donner connoiſſance à perſonne. La plus ſeptentrionale & la plus éloignée du Japon, eſt nommée GENSIMA, c'eſt-à-dire, *l'Iſle d'argent.* L'autre, qui eſt la plus proche & la plus grande, s'appelle KINSIMA, ou *l'Iſle d'or.* C'eſt tout ce qu'on en ſçait; ou, pour parler plus juſte, ce qu'on en dit; car je ne trouve pas ce fait ſuffiſamment prouvé, pour être avancé comme certain. On prétend qu'en 1620. le Roi d'Eſpagne Philippe II. envoya un Vaiſſeau pour les découvrir, mais ſans ſuccès. Les Hollandois, ajoûte-t'on, ont ſouvent tenté la même choſe, & n'y ont pas mieux réuſſi. La vérité eſt, que de tout tems les Japonnois ont été beaucoup plus attentifs à ne ſouffrir aucun Navire étranger ſur les côtes orientales, que ſur les autres. Nous le verrons plus d'une fois dans la ſuite de cette Hiſtoire.

C'a été long-tems le ſujet d'une grande diſpute entre les Géographes, de ſçavoir, ſi le

Nipon eſt une Iſle & tout le Japon une Archipel. On jugera, par ce que je dirai de la Terre d'Yeſſo, ſi je ſuis bien ou mal fondé à tenir l'affirmative contre le ſentiment que M. de Lille avoit ſoûtenu d'abord. Il eſt vrai que les preuves, ſur leſquelles il ſe fondoit n'étoient pas difficiles à détruire. Les principales étoient l'incertitude des Japonnois ſur ce point, quelques paſſages des Lettres du Pere *Louis Froez*, & les Mémoires des Hollandois, qui ont été en Ambaſſade au Japon, où il eſt marqué expreſſément, que le Japon eſt contigu à la terre d'Yeſſo : mais l'ignorance & l'incertitude des Japonnois ne prouvent pas plus d'un côté que de l'autre, ou, pour mieux dire, ne prouvent rien. Le Pere Froez n'a pû rapporter que ce qu'il avoit oui dire à des Japonnois, qui étoient dans ce ſentiment ; & quant aux Mémoires des Ambaſſadeurs Hollandois, c'eſt un Ouvrage ſi décrié, même en Hollande, qu'il n'eſt d'aucune autorité: enfin M. de Lille a lui-même changé de penſée dans la ſuite, quoiqu'il n'ait peut-être pas eu encore toutes les connoiſſances, ſur leſquelles j'eſpere démontrer qu'il s'étoit trompé.



CHAPITRE II.

Du climat du Japon, de son Terroir, de ses Rivieres, de ses Volcans, de ses Eaux minérales, de ses Mines, de ses principales richesses, des particularités de ses Mers, de son Commerce, & des Monnoyes, qui y sont en usage.

CHAP. II.

Bonheur des Japonnois.

SI la situation du Japon & ses Côtes toutes semées d'écueils, & battues par une Mer toujours intraitable, ont fait ignorer pendant un si grand nombre de siecles qu'il y eût à l'extrémité de l'Orient une Nation si nombreuse, si spirituelle, si polie & si puissante ; on en pourroit, ce semble, tirer cette conséquence entre plusieurs autres, qu'il est dans l'Univers peu de meilleurs Pays, puisqu'étant extrêmement peuplé, ses Habitans n'ont jamais eu besoin de chercher ailleurs ce qui leur étoit nécessaire, je ne dis pas pour vivre, comme des Sauvages, presque à la maniere des Bêtes ; mais pour se procurer toutes les douceurs de la vie, pour fournir à la magnificence de la plus fiere & d'une des plus somptueuses Monarchies du Monde, & pour cultiver les Arts & les perfectionner, comme ils ont fait. Le témoignage de toutes les Nations, qui ont fréquenté ces Insulaires depuis deux siecles, a mis la chose hors de doute, & l'on convient assez unanimement aujourd'hui, qu'il est peu de Peuples

qui puissent plus aisément se passer des autres, que celui-ci, & qui connoissent mieux le prix de cette indépendance.

CHAP. II.

Du climat du Japon.

Les Japonnois sont extrêmement prévenus en faveur du climat, sous lequel ils sont nés, & l'on ne sçauroit nier qu'il ne soit effectivement très-sain, puisqu'on y vit très-longtems, que les Femmes y sont trés-fécondes, & qu'on y est sujet à fort peu de maladies. Kœmpfer rapporte qu'allant de Nangazaqui à Jedo, il trouva dans le Ximo, sur le penchant d'une Montagne appellée FIAMITZ, un Village, dont tous les Habitans étoient Fils, petits-Fils & arriere petits Fils d'un seul Homme, qui vivoit encore : il ajoûte, qu'ils étoient tous beaux, bien faits, polis, civils, & ayant toutes les manieres de gens élevés à la Cour. Il faut pourtant convenir que le tems est assez inconstant au Japon ; il y tombe pendant l'hyver une prodigieuse quantité de neiges, & le froid y est des plus piquans : l'Eté les chaleurs y sont intolérables, sur-tout pendant les jours caniculaires. Il y pleut souvent, & dans toutes les saisons ; mais les plus grandes pluyes y tombent pendant les mois de Juin & de Juillet, qu'on appelle pour cette raison *les mois de l'eau* ; enfin le tonnerre & les éclairs y sont fort fréquens. Ce sont là sans doute de grandes incommodités ; mais elles se corrigent l'une par l'autre. La longueur des hyvers donnent à l'air tout le tems de se purifier, les pluies le ramollissent, les différentes productions du pays y causent des exhalaisons bienfaisantes, sur-tout le souffre & les Plantes aromatiques, dont ces Isles sont admirablement bien fournies.

CHAP. II.

Des Gouffres ou Tournans.

Les vents, les tourmentes, qu'ils excitent, & le grand nombre d'écueils, qui ont si fort décrié les Mers du Japon, ne sont pas les seules choses, qui les rendent si dangéreuses & si peu navigables. On ne trouve en aucune autre un si grand nombre de ces trompes ou colomnes d'eau, que nos Matelots nomment *Fronks*, qui ont fait périr tant de Navires, & qu'on voit encore aujourd'hui rarement sans quelque frayeur, malgré les moyens, qu'on a trouvé de s'en garantir. Il paroît que peu de personnes connoissent bien la nature de ce météore. C'est un nuage creux, agité en tourbillon, & dont l'extrémité pressant la surface de la Mer, le remplit d'eau, comme feroit un tuyau, dont on auroit pompé tout l'air. Ce nuage cylindrique ainsi enflé comme un balon, est poussé par le vent avec une très-grande rapidité, & malheur à un Navire, qui le rencontreroit sur sa route & n'auroit pas le tems de l'éviter, ni de le crever à coups de canon, lorsqu'il est encore loin; il n'en faudroit pas davantage pour l'abîmer. Les Japonnois s'imaginent que ce sont des Dragons d'eau, qui ont une longue queuë, & ils ne les appellent point autrement que des *Dragons jaillissans*.

Il y a encore sur les Côtes du Japon deux Tournans, qui en augmentent les dangers. Le premier est au-dessus de l'Isle d'AMAKUSA; on le nomme FAISUKI. Il est surtout dangéreux, quand la Mer est basse; car dans les marées hautes il est de niveau avec la surface de la Mer, & pour peu qu'on ait un vent fort, on peut s'en tirer: mais dès que la Mer commence à baisser, on le voit tournoyer avec violence,

puis tout à coup il tombe jusqu'à la profondeur de quinze brasses, entraîne avec une extrême rapidité tout ce qui se rencontre dans son courant, & le brise contre des rochers, qu'il renferme dans le centre de son précipice. Les débris en reviennent sur l'eau, quelquefois au même lien, & quelquefois à plusieurs milles de distance.

Le second tournant est proche des côtes de la Province de KIINOKUNI. On l'appelle AWANO NARROTO, c'est-à-dire, *le bruissement d'Awa*. Il se précipite avec un bruit éclatant & une très-grande impétuosité, autour d'une petite Isle, ou plûtôt d'un Rocher, qui tremble continuellement par la violence de l'agitation qu'il reçoit. Quoique l'aspect de ce Goufre soit effrayant, il est pourtant moins dangéreux que celui de Faifulki, parce que le bruit qu'il fait étant entendu de fort loin, il est plus aisé de l'éviter. Les Ecrivains Japonnois, particulierement les Poëtes, parlent souvent de ce Narrotto : c'est pour eux un fond inépuisable de comparaisons & de moralités, dont ils sçavent bien profiter.

Du terroir & des Rivieres du Japon.

Le terroir du Japon est en général montagneux, pierreux & assez peu fertile de sa nature ; mais l'industrie & le travail infatigable des Habitans y ont suppléé, & ont fertilisé jusques aux Rochers mêmes à peine couverts d'un peu de terre. Ils y font croître toutes sortes de fruits, de légumes & de racines ; d'ailleurs le Pays est admirablement bien arrosé, & l'eau douce n'y manque nulle part. On trouve par tout des Lacs, des Fontaines & des Rivieres, dont quelques-unes sont si rapides, qu'on ne peut les passer sans danger, & qu'il

n'est pas possible d'y construire des Ponts. Aussi la plûpart ont-elles leurs sources sur le haut des montagnes, d'où elles descendent avec d'autant plus d'impétuosité, qu'elles sont grossies par des Torrens, que forment les grandes pluyes des mois de Juin & de Juillet.

Les plus considérables de ces Rivieres sont, 1°. l'UJIN ou UJINGAWA. Cette Riviere a environ un quart de lieuë dans sa plus grande largeur, & elle tombe de la cime d'une Montagne avec tant de rapidité, que lors même qu'elle est plus basse, & qu'a peine l'on y a de l'eau jusqu'aux genoux, il faut cinq Hommes robustes, & qui en connoissent bien le lit, pour y faire passer un Cheval. Ce qui augmente encore la difficulté, c'est que le fond en est rempli de grosses pierres, qu'il n'est pas aisé de franchir, par la raison que pour peu qu'on leve un pied plus qu'il ne faut pour marcher d'un pas ordinaire, on a de la peine à se soutenir. Il y arrive néanmoins assez peu d'accidens, parce que les Guides, dont on se sert pour passer ce gué, en sont responsables sur leur vie. 2°. La Riviere d'OMI. Elle est célebre par son origine, aussi bien que le Lac, d'où elle sort. Nous en parlerons plus particulierement ailleurs. 3°. La Riviere d'ASKA ou ASKAGAWA: Ce qu'elle a de remarquable, c'est que la profondeur de son lit change continuellement; ce qui fournit encore aux Ecrivains & aux Prédicateurs des traits de morale & des comparaisons, qu'ils appliquent fort ingénieusement. Cependant il paroît par ce que je viens de dire de ces trois Rivieres, qu'il ne s'en trouve aucune dans le Japon dont le cours ne soit fort borné, & qui soit bien navigable.

Des tremblemens de terre.

Nous connoissons assez peu de Pays aussi sujets aux tremblemens de terre que celui-ci: ils y sont si fréquens, que le Peuple ne s'en allarme presque plus; ils ne laissent pourtant pas d'y être quelquefois si violens, que les Villes entieres en sont renversées, & la plûpart des Habitans ensevelis sous les ruines. La Populace attribuë ces violentes secousses à une grosse Baleine, qui se remuë sous terre. Cela vaut bien la fable du Géant *Enthée*, que les Anciens disoient être sous le Mont ETHNA. On ne sçait pas encore ce qu'il y a de vrai dans le bruit, qui s'est répandu il y a quelques années (*a*), que la ville de MEACO, l'ancienne Capitale de l'Empire, & le séjour des DAIRYS, a été abîmée toute entiere par un de ces accidens, avec perte d'un million de Personnes. Il est plus certain qu'en 1703. un grand tremblement de terre, joint à un furieux incendie, ruina presque toute la ville de JEDO, où depuis plus d'un siecle les Empereurs CUBU-SAMAS font leur résidence; que du Palais Impérial, un des plus riches & des plus superbes Edifices, qui fussent alors dans le Monde, il ne resta absolument rien sur pied, & qu'il y périt deux cent mille Hommes.

Lieux au Japon, où il n'y en a jamais eu.

Il y a, dit-on, certains lieux dans ces Isles, qui n'ont jamais senti la moindre secousse, & la Multitude est fortement persuadée, que ce privilége est l'effet de la puissante protection des Dieux tutélaires de ces endroits-là: d'autres moins superstitieux, mais aussi mauvais Philosophes, prétendent que ces cantons

(*a*) Voyez la Gazette de France, Arricle de Vienne, du premier Novembre 1730. où il faut lire *Meaco*, & non pinot *Macao*.

CHAP. II.

ne ſont point agitez, parce qu'ils poſent im médiatement ſur le centre de la Terre. Tous au reſte conviennent du fait. Les principaux de ces lieux privilégiés ſont les Iſles de GOTTO, la petite Iſle de SIKUBUSIMA, où il y a un Temple magnifique & des plus anciens du pays, & la montagne de KOJASAN, renommée par le nombre des Monaſteres, qu'on y a conſtruits, comme dans un lieu ſaint.

Des Volcans.

Il ſeroit au reſte fort ſurprenant que le Japon ne fût pas ſujet aux tremblemens de terre, vû le grand nombre de Volcans, qu'on y voit. Il y a près de FIRANDO une très-petite Iſle, qui pendant pluſieurs ſiecles a brûlé & a été agitée par de fréquentes & violentes ſecouſſes. On n'y remarque plus rien de ſemblable aujourd'hui. Il y a une autre Iſle vis à-vis du SAXUMA, que les Gens du Pays nomment FUOGO, nom, qu'ils ont emprunté des Portugais. Elle a une Montagne, qui jette continuellement du feu. Dans la Province de FINGO on voit ſur le ſommet d'une autre Montagne une large ouverture, qui étoit autrefois la bouche d'un Volcan : mais depuis pluſieurs années il n'en ſort plus rien. Dans la Province de CHICUGEN, près d'un lieu appellé KUJANOSSA, il y avoit une mine de Charbon de terre, laquelle ayant pris feu par la négligence de ceux, qui y travailloient, n'a point ceſſé de brûler depuis ce tems-là. Dans le voiſinage de SURUNGA, il y a une Montagne nommée FESI, qui ne le céde peut-être en hauteur qu'au ſeul Pic de TENERIFFE, dont la figure a quelque choſe de fort ſingulier, & qui eſt charmante à la vûe : le ſommet en eſt toute l'année couvert de neige, & cette neige

voltigeant au gré du vent, ce qui eſt aſſez remarquable, vû l'élévation du lieu, repréſente comme un chapeau, qui fume ſans ceſſe. On dit qu'il en ſortoit autrefois des flâmes, mais que le feu ayant fait une ouverture à côté de la Montagne, les flâmes diſparurent. Il en ſort encore une fumée noire, accompagnée d'une puanteur inſupportable. Je paſſe pluſieurs autres Volcans, qui n'ont rien de particulier, & je remets à parler dans un autre endroit des Eaux brûlantes du Mont UNGEN (a). Ces Eaux ne ſont bonnes à rien, mais il en ſort de la même Montagne, qui eſt auprès de XIMABARA dans le Figen, de fort ſalutaires. Les unes ſont froides, les autres ſont chaudes. Toutes ont leur uſage particulier dans la Médecine. Le bain des Eaux chaudes eſt le remede ordinaire contre ce qu'on appelle au Japon le *mal Portugais*, & en France *le mal de Naples*, que les Japonnois ne connoiſſoient point avant l'arrivée des Portugais dans leur pays: mais ces Inſulaires ne donnent pas à ce remede, qui paroît ſouverain, le tems d'opérer une guériſon parfaite. Ils ſe contentent de ſe baigner dans ces eaux chaudes pluſieurs fois de ſuite, & de reſter à chaque fois quelques momens dans le bain; & comme ils ſe ſentent auſſi-tôt ſoulagés, ils ſe croyent guéris, & diſcontinuent le remede, auquel ils ſe préparent par un autre bain un peu moins chaud, qui eſt à trois milles de là, vers l'Oüeſt, dans un lieu nommé OBAMA. On ne dit point que ces eaux ſe boivent comme la plûpart des nôtres. Tout le régime, qu'on

Eaux chaudes & minérales.

(a) Ou *Unſen*.

CHAP. II. garde en s'y baignant, se réduit à ne rien manger de chaud, & à se mettre au lit au sortir du bain pour se faire suer.

Les Eaux d'Obama sont encore renommées pour d'autres maux; mais il est rare que tous ces bains en guérissent aucun radicalement, faute de constance, & peut-être aussi parce qu'ils ne sont pas pris à propos, ni avec les ménagemens nécessaires. Le mal revient donc au bout de quelques tems, & les Malades, au lieu d'attribuer ces rechutes à leur précipitation & à leur inconstance, en rejettent la faute sur les eaux. On a remarqué la même chose parmi les autres Peuples de l'Asie. Les Prêtres des Idoles sçavent tirer un profit plus réel des Fontaines de ces quartiers-là. Ils se sont avisés de leur attribuer la vertu d'effacer les péchés; mais chacune est bornée à une seule espece de crime, & ces Imposteurs ont soin de marquer aux Coupables la Fontaine, où il faut que chacun se baigne.

Le sieur François Caron parle de plusieurs Eaux médecinales, qui se trouvent dans diverses Provinces; mais il ne marque point quelles sont ces Provinces: il se contente de dire qu'elles passent par des mines de cuivre, de salpêtre, de soufre, de sel, de fer & d'étain. Il ajoûte, qu'il en a vû une qui venoit d'une mine d'étain, & sortoit d'une grotte placée au pied d'une Montagne proche de la Mer, dont l'entrée a environ dix pieds d'ouverture, & qu'autant que la vûe peut s'étendre dans l'obscurité; on voit tout autour de cette ouverture, des pierres taillées en pointe comme des dents d'Eléphant attachées au côté de la grotte. La chaleur de cette Eau est tempérée; on y peut

sans

ſans peine tenir la main, & elle coule inceſſamment. Le même Auteur a vû une autre Fontaine, qui eſt auſſi au pied d'une Montagne proche de la Mer, laquelle a cela de particulier, qu'elle ne coule ordinairement que deux fois le jour, & à chaque fois l'eſpace d'une heure; mais lorſque le vent ſouffle de la part de l'Eſt, & qu'il eſt violent, elle coule a trois ou quatre repriſes dans l'eſpace de vingt quatre heures. Enfin, il fait mention d'une troiſiéme Fontaine, qui a auſſi quelque choſe de ſingulier. Elle ſort d'une eſpece de puits, dont les côtés ſont garnis de pierres fort groſſes & fort peſantes. Elle ne coule qu'à certaines heures; mais elle coule alors avec tant d'abondance, & avec un vent ſi fort, que les pierres en ſont ébranlées. La premiere eau en ſort à la hauteur de trois ou quatre braſſes; ſa chaleur eſt à un dégré, où on ne peut échauffer l'eau ordinaire, & ſe conſerve auſſi beaucoup plus long-tems. Le Canal, par où cette eau paſſe eſt revêtu de bonnes pierres; précaution qu'on a crû devoir prendre, de peur qu'elle ne brûle la terre; & de ce grand canal on en a tiré pluſieurs plus petits, qui conduiſent de l'eau dans les maiſons, où logent les Malades. Au reſte, bien que j'aye diſtingué les Eaux, dont parle le ſieur Caron, de celles d'Ungen & d'Obama, il ſe pourroit bien faire que les trois Fontaines, dont il nous a donné la deſcription, fuſſent dans l'un ou dans l'autre de ces deux endroits.

Du Soufre. Hiſtoire de l'Iſle IVOGASIMA.

Quoiqu'il en ſoit, un ſi grand nombre de Volcans & de Bains chauds, prouveroit aſſez que le Japon renferme dans ſon ſein beaucoup de ſoufre, quand on ne le ſçauroit pas

CHAP. II.

d'ailleurs. Il est véritablement peu de Pays, où ce minéral, qui est la source de tous les métaux, soit plus abondant. On en tire surtout une si prodigieuse quantité d'une Isle de la Province de Saxuma, qu'on lui en a donné le nom : mais il n'y a gueres qu'un siecle, qu'on a osé y aborder. On la croyoit auparavant inaccessible, à cause d'une fumée épaisse & noire qui en sort continuellement, & dans laquelle l'imagination frappée des Peuples d'alentour, se figuroit des Monstres horribles; de sorte qu'on ne doutoit point qu'elle ne fût habitée par les Diables. Enfin un Particulier fut assez hardi pour aller la reconnoître; il en demanda la permission, & il l'obtint; il choisit cinquante Hommes aussi résolus que lui, & quand il fut arrivé, il trouva un terrein plat, & tellement couvert de soufre, que de quelque côté qu'il marchât, une épaisse fumée sortoit de dessous ses pieds. L'Isle fut appellée IVOGASIMA, c'est-à-dire, l'*Isle de Soufre*; & depuis ce tems-là elle rapporte chaque année au Roy de Saxuma environ vingt caisses d'argent, outre ce que lui produisent les arbres, qui croissent sur tous ses rivages. Le pays de Ximabara, où il y a tant de Bains chauds, pourroit aussi fournir du Soufre en quantité; mais une superstition, dont on n'a pas eu soin de nous expliquer la nature, empêche, dit-on, les Habitans de profiter d'un si grand avantage. On n'est pas ailleurs si scrupuleux, & le Soufre est une des grandes richesses du Japon.

Des métaux; de l'or.

Il y a de l'or dans plusieurs Provinces de cet Empire, & c'est un des plus grands revenus de l'Empereur; car on ne peut ouvrir au-

une mine, sur-tout de ce métal, sans la permission du Monarque, qui se réserve les deux tiers de ce que l'on en tire. Il est vrai que le Propriétaire étant chargé de faire les parts, il fait si bien la sienne, que son tiers égale au moins les deux de sa Majesté Impériale. La plus grande partie de l'or du Japon se tire de la mine par la fonte ; mais on en trouve aussi dans le sable en le lavant, & il y en a toujours un peu dans le cuivre. Les plus abondantes Mines de ce précieux métal, & celles dont l'or étoit le plus pur, ont été long-tems celles du SADO, une des Provinces septentrionales du Nipon. On y ramasse encore quantité de poudre d'or, dont rien ne va à l'Empereur ; le Propriétaire la garde toute pour lui, & a grand soin d'empêcher qu'on ne fasse ouvrir sur cela les yeux à ce Prince. Les mines d'or de Surunga sont aussi très-estimées ; mais les unes & les autres commencent à s'épuiser. On en a découvert depuis peu dans la Province de Saxuma, qui pourront dédommager le Japon, quand les premieres seront tout-à-fait usées ; il est aujourd'hui très-expressément défendu d'y travailler. Dans l'essai, qui en fut fait quand on la découvrit, un catti (*a*) de mine rendit jusqu'à la valeur de six taëls d'or, c'est-à-dire, six de seize.

Une Montagne situé sur le Golfe d'OKUS dans le district d'OMURA, après avoir long-tems penché d'un côté, tomba dans la Mer, il

(*a*) *Catti* ou *Cati*, poids de la Chine & du Japon, qui se divise en seize taëls. Une taël fait un once & deux gros de France ; de maniere que le catti revient à une livre quatre once, poids de marc ; il faut cent cattis pour faire un pic, qui est cent vingt livres de Paris.

CHAP. II.

y a environ cinquante ans ; & comme on se fut avisé de creuser à l'endroit, où elle avoit été, on y trouva que la moitié du sable étoit d'or pur : il est vrai qu'il falloit creuser beaucoup pour y arriver, & bien-tôt même on fut contraint de se servit de Plongeurs pour le tirer ; mais la dépense & la peine n'étoient rien pour une si riche récolte ; le mal est qu'elle dura peu. Au bout de quelques années un grand tremblement de terre, qui fut suivi de marées extraordinaires, couvrit la Mine de bourbier & d'argile à la hauteur de plusieurs brasses, & les travaux cesserent aussi-tôt. Les Pauvres du voisinage continuerent encore quelque tems de s'occuper à laver le sable des environs ; mais à peine y trouvoient-ils assez d'or pour avoir dequoi subsister.

Il en est à peu près de même d'une autre Mine de la Province de CHICUNGO. Elle donnoit beaucoup d'or ; mais elle s'est tellement remplie d'eau, qu'on ne sçauroit plus y travailler. Elle est néanmoins située de maniere, que, si l'on faisoit une ouverture dans le Rocher qui est à l'entrée, l'eau pourroit aisément s'écouler. On avoit même, dit-on, entrepris de le faire ; mais un orage, accompagné de tonnerre & d'éclairs, qui survint dans le moment, qu'on alloit mettre la main à l'œuvre, fit juger que la Divinité, qu'on croyoit présider en ce lieu, ne vouloit pas qu'on déchirât ainsi le sein d'une Terre qui étoit sous sa protection. Enfin, un accident pareil a empêché qu'on n'ouvrît une autre Mine d'or, qui est dans l'Isle d'AMAKUSA ; un torrent sorti tout à coup de la Montagne, au pied de laquelle on commençoit à creuser, inonda tellement la Mine, que tous les ouvrages furent

ruinés ; les Mineurs eurent même assez de peine a se sauver, & soit paresse, soit ignorance, ou superstition, on n'a point tenté depuis de remedier à cette inondation.

CHAP. II.

De l'argent du SOWAAS.

Il y a des Mines d'argent dans la Province de BINGO, (*a*) & de plus riches encore dans un lieu nommée CATTAMI, situé vers le Nord du Japon ; c'est tout ce qu'on en sçait. La réputation constante, qu'ont ces Isles, depuis qu'on les a découvertes, d'être extrêmement riches en or & en argent, & le peu de connoissance qu'on a des endroits, d'où l'on tire ces deux précieux Métaux, est peut-être la meilleure preuve, qu'on ait de l'existence des deux Isles d'or & d'argent dont nous avons parlé. Ce qui est certain, c'est que l'argent du Japon, si l'on en croit la plûpart des Auteurs, qui ont parlé de ce Pays, est estimé le meilleur du Monde, & qu'il a été un tems qu'on l'échangeoit à la Chine pour de l'or, poids pour poids. Les Japonnois ont encore un métal fort précieux, mais factice, qu'ils nomment SOWAAS (*b*), & dont la couleur tire sur le noir ; c'est une mélange de cuivre avec un peu d'or. Quand il est employé, il semble de l'or pur, & il ne lui est gueres inférieur, ni en couleur, ni en beauté. Il n'est point particulier aux Japonnois, mais ils le travaillent avec un art, où aucune Nation ne peut atteindre.

Du cuivre, de l'airain, & de l'étain.

Le Cuivre qu'on tire du Japon, suffiroit seul pour l'enrichir. Ce sont les Provinces de SURUNGA, d'ATSINGO, & de KIINO-KUNI, qui en fournissent la plus grande quantité. Le plus fin & le plus malléable est celui de Kiino-Kuni ;

(*a*) Il y a de l'apparence qu'il faut lire *Bungo*.
(*b*) Ou *Savvaas*.

CHAP. II. celui d'Arſingo eſt groſſier, & il en faut mêller ſoixante-dix cattis avec trente de Kiino-Kuni pour le rendre malléable & propre à être travaillé. Celui de Surunga eſt non-ſeulement très-fin & ſans défaut; mais il eſt encore chargé de beaucoup d'or, & les Japonnois ſéparent ces métaux infiniment mieux aujourd'hui, qu'ils ne faiſoient autrefois, ce qui chagrine fort les Raffineurs de la Côte de COROMANDEL. Il y a encore quelques Mines de Cuivre dans la Province de Saxuma, & l'Empereur a permis, il y a environ cinquante ans, d'y travailler. Tout le Cuivre du Japon eſt porté à SACAY, une des cinq Villes Impériales, où on le raffine. C'eſt préſentement une des principales marchandiſes, dont les Hollandois ſe chargent, & ils y font un profit conſidérable. L'Airain eſt aſſez rare dans ces Iſles, & il y eſt beaucoup plus cher que le Cuivre, parce que la calamine ne s'y trouve pas, & qu'il la faut faire venir du TONQUIN. La Province de BUNGO, & un ou deux autres endroits produiſent un peu d'étain, & il eſt ſi blanc & ſi fin, qu'il vaut preſque de l'argent; cependant il n'eſt d'aucun uſage dans ce Pays.

Du Fer & du Charbon de terre.

On ne trouve du Fer que ſur les confins des trois Provinces de BIGEN, de BITSIU, & de MIMASAKA; mais on y en trouve en très-grande quantité. Il eſt affiné ſur les lieux, & ſe vend preſqu'auſſi cher que le Cuivre. Kœmpfer aſſûre que la plûpart des outils de Fer ſont à plus haut prix que ceux, qui ſont de Cuivre, ou même d'Airain; qu'on ſe ſert de ces deux Métaux pour les uſtanciles, les crochets, les crampons, & les autres pieces, qu'on emploie pour les jointures dans la conſtruction des Navires, & dans le fabri-

que des maisons : mais cet Ecrivain paroit avoir oublié en disant ceci, qu'il nous avoit assûré que l'Airain étoit fort rare & fort cher au Japon. Les viandes se cuisent dans des pots d'une composition de Fer, où il y entre je ne sçai quel alliage. Ils sont très-minces, & plus ils sont vieux, plus y sont estimés ; parce qu'on en a perdu le secret. Le Charbon de terre ne manque point au Japon ; il s'en tire une grande quantité de la Province de CHICUGEN, des environs de KUJANISSA, & des Provinces septentrionales.

Du Sel. Maniere dont on le fait.

Le Sel se fait avec de l'eau de la Mer en cette maniere. On creuse un grand espace de terre, qu'on remplit d'un sable fin & fort net, on y jette de l'eau de la Mer, puis on le laisse sécher. La même opération se réitere, jusqu'à ce qu'on juge le sable suffisamment imbibé de sel ; alors on le ramasse, & on le met dans une cuve, dont le fonds est percé en trois endroits ; on jette encore dessus de l'eau de la Mer, & on la laisse filtrer au travers du sable ; on reçoit cette eau dans de grands vases, puis on la fait boüillir jusqu'à une certaine consistance, & le sel, qui en sort, est calciné dans de petits pots de terre, jusqu'à ce qu'il devienne blanc.

Minéraux qui manquent au Japon.

Les Japonnois n'ont ni *Antimoine* ni Sel *Armoniac*, & ils ne connoissent pas même l'usage de ces deux minéraux. Le *Vif-argent*, & le *Borax*, leur viennent des Chinois, il y a néanmoins deux sortes de Borax au Japon, mais elles sont mêlées avec d'autres corps, & on ne veut pas se donner la peine, qui est nécessaire pour les en séparer. Le *Mercure sublimé* y est rare, & à un prix excessif : on en fait le principal ingrédient d'une Eau Mercuriale, qui est,

CHAP. II.

dit-on, ſouveraine pour la guériſon des ulceres, des cancers, & d'autres maux ſemblables. Le *Cinnabre* naturel ſe prend intérieurement dans pluſieurs maladies ; l'artificiel eſt employé dans les couleurs : l'un & l'autre vient de la Chine. Le commerce de cette précieuſe marchandiſe eſt entre les mains de quelques Particuliers autoriſez par des Lettres Patentes de l'Empereur, à le faire ſeuls. François Caron aſſûre, qu'il y a beaucoup de plomb au Japon ; Kœmpfer n'en parle point.

Des Pierres précieuſes & des Perles.

On trouve dans les Montagnes de TSUGAAR, ou de TSUGARU, ſituées à une des extrémitez ſeptentrionales du Japon, des *Agates* de différentes eſpeces. Il y en a ſurtout de fort belles, d'une couleur bleuâtre, & aſſez ſemblable au *Saphir*. Il y a au même endroit des *Cornalines* & du *Jaſpe*. Les côtes de l'Iſle de XICOCO ſont remplies d'Huitres & de Coquillages, qui renferment des *Perles*, dont les Japonnois ont été long-tems ſans faire aucun uſage. Ce ſont les Chinois, qui en les achetant fort cher, leur en ont fait connoître le prix ; on en trouve encore ailleurs. Les plus groſſes & les plus belles ſont renfermées dans une Huître appellée *Akoja*, qui reſſemble aſſez aux Coquilles de Perſe. Elle eſt à peu près de la largeur de la main, mince, frêle, unie, & luiſante au dehors ; un peu raboteuſe & inégale en dedans ; d'une couleur blanchâtre, éclatante comme la Nacre de perle ordinaire, & difficile à ouvrir. On ne voit de ces Coquilles qu'aux environs du Saxuma, & dans le Golfe d'Omura, où les Chinois, & les Tunkinois en achetent tous les ans pour rois cent taëls. On aſſûre qu'elles ont une qualité prolifique, & que ſi l'on met quelques-unes

des plus grosses dans une boëte, avec un certain fard du Japon, fait d'une autre sorte de coquille, appellée *Takaraga*, on voit naître une ou deux petites Perles à côté de chacune, & que quand elles sont parvenues à maturité, ce qui arrive au bout de trois ans, elles se détachent d'elles-mêmes. Mais ces Perles sont fort rares, & ceux qui en ont, les gardent précieusement. J'ai vû dans plusieurs Relations, qu'un très-grand nombre de Perles du Japon sont rouges. Les Auteurs les plus récens ne parlent point de leur couleur : mais Marc Paul de Venise dit positivement qu'on y en voit de rouges de figure ronde, qui sont très-estimées.

Du Naphte.

Dans une Riviere de la Province de JETSINGO, il y a du *Naphte* d'une couleur rougeâtre: les Japonnois l'appellent Terre rouge. Il se tire de quelques endroits, où l'eau est presque dormante, & on s'en sert dans les lampes au lieu d'huile. Il y a de l'*Ambre gris* sur les côtes du Saxuma, & sur celles des Isles de RIUKU ; on en ramasse encore davantage sur les côtes de KHUMANO, & de toute la Province de KINOKUNI, de celle d'IZE (a), & des environs. Enfin, on en tire beaucoup des intestins d'une sorte de Baleine, dont nous parlerons ailleurs. L'*Ambre gris* est ordinairement mêlé avec les excrémens de cet Animal, lesquels sont comme de la chaux, & presqu'aussi durs qu'une pierre ; aussi les Japonnois ne donnent-ils point à ce bitume d'autre nom, que celui d'excrémens de la Baleine. Ce n'est pourtant point là sa premiere origine. Il ne se forme point dans les entrailles de la Baleine, il ne fait que s'y façonner ; il croît au

(a) Ou Isje.

CHAP. II.

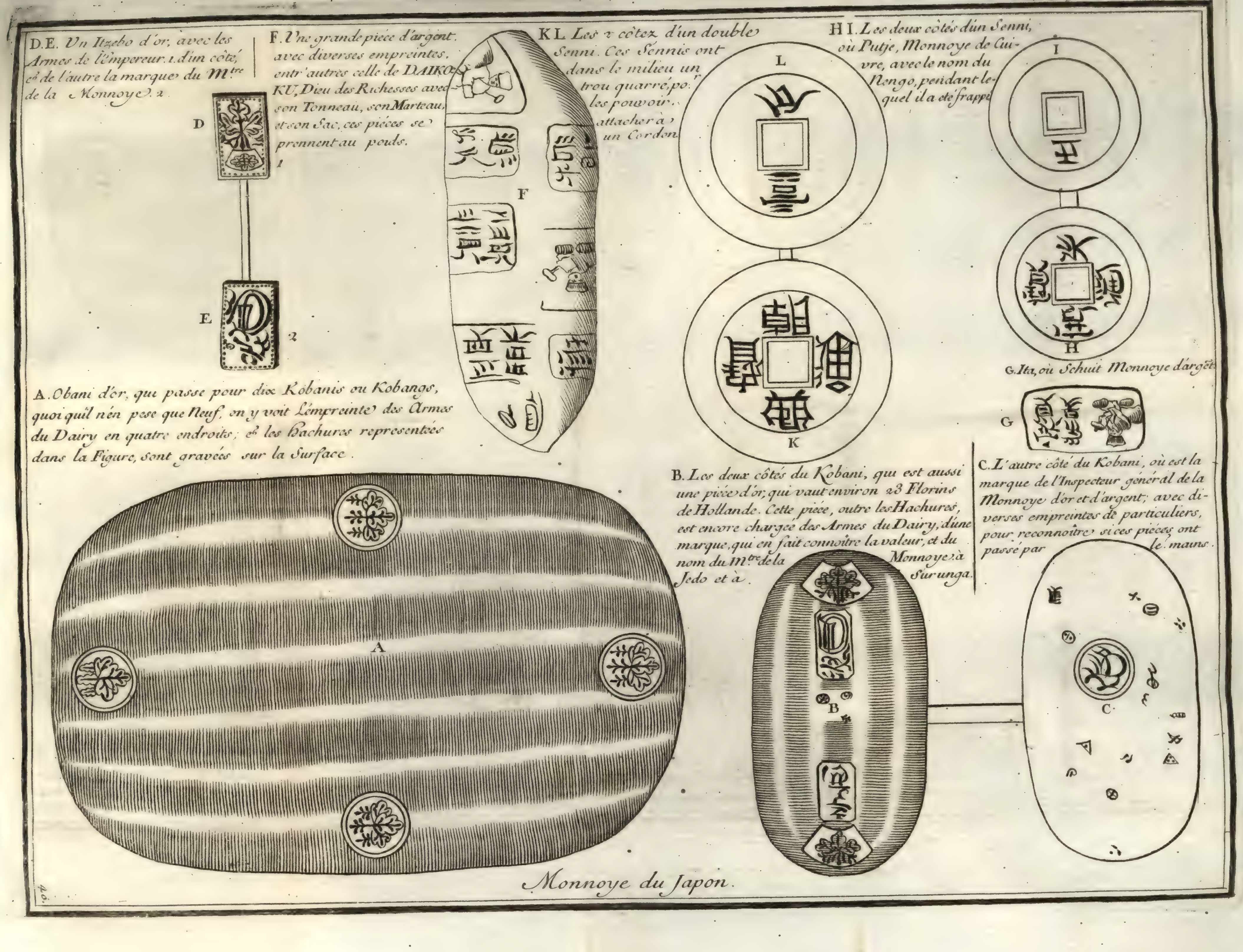
fond de le Mer, & sert de nourriture à l'Animal, dont on le tire : alors même ce n'est qu'une substance assez difforme ; platte, gluante, semlable à la bouse de Vache, & d'une odeur très-désagréable. On la partage en petits morceaux, qu'on presse, & dont on fait des boules. En cet état il se durcit, & acquiert toute sa perfection ; mais il est fort sujet à être falsifié. Nos Insulaires ne regardent l'Ambre gris comme une marchandise de prix, que depuis qu'ils ont vû l'empressement des Chinois & des Hollandois pour en avoir, & à l'exemple de la plûpart des Nations orientales de l'Asie, ils lui préferent l'*Ambre jaune*, à cause de sa perfection & de son antiquité.

Autres raretez des Mers du Japon.

Les Mers du Japon produisent une très-grande quantité de Plantes marines, d'Arbrisseaux, de Coraux, de Pierres singulieres, d'Eponges, & des Coquillages de toutes les sortes, qui ne le cedent point en beauté à tout ce qu'on voit en ce genre dans l'Isle d'Amboine, & dans les Moluques : mais les Japonnois ne veulent pas même se donner la peine de les chercher ; & s'il s'en rencontre par hazard dans les filets des Pécheurs, ils les portent au plus proche Temple de FEBIS, qui est le NEPTUNE du Japon, comme une offrande, qu'ils jugent lui être agréable, ou comme un tribut, qu'ils s'imaginent lui devoir rendre des productions les plus rares de l'Elément, auquel ils préside.

Du Commerce, & des Monnoyes.

Les autres marchandises, qui entrent dans le Commerce avec les Etrangers, sont le Coton, le Chanvre, le Lin, le Poil de Chevre, les Etoffes de Soye, les Peaux de Cerfs, des Ouvrages de Menuiserie, des Cabinets, la Porcelaine, les Drogues médecinales, la Filoselle & la Soye,


D.E. Un Itzebo d'or, avec les Armes de l'Empereur. 1. d'un côté, & de l'autre la marque du Mtre de la Monnoye. 2.
D
1
E
2
F. Une grande piéce d'argent. avec diverses empreintes, entr'autres celle de DAIKO-KU, Dieu des Richesses avec son Tonneau, son Marteau, et son Sac, ces piéces se prennent au poids.
F
KL. Les 2 côtez d'un double Senni. Ces Sennis ont dans le milieu un trou quarré, pour les pouvoir attacher à un Cordon.
L
K
HI. Les deux côtés d'un Senni, où Putje, Monnoye de Cuivre, avec le nom du Nengo, pendant lequel il a été frappé.
I
H
G. Ita, où Schuit Monnoye d'argent.
G
A. Obani d'or, qui passe pour dix Kobanis ou Kobangs, quoi qu'il n'en pese que Neuf, on y voit l'empreinte des Armes du Dairy en quatre endroits; & les Hachures representées dans la Figure, sont gravées sur la Surface.
A
B. Les deux côtés du Kobani, qui est aussi une piéce d'or; qui vaut environ 23 Florins de Hollande. Cette piéce, outre les Hachures, est encore chargée des Armes du Dairy, d'une marque, qui en fait connoître la valeur, et du nom du Mtre de la Monnoye à Jedo et à Surunga.
B
C. L'autre côté du Kobani, où est la marque de l'Inspecteur général de la Monnoye d'or et d'argent; avec diverses empreintes de particuliers, pour reconnoître si ces piéces ont passé par le mains.
C
Monnoye du Japon.
40.

Il n'y a dans tout l'Empire qu'un poids & qu'une mesure. Autrefois la CASIE (*a*) varioit beaucoup pour le poids ; chaque Province ayant le sien ; mais peu de tems après la réduction de tout le Japon par les Princes, qui occupent aujourd'hui le Trône des CUBO-SAMAS, l'Empereur a fait refondre toutes les différentes Monnoyes, & a fait fabriquer une Casie de cuivre, qui court par-tout : il a même acheté une partie des anciennes plus qu'elles ne valoient, afin de les retirer toutes. Il y a aussi trois monnoyes d'or, dont la plus haute est du poids de six Réaux, qui font quarante Taëls, & le Taël est de cinquante-sept sols de France. Les deux autres sont fort petites ; il en faut dix de l'une pour faire le poids de six Réaux & demi, & autant de pieces de l'autre ne sont que cinq huitiémes d'une Réale ; ou un Taël, & la seiziéme partie d'um Taël.

CHAP. II.

Pour ce qui est de l'Argent, l'alliage en est le même, que l'étoit celui de nos Ecus, il y a cinquante ans. Les pieces de cette monnoye sont en forme de bâton, ou de lingot ; on les pese, & on en prend autant qu'il en faut pour faire la valeur de trente Taëls : on les enveloppe ensemble dans un sac, & on compte les sacs, sans les dépaqueter. Il y a encore une petite monnoye d'argent, qui a la figure d'une féve ronde, qui n'a point de poids arrêté, & qui pese depuis un schelling (*b*) jusqu'à dix. Les Casies viennent après, & c'est la plus petite monnoye du pays.

De la Porcelaine.

Je finis ce Chapitre par la *Porcelaine*. Un

(*a*) *Casie* ou *Cassie*, petite monnoye du Japon, qui vaut communement un peu plus qu'un de nos deniers.

(*b*) Monnoye de Hollande de six sols piece.

CHAP. II.

Voyageur, homme d'esprit, & qui a fait un long séjour à la Chine, m'avoit assûré qu'il ne se faisoit point de Porcelaine au Japon, & que celle, que nous connoissons en Europe sous ce nom, & qui est si estimée, se faisoit à la Chine pour les Japonnois, qui l'y venoient acheter. Il est certain qu'ils y en achetent beaucoup; mais il ne l'est pas moins, que celle, qui porte le nom du Japon, se fabrique dans le FIGEN, la plus grande des neuf Provinces du XIMO. La matiere, dont on la forme, est une argile blanchâtre, qui se tire en grande quantité du voisinage d'URISINO, & de SUWOTA, sur les Montagnes, qui n'en sont pas fort éloignées, & en quelques autres endroits de cette même Province. Quoique cette argile soit naturellement fort nette, il faut encore la pêtrir, & la bien laver avant que de la rendre transparente, & l'on assûre que ce travail est si pénible, qu'il a fondé un Proverbe, qui dit, *que les os humains sont un des ingrédiens, qui entrent dans la Porcelaine*. Je n'ai pû rien apprendre davantage sur la fabrique de cette précieuse Waisselle. Elle ne différe apparemment pas beaucoup de celle de la Chine, dont nous avons une si belle description dans le XII. Recueil des Lettres édifiantes & curieuses des Missionnaires de la Compagnie de JESUS. On convient que l'ancienne Porcelaine du Japon est plus estimée, que celle de la Chine, & mérite cette préférence, sur-tout par ce blanc de lait, qui lui est particulier.

CHAPITRE III.

Des Villes, Bourgs, Villages, Châteaux, des Maisons particulieres, des Jardins, & du Ciment de KIOMITZ.

CHAP. III.

Des Villes, leur nombre, & leur figure.

ON compte dans le Japon jusqu'à treize mille Villes, presque toutes fort peuplées (a). Aucune n'est fermée de murailles; les rues dans la plûpart sont tirées fort droites, & se coupent à angles droits. Les Portes n'ont rien, qui les distingue de celles, qui sont au bas de chaque ruë, & qu'on ferme régulierement toutes les nuits. Il y en a pourtant quelques-unes, des deux côtés desquelles on a élevé des pans de murailles, qui ne s'étendent pas bien loin. Dans les grandes Villes, & dans toutes celles, où quelque Prince réside, ces Portes sont plus ornées, mieux fortifiées, & l'on y monte exactement la garde. Le reste est tout ouvert: mais quelques-unes sont enceintes d'une large

(a) Don Jean Cevicos, qui a parcouru une bonne partie du Japon en 1610. ne parle pas des Villes du Japon, comme étant aussi peuplées que le dit Kœmpfer; mais il faut observer qu'alors les Japonnois trafiquoient beaucoup au dehors, & que depuis qu'il ne leur est plus permis de sortir de leur Pays, il doit y avoir sur cela un grand changement. D'ailleurs, Cevicos ne parle gueres que du Ximo, & cette grande Isle avoit plus contribué que les autres partie du Japon à la guerre de Corée, parce que les Chrétiens y étoient en plus grand nombre qu'ailleurs, & que Tayco-Sama en vouloit diminuer le nombre, & affoiblir les Princes qui faisoient profession de cette Religion; ayant même eu dessein de les laisser tous en Corée.

haye, ou, ce qui eſt plus rare, d'un foſſé. Les Villes Impériales ne ſont gueres mieux fortifiées que les autres : mais dans les paſſages étroits, qui y conduiſent, & qu'il eſt difficile d'éviter, on a conſtruit de bonnes Portes, où il y a toujours une nombreuſe garde, & l'on y examine avec ſoin tous ceux qui y entrent.

CHAP. III.

Les Bourgs & les Villages.

Les Bourgs & les Villages, dont Kœmpfer fait monter le nombre juſqu'à neuf cent neuf mille huit cent cinquante-huit, & qui ſont ordinairement bâtis le long des grand chemins, ſont très-peuplez, ſurtout dans la grande Iſle de Nipon. Les petits Marchands & les Manœuvres font la meilleure partie de leurs Habitans, & ſe logent ordinairement le long des grands chemins; la plûpart même de ces Bourgs ou Villages ne conſiſtent que dans une double rangée de maiſons; mais ſi longue, qu'il n'y a preſque point de ſéparation d'un Village à l'autre, & que toutes les routes un peu fréquentées ſont, pour ainſi dire, bordées de Maiſons à droite & à gauche. Celles des Payſans ſont fort peu de choſe; elles ſont compoſées de quatre murailles baſſes, couvertes d'un toît de claume, ou de bardeau. Sur le derriere le plancher eſt un peu plus élevé, & c'eſt-là qu'eſt le foyer; tout le reſte eſt couvert de nattes aſſez propres. Derriere la porte de la Ruë, qui eſt toujours ouverte, pend une rangée de groſſes cordes, qui forment une eſpece de jalouſie, laquelle n'empêche point de voir, & fait qu'on n'eſt point vû. Il paroît bien de la miſere dans ces Maiſons, mais à l'aide de quelques proviſions de ris, de racines, & d'autres légumes, tous ſubſiſtent, ſe portent bien, & ſont contens. Au reſte, c'eſt une choſe ſurprenante, que le nombre des bau-

tiques, qu'on voit dans toutes les Villes, & jusques dans les plus petits Villages ; & il n'est pas aisé de comprendre, comment un pays aussi isolé que celui-là, peut fournir à un si grand commerce au dedans, n'en faisant qu'un fort médiocre au dehors.

Des Places.

Chaque Ville, & la plûpart des Bourgs ou Villages, ont une Place fermée de grilles, d'où l'on annonce au peuple *la volonté suprême*, comme on parle dans le Pays ; c'est-à-dire, où l'on publie les Edits, & les ordres particuliers de l'Empereur. C'est le Seigneur, ou le Gouverneur de la Province, qui les fait notifier en son propre nom ; & pour l'instruction des Passans, ils sont écris en gros & beaux caracteres sur une planche attachée au-dessus d'un poteau, qui a pour le moins deux toises de hauteur ; on les y laisse long-tems ; ainsi on y en trouve de différentes dates : on y en voit aussi des Gouverneurs, des Seigneurs particuliers, & des Magistrats ; & l'on trouve quelquefois des pieces de monnoye sur le poteau, pour ceux, qui donneront des lumieres sur ce qu'on veut sçavoir.

Il y a d'autres Places publiques hors des Villes & des Villages, & toujours à l'Occident, qui sont destinées pour l'exécution des Criminels. On les reconnoît aisément par les poteaux, & par les instrumens, qu'on y laisse pour inspirer de la terreur.

Des Châteaux.

Les Châteaux des Princes & des Seigneurs sont ordinairement situez, ou sur les bords des grandes Rivieres, ou sur quelqu'éminence, & ils occupent presque toujours un fort grand terrein. La plûpart ont trois enceintes, dont chacune a son fossé, & une muraille de terre ou de pierre, avec une Porte fortifiée. Le Sei-

CHAP. III.

gneur loge au centre, où il y a une tour blanche & quarrée à trois étages, avec un petit toît en forme de couronne ou de guirlande. Dans la seconde enceinte sont logez les Gentilshommes de la chambre, les Intendans, les Secrétaires, & les autres Officiers. La premiere est occupée par les Soldats, les Domestiques, & autres Personnes semblables. Les espaces vuides sont cultivez; on en fait des Jardins, où l'on y seme du Ris. Les murailles, qui sont blanches, les bastions, les portes, sur lesquelles on éleve de petits bâtimens à deux ou trois étages, & la Tour du milieu, dont je viens de parler; tout cela relevé par des peintures, & le vernis, qui y sont prodiguez au-delà de ce qu'on peut dire, fait de loin une assez belle perspective. Il y a pour l'ordinaire au dehors une place destinée à la revûë des Troupes. Du reste, les fortificatins de ces Châteaux sont assez bonnes pour un Pays, où le canon n'est presque pas en usage; & ceux, à qui ces Places appartiennent, sont obligez de les tenir toujours en bon état: cependant s'il arrive que quelque partie en tombe, on ne peut la relever sans une permission expresse de l'Empereur, qui l'accorde aujourd'hui très-rarement. La politique présente des Monarques Japonnois est de ne plus souffrir qu'on bâtisse de nouveaux Châteaux; aussi le nombre en étoit-il réduit, il y a plus de cinquante ans, à cent quarante-six dans toute l'étendue de l'Empire, la plûpart à la porte des grandes Villes.

Des Maisons des Particuliers.

Les Maisons des Particuliers ne doivent pas avoir plus de six toises de hauteur, & il est rare, qu'elles les ayent, à moins qu'on n'en veuille faire des magasins. Les Palais même des Empe-

reurs n'ont qu'un étage, quoique quelques Maiſons particulieres en ayent deux : mais alors le premier (*a*) eſt ſi bas, qu'on ne peut gueres s'en ſervir, que pour ſerrer les meubles néceſſaires dans l'uſage ordinaire. Ce ſont les tremblemens de terre, ſi fréquens au Japon, qui obligent de bâtir ainſi : mais ſi ces Maiſons ne ſont pas comparables aux nôtres pour la ſolidité, ni pour l'élévation, elles ne leur ſont inférieures, ni pour la propreté, ni pour la commodité, ni pour un certain agrément, que les Japonnois donnent à tout ce qu'ils font. Preſque toutes ſont bâties de bois. Le premier plan, ou le rez de chauſſée, eſt élevé de quatre ou cinq pieds, pour éviter l'humidité ; car il paroît qu'en ce pays-là on ne connoît point l'uſage des caves ; & comme les Maiſons ſont fort ſujettes à être brûlées, il y a dans chacune un endroit ſéparé, & fermé de murailles de maçonnerie, où l'on a ſoin de tenir toujours ce que l'on a de plus précieux : les autres murailles ſont faites de planches, & couvertes de groſſes nattes, qui ſont jointes avec beaucoup d'art.

Les Maiſons des perſonnes de conditions ſont diviſées en deux appartemens ; d'un côté eſt celui des Femmes, qui pour l'ordinaire ne paroiſſent point ; de l'autre eſt la ſalle où l'on reçoit les viſites. Les Femmes ont plus de liberté parmi les Bourgeois & le petit Peuple : elles ſe laiſſent voir ; mais en général les perſonnes du ſexe ſont traitées avec beaucoup de reſpect, & ſe diſtinguent par une grande retenue. Juſques dans les plus petites choſes on a de grands égards

(*a*) Ce qu'on appelle ici le premier étage, n'eſt autre que le rez-de-chauſſée.

CHAP. III.

pour elles ; on trouveroit fort mauvais qu'on y manquât, & il ne leur eſt pas permis de le ſouffrir. Les plus belles Vaiſſelles de Porcelaine, ces Cabinets, ces Coffres ſi eſtimez, qui ſe tranſportent par tout, ne ſervent point pour orner les appartemens, où tout le Monde eſt reçu ; on les tient dans les lieux sûrs, dont j'ai parlé, & où l'on n'admet que les meilleurs Amis. Le reſte de la Maiſon eſt orné de Porcelaines communes, de Pots pleins de Thé, de Peintures, de Livres manuſcrits & curieux, d'Armes & d'Armoiries. Le plancher eſt couvert de nattes doubles & bien rembourrées, dont les bordures ſont des franges, des broderies, ou d'autres ornemens ſemblables. Selon les Loix ou l'uſage du Pays, elles doivent toutes avoir une toiſe de longueur, & une demie de largeur.

Les deux Appartemens, qui diviſent le corps de la Maiſon, conſiſtent en pluſieurs chambres, ſéparées par de ſimples cloiſons, ou plutôt par des eſpeces de paravents, qu'on peut avancer, ou reculer comme l'on veut ; en ſorte que les chambres s'élargiſſent, ou ſe rétréciſſent ſelon le beſoin. Les portes des chambres & les cloiſons ſont couvertes de papier, même dans les maiſons les plus magnifiques : mais ce papier eſt orné de fleurs d'or ou d'argent, quelquefois de peintures, dont le platfond eſt toujours embelli. En un mot, il n'y a pas un coin dans la maiſon, qui n'offre quelque choſe de riant & de gracieux : auſſi peut-on dire, qu'en cela, comme en tout autre choſe, ces Inſulaires ont conſervé plus que tous les autres Peuples, le vrai goût de la Nature, & qu'ils ont bien plus ſongé à l'embellir, qu'à lui ſubſtituer l'art, ou à la rendre méconnoiſſable par l'artifice. Au reſte, toute cette aménité coûte peu, on

ne se sert pour les Maisons d'aucuns matériaux, qui ne se trouvent sur les lieux, & qui ne soient à un prix fort modique.

Il est encore à observer, que cette maniere de disposer les appartemens rend les Maisons plus saines: premierement, parce que tout est bâti de bois de sapin & de cedre; en second lieu, parce que les fenêtres sont ouvertes de telle façon, qu'en changeant les cloisons de place, on y donne un passage libre à l'air. Le toît, qu'on couvre de planches, ou de bardeau, est soutenu de grosses poutres; & quand la Maison a deux étages, le second est pour l'ordinaire bâti plus solidement que le premier. On a reconnu par expérience, que l'édifice en résiste mieux aux tremblemens de terre. Les dehors n'ont rien de fort gracieux par rapport à la construction. Les murailles, que j'ai dit être de planches, & qui sont fort minces, sont en bien des endroits enduites d'une terre grasse, qui se trouve auprès d'Ozaca, & au défaut de cette terre, qui est fort belle, on répand sur tout le dehors de la maison plusieurs couches de vernis; les toits mêmes en sont couverts. Ce vernis est relevé de dorures, & de peintures. Les fenêtres sont chargées de pots de fleurs, & il y en a pour toutes les saisons, si on en croit François Caron: mais quand les naturelles manquent, on y supplée par des artificielles. Tout cela fait un effet, qui charme l'œil, s'il ne le contente pas autant que feroit une belle architecture.

Le vernis n'est pas plus épargné dans les dedans. Les portes, les portaux, une galerie, qui regne ordinairement sur tout le derriere des Maisons, & d'où l'on descend dans le Jardin, en sont enduits; à moins que le bois n'en soit si

CHAP. III.

beau, qu'on n'en veuille pas cacher les veines, & les nuances; car alors on se contente d'une couche légere d'un verni transparent. On ne trouve dans les chambres ni bancs, ni chaises, la coutume étant au Japon, comme dans tout le reste de l'Asie, de s'asseoir à terre; & pour ne point gâter les nattes, qui couvrent le plancher, & servent de sieges, on n'y marche jamais avec les souliers, ou, pour parler plus juste, avec les sandales, qu'on quitte en entrant dans la maison. On couche sur ces mêmes nattes, sur lesquelles les Personnes aisées étendent un riche tapis, & une machine de bois sert d'appui. C'est une espece de coffre presque cubique, creux, & composé de six petis ais joints ensemble fort proprement, & vernissez; il a environ un empan de long, & un peu moins de largeur. La plûpart des ustanciles de ménage sont d'un bois mince, couvert d'un vernis épais tirant sur le rouge foncé. Les fenêtres sont de papier, & ont des volets de bois en dedans & en dehors; mais on ne les ferme que la nuit, & ils ne paroissent point pendant le jour; leur unique usage est d'empécher, qu'on n'entre dans la Maison à la faveur des ténebres, ou par la cour, ou par la galerie.

Des Foyers.

Dans la salle, où l'on reçoit le monde, il y a toujours une grande armoire, vis-à-vis la Porte, & c'est contre cette armoire, qu'on place les Personnes, dont on reçoit la visite. A côté de l'armoire il y a un buffet, sur lequel on met des Livres, qui traitent de la Religion, & ordinairement a côté de la Porte, il y a une maniere de balcon placé de telle maniere, que sans se lever de place, on peut avoir vûe, ou sur la Campagne, ou sur la Ruë, ou sur le Jardin.

CHAP. III.

Comme on ignore au Japon l'uſage des cheminée, on ménage dans les plus grandes chambres, ſous le plancher, un trou quarré & muré, qu'on remplit de cendres & de charbons allumez, ce qui répand aſſez de chaleur pour échauffer toute la chambre; quelquefois on met ſur le foyer une table baſſe, qu'on couvre d'un grand tapis, ſur lequel on s'aſſied, quand le froid eſt bien piquant, à peu près comme on fait en Perſe ſur ce qu'on appelle un *Kurtſii*. Dans les chambres, où il ne peut y avoir de foyer, on y ſupplée par des pots de cuivre & de terre, qui ſont à peu près le même effet. Au lieu de pincettes; on ſe ſert de barres de fer, pour attiſer le feu, ce qui ſe fait avec la même adreſſe, dont on uſe de deux petits bâtons verniſſez à la place de fourchettes pour manger.

Ornemens des appartemens de parade.

Dans les maiſons des Perſonnes fort riches, & dans les grandes Hôtelleries, on ne laiſſe pas de trouver des choſes aſſez curieuſes, qui ſervent ordinairement à amuſer les Voyageurs. Ce ſont, 1°. un grand papier bordé en maniere de cadre d'une broderie fort propre, & aſſez ſouvent fort riche. On y repréſente quelque Divinité, ou quelque figure d'une perſonne éminente en vertu. Le pinceau en paroît groſſier, mais les traits en ſont hardis, & prennent ſi bien les proportions & la reſſemblance, qu'on y reconnoît d'abord celui, qu'on a eu deſſein de repréſenter. Quelquefois au lieu d'un portrait, on ſe contente de tracer ſur le papier une Sentence morale de quelque fameux Philoſophe, ou d'un Poëte célebre: on y en voit même, qui ſont écrites de leur propre main; ou bien ce ſont de ſimples traits fort bien exécutez par un habile Ecrivain. 2°. Des Peintures repréſentans

CHAP. III.

de vieux Chinois en maniere de grotesques, des Oiseaux, des Arbres, des Paysages, qui sont appliquez sur des paravents, & toujours d'une main de Maître. 3°. Des Pots de Fleurs, qu'on a soin de changer selon la saison, d'entrelasser avec des branches, & de disposer avec un art, & un goût infinis. 4°. Des Cassolettes d'Airain, ou de Cuivre, jettées en moule dans la forme d'une Gruë, d'un Lion, ou de quelqu'autre animal rare, & toujours d'un travail exquis. 5°. Quelques pieces d'un bois rare, dont les veines & les couleurs sont admirables, & disposées d'une maniere, qui surprend; soit qu'elles soient une production de la nature, ou un effet de l'art. Quelquefois ces pieces de bois n'ont rien de remarqnable, que leur figure, & quelque jeu bizarre de la nature. 6°. Des Toilettes de réseau, ou des Etoffes à ramage parfaitement travaillées, semblables à celles, dont on orne les balcons, les fenêtres, le haut des portes & les paravents. 7°. La Vaisselle, les Porcelaines, & les autres ustenciles rangez sur le plancher dans un très-bel ordre.

Des Jardins.

Mais ce qu'on trouve dans les grandes Maisons, & dans les plus belles Hôtelleries de plus curieux, & de plus frappant, ce sont les Jardins. Il n'est personne de tous ceux, qui en ont parlé, qui ne convienne, qu'on ne se lasse jamais d'en admirer la beauté, la magnificence, & le bon goût. Ils occupent tout l'espace, qui est derriere la maison, & ils sont de la même longueur, ordinairement quarrez, & murez à la maniere des citernes; ce qui donne lieu de croire que le terrein en est creusé à quelque profondeur. On y descend par une galerie, qui avance derriere la maison, & au bout de laquel-

le il y a un Bain & une Etuve ; car les Japonnois ont la coutume de se baigner, ou de se faire süer tous les soirs.

Une partie du Jardin est pavée de pierres rondes de diverses couleurs, qu'on prend au fond des Rivieres, ou au bord de la Mer ; le reste est couvert de gravier, qu'on a soin de nettoyer tous les jours : le tout est dans un désordre apparent, qui a agrément. Les plus grandes pierres occupent le milieu, & forment une allée, dans laquelle on peut se promener : des Plantes, qui portent des fleurs, & dont il y a toujours quelqu'une de rare, sont disposées d'espace en espace, & forment une agréable varieté. A un des coins du Jardin, il y a un petit Rocher ou Côteau parfaitement imité sur la nature, orné d'Oiseaux ou d'insectes d'airain jettez au moule,& placez avec art. Souvent un petit Ruisseaux se précipite du haut du Rocher avec un doux murmure, & tout cela est exécuté avec une perfection, qui ne laisse rien à desirer. A côté du Rocher, il y a un petit Bois planté à la main, & composé d'arbres, qui peuvent croître fort près les uns des autres : enfin, on trouve dans un autre endroit un petit Vivier environné d'Arbres & rempli de Poissons. Quand le terrein ne permet pas d'avoir de pareils Jardins, on y supplée par quelques Fruitiers sauvages, tels que sont des Pruniers, des Cerisiers, ou des Abricotiers. Kœmpfer dit qu'on a soin de les greffer, non pas pour en rendre le fruit meilleur, car ils n'en portent point ; mais pour en avoir plus de fleurs. Plus ces Arbres sont vieux, torts & difformes, plus on en fait de cas : on en laisse quelquefois croître les branches, jusqu'à ce qu'elles entrent dans

CHAP. III.

les chambres, mais pour l'ordinaire on les ébranche; pour leur faire porter des fleurs plus larges, & en plus grande quantité; elles sont effectivement fort grandes, souvent doubles, & d'un très-bel incarnat. Dans les plus petites Maisons, qui ne peuvent pas même avoir de ces Arbres, on pratique une ouverture, où l'on a soin de tenir une cuve pleine d'eau, dans laquelle on conserve une sorte de poisson, qui a la queue dorée, ou argentée; on y ajoûte quelques pots à fleur, ou bien on plante certains Arbres nains, qui croissent aisément sur la pierre ponce, sans qu'il y ait dessus aucune terre, pourvû que la racine soit toujours dans l'eau Le petit Peuple en plante souvent de cette espece devant les Portes de ses Maisons.

Du Ciment de *Kiomitz*.

Je ne parle point ici des Palais des Empereurs; & de quelques Princes, dont nous avons des descriptions assez exactes; l'occasion s'en présentera plus naturellement ailleurs. Les plus considérables de ces Palais ont bâtis de pierres, aussibien que toutes les Forteresses, dont le nombre n'est pas aujourd'hui, à beaucoup près, aussi grand qu'il l'étoit au tems des guerres civiles. Les pierres, qui sont employées à ces Edifices, sont d'une grandeur prodigieuse, & posées les unes sur les autres sans ciment; ce n'est pas que le Japon soit dépourvû de ciment; il s'en fait même de fort estimé dans un lieu nommé KIOMITZ, dont le principal ingrédient est la résine tirée des sapins, qui croissent sur les Montagnes voisines: mais il y a bien de l'apparence, qu'il est fort rare dans les Provinces éloignées de cet endroit-là.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

De la maniere de voyager au Japon ; des Chemins ; des Ponts ; de l'équipage des Voyageurs ; des Voitures d'eau ; de la construction des Navires ; des Postes, des Hôtelleries ; quelques autres particularitez, qui regardent les Voyages, & leurs incommoditez.

IL y a peu de Pays, où l'on ait plus travaillé à faciliter les Voyages, que dans celui-ci ; soit qu'on considere la beauté des chemins, la commodité des voitures, le grand nombre d'Hôtelleries, ou d'autres lieux de rafraîchissement & de repos, qu'on trouve presque à chaque pas ; soit qu'on fasse attention a la multitude de Valets, & d'autres gens de service de de toutes les especes, qu'on a presque pour rien dans un pays, où les Hommes sont si communs, & où le Peuple est peut-être mieux discipliné, plus serviable, plus accoutumé a la subordination & au travail, que nulle part ailleurs. Je commence par les Chemins, mais je crois devoir avertir ici, que la Police, qu'on admire aujourd'hui dans le Japon, & surtout celle, qui regarde l'utilité & la commodité du Public, n'est dans cette perfection, où nous la verrons en plusieurs endroits de cet Ouvrage, que depuis la derniere Révolution, qui a mis sur le trône des Cubo-Samas la Famille, qui l'occupe aujourd'hui, & qui a réuni tout le Japon sous ses loix.

CHAP. IV. Des Chemins.

Dans la premiere division, qui fut faite de cet Archipel en sept grandes Contrées, chaque Contrée fut séparée des autres par des chemins d'une largeur extraordinaire; & comme elles furent ensuite soudivisées en plusieurs Provinces, on dressa autant de nouvelles routes, qui toutes aboutissent aux grands chemins, comme les petites Rivieres se vont perdre dans les grandes. Il s'est encore fait depuis, ainsi que nous l'avons remarqué, une nouvelle division des Provinces en Districts particuliers, & elle a produit de nouveaux chemins de traverse; & tout cela s'est fait avec une attention, qui ne sçauroit aller plus loin. On peut juger de la largeur de tous ces chemins par une chose, dont Kœmpfer a été plusieurs fois témoin; c'est que les plus grands trains des Princes & des Seigneurs peuvent s'y croiser, sans rien déranger à l'ordre de leur marche; alors le train, qui monte, c'est-à dire, qui va du côté de Meaco, prend la gauche, & celui qui descend, ou qui s'éloigne de cette ancienne Capitale, prend la droite; or ces trains sont souvent de vingt mille personnes, & quelquefois de beaucoup plus.

Distances marquées dans les chemins.

Toutes les routes un peu fréquentées ont les distances marquées de mille en mille pas géométriques (a), comme il étoit autrefois en usage parmi les Romains, & ces marques, qui se comptent, à commencer depuis le grand Pont de Jedo, qu'on appelle par excellence LE PONT

(a) Il y a bien de l'apparence, que Kœmpfer, de qui tout ceci est tiré, se trompe, quand il donne mille pas géométriques à ces distances; car il dit ailleurs, que les milles, ou les lieues, sont en quelques endroits d'une heure de chemin, & en d'autres de trois quarts d'heure seulement.

DU JAPON, ſont deux petites buttes, élevées des deux côtez du Chemin, ſur le ſommet deſquelles on a planté des arbres. De cette maniere, un Voyageur, en quelque lieu, qu'il ſe trouve, peut ſçavoir à toute heure, de combien de milles il eſt éloigné de la nouvelle Capitale de l'Empire. De plus, à l'extrémité de chaque Contrée, Province, ou Diſtrict, il y a un pilier de bois, ou de pierre, ſur lequel on a écrit en gros caracteres quelles ſont les Provinces, ou les Terres, qui aboutiſſent à cet endroit-là, à qui elles appartiennent; & de combien de milles, la Ville, ou le Château le plus proche en eſt éloigné.

Police pour la propreté des chemins.

Les chemins, & juſqu'aux plus petites routes, ſont plantez des deux côtez de Sapins, ou d'autres pareils arbres, qui, par leur ombre, ſont pour les Voyageurs d'une grande commodité, & d'un grand agrément; à quoi il faut ajoûter, qu'il ſe rencontre par tout des Fontaines, qui entretiennent l'air dans une grande fraîcheur. Pour ce qui regarde la propreté des chemins, on y apporte des ſoins, qui paſſent tout ce qui ſe pratique en cela dans les Pays les mieux policez. On y a creuſé des Foſſez & des Canaux, pour en faire couler les eaux dans les Terres baſſes, qu'elles fertiliſent, & l'on y a élevé des digues, pour arrêter celles, qui tombant des Montagnes, ou des autres lieux élevez, pourroient cauſer des inondations: de ſorte qu'ils ſont en tout tems pratiquables, autant que la nature du terroir, ou la rigueur de la ſaiſon le peut permettre; car en hyver la grande abondance des neiges y produit une incommodité, à laquelle on n'a pas encore pû remédier; je m'étonne que l'on ne s'y ſoit

CHAP. IV.

point avisé de se servir de raquettes, ou de traînes, comme on fait en Moscovie, & dans le Canada.

Les Villages les plus proches sont chargez des travaux, dont je viens de parler; tous les jours on nettoye les chemins, & lorsque quelque personne de grande considération doit y passer, des hommes gagez exprès vont devant, pour voir, si tout est en bon état. Il y a aussi de distance en distance des monceaux de sable pour unir & sécher le chemin au cas, que les grandes pluyes l'eussent rompu. Enfin, les Seigneurs, & les Gouverneurs de Province, trouvent toujours de trois lieues en trois lieues des Cabinets de verdure dressez exprès pour eux, où l'on a ménagé de petits réduits pour leur commodité, & pour leurs besoins. Au reste, ce qui regarde l'entretien ordinaire de ces chemins ne coûte pas beaucoup; car tout ce qui peut les salir, est de quelqu'usage pour les Paysans: les pommes, & les branches, qui tombent des Sapins, & des autres Arbres, leur tiennent lieu de bois de chauffage, qui est très-rare en quelques Provinces, & toutes les autres immondices servent à engraisser la terre; de sorte qu'ils s'empressent d'eux-mêmes à les venir enlever.

Des Ponts.

Il y a plusieurs Chemins, qui traversent les Montagnes, dont quelques-unes sont si escarpées, & si hautes, qu'on est obligé de s'y faire porter dans des litieres. On a bâti des Ponts sur toutes les Rivieres, qui l'ont permis, & il y en a de très-longs. La plûpart sont de bois de cedre, très-solides, & si bien entretenus, qu'ils paroissent toujours comme s'ils venoient d'être achevez. Comme on peut parcourir tout le Japon, sans payer aucun droit de Douanne, on

ne ſçait pas non plus ce que c'eſt que le droit de Péage ; on eſt ſeulement en quelques endroits dans l'uſage de donner à ceux, qui gardent les Ponts, une petite piece de la valeur d'un liard, quand on paſſe deſſus. Il y a pluſieurs de ces Ponts, qui ont plus de cent toiſes de long. Il y en a un a IEDO, petite Ville entre Oſaça, & Meaco, qui a quatre cent pas & quarante arches, preſque tous ſont ornez de très-belles baluſtrades, & avancent au moins de deux toiſes de chaque côté. Ces quatre toiſes ne ſont point comptées dans leur longueur.

Equipages des Voyageurs.

Les Japonnois n'uſent de hauts-de-chauſſes que dans leurs voyages, & ces hauts-de-chauſſes ſont extrêmement larges juſqu'aux genoux : ils vont enſuite toujours en rétréciſſant juſqu'a la cheville du pied, & ſont fendus des deux côtez pour y faire entrer les deux bords de la robe, qui ſans cela incommoderoit beaucoup ceux, qui marchent : il y en a, qui portent auſſi alors une maniere de juſte-au-corps, ou de manteau court ; d'autres, au lieu de faire deſcendre le haut-de-chauſſe aſſez bas pour couvrir la jambe, y ſuppléent par de larges rubans, dont ils ſe couvrent depuis le genou juſqu'au pied. Les Domeſtiques, & la plûpart de ceux, qui ſont chargez, ne portent rien de tout cela : & quoiqu'ils n'aient qu'une eſpece de brayer aſſez court, ils ſe trouſſent juſqu'a la ceinture, ſans aucun égard pour la pudeur : rien n'eſt même plus ordinaire, que de voir juſques dans les Villes, les Hommes, & les Femmes, qui travaillent à quelque choſe de pénible, laiſſer tomber leurs robes ſur leurs ceintures, & demeurer tout-à-fait nuds juſques-là : on prétend qu'il ne leur vient pas à l'eſprit qu'il y ait en cela

CHAP. IV.

de l'indécence ; & il eſt certain qu'encore que cette Nation ſoit généralement parlant fort diſſoluë, tous ceux, qui l'ont connuë de plus près, conviennent, ainſi que je l'ai déja obſervé, que le Sexe y eſt à cela près d'une modeſtie, & d'une réſerve, qui peut ſervir de modele à toutes les autres. Cela eſt-il plus difficile à concilier, que les Peintures & les Statuës, qu'on ne craint point d'expoſer tous les jours à la vûë dans les Maiſons Chrétiennes, où l'on ſe pique d'une plus grande régularité, & même d'une plus grande ſévérité ?

Les Hommes, non plus que les Femmes, ne ſortent jamais ſans avoir un éventail à la main, & dans les voyages ils en ont, ſur leſquels les routes ſont marquées, auſſi-bien que les bonnes Hôtelleries, & le prix des vivres. Au défaut de ces éventails, on ſe ſert, pour ſçavoir ce que je viens de dire, de petits Livres, qu'on trouve partout à acheter de petits Garçons, dont le métier eſt de mandier ſur toutes les routes.

Maniere dont on eſt à Cheval.

Il y a dans la maniere, dont on eſt à Cheval en ce Pays ; quelque choſe d'embarraſſant en apparence, & de fort commode en effet. On met ſur le Cheval une ſelle de bois toute ſimple & toute unie, aſſez ſemblable aux bâts des chevaux de Poſte de Suede. De peur que cette ſelle n'incommode l'Animal, on inſere deſſous un petit couſſin, on y ajoûte une houſſe, qui lui couvre tout le dos, & ſur laquelle ſont les Armes, ou la marque du Cavalier ; une piece d'un drap aſſez groſſier pend de chaque côté, & pour empêcher que le Cheval ne ſe couvre de crottes, on en lui attache les deux bouts ſous le ventre ; la tête eſt couverte d'un réſeau, dont les

fils ſont déliez, mais forts ; c'eſt pour les garantir, & ſurtout les yeux, de la piquûre des Mouches, qui ſont fort incommodes au Japon. Enfin, on lui met des clochettes au col, au poitrail, & en d'autres endroits, on paſſe pardeſſus la ſelle deux courroyes, qui pendent à droite & à gauche,& auſquelles on attache deux porte-manteaux, qui ſont en équilibre ; pour les affermir davantage, on met par deſſus en travers une petite boete fort mince, faite d'un papier gris très-fort, qui poſe ſur la croupe, & qui eſt arretée à la ſelle avec des ſangles. Comme on peut l'ouvrir aiſément ſans le détacher, on y met quantité de petites choſes, dont le Cavalier peut avoir beſoin. Le vuide, qui eſt entre les deux porte-manteaux, eſt rempli de quelque choſe de mou, & c'eſt là que le Cavalier eſt aſſis, les jambes croiſées, comme s'il étoit à terre ſur ſa natte, ou pendantes, s'il le juge à propos : mais il doit avoir une très-grande attention à s'aſſeoir préciſément au milieu, ſans quoi il ne manqueroit pas de tomber, ou même de faire tomber le Cheval, qui ne doit pas être fort à ſon aiſe ſous un pareil harnois. Pour prévenir les accidens, lorſqu'il faut monter ou deſcendre une Montagne, le Valet tient la main ſur la boëte, qui retient tout le reſte dans ſon aſſiette.

Cependant un Japonnois à Cheval de la maniere, que je viens de décrire, & ayant ſur ſa tête un large chapeau de paille, & ſur le corps un manteau de papier (a) verniſſé, qui le couvre tout entier avec ſon Cheval, pour le garantir des ardeurs du Soleil, & des autres injures

(a) Ce Papier eſt double & verniſſé, & réſiſte à la pluye.

CHAP. IV.

de l'air, fait, ſurtout de loin, une figure aſſez groteſque. Le Cavalier ne touche point à la bride de ſon Cheval; c'eſt un Valet, qui la tient, & qui marche au côté droit, près de la tête, chantant avec ſes Camarades, quand il en a, quelque Chanſon joyeuſe pour ſe déſennuyer, & pour animer le Cheval. Quand les Perſonnes de Qualité vont rendre viſite en cet équipage, ils tiennent eux-mêmes la bride, mais ce n'eſt que pour la façon, l'Animal eſt toujours mené par un ou deux Valets, qui le tiennent par le mords. Les étrivieres ſont courtes; mais un large cuir pend des deux côtez de la ſelle, comme il ſe pratique chez les Tartares. Les étriers ſont de Fer ou de Sowaas, fort épais, & fort peſans, d'une forme aſſez ſemblable à la plante des pieds, & ouverts d'un côté, afin que le Cavalier puiſſe s'en débarraſſer en cas de chûte. Pour l'ordinaire ils ſont bien travaillez, & garnis de pieces de rapport d'argent. Les Rênes ſont de Soye, attachées au mors. Il y a encore d'autres ornemens, qu'il ſeroit trop long de décrire. On ne finiroit pas non plus, s'il falloit détailler toutes les petites commoditez, ſans leſquelles un Japonnois aiſé ſe met rarement en voyage. Je dirai ſeulement encore, que le Cavalier ne monte pas à Cheval par le côté, mais par le poitrail à droite, ce qui eſt fort incommode pour ceux, qui ont les jambes roides.

Des Litiéres de deux eſpeces.

Les Femmes, & ſouvent même les Hommes, voyagent dans des litieres, qui ſont portées par des Domeſtiques, ou par des Porteurs de Profeſſion. Ces Litieres ſont de deux ſortes; celles des Perſonnes de Qualité s'appellent *Norimons*, les autres ſe nomment *Cangos*. Rien n'eſt plus ſuperbe que les Norimons, ſur-tout ceux, dont

on se sert dans les Villes pour les Visites, ou pour les cérémonies : leur forme differe peu des Cangos ordinaires ; quelques-uns même n'en sont distinguez, que par les bâtons, qui servent à les porter. Ceux des Cangos sont simples, massifs, tout d'une piece, & plus petits. Ceux des Norimons sont plus grands, bien ornez, creux, faits de quatre petits ais d'un bois mince, proprement joints, courbez en arc, & fort légers. La grosseur & la longueur en sont reglées par les Ordonnances du Prince, & proportionnées à la qualité d'un chacun. Si quelqu'un passe en cela ce qui lui est permis, il est reprimandé par le Magistrat, & quelquefois condamné à l'amende : mais on n'y regarde pas de si près pour les Dames.

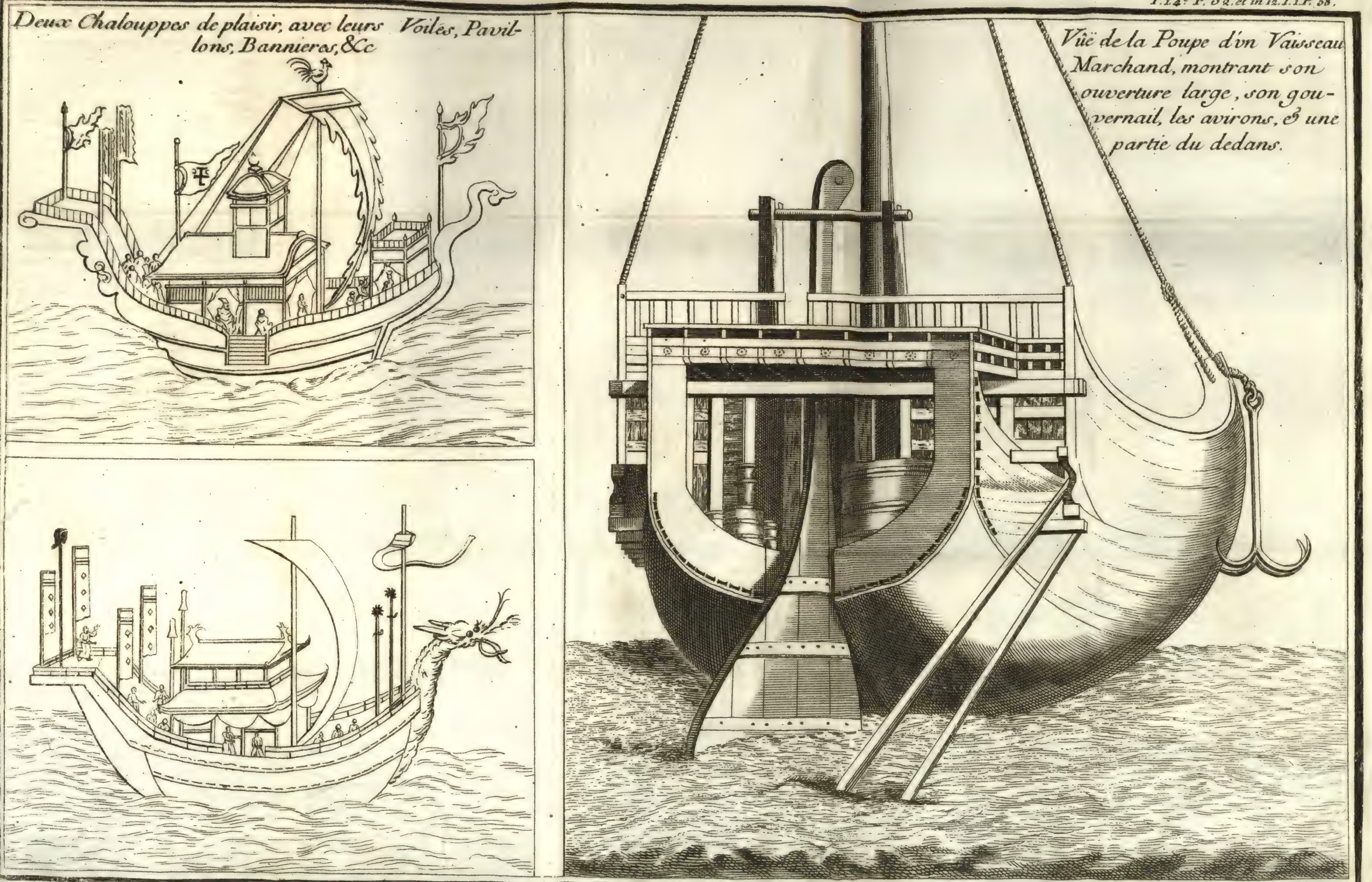
Le dedans du Norimond est un quarré long, assez grand, pour qu'on y puisse être couché, & fermé de bambous proprement entrelassez, vernissé, & quelquefois orné de peintures exquises. Ces Voitures n'ont que deux Fenêtres collatérales ; ainsi l'on n'y voit point devant soi. Quand il pleut, on les couvre de papier vernissé, & les Voyageurs, qui sont à Cheval ont des Manteaux de la même Etoffe. On connoit encore la qualité de ceux, qui sont dans les Norimons, par le nombre des Porteurs, & par la maniere dont ils prennent les bâtons. Il y a de ces Voitures qui n'ont que deux Porteurs ; il y en a, qui en ont huit & plus. Quand on porte un Prince du Sang, ou le Seigneur d'une Province, il faut tenir le bâton sur la paume de la main ; pour ceux d'une qualité inférieure, on les porte sur les épaules. Les Porteurs ont tous la livrée de leur Maître, & dans les voyages, il y en a un nombre suffisant, pour

CHAP. IV.

qu'ils puissent se relever tour à tour. Il y a des Cangos, que bien des gens de Condition préferent aux Norimons pour les voyages, & dont il faut nécessairement se servir, pour passer les Montagnes. Ils sont petits, & l'on n'y est pas fort à son aise, parce qu'on est obligé de s'y tenir courbé, & les jambes croisées. Ils ressemblent à des paniers; le couvert en est plat, & le fonds concave. Les plus petits ont trois Porteurs dans les pas difficiles, & l'on franchit avec ces Voitures des endroits, où l'on auroit de la peine à passer à Cheval.

Les Voitures d'eau.

Pour naviguer sur les Rivieres, & le long des côtes de la Mer, on se sert de bateaux, qui sont faits à peu près, comme les Strubes de Russie, avec lesquelles on remonte le Volga, depuis Moscou jusqu'a Casan. Les voiles en sont moitié noires, & moitié blanches: mais on ne peut passer certaines Rivieres peu profondes, & fort rapides, que dans des Bacs, qui sont construits d'une façon toute particuliere. Le fond en est plat, & plie aisément de sorte que, s'ils touchent sur le sable, ils peuvent glisser doucement par dessus, & se dégager. En général, tous les Navires & les Bateaux, qu'on voit au Japon, sont de bois de Sapin, ou de Cedre; mais la construction en est différente, suivant l'usage, qu'on en veut faire, & les lieux, pour lesquels on les destine. Les bateaux de plaisir ont aussi leur structure particuliere, laquelle change selon le caprice de ceux, qui les font construire. La plûpart ne vont qu'à la rame, & tous ont deux Ponts; mais le premier est bas & fort plat; le second a des fenêtres, & l'on peut, avec des paravens, y ménager plusieurs Chambres. Ils sont ornez de Banderoles,


Deux Chalouppes de plaisir, avec leurs Voiles, Pavillons, Bannieres, &c
Vüë de la Poupe d'un Vaisseau Marchand, montrant son ouverture large, son gouvernail, les avirons, & une partie du dedans.

& ont plusieurs autres ornemens, qui font un très-bel effet, surtout, quand plusieurs bateaux vont de compagnie; comme lorsque quelque grand Seigneur prend cette Voiture pour voyager, ou pour se promener; car ils en ont toujours un grand nombre.

Des Navires Marchands.

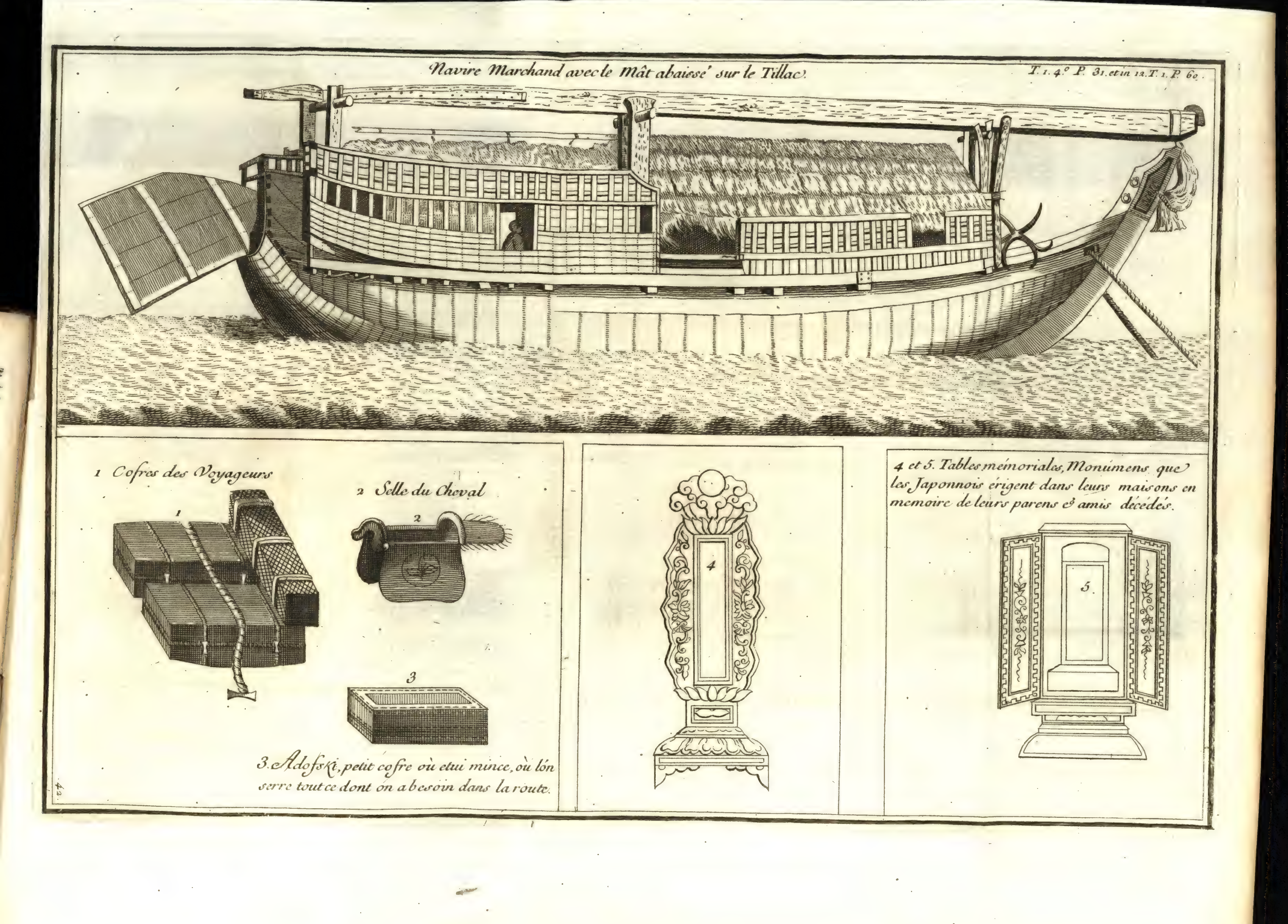
Les plus grand Bâtimens, qui se fabriquent au Japon, sont des Navires Marchands, qui ne vont pourtant jamais bien loin au large, & qui servent uniquement à transporter d'une Isle, ou d'un Province à l'autre des Hommes & des Marchandises, qu'il seroit impossible, ou trop coûteux, de transporter par Terre. Cette navigation, ou, pour parler plus juste, & en termes de l'Art, ce cabotage a bien des agrémens, & très-peu de risques. Presque toutes les petites Isles, qu'on rencontre à chaque instant sur sa route, & principalement celles, qui sont en si grand nombre entre le Nipon & Xicoco, sont montagneuses, stériles & incultes: mais on ne va jamais bien loin sans en rencontrer quelqu'une, où l'on est sûr de trouver un Havre commode, de l'eau douce, quelque terrein passablement bon; & par conséquent des Habitans; d'ailleurs, elles sont toutes assez bien boisées, & c'est une promenade fort divertissante, que de les côtoyer ainsi; ce qui fait que les Pilotes n'y font pas ordinairement une grande diligence; la moindre apparence de mauvais tems leur sert de prétexte, pour y relâcher, ou pour s'y arrêter.

Leur Fabrique.

Il faut avoüer, qu'avec des Bâtimens aussi fragiles, & sur une Mer aussi aisée à s'agiter, & si terrible dans sa fureur, il faut être bien assûré du tems, pour sortir d'un Havre, où l'on ne manque de rien; mais depuis près

d'un ſiécle les Loix de l'Empire ne permettent
CHAP. IV. pas d'en conſtruire de plus forts : les Marchandiſes n'y ſont pas même à couvert de l'eau du Ciel, ni des vagues de la Mer, pour peu qu'elles ſoient groſſes. C'eſt une précaution des Empereurs, pour ôter à leurs Sujets juſqu'à la tentation de faire de longs voyages. La poupe de ces Navires eſt toute ouverte, & la ſtructure en eſt ſi légere & ſi foible, que dès que le vent fraîchit un peu, il eſt véritablement de la prudence de chercher un abri, ou du moins de jetter l'Ancre, de ſerrer les voiles, & d'amener les mâts. En un mot, les Sauvages du Canada, & ceux de la Floride, font de plus grands trajets dans leurs Canots d'écorce, & dans leurs plus petites Pirogues, qu'on n'en oſeroit riſquer ſur ces Vaiſſeaux.

Pour l'ordinaire ils ont quatorze toiſes de longueur, ſur quatre de largeur, & depuis le milieu juſqu'à l'éperon, ils vont en pointe : les deux bouts de la quille s'élevent conſidérablement au-deſſus de l'eau. Le corps du Bâtiment n'eſt pas convexe, comme celui des Navires Européens ; mais la partie, qui eſt dans l'eau, s'étend preſque en droite ligne. La poupe eſt large & platte, & a dans le milieu une grande ouverture, qui va juſqu'au fond de calle, & laiſſe voir preſque tout le dedans du Navire. On avoit d'abord imaginé cette ouverture, pour manier plus aiſément le gouvernail ; on avoit enſuite trouvé le moyen de s'en paſſer ; mais quand l'entrée du Japon fut entierement fermée aux Etrangers, on la jugea utile pour empêcher de conduire les Navires en haute Mer, & on en fit une Loi. Le tillac s'éleve un peu vers la poupe ; il eſt plus large vers les cô-



Navire Marchand avec le Mât abaiesé sur le Tillac.
T. 1. 4.° P. 31. et in 12. T. 1. P. 60.
1 Cofres des Voyageurs
1
2 Selle du Cheval
2
3
3. Adofski, petit cofre où etui mince, où l'on serre tout ce dont on a besoin dans la route.
4
4 et 5. Tables memoriales, Monumens que les Japonnois erigent dans leurs maisons en memoire de leurs parens & amis décédés.
5.
42

tez, & dans cet endroit, il est plat & uni; il est de planches de Sapin, qui ne sont ni fermes, ni attachées ensemble; & quand le Bâtiment a toute sa charge, il est fort peu au-dessus de l'eau. Une espece de Cabanne, de la hauteur d'un Homme, occupe le Pont du Navire presque d'un bout à l'autre, & le milieu de cette Cabane sert de Magasin pour tous les agrès & les apparaux, qui ne sont pas actuellement employez: elle déborde des deux côtez d'environ deux pieds; elle a tout autour des fenêtres, qui se brisent, & qu'on peut ouvrir & fermer aisément; on y pratique de petites Chambres fort commodes, & dont les planchers sont couverts de nattes. Dès qu'il pleut, on amene le Mât, qui se couche sur le Pont, & on étend la voile par-dessus, afin que les Matelots y puissent être à couvert. Si la pluye est trop forte, on met par-dessus cette voile, des nattes de paille, dont le tissu est très-serré.

Ces Vaisseaux n'ont qu'une voile, qui est faite de chanvre, & fort grande. Le Mât, qui est de la longueur du Bâtiment, est placé une toise plus près de la poupe, que de la prouë. On le leve, & on le baisse avec des poulies. Les Ancres sont de Fer, & les Cables de Paille cordonnée, & plus forts de beaucoup qu'on ne croiroit. Il y a dans un Vaisseau, depuis trente, jusqu'à cinquante Rameurs: ils sont assis sur des bancs placez aux deux côtez de la poupe, & rament en cadence sur un air, qui sert en même tems à regler leurs rames, & à les encourager. Ils n'étendent pas leurs rames à la maniere des François; c'est-à-dire, droit en avant, & fendant justement la surface de l'eau; mais ils les laissent tomber presque perpendiculairement, &

CHAP. IV. d'une maniere peu différente de celle des Anglois, puis ils les relevent. Cette façon de ramer, non seulement a tous les avantages de la nôtre, mais elle donne bien moins de peine, & paroît meilleure ; du moins pour un Pays, où il faut souvent passer par des Canaux fort étroits. C'est sans doute aussi pour cela, qu'on ne fait point les rames droites, mais un peu recourbées, avec un joint mobile dans le milieu, qui les faisant céder à la pression de l'eau, fait qu'on peut les relever plus aisément.

Les diverses pieces de charpente, qui composent ces Bâtimens, & toutes les planches sont attachées ensemble dans les joints, & aux extrémitez, avec des crampons & des lames de Cuivre : l'éperon est orné d'un nœud de franges fait de petits cordons noirs. Quand les Personnes de qualité s'embarquent sur ces Navires, ils font tendre à côté du Gouvernail, un Pavillon de drap, sur lequel leurs Armes sont cousuës, & s'ils sont constituez en dignité, ils y font dresser leurs piques. De l'autre côté, il y a une giroüette à l'usage des Pilotes. Quand on ne peut moüiller contre terre, on ôte le Gouvernail, dès qu'on jette l'Ancre, & on en appuye le bout sur le rivage, en sorte qu'en passant par l'ouverture de la Poupe, on passe sur le Gouvernail, qui sert ainsi de planche, pour aller à terre.

Des Postes. Dans presque tous les Villages, & les Hameaux, qui se rencontrent sur les routes fréquentées, on a établi des Postes, qui appartiennent aux Seigneurs des lieux, & où l'on peut trouver en même tems, & à un prix reglé, des Chevaux, des Valets, des Porteurs, & en un mot tout ce dont on peut avoir besoin pour

continuer son voyage : ces Postes ne sont jamais éloignées les unes des autres de plus de quatre milles, & souvent elles ne le sont, que d'une lieuë & demie ; les Maisons, où elles sont, ne logent personne, mais on trouve dans chacune des Commis, qui tiennent regiltre de tout ce qui s'y passe, ou des Messagers pour porter les Lettres, les Edits, les Déclarations, & autres Missives de l'Empereur, des Princes & des Gouverneurs ; il faut qu'ils les portent sur le champ & en diligence à la prochaine Poste : on a même soin, qu'ils soient deux ensemble, afin que, s'il arrivoit quelqu'accident à l'un des deux, l'autre pût achever la commission. Quiconque les rencontre, fût-il un Prince, doit leur laisser le chemin libre, & on les reconnoit au son d'une clochette, qu'ils sonnent si-tôt, qu'ils apperçoivent quelqu'un.

Des Hôtelleries.

Mais de toutes les commoditez, ausquelles on a pourvû, pour l'agrément & la facilité des voyages, le nombre & la propreté des Hôtelleries, est ce qu'il y a de plus marqué : il y en a presque à chaque pas sur toutes les routes, principalement dans les endroits, où il y a Poste. Elles sont toutes à deux étages, mais pour l'ordinaire, il n'y a de bien logeable que le haut ; le bas ne peut gueres servir que de Magasin Elles n'ont pas plus de largeur, que les Maisons des Particuliers, & presque toutes ont un Jardin fermé de murailles blanches. Quand il n'y a personne dans l'Hôtellerie, tout y est ouvert ; on en ôte même les paravents, qui font la séparation des Chambres, & alors du grand Chemin on apperçoit les Jardins, ce qui amuse agréablement les Passans. Le plancher du premier étage est élevé environ d'une toise

Chap. IV.

au-dessus du rez-de-chaussée ; & comme il déborde du côté du chemin, il forme une espece de parapet, qu'on couvre d'un toît, & où l'on met des bancs, pour la commodité de ceux qui voyagent, & qui peuvent s'y reposer à l'ombre & à couvert.

Dans les grandes Hôtelleries, on pratique un passage pour la commodité des Personnes de distinction, qui peuvent y entrer avec leurs Norimons, & aller à leurs appartemens, sans traverser le devant du logis, qui est ordinairement obscur, mal propre, & que le foyer de la cuisine remplit de fumée. Les petites gens & les Domestiques ne laissent pas d'y loger, & & il n'y a que ceux, qui ont quelqu'apparence, qu'on reçoive dans l'appartement de derriere, où tout est d'une propreté exquise. On y trouve aussi des commoditez, dont les plus grandes Maisons ne sont pas toujours aussi-bien fournies ; il n'en est aucune, qui n'ait ses bains, & ses étuves, & l'on y est servi, comme les plus grands Seigneurs le sont dans leurs Palais. Aussi la coûtume est-elle, de ne point quitter une Hôtellerie, sans avoir fait balayer, & nettoyer l'appartement qu'on y a occupé. On regarderoit comme une marque, non-seulement d'impolitesse, mais encore d'ingratitude, d'y laisser la moindre saleté. Les Japonnois trouvent les Hollandois mal propres, quoique ce soit peut-être celle des Nations de l'Europe, qui ait plus de soin de la propreté.

Les lieux de repos & de rafraichissement pour les Voyageurs.

Outre les Hôtelleries, on rencontre par tout, jusqu'au milieu des bois, de petits cabarets, où l'on trouve tout ce qui est nécessaire à la vie, sur tout du *Sacki*, & du *Thé* en abondance ; mais le Thé, aussi bien que celui qu'on

peut aller prendre dans d'autres petites Cabannes, dressées exprès de distance en distance, n'est pas de la meilleure espece, ou du moins de la plus agréable au goût ; c'est-a-dire, qu'il est de la troisiéme récolte : il est vrai que bien des gens prétendent que c'est le plus sain, & celui qui se conserve plus long-tems dans sa bonté, pour les raisons, que nous rapporterons ailleurs.

Ce qui rend les chemins si fréquentez.

Il y auroit sans doute lieu d'être surpris de ce grand nombre d'Hôtelleries, & d'autres lieux de rafraîchissement, dont toutes les routes du Japon sont, pour ainsi dire, semées, si l'on ne sçavoit pas la grande circulation de Commerce, qui se fait dans toutes les Provinces de cet Empire ; que les Pélerinages de dévotion y sont très-fréquens, que les Grands Seigneurs exigent de leurs Vassaux de continuelles visites, qu'eux-mêmes sont souvent obligez de se rendre à la Cour de l'Empereur, & que toutes ces visites se font avec un cortege, qui passe tout ce qu'on en peut croire. Kœmpfer en a rencontré plusieurs dans les deux voyages, qu'il a faits à Jedo, à la suite du Directeur du Commerce des Hollandois ; il nous assûre qu'il y en avoit de vingt mille hommes, & que ce n'étoient pas encore les plus nombreux.

Différentes sortes de personnes, qu'on rencontre sur toutes les routes,

Les voyages ne laissent pourtant pas d'avoir au Japon de grandes incommoditez ; la premiere, est la foule qu'on y rencontre presque partout : car en quelque saison que ce soit, elle est si considérable, qu'on croiroit qu'il n'est resté personne dans les Villes, ni dans les Villages, & que toute la Nation est en mouvement, pour quelque révolution. Je parlerai bien-tôt des Pélerinages, qui contribuent beaucoup à ces

CHAP. IV.

embarras ; les Pauvres les font en demandant l'aumône, & quoiqu'ils la demandent avec toute la politesse, & la soumission possible, on ne laisse pas d'en être fort importuné, aussi-bien, que d'un nombre prodigieux de gens, qui arrê-tent les Voyageurs, pour leur vendre d'assez mauvaises Marchandises, & sur-tout des vivres de peu de valeur : comme des gâteaux de toute espece, des confitures assez insipides, des racines cuites dans l'eau & le sel; ils vendent encore des souliers de paille, pour les Hommes, & pour les Chevaux, des Cordes, des Colifichets, des raretez des Provinces, par où l'on passe, & des Livres de Voyages.

Filles de joye sur toutes les routes.

Après tout, il en coûte peu pour se délivrer de ces importuns ; mais tous les gites sont infectez d'une vermine, dont il n'est pas si aisé de se garantir. Ce sont des Courtisannes, qui font presque autant de lieux de débauche, de tous les Cabarets, & de toutes les Hôtelleries, sur tout dans les petits Bourgs, & les Villages de l'Isle Nipon. Sur le midi, lorsque ces malheureuses ont achevé de s'habiller & de se peindre, elles vont se mettre aux Portes des Maisons, ou sur les Parapets couverts, dont j'ai parlé : elles invitent effrontément les Passans à préferer leur Hôtellerie aux autres ; il arrive même souvent, qu'à force de crier, & de se quereller, elles font un tintamarre, dont toutes les Campagnes voisines retentissent. On rapporte l'origine de cet affreux désordre, à JORITOMO, le premier des CUBO-SAMAS, qui usurpa sur les DAIRYS la souveraine puissance. Ce Général, dit-on, craignant que ses Soldats, fatiguez de ses longues & pénibles expéditions, ne l'abandonnassent, s'avisa, pour les retenir sous ses Ensei-

ſeignes, de leur procurer partout ſur le paſſage de ſes armées, dequoi adoucir leurs fatigues, & les dédommager des plaiſirs légitimes, dont ils les retenoit ſi long-tems privez; il imagina cet infâme commerce, dont la contagion ſe répandit bien-tôt par-tout, & même au-delà du Japon, que les Chinois ont accoutumé depuis ce tems-là de nommer le Bordel de la Chine; car comme on ne ſouffre rien de ſemblable dans ce vaſte Empire, pluſieurs de ſes Habitans paſſoient au Japon, pour y ſatisfaire en liberté leur paſſion brutale; on voit même, en quelques endroits de ces Iſles des Maiſons publiques pour l'infâme péché de Sodome, auquel on aſſûre que les Japonnois ſont fort enclins.

Des jours ausquels les Japonnois ne croient pas devoir ſe mettre en voyage.

Enfin, les voyages occupant une bonne partie de la vie des Japonnois, il ſeroit étonnant qu'un Peuple auſſi ſuperſtitieux que celui-là, n'y fit pas entrer la Religion. Il y a des jours, auſquels il ſeroit impoſſible d'engager bien des gens à ſe mettre en chemin. Un fameux Aſtrologue nommé ABINO-SEI-MEI, en a dreſſé une liſte, qui eſt imprimée dans tous les Livres de voyage. On fait ſur la naiſſance de ce Charlatan un conte aſſez ridicule; il nâquit, dit-on, d'un Roi nommé ABINO-JASSIMA, & d'un Renard, que ce Prince avoit ſauvé des mains des Chaſſeurs. Cet Animal en reconnoiſſance d'un ſi grand bienfait, s'apparut peu de tems après à ſon Libérateur, ſous la forme d'une très-belle femme, dont le Roi devint éperduëment amoureux. SEI-MEI, qui fut le fruit de cet amour monſtrueux, acquit une très-grande connoiſſance du mouvement, & de l'influence des Aſtres, & ſe rendit très-ſçavant dans toutes

Chap. IV.

les parties de la Science Astrologique. Toutefois, comme il y a des conjonctures, où il est indispensable de se mettre en route, & qu'on n'a pas manqué de faire sentir la fausseté des prédictions du nouvel Astrologue, cet Imposteur imagina un moyen de détourner les accidens funestes atachez aux jours marquez dans sa liste; c'est de prononcer certaines paroles, qu'il mit en Vers, pour les rendre plus faciles à apprendre par cœur, & à retenir: mais le Peuple n'y a pas grande foi, & évite, autant qu'il peut, de se mettre en chemin aux jours marquez par Sei-Mei.

CHAPITRE V.

De l'origine, & du caractere des Japonnois, de leurs bonnes & mauvaises qualitez. Parallele des Chinois & des Japonnois. Portrait de ces Insulaires, & leur habillement.

Chap. V.

Idées, que les Japonnois ont de leur origine.

LE plus grand chagrin, qu'on puisse faire aux Japonnois, c'est de dire qu'ils sont originaires de la Chine, & le Pere Martini n'étoit pas bien instruit, quand il a dit le contraire. Ces Insulaires ne souffrent pas même, qu'on leur donne aucune origine étrangere. Leurs Isles, si on veut les en croire, sont leur premier Pays, & leurs premiers Peres sont les Dieux mêmes, qu'ils ont adoré seuls pendant plusieurs siécles. A la vérité, ils ne donnent point à ces Dieux une génération éternelle;

mais ils leur attribuent une antiquité si reculée, que, s'ils disoient vrai, les Egyptiens avec toutes leurs prétentions, seroient encore de beaucoup leurs Cadets. Ils disent que dans le premier mouvement du Cahos, qui, selon eux, est le principe de toutes choses, leurs Dieux furent produits par leur pouvoir invisible. De la maniere dont ils s'expriment quelquefois, on diroit que tous ces Dieux ont paru en même tems dans le Monde; ils parlent néanmoins d'une succession d'Esprits célestes, d'Etres purement spirituels, qui ont gouverné le Japon pendant une suite de siécles indéterminée, & incompréhensible; c'est ce qui forme la premiere Dynastie de leurs Empereurs.

Les noms de ces premiers Monarques sont purement métaphoriques, & les Histoires du Japon ne rapportent aucune particularité de leur vie, & de leur regne. Il est vrai que quand les Auteurs, qui en parlent, veulent expliquer leur substance spirituelle, on trouve qu'ils n'en ont pas une idée fort juste, & qu'ils les conçoivent seulement comme des substances formées d'une matiere extrêmement subtile. Ils donnent des Femmes aux quatre derniers; cependant ils n'engendroient point à la maniere des corps. Le dernier fut le seul, qui connut charnellement son épouse, & il en eut un Fils, lequel commença une seconde Dynastie de DIEUX-HOMMES. Cette Dynastie n'est composée, que de cinq; mais on donne à chacun plusieurs milliers d'années de regne; ils eurent tous, ajoute-t-on, un grand nombre de Fils, qui peuplerent les Isles du Japon, & les DAIRYS, qui sont la troisiéme Dynastie, sont issus du Fils aîné du premier des cinq Demi-Dieux.

CHAP. V.

Conjectures sur la véritable antiquité.

Dans le vrai on ne sçauroit contester à cette Dynastie, la seule qui soit réelle, une très grande antiquité. Dans un Livre Chinois, imprimé au Japon en 1608. & qui se garde dans la Bibliothéque du Roi à Paris, on comptoit cent huit Empereurs de la famille des Dairys, qui regnoit alors. Kœmpfer en comptoit cent quatorze en 1692. & il les nomme tous. Enfin, les fastes chronologiques du Japon s'accordent parfaitement avec la chronologie Chinoise, rapportée par le P. Couplet, au moins quant à l'époque de la fondation de la Monarchie Japonnoise par SYN-MU, le premier des Dairys. Mais il falloit, ce semble, des preuves plus certaines, que n'en a eu Kœmpfer, pour avancer, comme il a fait avec tant d'assûrance, que les Isles du Japon, ont été peuplées immédiatement & directement après la confusion des Langues, & l'on ne voit pas trop, sur quels Mémoires il a pû nous tracer dans un si grand détail, toute la route qu'ont tenue leurs premiers Habitans, pour s'y rendre des Campagnes de SENNAAR. Il parle beaucoup plus juste, lorsqu'il dit, qu'un des plus sûrs moyens de connoître l'origine d'un Peuple, & les différentes Révolutions, que le mélange des autres Nations y a produit, c'est la Langue qu'il parle; mais pour appliquer ce principe à son sentiment, il faudroit sçavoir, si la Langue Japonnoise a véritablement tous les caracteres d'une Langue originale, & jusqu'à quel point elle s'est conservée dans sa premiere pureté. Or c'est surquoi le Public n'est pas en état de juger, ne pouvant raisonnablement le faire sur le témoignage d'un seul Homme, dont la capacité en ce point peut être révoquée en doute.

CHAP. V.

Sur quoi on a cru en Europe qu'ils étoient originaires de la Chine.

On a long-tems cru en Europe, que les Japonnois étoient originaires de la Chine, & peut-être ne l'a-t-on conjecturé d'abord, que sur ce qu'on apprenoit avec étonnement, que dans ces quartiers reculés de l'Orient, où l'on ne sçauroit pénétrer, qu'après avoir traversé des Pays immenses, habités par des Barbares; il y avoit deux Nations policées, qui n'avoient gueres au-dehors de commerce qu'entre elles, & dont l'une est beaucoup moins nombreuse, que l'autre. On a voulu appuyer ce sentiment de deux Traditions, qui ne prouveroient pourtant pas encore ce que l'on prétend, quand elles seroient aussi-bien fondées, qu'elles le sont peu. Voici la premiere.

Plusieurs Familles Chinoises, dit-on, ayant conspiré contre l'Empereur, leur Souverain, & la conspiration ayant été découverte, ce Prince condamna à la mort tous ceux, qui se trouverent coupables; il ignoroit sans doute, que le nombre en fût aussi grand qu'il l'étoit. Il fut pourtant obéi d'abord, mais bientôt il ne se trouva plus assez de Bourreaux pour executer tant de Criminels. Alors des Personnes sages, & que l'Empereur écoutoit volontiers, représenterent à ce Prince, qu'il avoit assez répandu de sang, & qu'il feroit mieux de commuer la peine de ce qui restoit de ces Malheureux en un exil. Il les crut, & fit transporter une grande multitude de Personnes de tout âge, de tout sexe, & de tout état dans les Isles du Japon, qui étoient entiérement désertes. On prétend que *Linschoot* est le premier Auteur de ce Conte, & qu'il n'en est fait nulle mention dans aucune Histoire, ni Chinoise, ni Japonnoise.

CHAP. V.

Linſchoot a véritablement ſoutenu cette Hi toire comme vraie , & comme l'époque d la Colonie Chinoiſe , qui a fondé la Natio Japonnoiſe. Il apporte en preuve de ce qu' avance ſur cela , juſqu'aux objections, qu'o pourroit lui faire , telle que la diverſité de manieres, des Coutumes, du langage, & d la Religion ; car ſi on l'en croit, cette diver ſité n'a été affectée par les Japonnois , qu par haine contre les Chinois, & pour mieu cacher une origine, qui ne leur fait pas hon neur. Elle conſiſte en effet , preſque tout dans des choſes aſſez peu déciſives. Les Chinoi ne ſe raſent jamais les cheveux , (*a*) ni l barbe ; les Japonnois ſe raſent une partie d la tête, & ſe raſent, ou plutôt s'arrachent l barbe ; les Premiers ſe ſaluent tout droit, & en ſe touchant la main ; les Seconds ſe cour- bent extraordinairement en ſe ſaluant. Ceux- là ſaluent de la main & de la tête ; ceux-ci du pied , en ſecoüant les ſandales , qui ſont leur chauſſure ordinaire : or ces uſages ſont purement arbitraires , & on n'en peut rien conclure, ni pour, ni contre le ſentiment de Linſchoot.

Voici la ſeconde Tradition ſur laquelle on fonde l'origine Chinoiſe des Japonnois. L'Em- pereur (*b*) XICU ou TI , Chef de la ſeconde

(*a*) Autrefois cela étoit ainſi ; à préſent, ils ont la tête raſée, a la reſerve d'une queuë , qui leur pend par derriere , & il n'eſt pas vrai que les Chinois ne ſe courbent pas en ſe ſaluant ; ſi ce n'eſt dans les ſaluts ordi- naires entre Perſonnes , qui ſont familieres enſemble.

(*b*) Le Pere Martini le nomme en Latin *Chingus* ; & dit que quand il ſe vit le Maître de l'Empire , il ſe fit nommer *Xius*.

Famille

Famille (*a*) CIN, qui monta ſur le Trône de la Chine en l'année 209. avant J. C. trouvant la vie de l'Homme trop courte, ſe mit en tête de chercher un ſpécifique contre la Mort; il envoya pour cet effet des Perſonnes habiles dans tous les Pays, qu'il connoiſſoit: ce fut en vain. Cependant un de ſes Médecins, qui de ſon côté ſongeoit aux moyens de ſe mettre a couvert de ſa tyrannie, voulut profiter de cette occaſion, & voici ce qu'il imagina: il dit à ce Prince, qu'il ſçavoit très-certainement, que ce qu'il ſouhaitoit avec tant de paſſion, ſe trouveroit dans les Iſles du Japon; mais que c'étoit une Plante ſi délicate, & d'une organiſation ſi tendre, que ſi elle n'étoit cueillie par des mains bien pures, & avec de grandes précautions, elle perdroit toute ſa vertu, avant que d'arriver à la Chine; ſur quoi il lui propoſa d'envoyer ſur les lieux, trois cens jeunes Hommes & autant de jeunes Filles, tous bien choiſis, & d'une conſtitution ſaine. Il ajouta, qu'il ſe chargeroit volontiers de les mener lui-même, & l'Empereur y conſentit. Le Médecin s'embarqua avec ſa petite Colonie, arriva heureuſement au Japon, & n'en ſortit plus (*b*).

Les Japonnois parlent de ce fait dans leurs Annales; ils marquent même l'endroit, où le Médecin Chinois aborda; & on y montre les débris d'un Temple, qui fut bâti en ſon hon-

(*a*) La quatriéme Famille, qui a régné dans la Chine, ſe nommoit auſſi *Cin*; mais le Pere Couplet obſerve que le caractere & l'accent étoient différens. Celle-ci eſt la ſeptiéme Famille.

(*b*) Le Pere Martini dit qu'il ſe fit Roi, ce qui ne peut s'entendre que de la Province, où il s'établit.

CHAP. V.

neur, en reconnoissance de ce qu'il avoit apporté dans ce Pays la Politesse, les Arts, & les Sciences utiles; mais cela même prouve, que la Nation subsistoit dès-lors. Ils ajoutent, que l'Empereur Chinois, dont il est ici question, se nommoit SI; qu'il régnoit quatre cents cinquante-trois ans après la fondation de leur Monarchie par SYN-MU, c'est-à-dire, un peu plus de deux cents ans avant J. C. & que sa mémoire est en exécration parmi les Chinois. C'est Kœmpfer, qui rapporte ces particularités touchant ce Prince, dont François Caron fait un portrait beaucoup plus avantageux, & qu'il nomme KIU.

Les Japonnois sont plûtôt Tartares que Chinois d'origine.

Quoiqu'il en soit, la différence sensible, qui se remarque entre les Habitans des diverses Provinces du Japon, tant pour la figure, que pour le caractere d'esprit, ne laisse aucun lieu de douter, que plusieurs Nations n'ayent contribué à peupler ces Isles, soit par des Colonies envoyées exprès, soit par des naufrages, qui peuvent avoir été fort fréquens sur une Mer aussi orageuse que celle, qui les environne. On ne peut nier, par exemple, que dans les Provinces Occidentales du Ximo, il n'y ait plusieurs Familles originairement Portugaises; mais si quelque Peuple voisin a formé le corps de la Nation Japonnoise, il y a tout lieu de croire, que ce sont les Tartares, plutôt que les Chinois. Les Annales de la Chine disent formellement, qu'en l'année 1196. avant Jesus-Christ, les Tartares commencerent à peupler les Isles de la Mer Orientale. Et en effet, outre bien des manieres communes aux Tartares & aux Japonnois, il y a un si grand rapport entre le génie belliqueux &

la fermeté d'Ame de ces deux Peuples, qu'un Japonnois feroit bien défini, *un Tartare poli & civilisé.*

CHAP. V.

Differences entre les Chinois & les Japonnois.

La feule différence des Langues Chinoife & Japonnoife, fuffiroit pour convaincre quiconque, que nos Infulaires ne font point fortis de la Chine. Mais il n'eft pas vrai, comme l'avance Kœmpfer, que les Chinois ayent trois Langues principales, qui font entiérement inconnues au Japon, à l'exception de quelques mots, qui fignifient certaines chofes, d'ont l'ufage y a été porté de la Chine; de plufieurs termes, lefquels regardent les Arts & les Sciences, qu'on fçait avoir été enfeignés aux Japonnois par les Chinois, & d'un certain langage fçavant, qui regne non-feulement à la Chine & au Japon, mais encore dans la Corée, dans le Tonkin, dans la Cochinchine, & dans tous les autres Royaumes voifins. Ceci, dis-je, n'eft pas exact. On ne connoît à la Chine que deux Langues, la Mandarine, qui eft propre de la Province de Nanquin, & qui eft très-douce, & celle du Peuple, qui eft affez rude. Il n'y a point de Langue particuliere pour les Sçavans; les Lettrez écrivent avec les Caracteres ordinaires dans les grands Sujets, d'une maniere, à la verité, qui leur eft propre, & que les autres ne peuvent pas lire, mais ils ne parlent jamais autrement que les non-Lettrez. Ce que l'Auteur Allemand ajoûte de la prononciation Chinoife, n'eft pas moins faux. Nous n'avons pas de preuves pour le contredire fur ce qu'il affûre que la Japonnoife eft nette, articulée, diftincte, & qu'elle n'a jamais que deux lettres combinées dans une fyllabe; mais il a été mal inftruit au fujet de la

CHAP. V.

Chinoiſe, qu'il prétend n'être qu'un bruit confus de pluſieurs conſonnes ſur un ton, qui eſt une eſpéce de chant très-déſagréable. Quant aux lettres particulieres ; ſelon lui, les Japonnois ne peuvent donner de notre H aucun ſon, que celui de l'F. Au contraire, les Chinois prononcent aiſément l'H, mais ils n'ont ni R, ni P, ni B, & les Européens y ſuppléent par une L. Cela eſt vrai, & les Chinois différent en cela des Japonnois, qui prononcent bien l'R, le D, & les deux autres conſonnes, dont nous venons de parler. Les Caracteres Chinois ſont ſimples & expreſſifs ; les Japonnois ſont groſſiers & informes ; les premiers ſont poſez les uns ſur les autres, ſans qu'il y ait entre deux aucune particule, qui les lie, parce que chaque Caractere eſt un mot ; les ſeconds ſont, à la vérité, poſez de même en ligne perpendiculaire; mais le génie de la Langue Japonnoiſe exige que les Caracteres, qui ſont auſſi des mots, ſoient quelquefois tranſpoſez, ou quelquefois joints enſemble par d'autres, ou par des particules inventées pour cet uſage ; ce qui eſt ſi néceſſaire, que quand on imprime au Japon des Livres Chinois, on eſt obligé d'ajoûter ces mots, ou ces particules, pour mettre les Japonnois à portée de les lire & de les entendre.

Quant à la Langue, ou pour parler plus juſte, l'Ecriture Sçavante, elle eſt a peu près la même à la Chine & au Japon : elle conſiſte en Caracteres ſignificatifs, les idées étant attachées à la figure, avant que d'être attachées au ſon, par lequel on exprime cette figure, & c'eſt ce qui fait que ce genre d'écriture eſt compoſé d'un ſi grand nombre de Caracteres, par-

ce que chaque Caractere n'est que l'image de la chose qu'il représente. Cette méthode est plus difficile que la nôtre, mais moins sujette aux ambiguitez. Les idées sont exprimées indépendamment du son ; & l'écriture parle véritablement aux yeux. La précision des idées est si juste, que l'on change ces Caracteres en avançant en âge ou en dignité. Il en est de même des Plantes, & d'une infinité d'autres choses ; on les exprime par differens Caracteres, selon leur dégré de perfection, & selon leur usage. Cette diversité surcharge la mémoire, mais elle donne une idée claire & distincte de chaque chose, telle qu'elle est actuellement.

Après tout, je le répete, il faudroit posséder parfaitement ces deux Langues, pour prononcer que malgré ces différences, il n'y a pas dans le fonds quelque marque, à quoi on pût connoître, si elles n'ont pas la même origine, & s'il ne faut point attribuer au mélange des Etrangers, dont les deux Nations n'ont pas été plus exemptes l'une que l'autre, ce qui fait aujourd'hui leur opposition. Mais voici, ce me semble, quelque chose de plus fort contre le sentiment de Linschoot ; c'est la Religion primitive des Japonnois, dont on ne voit à la Chine aucune trace, qui a une liaison essentielle avec la fondation de la Monarchie, & qui subsiste encore toute entiere, malgré les progrès étonnants, qu'ont fait dans ces Isles la morale de Confucius, & les Sectes Etrangeres venues des Indes ; car soit que cette Religion ait pris naissance avec la Nation même, ou qu'elle se soit formée par les soins des premiers Empereurs Japonnois, il en résulte également

CHAP. V.

que les Japonnois ſont Etrangers par rapport aux Chinois, puiſque s'ils étoient une Colonie venuë de la Chine, il eſt évident qu'il leur ſeroit reſté quelque veſtige de l'ancienne Religion de leurs Ancêtres.

Les mœurs & les caracteres d'eſprit des deux Nations.

Une troiſiéme preuve plus convaincante encore que les deux premieres, c'eſt l'extrême différence, qui ſe remarque entre les mœurs & le Caractere d'eſprit de ces deux Peuples; différence, dont on trouve des veſtiges dans les Traditions Japonnoiſes les plus anciennes, & qui eſt effectivement ſi grande, qu'on diroit que la Providence en bornant ces deux Nations à elles ſeules l'eſpace de tant de ſiecles, ait voulu partager entre elles tout ce qu'il peut y avoir de bon, & de fâcheux dans les manieres & la conduite des Peuples civiliſez. On ne trouvera peut-être pas mauvais que je donne ici quelque étenduë à ce parallele, bien plus propre aſſûrément à faire connoître les Japonnois, que quelques traits d'oppoſition de leurs mœurs avec les nôtres, qu'on a ramaſſez avec affectation, & d'où on a crû pouvoir conclure qu'ils devoient être appellez nos *Antipodes Moraux*. En effet, prendre le blanc pour la couleur de deüil, & le noir pour celle, qui marque la joye; monter à cheval à droite, par la raiſon que dans une action ſi noble, il ne faut point appuyer ſur le pied gauche; ſe revêtir de ſes habits de cérémonie dans la maiſon, & les quitter quand on en ſort; ſaluer du pied, & non de la main ou de la tête, comme on fait au Japon; ce ſont des choſes, qui n'ont nul rapport à la maniere de penſer, encore moins aux ſentimens du cœur, d'où réſulte le véritable Caractere d'eſprit.

CHAP. V.

ce ſont de purs uſages, auſquels un ſimple caprice, ou quelque choſe de plus indifférent encore peut avoir donné lieu. Il n'en eſt pas ainſi de ce qui différencie les Chinois & les Japonnois; on en jugera par ce que je vais dire.

Parallele des Chinois & des Japonnois.

Le Chinois ne fait rien, qui ne ſoit meſuré; c'eſt la ſageſſe, qui regle toutes ſes actions. L'honneur eſt le principe, ſur lequel roulent toutes les démarches des Japonnois. On diroit que le Premier met toute ſa gloire à ſuivre exactement les maximes d'une prudence preſque toujours animée par l'intérêt; & que toute la ſageſſe du Second conſiſte à ne s'écarter jamais des regles d'honneur, quelquefois fauſſes, & ſouvent exceſſives, qu'il s'eſt preſcrites. De-là naiſſent la plûpart des vertus, & des défauts de l'un & de l'autre: le Chinois eſt circonſpect, timide, modeſte, paiſible, d'une exactitude la plus ſcrupuleuſe & la plus embarraſſante, lorſqu'il s'agit de marquer ſon reſpect envers ſes Maîtres, ſes Parens, & ſon Souverain; mais dans les Hommes du Monde les plus habiles à feindre, & les plus attentifs a rapporter tout à eux, cette révérence extérieure n'eſt pas toujours le fruit d'une véritable affection, & d'un attachement ſincere à ſes devoirs. D'ailleurs, non-ſeulement cette Nation eſt la plus intéreſſée de l'Univers, mais il ſemble même, qu'elle en faſſe gloire. La fourbe, l'uſure, le larcin & le menſonge, ne ſont point diffamants à la Chine, où un Marchand ſurpris en falſifiant ſa Marchandiſe, croît en être quitte pour dire, *vous avez plus d'eſprit que moi.*

Le Japonnois, au contraire, eſt franc, ſincere, bon ami, fidele juſqu'au prodige, officieux, généreux, prévenant, ſe ſouciant peu

CHAP. V.

du bien, ce qui lui fait regarder le Commerce comme une Profeſſion vile ; auſſi n'y a-t'il point de Peuple policé, qui ſoit généralement plus pauvre, mais de cette pauvreté, que produit l'indépendance, que la vertu rend reſpectable, & qui éleva ſi fort les premiers Romains au-deſſus des autres Hommes. On ne trouve chez le commun des Japonnois, que le pur néceſſaire ; mais tout y eſt d'une propreté, qui charme ; & leur viſage reſpire un contentement parfait, & un ſouverain mépris de tout ce qui eſt ſuperflu. Toutes les richeſſes de ce puiſſant Etat ſont entre les mains des Princes & des Grands, qui ſçavent s'en faire honneur ; la magnificence ne va nulle part plus loin, & nous n'avons peut-être rien dans l'Hiſtoire des plus opulentes Monarchies, qui ſoit au deſſus de ce qu'on voit en ce genre au Japon.

La merveille eſt que le Peuple voit tout cela ſans envie ; s'il arrive même qu'un grand Seigneur, par quelqu'accident funeſte, ou pour avoir encouru la diſgrace du Prince, tombe dans l'indigence, il n'eſt ni moins fier, ni moins reſpecté, que dans le tems de ſa plus brillante fortune ; & dans quelque miſere que ſoit réduit un Gentilhomme, il ne ſe méſalliera jamais. Le point d'honneur eſt également vif dans toutes les Conditions, & un Homme de la Lie du Peuple ſe tiendra offenſé d'une parole un peu moins meſurée, que lui aura dit un Seigneur, & ſe croira en droit de lui en marquer ſon reſſentiment ; d'où il arrive que chacun eſt ſur ſes gardes, & que tous ſe reſpectent mutuellement. Il en eſt de même de la grandeur d'ame, de la force d'eſprit, de la nobleſſe des ſentimens, du zele pour la Patrie, du mépris de la vie, &

d'une certaine audace, que tout Japonnois porte marquée sur son visage, & qui l'excite à tout entreprendre; cela n'est point borné à ceux qu'un sang illustre distingue des autres: il n'est ni Age, ni Sexe, ni Etat, qui n'en fournisse des exemples, qu'on ne se lasse point d'admirer. En voici quelques-uns, qui m'ont paru plus capables de prouver ce que j'avance.

Exemple de deux Filles, qui se donnent la mort par un faux principe d'honneur.

Une Servante ayant fait rire à ses dépens, de maniere qu'elle se crut déshonorée, quoique le sujet en fut fort léger, & qu'il n'y eût point de sa faute, elle se prit aussi-tôt le sein, le porta à sa bouche, se l'arracha avec les dents, & en mourut sur l'heure. Un grand Seigneur devint éperduëment amoureux d'une autre Fille, qu'il avoit enlevée à la Veuve d'un Soldat, pour la mettre dans son Serrail; la Mere l'ayant sçu, écrivit à sa Fille pour lui représenter sa misere, & l'exhorter à profiter de sa situation pour la soulager. Le Seigneur surprit la Fille dans le tems qu'elle lisoit cette Lettre: il lui demanda à la voir, & elle refusa de la montrer; il fit instance, & la Fille ne pouvant se résoudre à découvrir la honte de sa Mere, fit un bouchon de sa Lettre, & l'avala avec tant de précipitation, qu'elle étouffa; un sentiment de jalousie excita la curiosité du Seigneur: il fit ouvrir la gorge de cette malheureuse, & ayant lû le Billet, il fut au désespoir d'avoir soupçonné une Personne, qu'il aimoit, & ne trouva point d'autre remede à sa douleur, que de faire venir chez lui la Mere, qui avoit été l'occasion de ce malheur, & qu'il entretint jusqu'à sa mort dans l'abondance de toutes choses.

Et d'une Femme pour garder fidelité à son mari.

Il y a plus de véritable vertu dans ce que je vais raconter. Un Gentil-homme du Fingo

Chap. V.

avoit une Femme d'une beauté rare, dont il étoit uniquement aimé, & qui l'auroit rendu heureux, s'il eut pû cacher ſon bonheur ; mais l'Empereur le ſçut, & il lui en coûta la vie. Quelques jours après ſa mort, l'Empereur fit venir ſa Veuve, & voulut l'obliger a demeurer dans ſon Palais ; elle répondit que Sa Majeſté lui faiſoit un honneur, à quoi elle étoit ſenſible ; mais qu'elle lui demandoit en grace de pouvoir pleurer en liberté ſon Mari pendant trente jours, & la permiſſion de régaler enſuite ſes Parens dans le Palais. Tout cela lui fut accordé, & l'Empereur ajoûta, qu'il vouloit être du feſtin ; il y vint en effet, & y but beaucoup. Au ſortir de la table, la Dame s'approche du balcon ; & faiſant ſemblant de s'y appuyer, elle ſe précipite en bas de fort haut ; car la fête s'étoit paſſée au dernier étage d'une Tour, & ſe tuë pour mettre en ſûreté ſon honneur, & ſatisfaire à la fidélité, qu'elle avoit jurée à ſon Epoux.

Les droits de l'amitié ne ſont pas moins ſacrez au Japon, que ceux de l'amour conjugal. Il n'eſt point de péril, à quoi un Japonnois ne s'expoſe pour défendre & ſervir ſon Ami. Les tortures les plus vives ne feront jamais nommer à un Criminel ſes Complices. Si un inconnu même ſe jette entre les bras de quelqu'un, & le prie de lui conſerver la vie & l'honneur, celui-ci y employera juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang, & juſqu'au dernier ſou de ſon bien, ſans s'embaraſſer des ſuites, ni de ce que pourront devenir ſa Femme & ſes Enfans.

Suite des vertus & des défauts des Japonnois, & des Chinois.

Les querelleurs, les mauvaiſes langues, les grands parleurs, ſont au Japon dans un ſouverain mépris. On les y regarde comme gens ſans

courage, ou qui pensent peu. On n'y souffre point les jeux de hazard, ils passent dans l'esprit de ces Insulaires, pour un trafic sordide & une occupation indigne de Gens d'honneur. Or en tout ceci, on ne remarque point la maniere de penser des Chinois. Dans les hommages, que le Japonnois rend à ses Dieux, & dans le respect qu'il porte à ceux, dont le caractere, ou la place exige de lui de pareils devoirs, on ne sçait ce qui y a plus de part, ou de la Religion, ou du Naturel, ou de l'éducation. Il en faut excepter la maniere, dont il se conduit à l'égard de ses Princes; car il n'y a ordinairement que la force & la crainte, qui le retiennent dans la soumission; mais on peut dire que c'est bien plus la faute des Souverains que celle des Sujets; les Princes ayant des manieres trop fastueuses pour un Peuple, qui de son côté est naturellement fier & porté à l'indépendance, mais capable de se soumettre par raison, & de s'en faire une de la nécessité.

Du reste, cette Nation est altiere, vindicative à l'excès, pleine de défiance & d'ombrages; & malgré sa vie dure, & son caractere naturellement sévere, elle porte la dissolution plus loin peut-être, qu'aucune autre. Le Chinois est plus mou, plus pliant, moins dangéreux dans ses haines; & s'il n'est pas moins dissolu, il cache mieux son désordre. D'ailleurs, il a tout à craindre de la rigueur des Loix, qui ne tolerent point le scandale en cette matiere : il est pourtant plus aisé de ramener un Japonnois de ses égaremens : il est plus vertueux par sentiment, naturellement religieux, & plus docile parce qu'il suit plus la raison. Il aime la vérité dût-il y trouver sa condamnation; & quand on,

CHAP. V.

lui a fait connoître qu'il a tort, il en convient de bonne foi ; il veut sincérement être instruit de ses obligations & de ses défauts ; & l'on assûre que tous les Gens de qualité ont chez eux un Domestique de confiance, dont l'unique soin est de les avertir de leurs fautes. Enfin ce Peuple a en horreur la mauvaise foi ; & le mensonge le plus léger est puni de mort au Japon.

Le Chinois semble avoir substitué la politique à la Religion, qu'il paroît avoir regardé comme une affaire de pure Police. De-là viennent d'une part ces déférences si excessives des Disciples pour leurs Maitres, du Peuple pour le Magistrat, & de tous les Ordres de l'Empire pour la Personne du Souverain ; & de l'autre, le mépris, où sont les Bonzes, qui sont les Ministres des Dieux, & la maniere extravagante & ridicule, dont les Dieux mêmes sont traitez (*a*). Le Japonnois donne à la Religion autant qu'on le peut exiger dans les principes de celle, qu'il a embrassée ; il ne lui manque que de bien prendre son parti ; on ne l'accuse point de faire servir la Religion à ses intérêts ; & dans ceux mêmes, qui ne croyant pas aux Dieux du Pays, ne laissent pas de leur rendre à l'extérieur le culte prescrit, ce n'est point hypocrisie, c'est amour de l'ordre, c'est crainte de scandaliser le Peuple, qu'ils jugent avoir besoin d'un frein de cette nature.

Il est pourtant vrai, que comme l'honneur & la sagesse ne soient point des principes contraires, les Chinois & les Japonnois ne different pas absolument en tout. Ils sont les uns &

(*a*) Ceci ne regarde que la Religion étrangere, introduite à la Chine dans le premier siecle de l'Ere Chrétienne ; & qui y est fort méprisée des Grands & des Lettrez.

les autres également sobres, ils ont le sens droit, du zele pour le bien public, de la douceur dans l'usage de la vie, & beaucoup de politesse. Mais cette derniere qualité est plus universelle au Japon qu'à la Chine, où les petites gens s'accablent d'injures grossieres ; au lieu que parmi les Japonnois, tous se traitent avec une honnêteté & des égards, qu'on admireroit ailleurs dans les Personnes les mieux élevées. Du reste, il faut convenir, que jusques dans les vertus, qui sont communes à ces deux Peuples, on apperçoit la différence des principes, d'où elles partent. Ainsi le Chinois est modéré par tempéramment, & souvent par intérêt ; & le Japonnois par fierté, & par force d'esprit : tous les deux sont grands Maîtres dans l'Art de se posséder ; mais il y a plus en cela de Philosophie dans le Premier, & plus de grandeur d'ame dans le Second : il est vrai qu'il la pousse jusqu'où elle peut aller ; on ne le voit jamais s'échapper dans ces emportemens si ordinaires parmi nous ; on n'a point d'exemple qu'un Japonnois ait blasphêmé ses Dieux ; on l'entend même rarement se plaindre, & presque tous conservent dans les plus grands revers de fortune une fermeté, qui tient du prodige, & qui passe tout ce que les Stoïciens ont jamais affecté d'insensibilité. Un Pere condamne son Fils à la mort sans changer de visage, & cependant sans cesser de se montrer Pere ; les exemples en sont si communs, qu'on n'y fait plus d'attention. Si quelqu'un sçait que son Ennemi le cherche, il affecte d'aller seul dans tous les endroits, où il croit le devoir rencontrer : il traite en public avec lui, il en parle bien, il lui rend service, mais il ne perd pas un moment de vûë la résolution de s'en-

CHAP. V.

vanger;s'il en a reçu quelque injure, & si l'occasion lui manque, son Fils est chargé de la vengeance.

Le Chinois est encore plus habile à joüer en cela son Personnage, mais le Japonnois se vangera aussi sûrement, & plus noblement ; on peut même dire, qu'il ne dissimule pas pour tromper, il croit n'en avoir pas besoin ; mais s'il attend, c'est pour ne pas manquer son coup ; & il n'est jamais plus à craindre ; que quand il est tranquille & de sang froid. Enfin, les uns & les autres s'estiment infiniment, & ont un souverain mépris pour les Etrangers ; l'un, parce qu'il est accoutumé à croire sa Nation la plus ancienne, la plus sage, la plus puissante, & presque la seule Nation du Monde ; l'autre, parce qu'il n'a besoin de personne, & qu'il ne craint rien, pas même la mort, qu'il semble regarder avec une gayeté, qui n'est point affectée, & qu'il se donne sans façon pour le plus léger sujet. Le peu de cas, qu'il fait de sa propre vie, le rend quelquefois peu sensible au malheur d'autrui, un peu dur même à l'égard de ses Proches, fier & méprisant.

Mais ceux, qui ont traité ce Peuple de féroce, ne l'ont connu que par des Relations de Commerçants & de Voyageurs mal instruits, & n'ont pas consulté les Auteurs, qui l'ont vû de près & dans toutes les situations de la vie. Si un Japonnois se tuë pour éviter de périr par la main d'un Bourreau, c'est qu'il regarde comme une grace la permission, qu'on lui en donne, & qu'on n'accorde qu'aux Seigneurs, d'être lui-même l'Executeur de la Sentence de mort, qui a été portée contre lui, & que s'il en use, sa mort n'a rien d'infamant pour lui,

ni pour sa Famille. S'il en fait autant, lorsqu'il a reçû un affront, c'est que suivant le préjugé de la Nation, il ne peut y survivre sans être déshonoré ; préjugé, qui est fondé sur ce principe, dans lequel tout Japonnois est élevé, que quiconque craint la mort, ne mérite pas de vivre, & qui produit en lui tant de vertus, & cette valeur, à laquelle rien ne résiste.

Quand donc un Japonnois en vient à cette extrémité, ce n'est ni par désespoir, ni par un excès de mélancolie, ni parce qu'il n'a pas assez de force d'esprit pour soutenir une disgrace, mais par un point d'honneur, que ni sa Religion, ni les Loix du Pays ne défendent, & que l'usage a consacré. Que penseroit-il de nos duels, où souvent l'Agresseur triomphe encore de celui, qu'il a offensé ? lui persuaderoit-on que son honneur est réparé, quand il a été vaincu ? Au Japon tout Homme, qui porte l'épée & qui a reçû une insulte croit devoir en laver la tache dans son propre sang, & par-là même il assûre sa vengeance, car si son Ennemi ne se tuë pas aussi lui-même, il est perdu d'honneur. La Religion Chrétienne les avoit guéris de ce faux point d'honneur, & corrigé en eux la passion de se venger, ce qu'elle n'a point fait parmi nous, quoique soutenuë de toute la sévérité des Loix ; & il est encore vrai de dire, que si en Europe on traitoit ce qu'on appelle affaire d'honneur, comme font les Japonnois Infidéles, on s'observeroit davantage pour les prévenir, puisque parmi les Hommes du Monde, qui craignent le moins la mort, elles sont très-rares.

Les tourmens inouis que les Persécuteurs de la Religion Chrétienne ont inventé au Japon,

CHAP. V.

ne prouvent pas mieux la férocité des Japonnois, qui n'ont pas même beaucoup rencheri sur ceux, qu'on a employé contre les Chrétiens des premiers siecles de l'Eglise. D'ailleurs il faut considérer que les Empereurs du Japon, dont l'autorité usurpée n'étoit pas encore bien établie, craignoient tout de la part de leurs Sujets Chrétiens, & nous verrons même dans la suite que leur crainte n'étoit pas sans fondement. Ils sçavoient que la seule vûë de la mort n'en obligeroit aucun à changer de Religion, & n'empêcheroit personne de l'embrasser, & ils se flattoient qu'à force de tourmens ils viendroient à bout de lasser la constance des plus fermes dans la Foi.

Un Auteur Anglois (*a*) taxe avec aussi peu de fondement les Japonnois d'être impolis & grossiers, parce que quand ils ont déclaré le prix de leurs Marchandises; rien n'est capable de les engager à en rabbatre. Il ignoroit sans doute, qu'un Marchand Japonnois ne surfait jamais, qu'il regarde comme une injure d'en être soupçonné, & qu'il aime mieux ne point vendre, que de l'avoüer en se relâchant du prix. Il devoit du moins sçavoir que la politesse des Chinois, qu'il oppose à cette prétenduë grossiereté des Japonnois, n'est qu'un appas pour mieux tromper; ce qu'on n'a pas à craindre de ces Insulaires, si on en croit tous ceux, qui ont trafiqué au Japon.

D'ailleurs le commerce de la vie est beaucoup plus aisé au Japon qu'à la Chine. Les manieres des Japonnois, le tour de leur esprit, un

(*a*) Histoire des Voyages, T. VII.

certain air de franchiſe & de bonne foi, qu'on remarque d'abord en eux, les rendent bien plus propres à la ſocieté, que les Chinois, & les rapprochent davantage des Nations les plus polies de l'Europe; cela paroît ſur-tout dans la maniere, dont ils ſe viſitent, & dont ils ſe régalent. Kœmpfer attribuë à cettte conformité de Mœurs & de Caractere, les progrès ſurprenants, que les Portugais firent d'abord dans cet Empire pour l'avantage de leur commerce. Il y avoit, dit-il, une certaine reſſemblance pour le tour d'eſprit & les inclinations entre ces deux Peuples; on pouvoit remarquer dans les uns & dans les autres, beaucoup d'affabilité, & une gravité ſérieuſe & agréable tout enſemble. D'ailleurs, on voit dans les Lettres des premiers Miſſionnaires du Japon des détails ſur la maniere, dont ils étoient reçûs des Petits & des Grands, où l'on ne remarque rien d'étranger ni de gêné. Ce que nous avons rapporté des agrémens de leurs Campagnes & de leurs Jardins, eſt encore une preuve que ces Inſulaires ont beaucoup plus le goût Européen que les Chinois.

Du beau naturel des Japonnois.

Enfin, pour dernier trait de leur Caractere, je joindrai la beauté de leur naturel à la nobleſſe & à l'élévation de leur cœur. Les Seigneurs, les Peres & les Maris, ont droit de vie & de mort ſur leurs Vaſſaux, leurs Enfans & leurs Femmes. Il n'en eſt pas tout-à-fait de même pour leurs Domeſtiques. A la vérité, comme les Maîtres répondent des fautes de leurs Serviteurs, ils ont ſur eux une très-grande autorité; & s'ils les tuent dans un premier mouvement de colere, ils ſont abſous, en prouvant la faute, pour laquelle ils les ont

CHAP. V.

tuez. Cependant c'eſt bien moins par crainte, que par amour, que tous demeurent dans le devoir. Les ſentimens du cœur dans ces Inſulaires ſont en même-tems ſi grands & ſi tendres, que Saint François Xavier n'en parloit qu'avec admiration. « Je ne ſçaurois finir, » dit-il, dans une de ſes Lettres, lorſque je » parle des Japonnois, qui ſont véritable- » ment les délices de mon cœur. » Ses Succeſſeurs ont tenu le même langage; leurs Mémoires ſont remplis de traits frappans; qui marquent le bon cœur de leurs Neophytes, leur reconnoiſſance pour les plus petits ſervices, leur attention à leur faire plaiſir; & toute la ſuite de cette Hiſtoire, fera voir que ce portrait n'étoit point flatté. Un de ces Religieux nou apprend que les nouveaux Chrétiens étoient extrêmement ſenſibles aux moindres témoignages d'amitié de leur part; que les plus pauvres, après avoir travaillé tout un jour pour eux, étoient tranſportez de joye, s'ils les voyoient contens; qu'au contraire, ſi par inadvertance on les laiſſoit aller, ſans leur donner aucun ſigne de ſatisfaction, ils étoient inconſolables. Enfin, que les plus légers offices rendus à des Particuliers, attiroient ſouvent aux Miſſionnaires des remerciemens de la part des Magiſtrats mêmes, quoique Payens.

Il eſt vrai qu'un ſi riche fonds ne demeure point en friche. Le ſoin des Peres & des Meres pour l'éducation de leurs Enfans, & l'exactitude des Prêtres pour inſtruire les Peuples des principes de la Religion & de la Morale, ne peuvent aller plus loin, & n'ont rien d'égal que l'amour, le reſpect, & la ſoumiſſion des Enfans pour leurs Peres & leurs Meres, & la

vénération des Peuples pour les Ministres des Dieux. La Religion Chrétienne avoit encore perfectionné des ſentimens ſi vertueux ; mais voici dans des Payens une preuve convaincante qu'ils ſont naturels à cette Nation. C'eſt un fait que je trovve dans un Mémoire écrit en 1604. & dont l'Auteur avoit été témoin oculaire.

Une Femme étoit reſtée veuve avec trois Garçons, & ne ſubſiſtoit que de leur travail ; or comme ces jeunes Gens ne pouvoient pas gagner ſuffiſamment pour entretenir toute la Famille, ils prirent, pour mettre leur Mere à ſon aiſe, une étrange réſolution. On avoit publié depuis peu, que quiconque livreroit un voleur à la Juſtice, toucheroit une ſomme aſſez conſidérable. Les trois Freres s'accordent entr'eux qu'un des trois paſſera pour voleur, & que les deux autres le méneront au Juge : ils tirent au ſort, pour ſçavoir qui ſera la victime de l'amour filial ; & le ſort tombe ſur le plus jeune, qui ſe laiſſe lier & conduire comme un Criminel. Le Magiſtrat l'interroge, il répond qu'il a volé : on l'envoye en priſon ; & ceux qui l'ont livré, touchent la ſomme promiſe.

Leur cœur s'attendrit alors ſur le danger que couroit leur Frere ; ils trouverent moyen d'entrer dans la priſon, & croyant n'être vûs de perſonne, ils l'embraſſerent amoureuſement, & l'arroſerent de leurs larmes. Le Magiſtrat, qui par hazard les apperçut, fut extrêmement ſurpris d'un ſpectacle ſi nouveau : il appelle un de ſes Gens, lui donne ordre de ſuivre les deux Délateurs, & lui enjoint expreſſément de ne les point perdre de vûë, qu'il

CHAP. V.

n'ait découvert de quoi lui éclaircir un fait si singulier. Le Domestique s'acquitta parfaitement de sa commission, & rapporta qu'ayant vû entrer ces deux jeunes Gens dans une Maison, il s'en étoit approché, & les avoit entendus raconter à leur Mere tout ce que je viens de dire; que la pauvre Femme à ce récit, avoit jetté des cris lamentables, & qu'elle avoit ordonné à ses Enfans de reporter l'argent, qu'on leur avoit donné, disant qu'elle aimoit mieux mourir de faim, que de se conserver la vie au prix de celle de son Fils. Le Magistrat surpris au point, qu'on peut imaginer, fait venir son Prisonnier, l'interroge de nouveau sur ses prétendus vols, lui fait diverses questions, à dessein de l'obliger à se couper; & n'en pouvant venir à bout, il lui déclare enfin qu'il sçait tout. Ensuite après l'avoir tendrement embrassé, il alla faire son rapport au CUBO-SAMA, qui charmé d'une action si héroïque, voulut voir les trois Freres, les combla de caresses, assigna au plus jeune quinze cent écus de rente, & cinq cent à chacun des deux autres.

Magnificence des Japonnois dans leurs festins.

J'ai déja remarqué combien les Japonnois sont sensibles sur le point d'honneur : ils ne le sont pas moins aux douceurs de la Societé. Ils se régalent souvent, & ils le font avec une propreté & une sorte de magnificence, qui ne préjudicie pourtant point a la sobrieté, dont ils s'oublient rarement. Ce que nous trouverions plus à redire dans ces festins, c'est un cérémonial, qui ne finit point; il est vrai qu'ils s'en acquittent avec une aisance & un ordre, qui ne se peut exprimer. Parmi un grand nombre de Domestiques & d'Offi-

ciers de toutes les ſortes, on n'entend pas une parole, & on ne remarque pas la moindre confuſion. Les plats ſont ornez de rubans de ſoye, & on ne ſert pas une Perdrix, ni aucun autre oiſeau, qui n'ait le bec & les pattes dorées : tout le reſte eſt orné à proportion ; la Muſique accompagne ordinairement le feſtin ; en un mot, les yeux & les oreilles ont de quoi ſe repaître, mais il n'y a point d'excès à craindre du côté de la bonne chere.

Au reſte, je n'avance rien ici de l'eſprit, de la politeſſe, de la magnificence, & du beau naturel des Japonnois, que ſur le témoignage d'Auteurs, qui ont eu tout le tems & tous les moyens de s'en inſtruire par eux-mêmes. Un d'eux (*a*), qui a long-tems vêcu dans l'ancienne Capitale de l'Empire & à la Cour même des Empereurs, & de pluſieurs Rois particuliers, ne craint point d'aſſûrer, qu'il n'eſt point en Europe de Nation plus ſpirituelle que celle-là ; & » s'il ſe trouve, ajoûte-t-il, des Perſonnes, qui ayant été au Japon, penſent autrement que moi, c'eſt ſans » doute, parce qu'ils n'ont ſéjourné que ſur » les côtes de la Mer, où les Habitans ſont » aſſez groſſiers, & différent conſidérablement de ceux, qui habitent dans les grandes Villes & dans le centre de l'Empire. » Kœmpfer donne aſſez à entendre en pluſieurs endroits de ſes Mémoires qu'il regarde les Japonnois comme un Peuple fort ſpirituel ; & s'il n'a pas pouſſé plus loin le caractere qu'il en fait, c'eſt qu'il ne les a pas pratiquez aſſez familiérement pour les connoître aſſez

(*a*) Le P. Loüis Froës.

CHAP. V.

particulierement;il a peut-être été plus soigneux que les Missionnaires d'étudier les productions de leur Pays ; il prétend avoir trouvé le secret de foüiller dans leurs Archives ; il a vû les Grands en spectacle, & environnez de tout le faste, qu'ils affectent d'étaler aux yeux du Public : il a traité avec des Facteurs & des Commis ; mais il n'a jamais pû pénétrer jusques dans leur cœur, parce que cela demande une familiarité, dont il n'est plus question dans ce Pays-là, à l'égard des Etrangers.

Les principales sources de leurs bonnes qualitez.

La principale source du bon ordre, qu'on admire au Japon, & ce qui donne aux bonnes qualitez de ces Insulaires tout l'éclat, qui les distingue si fort de la plûpart des autres Peuples, c'est un sentiment de Religion, qui est né avec eux, & dont la vivacité passe tout ce qu'on en peut dire. Heureuse disposition, à laquelle, après la grace, on doit attribuer les étonnans progrès du Christianisme dans ces Isles, & qui avoit fait presque autant de Saints, qu'il y a eu de Japonnois Chrétiens! Leur grandeur d'ame, & le mépris qu'ils font de la vie, avoient ajoûté à cela un caractere héroïque, dont les traits ne s'effaceront jamais dans les fastes de l'Eglise. Il est vrai qu'ils portent naturellement ces deux qualitez à un point, qui les distinguera toujours de toutes les autres Nations de l'Asie. Leurs Histoires sont remplies de faits, qui donnent à connoître que les Romains, dans les plus beaux jours de leur antique vertu, n'étoient pas les seuls, qui fissent voir au Monde des Citoyens, tels que les *Decius*, les *Scevolas*, & les *Horatius Cocles*. Je n'en rapporterai ici qu'un seul exemple.

CHAP. V.

Un Homme ſe ſacrifie pour le Public.

FIOGO, petite Ville de la Province de SETZ, a un Port aſſez bien fermé ; il eſt ſur-tout, à l'abri des vents de la part du Sud, par une jettée de ſable appuyée contre des Montagnes : & qui s'avance dans la Mer à l'Eſt, environ la troiſiéme partie d'une lieuë d'Allemagne. On la prendroit d'abord pour un Ouvrage de la Nature, mais c'en eſt un de l'Art ; & l'on en eſt moins redevable, diſent les Annales du Japon, à l'Empereur FEKI, (*a*) lequel y a dépenſé des ſommes immenſes, qu'au zele d'un (*b*) Particulier pour le bien Public. Cet Homme voyant tous les Travaux, qu'on s'obſtinoit à faire dans ce lieu-là, renverſez preſqu'auſſi-tôt par des orages, qui ſurvenoient, & le Peuple perſuadé que c'étoit un effet de la colere des Dieux de la Mer, ſe dévoüa, pour les appaiſer ; & pour les engager à ne plus s'oppoſer à la conſtruction d'un Ouvrage ſi utile ; il ſe fit enterrer tout vif dans les Fondemens ; & rien n'empêcha depuis, dit l'Annaliſte, qu'on n'achevât la Digue.

Des Hommes, qui portent auſſi loin le mépris de la vie, ſont capables de tout oſer & de tout exécuter ; on en cite des exemples, où il y a bien peu de vraiſemblance, quoiqu'on ne puiſſe pas en conteſter la vérité. Nous en ver-

(*a*) Il n'y a point d'Empereurs de ce nom dans la ſuite chronologique des *Dayris*, que nous donnerons au commencement du Volume ſuivant, ni dans celle des *Cubo-Samas* ; mais il y a eu une faction qui avoit à ſa tête un Prince nommé FEKI ; & peut être prit-il le nom d'Empereur. On trouve même un jeune FEKI âgé de ſept ans, que ſa Nourrice voulant ſauver par Mer, & déſeſpérant de ſouſtraire à ceux qui le pourſuivoient, précipita dans les eaux avec elle, après l'avoir embraſſé.

(*b*) Quelques Auteurs en mettent trente.

CHAP. V.

rons plus d'un dans la ſuite de cette Hiſtoire. Il s'en faut bien qu'on remarque dans les Chinois cette audace, ni cette généroſité ; ils aiment la Patrie, mais cet Amour ne les porte pas ordinairement juſqu'à ſe ſacrifier pour elle. D'ailleurs, ils aiment la Paix, & les Japonnois ne reſpirent que la Guerre ; ils ne riſquent pas aiſément leur vie, & les Japonnois ne craignent rien tant que de paroître appréhender la mort ; & c'eſt en partie à cela, qu'il faut attribuer l'acharnement, qui paroît dans toutes leurs Guerres.

Avantages du Gouvernement Chinois ſur le Japonnois.

On n'en doit pourtant pas conclure, comme ont fait la plûpart de nos Ecrivains, que l'Empire du Japon n'eſt pas moins agité au dedans par les factions, & les guerres inteſtines, que la Mer, qui les environne, par les vents impétueux & les tempêtes, qui y ont cauſé tant de naufrages. Il eſt certain qu'en ce qui regarde la Police & le Gouvernement, les Chinois ont été leurs Maîtres, auſſi-bien que dans les Sciences & dans les Arts ; mais ces ſages Politiques n'ont pas aſſez compris, que pour s'aſſûrer la paix, il faut toujours être en état de faire la guerre, & que les Trônes ont beſoin d'être ſoutenus par la valeur autant que par la ſageſſe ; auſſi peut-on dire, que ſi la Chine n'a rien à craindre du dedans, elle doit tout appréhender du dehors. Un petit Roi Tartare l'a ſubjugué de nos jours, & ce n'eſt pas le premiere fois qu'elle a été conquiſe par des Peuples, qu'elle mépriſoit. Combien le Japon, qui n'a gueres plus d'étenduë que deux de ſes Provinces, lui a-t'il donné d'allarmes ?

Il eſt vrai qu'à juger de ce dernier Empire par ce qui s'y eſt paſſé depuis la fin du XVI. ſiecle

ſiecle juſques vers le milieu du ſuivant, on pourroit croire que ſi le génie belliqueux, & la bravoure de ſes Habitans, le mettent à couvert d'une domination étrangere, dont en effet il a été juſqu'ici heureuſement préſervé, les défauts du Gouvernement y expoſent l'Etat à de continuelles révolutions. Mais cette regle n'eſt pas ſûre; & vouloir conclure de ce qui s'eſt paſſé ſous le regne de deux ou trois Empereurs, que cette Nation eſt mal gouvernée, ce ſeroit raiſonner auſſi mal, que ſi on prétendoit prouver qu'un Homme n'eſt pas d'une bonne conſtitution, parce qu'il a eſſuyé une longue & fâcheuſe maladie. Après tout, il faut convenir que l'Empire Chinois a cet avantage ſur le Japonnois, & même ſur tous les autres de l'Univers, qu'il prouve une durée, contre laquelle on ne peut rien oppoſer de raiſonnable, & qui ne peut s'attribuer qu'à la ſageſſe de ſes Loix, & à l'eſprit tranquille & conſtant de ſes Peuples. Il eſt en effet ſi bien fondé & ſi ſolidement établi, qu'encore qu'il ait plus d'une fois changé de Maîtres, il n'a jamais rien perdu de la beauté de ſon Gouvernement; en ſorte qu'après avoir été la conquête des Etrangers, il a toujours, pour ainſi dire, maîtriſé ſes Vainqueurs, en les aſſujettiſſant à le gouverner ſelon ſes propres Loix & ſes anciennes Coutumes.

Il eſt néanmoins plus glorieux ſans doute aux Japonnois de n'avoir jamais ſubi aucun joug étranger. Leurs Annales font mention de deux tentatives des Tartares ſur leurs Iſles, & MARC-POL de Veniſe, qui étoit à la Cour de CUBLAY (*a*) dans le tems de la ſeconde, en

(*a*) Quelques Mémoires le nomment COBILAI; il étoit fils de TOLAI, quatriéme fils de GENGHISCAN.

parle assez au long dans ses Mémoires; mais comme cet Auteur n'est pas bien sûr quand il parle sur le rapport d'autrui, & qu'il n'a pû rien apprendre de cette Expédition, que sur ce que lui en ont dit les Tartares intéressés à rejetter le mauvais succès de leur entreprise sur des accidens imprévûs, ausquels ils ne pouvoient point parer, je m'en tiens à ce qui en est marqué dans les Fastes Japonnoises, qu'on trouvera à la suite de ce Livre Préliminaire, à l'Article du XC. Dairy.

Quoiqu'il en soit, ce qu'on peut conclure de plus certain de tout ce que j'ai dit du caractere des Japonnois, c'est qu'ils réunissent presque toutes les qualitez qui peuvent rendre un Etat florissant, & celles qui ont rendu pendant plusieurs siecles les Romains le premier Peuple du Monde : je veux dire, le mépris des richesses dans les Particuliers, la magnificence dans les occasions d'éclat, & à la Cour des Princes ; la passion de la gloire, l'élévation des sentimens, le mépris de la vie, une soumission aux ordres du Souverain, qui est le fruit de la raison & de la Philosophie ; un respect pour tous leurs Supérieurs, que leur donne l'éducation ; un attachement à tous ceux, qui leur sont unis par les liens du sang ; de l'amitié & des bienfaits, qui ne peuvent venir que d'un principe d'honneur, & d'un cœur bien placé. Il n'est point douteux qu'avec de tels Sujets, les Monarques Japonnois pourroient étendre bien loin les bornes de leur Empire, s'ils ne jugeoient sagement, qu'il suffit pour leur gloire de n'avoir pas à craindre d'être conquis ; & pour leur bonheur, de regner sur un Peuple, dont la fidélité n'a point de bornes ; & s'ils n'étoient persuadez que les Conquêtes sont souvent plus nuisibles aux

Conquérans, qu'aux Peuples ſubjuguez : qu'elles affoibliſſent l'Etat, en diſperſant ſes forces, & en altérant le caractere du Peuple vainqueur, par le commerce, qu'il eſt obligé d'entretenir avec les vaincus, & en le corrompant par le mélange des mœurs & des coutumes étrangeres. Inconvéniens, que ces Princes ont ſans doute voulu prévenir par les Edits rigoureux, dont nous parlerons à la fin de cette Hiſtoire.

Portrait des Japonnois.

Pour ce qui eſt de la figure extérieure, les Chinois & les Japonnois n'ont rien à ſe reprocher. Ceux-ci ſont mal faits, & ont un air tout-à fait étranger par rapport à nous. Ils ont le teint olivatre, les yeux petits, mais moins enfoncez que les Chinois ; les jambes groſſes, la taille au-deſſous de la médiocre ; le nez court, un peu écraſé & relevé en pointe ; les ſourcils épais, les jouës plattes, les traits groſſiers, & très-peu de barbe, qu'ils ſe raſent ou s'arrachent. Mais tout cela n'eſt pas égal dans toutes les Provinces, & les Grands Seigneurs n'ont rien de choquant dans l'air & dans les traits du viſage. Peut-être, qu'une certaine fierté noble, qu'ils ſçavent ſoutenir ſans affectation, & qui paroît leur être naturelle, contribuë à les rendre moins difformes. Pour ce qui eſt des Femmes, tout le monde convient qu'elles ſont en réputation de beauté ; Kœmpfer ne craint pas même d'avancer, que celles de la Province de Figen ſont les plus belles Perſonnes de l'Aſie ; & les François, qui en 1685. firent le voyage de Siam avec le Chevalier de Chaumont, ont parlé de Madame Conſtance, comme d'une Femme, dont la beauté égaloit la vertu. Cette Dame étoit née à Siam de Parens Japonnois, & on ſçait que ce Pays n'eſt pas propre à embellir un

CHAP. V.

sang, qui ne feroit pas beau. La coutume introduite au Japon parmi le Sexe de se peindre le visage, pourroit bien faire douter, si l'agrément qu'on trouve aux Femmes Japonnoises, n'est pas artificiel, si on n'en avoit point vû un très-grand nombre avec leur teint naturel, & dont les Européens ont parlé comme des plus belles Personnes du Monde.

Habillemens des Hommes.

L'habillement des Japonnois est noble & simple ; les Grands Seigneurs, & avec quelque proportion, tous les Gentilshommes, portent de longues robes traînantes, de ces belles Etoffes de Soye à fleurs d'or & d'argent, qu'on travaille dans l'Isle FATSISIO, (a) & dans une autre plus petite nommée KAMAKURA, qui n'est qu'à une bonne lieuë de la côte de JEDO, qui est pour le moins aussi inabordable que FATSISIO, & qui est aussi destinée à l'exil des Grands. De petites Echarpes, qu'ils ont au col, leur font une maniere de Cravatte, & une autre plus large leur sert de Ceinture pour assujettir la Tunique de dessous, qui est aussi fort riche. Leurs Manches sont larges & pendantes ; mais la parure, dont ils sont plus curieux, est le Sabre & le Poignard ; qu'ils passent dans leur Ceinture, & dont la Poignée, & souvent même le fourreau, sont enrichis de Perles & de Diamans. Les Bourgeois, qui sont presque tous Marchands, Artisans, ou Soldats, ont des habits, qui ne descendent que jusqu'à mi-jambe, & dont les Manches ne passent point les Coudes. Le reste du Bras est nud, mais tous portent des armes, & se piquent d'en avoir de

(a) Ces belles Etoffes ne se font pas de la Soye du Japon, qui n'est pas fort fine. On fait aussi au Japon des Draps, & toute sorte de Toiles de Chanvre.

T.II. 4.° P. 54. et in 12 T.I. P. 100



Soldat Japonnois. | Artisan Japonnois.



Habillement de deüil pour les deux Sexes.

très-propres ; ils different encore des Personnes de qualité, en ce qu'ils ont le derriere de la tête rasée, au lieu que ceux-ci se font raser le haut du front, & laissent pendre le reste de leurs cheveux par derriere, en quoi ils trouvent une bonne grace, dont ils sont si jaloux, qu'ils ont presque toujours la tête découverte, si ce n'est en voyage. J'ai dit qu'alors ils se couvrent d'un grand Chapeau de Paille, quelques-uns sont de bambous : les uns & les autres sont très-proprement travaillez, & les Femmes en portent aussi-bien que les Hommes ; on les attache sous le menton avec de larges bandes de Soye doublées de Cotton ; ils sont transparens & fort légers, & dès qu'une fois ils sont mouillez, la pluye ne passe point au travers ; ils ne donnent pas un grand air aux Hommes, dont la taille courte & grosse est de loin plus de moitié cachée par ces larges coëffures ; mais on prétend qu'ils ne font pas mal aux Femmes, qui en usent même assez communément dans les Villes.

Habillemens des Femmes.

Celles-ci sont encore plus magnifiquement vêtuës que les Hommes. Toutes sont coëffées en cheveux, mais différemment selon leur condition. Les Femmes du bas Peuple se contentent de relever leurs cheveux sur le haut de la tête, & de les y retenir avec une aiguille, à peu près comme font les Espagnoles & les Italiennes. Les Dames laissent tomber les leurs négligez avec art sur le derriere de la tête, où ils sont noüez en touffe pendante. Au dessus de l'oreille gauche, elles ont un poinçon, au bout duquel pend une Perle, ou quelque Pierre de prix ; elles ont encore à chaque oreille un petit rond de Perles, qui leur donne beaucoup de graces : leur ceinture est large, & semée de fleurs & de

figures, dont la beauté ne cede en rien au reste de l'ajustement. Sur quantité de longues vestes elles ont une Robe flottante, qui traîne de quelques pieds : je dis sur quantité de longues Vestes, car c'est sur leur nombre, qu'on juge de la qualité des Personnes. On dit qu'il monte quelquefois jusqu'à cent, ce qui me paroît exagéré, quoiqu'on ajoûte, que ces Vestes sont si déliées, qu'on en peut mettre plusieurs dans la poche. Quand les Dames de la premiere qualité marchent à pied par la Ville, ce qui est fort rare, c'est toujours avec une nombreuse suite. Une troupe de Filles magnifiquement parées, les suivent, portant, l'une des mules de prix, l'autre des mouchoirs, d'autres des confitures de toutes les sortes dans de grands bassins. Ces Filles suivantes sont précédées des Femmes-de-Chambre, qui environnent leurs Maîtresses, les unes avec des éventails, d'autres avec un Parasol en forme de Dais, dont la crépine est fort riche. Les Femmes Chrétiennes, lorsqu'elles alloient à l'Eglise, avoient sur la tête un voile, qui non seulement leur couvroit entierement le visage, mais qui leur pendoit encore jusqu'aux pieds. D'ailleurs, la coutume du Pays est que les Dames ne font, ni ne reçoivent aucune visite, qu'elles n'ayent un linge sur la tête. Ces visites ne leur sont permises qu'une seule fois l'année ; & pour l'ordinaire, surtout quand elles doivent aller un peu loin, elles sont portées, aussi bien que toutes les Femmes de leur suite, dans des Norimons.

Les jeunes gens de l'un & de l'autre Sexe, changent d'habillement à mesure, qu'ils avancent en âge ; mais je ne trouve rien de bien marqué sur ces différentes manieres de se vêtir.

En général, tous ſont légerement couverts, & ne portent pour l'ordinaire rien ſur la tête; auſſi les accoutume-t-on de bonne heure au froid. J'ai déja remarqué, que toute leur chauſſure conſiſtoit dans une eſpece de ſandale, qui n'eſt point attachée, & qu'on quitte aiſément: elles ſont faites indifféremment de peau de Cerf, & d'un tiſſu de paille, de jonc, ou de bambou fort bien travaillé & très-léger; tous portent des évantails comme dans le reſte de l'Orient.

Du changement de noms.

Rien ne cauſe plus de confuſion dans l'Hiſtoire de cet Empire, que l'uſage, où ſont les Japonnois de changer ſouvent de nom. Ce changement ſe fait régulierement trois fois; au ſortir de l'adoleſcence on quitte celui, qu'on avoit reçu en naiſſant, & celui, qu'on prend alors, ſe laiſſe auſſi dans la vieilleſſe: on dit pourtant que celui de la Famille demeure toujours, auſſi-bien que celui de la Terre, ou de la Principauté qu'on poſſede; mais j'avoüe que cet article eſt fort incertain: on prend encore d'autres noms, que l'on ajoûte, ou que l'on ſubſtituë aux premiers, comme lorſqu'on paſſe d'une condition à une autre, ou que l'on eſt élevé à quelque grande Dignité. Ces changemens de noms propres, ſe font toujours avec de grandes cérémonies. Quelques Auteurs n'ont pas ſçu cet uſage, ou n'ont pas eu ſoin d'en avertir, ce qui cauſe quelquefois d'aſſez grands embarras aux Lecteurs. Pour l'éviter dans cette Hiſtoire, je me ſuis attaché aux noms, ſous leſquels ceux, dont j'aurai à parler, ont d'abord été connus, à l'exception des Empereurs, au ſujet de qui ces changemens ne peuvent produire aucune obſcurité.

CHAPITRE VI.

Des Epoques des Japonnois. Des Arts & des Sciences, qui sont cultivez au Japon, & du soin qu'on y prend de former l'esprit des jeunes gens.

CHAP. VI.

Des Sciences spéculatives.

IL ne paroît pas que les Japonnois ayent beaucoup cultivé les Sciences purement spéculatives, si on en excepte les matieres de Religion, où les Ministres des Dieux s'exercent sans cesse à la dispute; mais pour ce qui concerne les Mathématiques, la simple Métaphysique, & même la Physique, ils n'y sont pas fort versez. Le P. Alméida, & quelques autres Missionnaires, ont cependant avancé, qu'ils étoient grands Physiciens; mais ils n'entrent sur cela dans aucune preuve. Il est certain qu'ils connoissent fort peu le Ciel, & qu'ils n'ont en cela aucun avantage sur les Nations les plus Sauvages de l'Amérique; leur Architecture est très-informe; leurs époques, leurs élémens, la maniere dont ils partagent les heures, & dont ils comptent les années, ne donnent pas une grande idée de leur Science des combinaisons, & des calculs.

De leurs Epoques.

Ils ont trois sortes d'époques, dont la premiere commence avec le regne de SYN-MU, le premier de leurs Empereurs, & le Chef de la Dynastie, qui est encore aujourd'hui sur le Trône; elle précéde, ainsi que je l'ai déja observé, l'Ere Chrétienne de six cent soixante ans. Ils ont reçû les deux autres des Chinois;

l'une s'appelle NENGO, elle fut inventée à la Chine pour mettre plus de certitude dans la Chronologie, & elle fut introduite au Japon sous le régne du trente-sixiéme Dairy, ou Empereur de la Race de Syn-Mu; elle comprend un certain nombre d'années, qui est rarement au-dessus de vingt, & très-souvent au-dessous; c'est au Dairy à l'établir, à lui choisir un nom, & une figure, & à la faire cesser pour lui en substituer une autre. Il la datte toujours de quelque événement remarquable, ou de quelque changement important arrivé dans la Religion, ou dans l'Etat, & dont elle sert à conserver le souvenir. Son plus grand usage est dans les Almanachs, les ordres des Princes, les proclamations, les Journaux, & les dattes des Lettres; on l'employe aussi dans les Livres imprimez, sur-tout dans ceux, qui ont rapport à l'Histoire; mais on y ajoûte l'année courante de la premiere époque. Le nouveau NENGO commence toujours avec la nouvelle année, quoiqu'il ait souvent été institué plusieurs mois auparavant, ce qui vient peut-être de ce qu'il faut du tems pour le notifier aux Provinces.

L'autre époque Chinoise, que les Japonnois ont adoptée, consiste en Cycles, ou Périodes de soixante années, lesquelles sont formées d'une combinaison des douze Signes célestes avec les Lettres de leurs noms. Les Caracteres de ces douze Signes étant combinez cinq fois avec ceux des dix Elémens, ou ces dix Elémens six fois avec les Signes célestes, il en résulte soixante Figures composées, ou soixante Caracteres, dont chacun se prend pour une année. Les soixante années expirées,

CHAP. VI.

un nouveau Cycle recommence. Par le moyen de cette époque, les Histoires & la Chronologie des Japonnois s'accordent toujours avec celles des Chinois, à cette différence près, que les Chinois marquent non-seulement l'année, mais le nombre du Cycle, ce que les Japonnois ne font point. Cette diversité n'a peut-être point d'autre source, que l'orgueil de ceux-ci, lesquels ne veulent pas avoir sans cesse devant les yeux cette longue suite de Cycles Chinois, qui se sont écoulez avant la fondation de leur Monarchie, & la fait paroître beaucoup plus moderne, que la Chinoise.

Des Signes céleftes, & des heures.

Les douze Signes céleftes, selon les Japonnois, sont, 1°. La *Souris*. 2°. Le Taureau. 3°. Le Tygre. 4°. Le Lievre. 5°. Le Dragon. 6°. Le Serpent. 7°. Le Cheval. 8°. Le Mouton. 9°. Le Singe. 10°. Le Coq. 11°. Le Chien. 12°. Le Verrat. Ils donnent les mêmes noms, & dans le même ordre, aux douze heures du jour naturel, & ils ont un très-grand soin de marquer dans leurs Histoires, non-seulement quel jour un fait est arrivé, mais encore à quelle heure, & à quelle partie de l'heure. Au reste, ce qu'ils appellent jour, est tout le tems que le Soleil est sur l'horison, d'où il arrive, que les heures sont plus courtes, ou plus longues, suivant la saison, ce qu'on assûre n'être sujet à aucun inconvénient.

J'ai dit que les Japonnois reconnoissent dix Elémens; dans le fonds, ils n'en ont que cinq; à sçavoir le Bois, le Feu, la Terre, la Mine, & l'Eau; mais chacun de ces Elémens sont désignez avec deux sortes de caracteres, ce qui les double. Le commencement de leur année tombe entre le solstice d'Hyver & l'équi-

noxe du Printems, à distance égale de l'un & de l'autre; c'est-a-dire, vers le cinquiéme de Février; mais comme on célébre au Japon la nouvelle Lune avec beaucoup de solemnité, ils ne comptent l'année que de la nouvelle Lune la plus proche de ce jour-là. Leurs mois sont absolument lunaires, mais de deux en deux, ou de trois en trois ans, ils ont une année de treize Lunes, en sorte qu'en dix-neuf années communes, ils en ont sept plus longues que les autres d'une Lune.

De l'Arithmétique.

Les Marchands ont une Arithmétique assez simple, & qu'on prétend être fort sûre, & fort aisée: ils se servent pour cela d'une table, sur laquelle ils fichent des bâtons surmontez d'une petite boule; ils trouvent tout d'un coup par-là les Régles de l'Addition, de la Soustraction, de la Multiplication, & de la Division, à peu près de la même maniere, que font les Chinois, de qui il y a bien de l'apparence qu'ils ont reçu cette Méthode. Je parlerai ailleurs de leurs Caracteres, & de leur maniere d'écrire.

Du soin qu'on prend de cultiver l'esprit des jeunes gens. L'Eloquence, la Poësie, la Peinture, la Musique.

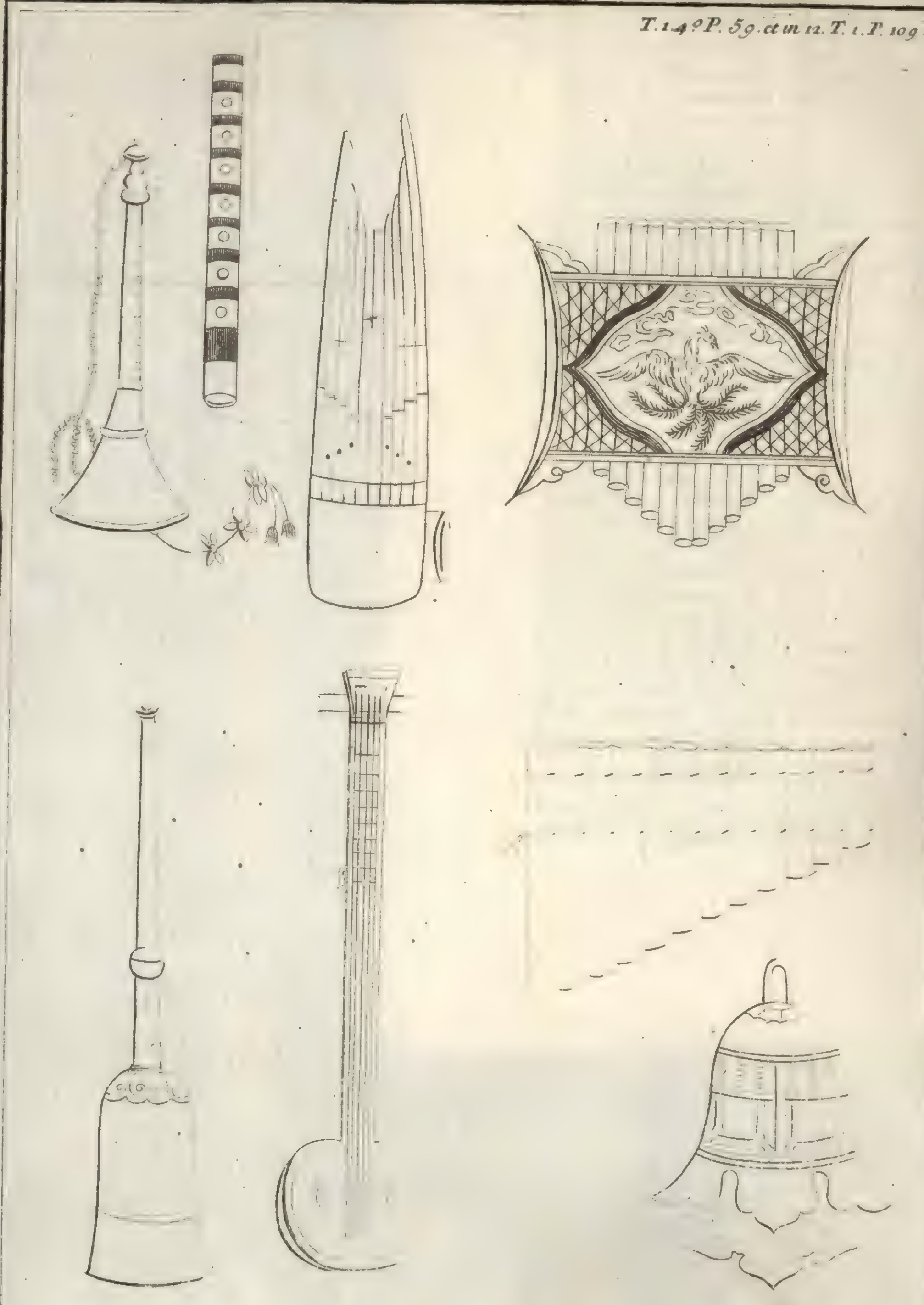
J'ai déja observé, qu'on ne néglige rien dans cet Empire pour cultiver l'esprit des Enfans, & qu'en cela on ne met aucune différence entre les deux sexes; les Femmes y sont communément Sçavantes, & on leur en donne tous les moyens, & tout le tems; car elles ne doivent se mêler d'aucune affaire; mais on commence l'éducation des uns, & des autres par le cœur; on les prend ordinairement par douceur, on les accoutume de bonne heure à se conduire par honneur, & par raison, & cela réussit presque toujours. On s'applique ensuite à leur apprendre la Langue, à bien

CHAP. VI.

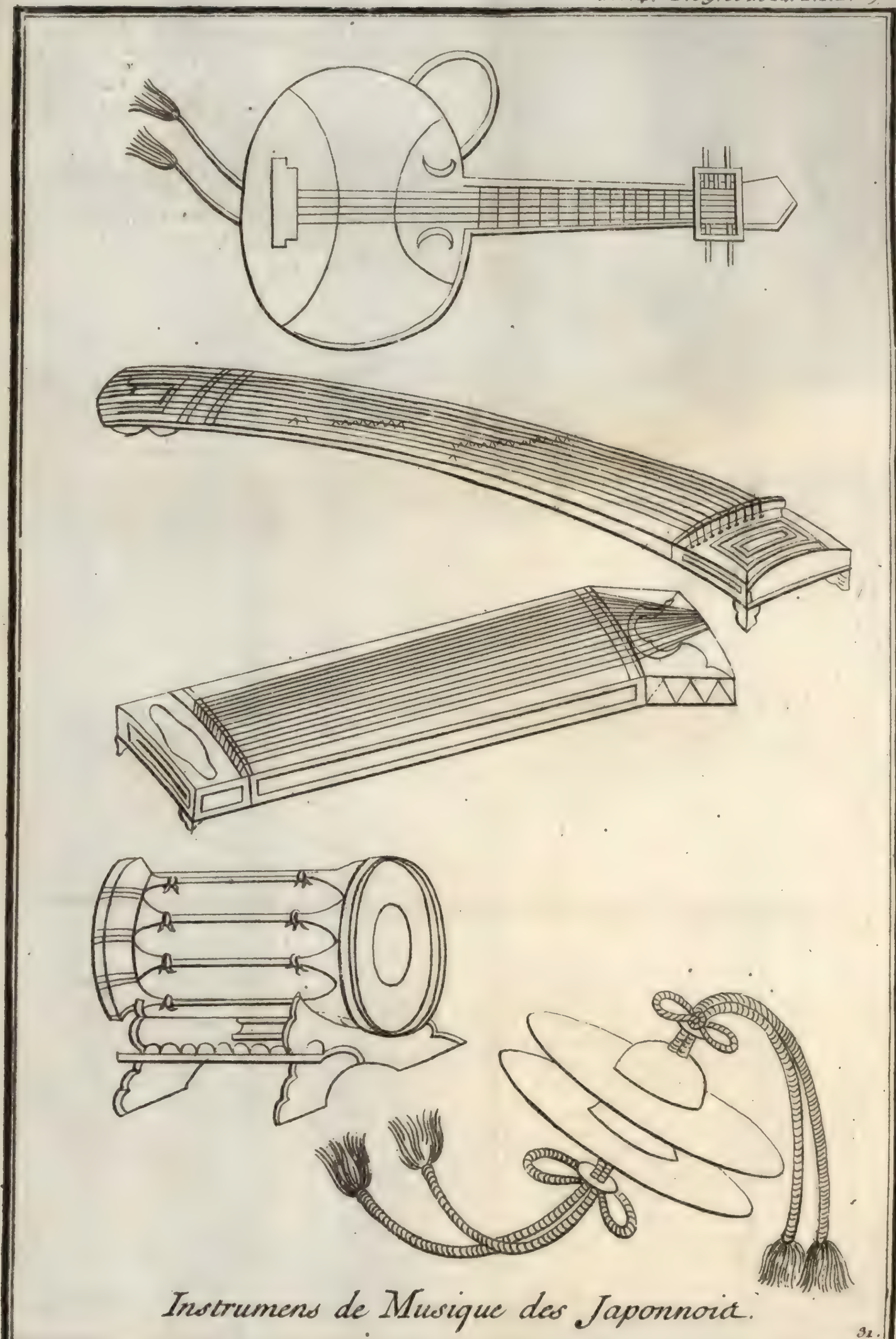
lire, à bien former les Caracteres, & à bien parler ; ils font de tout cela une étude sérieuse ; mais avant toutes choses, on les instruit de leur Religion, on leur apprend à discerner le vrai, & à raisonner juste ; ensuite on leur donne des leçons d'Eloquence, de Morale, de Poësie, & de Peinture ; & ceux qui ont le plus pratiqué cette Nation, conviennent qu'il en est peu, qui ayent plus de génie pour ces beaux Arts. Les Japonnois ont l'imagination belle, une grande penétration pour connoître le cœur humain, & un talent rare pour en remuer à leur gré tous les ressorts. Les Missionnaires, qui ont entendu leurs Prédications, ont avoüé que rien n'est plus touchant, plus pathétique, plus fini, plus dans le vrai goût de l'Eloquence, que ces discours, & qu'il est assez ordinaire de voir fondre en larmes tout l'Auditoire ; ils ajoûtent, que leur Poësie a des graces singulieres.

Ils réussissent ; sur-tout dans les Piéces de Théâtre. Ces Piéces sont distribuées en Actes & en Scenes comme les nôtres ; ils en tracent le Plan dans le Prologue ; mais ils ne disent rien du dénoüement afin de mieux surprendre les Spectateurs, & de les tenir toujours en suspens. Les Décorations sont belles, & accommodées au Sujet. Les intermédes sont des Ballets, ou quelque farce bouffonne ; mais tout est Moral dans leurs Tragédies & dans leurs Comédies. Le stile des premieres a de l'emphase, & de l'énergie ; les actions les plus héroïques, & sur-tout les prétendus Martyrs de leur Religion, en sont le sujet ordinaire. Ils ont aussi un goût de Peinture fort particulier & dans lequel ils excellent ; leurs pin-

T. 1. 4.° P. 59. et in 12. T. 1. P. 109.



Instrumens de Musique des Japonnois



Instrumens de Musique des Japonnois.

teau est fort délicat ; mais il paroît qu'ils s'appliquent peu aux Portraits ; ils se bornent à des Figures d'Oiseaux, de Fleurs, & autres semblables ; c'est toujours sur des feüilles de papier, qu'ils les tracent ; & il y a de ces feüilles, qui ont été venduës jusqu'à quatre mille écus d'or. Il faut pourtant avoüer, qu'on n'a rien vû de leur part en Europe, que de fort grossier en ce genre ; mais cela ne prouve pas absolument, qu'il y ait en ceci de l'exagération ; car on ajoûte, que ces sortes de Peintures se conservent dans les Cabinets avec un grand soin, & que ceux, qui les ont, en sont fort jaloux. Quant à leur Musique, elle est fort insipide, ils n'ont ni voix, ni méthode, ni aucun instrument, qui mérite qu'on en parle.

De leurs Livres, de leur Jurisprudence.

Ils font beaucoup de Livres, & ont de fort nombreuses Bibliothéques ; mais ces Livres ne traitent gueres, que de la Morale, en quoi ils sont grands Maîtres, de leurs Histoires, de la Religion, & de la Médecine. Ils n'en ont aucun sur la Jurisprudence ; ils ont néanmoins quelques constitutions, mais en petit nombre : en récompense elles sont très-bien faites, & très-exactement observées, parce que la moindre contravention est sévérement punie, qu'il n'y a point de grace à esperer, ni d'appel d'aucun Tribunal, lorsqu'il s'agit des Ordonnances de l'Empereur, ou des Loix Impériales. Les Princes, & les Grands de l'Empire, sont ordinairement à couvert de cette extrême sévérité : on se contente, lorsqu'ils sont convaincus de quelque malversation, de les bannir dans les deux Isles, dont j'ai parlé ou, si le crime est capital, on leur or-

CHAP. VI.

donne de ſe fendre le ventre, & toute leur Famille doit mourir avec eux, ſi l'Empereur ne leur fait point de grace. Cette exactitude rigoureuſe eſt plus capable de contenir le Peuple dans le devoir, que ne feroit le plus long Code ; d'ailleurs, les Princes, les Magiſtrats, & les Peres de Famille, décident ſouverainement ſur les Procès, qui naiſſent dans l'étenduë de leur Juriſdiction, & qui n'ont pû être accommodez par arbitrage. Si la Loi n'eſt pas préciſe en faveur de l'une des Parties, c'eſt le bon ſens qui préſide à ces Jugemens. Les Reſcrits de l'Empereur ſont exprimez en peu de mots ; jamais le Prince n'apporte de raiſon de ce qu'il ordonne, & pour l'ordinaire il ne détermine point la peine attachée à la contravention ; c'eſt aux Juges ſubalternes à le faire. On croit que ce ſtile concis, & cette maniere préciſe de l'Empereur, ſiéent bien à la Majeſté du Souverain ; c'eſt aſſez qu'il ſçache lui même ce qui l'oblige à porter la Loi. Ce ſeroit un crime de révoquer en doute ſon diſcernement, & la juſtice de ſes Arrêts.

Des Académies.

Les plus Sçavans des Japonnois en toute ſorte de Sciences, ſont les Miniſtres des Dieux ; ils tiennent toutes les Académies, & ils ſont ſeuls chargez de l'éducation de la jeuneſſe, qui demeure chez eux juſqu'à l'âge de quatorze ans ; on prétend néanmoins qu'ils en ſortent rarement avec leur innocence, & que leurs Maîtres leur apprennent autre choſe que les bonnes mœurs. Le nombre des Académies eſt fort conſidérable. S. François Xavier nous apprend dans ſes Letttres que de ſon tems, il y en avoit quatre aux environs de Méaco, dont chacune avoit bien trois à quatre mille

Ecoliers, & que ce n'étoit rien au prix de celle de Bandouë, la plus considérable de l'Empire. Les Personnes du sexe sont élevées de la même maniere dans les Communautez des Filles.

De l'Exercice des Armes.

Dès que les jeunes Gens sont de retour dans la Maison Paternelle, on leur fait faire leurs exercices. On commence par leur donner des Armes, qu'ils ne portent point jusques-là ; cela se fait en grande Cérémonie ; c'est une vraye Fête, qui fait sentir que la Guerre est la passion dominante de cette Nation. Ces jeunes Gens ont bien-tôt appris à manier les Armes, & ils le font avec une dextérité, qui leur est particuliere. Les Européens, qui leur porterent les Armes à feu, furent surpris de la facilité, avec laquelle ils apprirent à en user ; aussi est-il vrai de dire que tout Japonnois est né Soldat. Ces Insulaires ne sont jaloux que de leurs Armes, & ils ne les quittent que pour dormir ; encore les mettent-ils sur le chevet de leur lit ; ils tirent l'épée pour le moindre sujet ; mais cela n'est point permis dans les Villes, & ce Réglement, auquel on tient exactement la main, empêche bien des désordres.

De l'Histoire.

Les Fastes de l'Empire se composent dans la Cour du Dairy ; c'est l'occupation des Princes & des Princesses du Sang Impérial ; la plûpart en font des Copies, d'où l'on peut conclure, qu'on ne les imprime pas, si ce n'est après un certain tems. Jusques-là, on les garde fort soigneusement dans le Palais, & on ne les communique pas aisément aux Etrangers. C'est sans doute à cette réserve, qu'il faut attribuer le silence de nos Missionnaires sur l'ancienne Histoire d'un Pays, dont ils ne pouvoient pas

CHAP. VI.

douter que les différentes révolutions n'eussent pû faire la matiere d'un Ouvrage très-intéressant.

De la Médecine.

Les Japonnois sçavent mieux la Médecine que la Chirurgie ; il paroît même, qu'il n'y a au Japon aucun Chirurgien de Profession. Les Médecins sont tout à la fois Chirurgiens, Droguistes & Botanistes ; & un Valet les suit par tout avec une Cassette, où il y a douze Tiroirs, & dans chacun, cent quarante-quatre petits Sachets avec des Herbes, & des Drogues, dont ils prennent ce qu'il faut, puis ils les mêlent, & en composent les Remedes chez le Malade. Ce qu'ils ont de plus singulier, c'est la Science du Poulx ; ils la possedent dans un point de perfection, où nul autre Peuple n'est arrivé, si on en excepte les Chinois. On assûre, qu'après avoir considéré pendant une demie heure le Poulx d'un Malade, ils connoissent tous les Symptômes, & les causes de la maladie : ils ne fatiguent point leurs Malades de Remedes, mais on s'accommoderoit assez peu en Europe de la maniere, dont ils les traitent. Ils ne leur tirent jamais de sang, & ils ne leur donnent rien à manger, qui soit cuit ; par la raison, que l'estomach affoibli par la maladie, ne peut rien digérer, qui ne soit dans son état naturel. Ils ne leur refusent non plus rien de ce qu'ils demandent, persuadez que la Nature, toujours sage, malgré le dérangement des humeurs, ne désire rien, qui puisse lui être contraire. Leur plus grande attention est à prévenir les maladies, & ils sont convaincus que rien n'y contribuë davantage, que l'usage fréquent, & presque journalier du bain.

De la petite

On distingue au Japon trois sortes de petites

Vérole ; la premiere eſt celle, qui eſt ſi commune parmi nous, & ſi dangéreuſe, quand elle eſt traitée par les regles générales de la Médecine. La ſeconde, eſt ce que nous appellons la Rougeole. La troiſiéme eſt particuliere au Pays ; ce ſont des Puſtules aqueuſes, qui viennent peut-être, de ce que l'on n'uſe communément dans ces Iſles, que de boiſſons froides ; mais il ne paroît pas qu'aucune de ces maladies ſoit regardée comme fort ſérieuſe ; & ſi on en croit Kœmfer, on les traite toutes fort peu ſérieuſement. Selon ce Voyageur, on tient que pour en guérir, il ſuffit d'envelopper le Malade d'un Drap rouge. Il ajoûte que quand quelqu'un des Enfans de l'Empereur en eſt attaqué, non-ſeulement ſa Chambre & ſon Lit doivent être garnis de rouge ; mais que ceux, qui les approchent, doivent avoir des Habits de cette couleur. Juſqu'ici on avoit bien oüi dire, qu'il eſt des maux, qu'on guérit par l'imagination ; mais on ne ſçavoit point encore, qu'il en fût, qu'on pût guérir par les yeux.

CHAP. VI. Verole, & de ſes remedes.

J'ai parlé ailleurs des Bains chauds, & du peu de ſecours, que les Japonnois en tirent par un effet de leur impatience naturelle ; mais on peut dire que la plus grande partie de leur Médecine conſiſte dans l'application de deux remedes externes, à ſçavoir le Feu & l'Aiguille. Ce ſont méme comme deux Remedes généraux, qui tiennent chez eux la place de la Saignée, qu'ils ne connoiſſent point. Ils employent le premier contre les Obſtructions, qu'ils regardent comme la ſource de preſque toutes les maladies ; & le ſecond contre les vents, auſquels ils attribuent toutes les douleurs aiguës. Nous en traiterons quand nous parlerons de l'Hiſtoire naturelle.

Des deux remedes généraux pour la plûpart des maladies.

CHAP. VI.

Les Arts Méchaniques.

Les Arts Méchaniques sont fort cultivez au Japon. Il ne paroît pas que les Japonnois y ayent rien inventé ; c'est de la Chine, qu'ils les ont reçus presque tous, mais les Chinois les ont bien moins perfectionnez qu'eux. Tout ce qui sort des mains de nos Insulaires, est achevé. Rien n'est comparable à ce qu'ils font en matiere de Gravûre, de Dorure & de Ciselure, leur Papier est sans comparaison meilleur, que celui des Chinois, qui n'ont aussi jamais pû imiter la finesse & la propreté des Etoffes de Soye, que font surtout les Exilez des Isles de FATSISIO & de KAMAKURA. On connoît en Europe le prix de la Porcelaine du Japon, & on sçait que les Sabres y sont d'une trempe, a laquelle rien ne résiste ; il en est de même du Vernis : celui du Tonkin & de la Chine n'en approche point, & les Japonnois l'appliquent d'une maniere, qui leur est propre. Ils excellent aussi par-dessus tous leurs Voisins dans la composition de leurs boissons, & dans l'aprêt des viandes, & ils ont le secret de donner du goût aux choses les plus insipides. Sur la côte de KANAGAWA, à cinq ou six lieuës de Jedo, il se trouve une très-grande abondance, d'une certaine Algue de Mer, qui croît sur des Coquillages ; il y en a de deux sortes, l'une est verte & déliée, l'autre est rougeâtre, & plus large ; on les recueille, quand la Mer est basse & on en fait un manger délicieux. Après les avoir bien épluchées, on les met dans une Cuve d'eau fraîche, pour les laver ; on étend ensuite l'Algue verte sur une piece de bois, où on la coupe en petits morceaux, comme on fait le Tabac à fumer ; on la lave de nouveau, & on la jette dans un grand crible long de deux pieds, où l'on verse de l'eau

fraîche; au bout de quelque tems on l'en retire avec une espece de peigne fait de roseaux, & on la presse avec la main; en sorte qu'on en fait une pâte épaisse, dont on exprime toute l'eau, puis on la laisse sécher au Soleil. L'Algue rouge n'est pas si commune, & on ne la découpe point, comme la verte. Du reste on la prépare de même, & on en fait de petits gâteaux.

De leur adresse à travailler.

La délicatesse des petits Ouvrages du Japon n'est pas la moindre preuve de leur adresse dans les Arts Méchaniques. On a vû à Paris, il y a environ quarante ans, un de ces Ouvrages, qui y fut admiré comme un prodige, & jugé digne d'être mis en paralelle avec le fameux COLOSSE DE RHODES. C'étoit une Idole toute entiere, bien proportionnée, distincte en toute ses parties, assise dans une Niche, le tout fait avec la moitié d'un grain de Ris; l'autre moitié faisant une espece de piedestal; sur quoi la Niche & la Divinité étoient posées.

De la Culture des Terres, & du Commerce.

Mais le plus grand usage, que ce Peuple fait de son industrie, & de son application au travail, est dans la culture des Terres; il n'en laisse pas un seul pouce inutile, il leur donne une façon, qui les rend propres à tout ce qu'il veut leur faire porter, & il en tire tout l'avantage, qu'elles peuvent lui procurer; aussi y a-t-il dans toutes les parties, qui composent ce grand Etat, une si prodigieuse circulation par le Commerce, qu'il faut l'avoir vû pour en avoir une juste idée. Il n'est pas croyable combien les Ports, & jusqu'aux petits Havres, sont remplis de Navires, de Bateaux, & de Barques; combien on trouve dans les Provinces de Villes riches & marchandes. Quand on voit les

CHAP. VI.

côtes de la Mer, & les grandes Routes, on diroit que toute la Nation y est établie, ou en mouvement pour s'y rendre. Cependant il n'y paroît pas dans l'intérieur du Pays; les Campagnes sont peuplées, comme si les Villes étoient désertes, & les Villes fourmillent de monde, comme si les Campagnes étoient abandonnées. Tous travaillent, personne n'est oisif; & si on fait réflexion qu'en cela il n'y a point de différence de Saisons, on ne s'étonnera plus que ce Peuple se soit plûtôt prêté au Commerce étranger, qu'il ne l'a recherché; & l'on ne pourra s'empêcher d'avoüer qu'il a seul trouvé le secret, qu'il ne tient peut-être qu'à plusieurs autres de posséder; je veux dire, de se suffire à lui-même. Nous parlerons ailleurs plus en détail du Commerce & de l'Agriculture.

CHAPITRE VII.

Du Gouvernement Général & Particulier du Japon; de la Police des Villes; des Magistrats, & des Loix.

CHAP. VII.

Nature de ce Gouvernement, & le changement, qui s'y est fait.

LE Gouvernement du Japon a toujours été Monarchique; & fort absolu; tout y est réglé par la volonté du Souverain, lequel avant la grande révolution, qui a donné un nouveau Maître à l'Empire, étant originairement le Chef de sa Nation, le centre de la Religion, regardé lui-même en quelque façon comme un Dieu, & revêtu d'un droit incon-

testable à l'Apothéose, réünissoit en sa Personne tout ce qui peut fonder une autorité légitime, & sans bornes. Les choses ont changé depuis ; la force & la constitution du Gouvernement en ont été ébranlées ; le Japon a vû & voit encore aujourd'hui deux Maîtres ; l'autorité partagée a été d'abord affoiblie ; les Grands de l'Empire ont profité de ces divisions, & se sont érigez en Souverains ; la chûte du pouvoir suprême a coûté bien du sang, il n'en a pas moins coûté pour le relever ; enfin l'Empereur héréditaire est resté dégradé, il n'a plus qu'une ombre de Majesté ; mais comme on a toujours continué de l'encenser, & qu'il ne connoît plus gueres de la Souveraineré, que ce vain appareil, qu'on lui en a conservé, il s'en contente. Il n'est point descendu de son Trône, mais il n'y régne pas, & il voit avec une insensibilité, que l'habitude & la nécessité ont en quelque façon justifiée, un autre Trône élevé vis-à-vis du sien, moins idolâtré à l'extérieur, mais où toute la puissance réside ; celui, qui y est assis, est devenu le centre des affaires, & le premier mobile de ce grand Corps. Cette puissance usurpée a été légitimée par le tems ; ceux qui en ont été revêtus depuis un siecle & demi, après avoir par leur valeur, & leur politique subjugué toutes celles, qui s'étoient élevées à l'ombre de l'usurpation, ont conservé l'éclat extérieur de la Royauté à ceux, qu'ils en ont dépouillez ; pour donner un nouveau lustre à leur Cour, ils ont laissé à ces Princes le titre de Rois, mais ce sont des Rois de Théâtre, qui rampent aux pieds du Trône Impérial, & que leur Couronne ne garantit pas de la foudre.

Voilà en deux mots, quel a été dans les pre-

CHAP. VII.

niers tems, & quel eſt aujourd'hui l'état de cette puiſſante Monarchie, & une idée générale de la grande Révolution qu'elle a ſoufferte, & qui en a occaſionné bien d'autres. Jamais Pays n'a vû de plus ſangiantes Batailles ; mais s'il a eu plus qu aucun autre le malheur de voir ſes propres Provinces le Théatre des plus funeſtes cataſtrophes, on ne peut lui diſputer cette gloire, qui lui eſt propre, de n'avoir jamais été entamé par aucune Puiſſance Etrangere, & d'avoir triomphé de tous les Ennemis du dehors, qui l'ont attaqué, & que ſes Habitans ſont allé chercher juſques chez eux.

Du Gouvernement des Provinces & des Villes.

J'ai dit ailleurs, qu'il y avoit peu de Loix dans cet Empire ; mais les Princes ou Seigneurs, qui gouvernent les grandes Villes, & les Provinces ſous l'autorité de l'Empereur, ont dans chaque Ville un Officier, ou Magiſtrat, qui regle la Police, a la direction des affaires publiques, & exerce définitivement, & ſans recours à aucun Tribunal ſupérieur, la Juſtice Civile, & Criminelle, hors certain cas privilégiez, qui ſont du Reſſort des Gouverneurs ; mais toutes peuvent être portées d'abord au Conſeil d'Etat, où l'on juge ſuivant les Loix, les Arrêts imprimez, les Ordonnances de l'Empereur, & les avis des Juriſconſultes. Quant aux différends, qui ſurviennent entre les Particuliers, lorſque l'Etat n'y eſt point intéreſſé, ils ſe terminent plus ſouvent par la médiation des Arbitres choiſis de part & d'autre, que par la forme judiciaire, qui d'ailleurs ne peut être longue ni embarraſſée de procédure, parce que le Juge décide d'abord, & ordinairement ne ſuit point d'autre regle, que celle du bon ſens. La ſévérité du Gouvernement,

qui ne laisseroit pas impunie une injustice manifeste, encore moins l'oppression des foibles, & des petits; les surveilllans, qui éclairent les Magistrats, & le caractere de la Nation assez raisonnable; pour se rendre justice, mais trop libre pour se laisser opprimer, sans reclamer l'autorité des Loix, & qui parleroit assez haut pour se faire entendre jusqu'au Trône; tout cela prévient la plus grande partie des inconvéniens, qu'on pourroit craindre d'une forme de Justice si prompte; & d'un pouvoir si despotique; à quoi il faut ajoûter, que les Sentences de mort ne peuvent être exécutées sans un ordre du Conseil d'Etat.

Enfin, il est vrai de dire que la prudence, de ceux qui gouvernent, & leur affection pour le Peuple, sçavent prévenir jusqu'aux occasions de faire des fautes. Les Loix sont séveres, & d'autant mieux observées, que la plus légere transgression est toujours suivie de châtiments corporels, & quelquefois de peine de mort; mais elles sont fort sages, & toutes ont en vûe le bien Public. Aussi les exécutions sont-elles rares, si ce n'est à NANGAZAQUI, où la tentation présente de frauder les Droits du Prince, engage un grand nombre de Malheureux dans des fautes, qui ne sont jamais impunies, quand elles sont découvertes, & qu'il est difficile de dérober à la connoissance des Magistrats, & de leurs Officiers.

Des Sentences de mort.

Il faut pourtant convenir, que les Arrêts de mort ne sont pas toujours reçus avec autant de soumission, que les Jugemens en matiere civile; il n'est pas même aisé de se saisir d'un Criminel, qui a eu le tems de prendre ses mesures, & il y a quelquefois bien du

CHAP. VII.

ſang répandu, avant que de pouvoir mettre la main ſur un Homme, qui a pris le parti de ſe défendre; mais comme il ne peut gueres éviter de périr, du moins en ſe défendant, qu'il court même preſque toujours riſque d'être brûlé vif dans ſa Maiſon avec toute ſa Famille; que par ſa rébellion il attire avec lui dans l'abîme, où il ſe précipite, tous ceux, qui lui appartiennent, & qu'on a trouvé le ſecret d'attacher une ſorte d'infamie a cette réſiſtance, qui marque un amour de la vie, dont un Japonnois eſt cenſé deshonoré, ceux qui ſe piquent de courage, & ne veulent point paſſer par la main d'un Bourreau, ſe fendent le ventre, dès qu'ils ſont condamnez à mort, ou craignent de l'être: quelques-uns en reçoivent l'ordre du Prince, & c'eſt le ſupplice ordinaire des Grands, ſur-tout pour le crime d'Etat, quand on ne veut pas les traiter à la derniere rigueur.

Celui des petites Gens eſt la croix, ou le feu; on leur coupe auſſi quelquefois la tête; mais cela eſt plus ordinaire pour les Gentilshommes, & les Seigneurs. Alors quand on veut favoriſer le Coupable, on permet à ſon plus proche Parent de l'exécuter dans ſon Logis, & cette mort, qui n'a rien de diffamant pour celui qui la donne, deshonore auſſi moins celui qui la reçoit; il y a cependant toujours un peu de honte à mourir de la main d'un autre; la plûpart demandent la permiſſion de ſe fendre le ventre: & quand un Criminel l'a obtenuë, ou qu'il s'y eſt réſolu, de quelque maniere que ce ſoit, il aſſemble ſa Famille, & ſes Amis, ſe pare de ce qu'il a de plus précieux, fait un Diſcours éloquent ſur la ſitua-

tion, où il se trouve ; après quoi montrant un air tout-à-fait content, il se découvre le ventre, & s'y fait une ouverture en croix. Quelqu'odieux, que soit le crime qu'on a commis, ce genre de mort en efface la honte : on ne parle plus du Criminel, que comme d'un Brave, & sa Famille ne contracte aucune tache, ni ne peut être dépouillée de ses biens. Pour ce qui est des affaires Criminelles ordinaires, voici l'ordre des Procédures, qu'on y garde. Dès qu'un Particulier est accusé de quelque crime, ou malversation, son Affaire est portée d'abord devant le Conseil de la Ruë ; c'est-à-dire, devant L'OTTONA, ses Lieutenants, & les Chefs de Compagnie, dont nous parlerons ailleurs ; s'ils la trouvent trop embarassante, ils la renvoyent au Conseil Commun de la Ville, qui peut aussi pour la même raison s'en décharger, & de cette maniere, elle peut aller jusqu'aux Gouverneurs, dont les ordres adressez aux Habitans, passent aussi successivement par les mains de tous ces Officiers, avant que d'être signifiez au Coupable.

Du Gouvernement des Villes Impériales.

Mais autant que la maniere de rendre la Justice au Japon est simple, autant le Gouvernement des Villes, & des Provinces, est-il composé, & chargé d'un détail, & d'un cérémonial, qui doivent infiniment gêner un Peuple aussi vif, & aussi jaloux de sa liberté, que celui-ci. Les Souverains ont sans doute cru nécessaire d'en user ainsi, pour contenir des Sujets de ce caractere, & il y a bien de l'apparence que toutes les Villes sont gouvernées à proportion sur le même modele. Cela est vrai au moins des cinq Villes Impériales,

CHAP. VII.

qui ſont MEAGO, JEDO, OZACA, SACAI, & NANGAZAQUI ; (*a*) ainſi pour avoir une idée de la Police intérieure du Japon, il nous ſuffira d'entrer dans le détail de ce qui ſe paſſe à Nangazaqui, la ſeule Ville de cet Empire, dont on puiſſe avoir aujourd'hui quelque connoiſſance.

Des Gouverneurs Géneraux.

Chaque Ville Impériale a deux Gouverneurs, dont l'un réſide à la Cour de Jedo, tandis que l'autre eſt dans ſon Gouvernement, & c'eſt la volonté de l'Empereur, qui régle le terme du ſéjour de l'un & de l'autre ; mais depuis l'année 1688. Nangazaqui a trois Gouverneurs, dont il y en a toujours deux, qui réſident en Cour, & pour l'ordinaire tous les ſix mois l'un des deux va relever le troiſiéme, qui eſt à Nangazaqui. Au reſte, les Familles de tous ces Seigneurs ne ſortent jamais de la Capitale ; ce ſont des ôtages, qui répondent au Prince de leur fidélité : on aſſûre de plus, que tout le tems, qu'un Gouverneur eſt en exercice, aucune Femme ne peut approcher de ſon Palais ; mais je ne trouve nulle part la raiſon de cet uſage.

Les appointements de ces Gouverneurs ne ſont pas conſidérables, ils ne paſſent jamais dix mille *Taëls* ; mais les profits caſuels ſont immenſes ; & l'on s'enrichiroit pour toujours dans ces Places, ſi les préſens, qu'il faut faire à l'Empereur, & aux Grands de la Cour, n'abſorboient une bonne partie de ce caſuel. D'ailleurs, la dépenſe de la Maiſon de ces Gouverneurs va très-loin ; ils ont en premier lieu deux ou trois Majordomes, ou Intendants,

(*a*) On écrit Nagazaqui, mais on prononce Nangazaqui.

qui pour l'ordinaire ſont Gens de Condition. En ſecond lieu, ils ont dix Officiers principaux, qu'ils doivent conſulter dans les Affaires importantes & dont l'emploi eſt d'exécuter les ordres, qui leur ſont donnez journellement, ſoit qu'il s'agiſſe d'Expéditions Militaires, ou d'Affaires civiles. On les envoye auſſi en Ambaſſade auprès des Rois & des Seigneurs de Province, & alors ils ont une ſuite très-nombreuſe.

Après ces dix Officiers, il y en a trente d'un ordre peu inférieur, & dont les fonctions ſont aſſez peu différentes. Autrefois les uns & les autres étoient nommez par l'Empereur, de qui ils recevoient leurs appointements, & de tems en tems, quelques ordres particuliers, qu'ils exécutoient ſans aucune dépendance des Gouverneurs, auprès deſquels ils étoient plutôt regardez comme des Surveillants, que comme des Subalternes; mais l'abus, que quelques-uns firent de cette indépendance, ſujette à de grands inconvéniens dans une Ville auſſi commerçante, que l'eſt NANGAZAQUI, a fait que l'Empereur, en y établiſſant un troiſiéme Gouverneur, lui a donné, & à ſes Collégues, le droit de ſe choiſir eux-mêmes leurs premiers Officiers, & a augmenté conſidérablement leur autorité ſur eux; & non-ſeulement ils ſont nommez par les Gouverneurs depuis ce tems-là, mais c'eſt encore d'eux, qu'ils reçoivent leurs appointements.

Le nombre des Officiers du troiſiéme ordre, des Gardes & des Domeſtiques de ces Gouverneurs, eſt incroyable, & l'on n'entre point dans leur Palais, qu'on ne s'imagine entrer

chez un Souverain ; leur train est magnifique ; & ils ne vont jamais à la Cour, qu'avec un cortege de plusieurs milliers de Personnes. L'autorité des Gouverneurs de NANGAZAQUI s'étend, non-seulement sur les Habitans de la Ville, mais aussi sur les Etrangers, qui y font actuellement leur Commerce, c'est-à-dire, sur les Chinois, & les Hollandois. On peut bien juger que ce n'est point là une des moindres sources de leurs profits ; car outre que cette autorité est sans bornes, & qu'elle comprend le droit de vie & de mort, rien n'y est soustrait de ce qui concerne le Commerce. Les causes des Chrétiens sont aussi de leur ressort, & en quelqu'endroit, qu'on en découvre quelqu'un, on l'améne dans les Prisons de NANGAZAQUI.

CHAP. VII.

Des Magistrats annuels.

Tous les Gouverneurs Impériaux président à un Conseil composé de quatre Magistrats, qu'on nomme les Anciens, & qui étoient effectivement choisis autrefois parmi les plus vieux Habitans ; mais ces Charges sont devenuës en quelque façon héréditaires : on nomme tous les ans un de ces quatre Magistrats, qui s'appelle LE GARDIEN, ou LE SURVEILLANT. Son Emploi est d'informer les Gouverneurs de ce qui se passe d'important, de faire le rapport des grandes Affaires, qui doivent se traiter dans le Conseil ; & au cas qu'il survienne quelque différent entre lui & ses Collégues, c'est à lui à porter l'Affaire devant le Tribunal de l'Empereur, ou avec le consentement de ce Prince, d'en remettre la décision aux Gouverneurs.

Autrefois les quatre Magistrats, ou *Anciens* de NANGAZAQUI, dépendoient immédiate-

ment du Conſeil d'Etat, & en recevoient leurs Proviſions. Ils joüiſſoient auſſi du Privilege de porter leurs cimeterres comme les Grands de l'Empire, & de ſe faire précéder d'un picquier; mais à meſure que le pouvoir & la dignité des Gouverneurs de cette Ville ont crû, les Magiſtrats annuels ont vû leur autorité renfermée dans des bornes plus étroites, & les marques d'honneur, qui les diſtinguoient, s'évanoüir. On leur a ôté juſqu'au droit de choiſir les Officiers de la Bourgeoiſie, & celui de régler les Taxes; en un mot, on les a réduits à peu de choſe. Cependant lorſque celui, qui a exercé la Charge de *Gardien*, a fini ſon tems, il va à la Cour de Jedo pour y ſaluer l'Empereur, & pour porter au Conſeil un Mémoire contenant ce qui s'eſt paſſé dans la Ville durant le tems de ſon adminiſtration.

De leurs Subalternes.

Ces Magiſtrats ont leurs Subdéléguez, appellez OTTONAS, qui ſont comme des Juges de Police, ou des Capitaines & des Commiſſaires de Quartiers. Les DSIOJOSIS viennent après, & ſont pour les Affaires de dehors: ils ont ſous eux quatre Officiers, qu'on change tous les ans, & dont la fonction eſt d'être en même-tems auprès des Gouverneurs comme les Répondans des quatre Anciens. Les Gouverneurs s'en ſervent auſſi pour faire ſçavoir leurs volontés aux OTTONAS, aux DSIOJOSIS, & aux Interprétes pour les Etrangers. Ces derniers Emplois ſont fort délicats & fort pénibles, & demandent beaucoup de prudence & de circonſpection; toutefois ils ſont peu lucratifs. Les DSIOJOSIS même, n'ont que des appointements fort modiques; mais c'eſt de

CHAP. VII.

l'Empereur, qu'ils les reçoivent, & cela leur donne un grand relief, & un certain air de distinction, qu'ils soutiennent, dit Kœmpfer, avec une somptueuse Pauvreté. Ce sont-là les principaux d'entre les Officiers municipaux, ils n'ont point de lieu marqué pour s'assembler : & lorsqu'il est nécessaire, qu'ils se trouvent ensemble, c'est chez le *Gardien*, qu'ils tiennent Conseil. Ce Magistrat préside partout, où les Gouverneurs ne sont pas.

Des bas Officiers.

Les Japonnois nomment *Messagers de Ville*, ce que nous appellons *Sergens* & *Archers*, car ils confondent les fonctions de ces deux Emplois. Ces Messagers ont été long-tems sous les ordres des *Anciens* ; présentement ils sont au service des Gouverneurs : ils forment une Compagnie composée d'environ trente Familles, qui demeurent dans une Rue, à laquelle on a donné leur nom (a). On augmente quelquefois leur nombre à NANGAZAQUI selon les besoins, & l'on a bâti exprès dans cette Ville une seconde Ruë, qui est destinée à ces nouvelles levées. La plus ordinaire occupation de ces Gens-là, est de poursuivre & d'arrêter les Criminels : on s'en sert même quelquefois pour les Exécutions, surtout quand il s'agit de couper la tête ; ils sont fort adroits à désarmer un Homme, ils portent toujours sur eux une corde ; & quoiqu'au fonds leur Office soit méprisé, ils sont réputez Nobles, & ils ont droit de porter deux Sabres, comme les Gentilshommes.

La profession la plus vile au Japon, est celle des *Tanneurs*, parce que c'est à eux, non-

(a) Le TSIOOSIMATS.

Chap. VII.

ſeulement à écorcher le Bétail, quand il eſt mort, à préparer & à tanner les Cuirs, mais encore à faire l'Office de Bourreaux; auſſi vivent-ils ſéparez du Commerce des autres Hommes. Ils demeurent tous enſemble dans une eſpéce de Fauxbourg peu éloigné de la Place, où ſe font les Exécutions, laquelle eſt toujours à l'extrémité Occidentale des Villes, aſſez près du grand chemin. Ceux qui tiennent des Maiſons de débauche, ſont obligez de leur prêter leurs Domeſtiques, quand ils en ont beſoin. Le moins lucratif de tous les Emplois publics, eſt celui de *Sonneur*; il eſt chargé de marquer toutes les heures, en frappant ſur une Cloche, qu'on entend par toute la Ville.

Du Détail de la Police de l'Ottona.

J'ai dit, que le principal Officier de la Police eſt l'Ottona; chaque Ruë a le ſien, dont le ſoin eſt, que l'on faſſe bonne garde pendant la nuit, & que les ordres des Gouverneurs & des premiers Magiſtrats ſoient ponctuellement exécutez. Il tient un Regiſtre, où ſont écrits tous les noms de ceux, qui naiſſent dans la Rue, qui meurent, ou ſe marient, qui vont en Voyage, ou qui changent de quartier; leur condition & leur Religion y ſont auſſi marquées. S'il s'éleve quelque conteſtation parmi les Habitans de ſon quartier, il appelle les Parties pour eſſayer de les accommoder, mais il ne peut pas les y contraindre; il punit les fautes légeres, en mettant les Coupables aux arrêts, ou en priſon. Il doit encore obliger les Habitans à prêter main-forte, pour arrêter les Criminels pourſuivis par la Juſtice; & quand on en a arrêté quelqu'un, il le fait mettre aux fers en

CHAP. VII.

attendant les ordres des Magistrats supérieurs, devant qui il doit porter toutes les Affaires criminelles, & les civiles mêmes, qui passent le pouvoir de sa Charge ; en un mot, il est responsable de tout ce qui arrive dans son quartier. Ce sont les Habitans mêmes de la Ruë, qui les choisissent, & ce choix se fait à la pluralité des voix ; mais il faut qu'il ait l'agrément des Gouverneurs, avant que de prendre possession de son Emploi, ou plutôt, on présente aux Gouverneurs les noms de ceux, qui ont eu le plus de suffrages, & dans ce nombre, il choisit celui qu'il veut. Le salaire de l'OTTONA est le dixiéme du Trésor de la Ruë ; & ce Trésor à NANGAZAQUI, est ce qui revient d'une somme, qu'on leve sur les Marchandises étrangeres.

De leurs Commis, des Compagnies des Habitans.

Chaque Ottona a trois Commis, ou Lieutenans ; outre cela, tous les Habitans d'une Ruë sont partagez en Compagnies de cinq Hommes, mais on n'y reçoit que les Propriétaires des Maisons ; & comme ils ne sont pas le plus grand nombre, une Compagnie de cinq a quelquefois jusqu'à quinze Familles, qui en dépendent. Les Locataires sont encore exempts des Taxes, & autres impositions, qui se mettent sur les Maisons, mais non pas de la Garde & de la Ronde, qu'ils sont obligez de faire en personne, ou de faire faire pour eux ; ils n'ont voix ni active, ni passive dans les Elections des Officiers de la Ruë, & ils ne peuvent pas prétendre d'entrer en partage de de l'argent public. D'ailleurs les Loyers sont considérables ; ces Loyers se payent tous les Mois, & l'estimation se fait suivant le nombre des nattes, qui couvrent les Planchers des Ap-

partemens. Pour revenir aux Compagnies de cinq, chacune a ſon Chef, lequel a inſpection ſur les quatre autres : il eſt même reſponſable de leur conduite, & partage avec eux les châtimens de leurs fautes.

CHAP. VII.

Des autres Officiers des Ruës.

Le Greffier, ou Secrétaire eſt encore un des Officiers des Ruës ; ſon emploi eſt d'écrire, & de faire publier les ordres, que l'Ottona donne aux Habitans, d'expedier les Paſſeports, les Certificats, & les Lettres de congé, de tenir les Livres & les Journaux de l'Ottona, qui contiennent la Liſte de toutes les Maiſons du Quartier, les noms de ceux qui les habitent, leur âge, leur profeſſion, leur Religion, les noms de ceux, qui meurent, la datte & le genre de leur mort, des témoignages authentiques touchant la Religion, qu'ils ont profeſſée en mourant ; en un mot, un détail infini de tout ce qui ſe paſſe dans l'étenduë de ſon quartier. Après le Secretaire, eſt le *Garde des Joyaux*, ou le *Tréſorier*. Cet Officier eſt le Dépoſitaire de l'argent public, & il en rend compte à ceux, qui ſont prépoſez pour cela. Tous les Habitans ſont Tréſoriers à leur tour pendant une Année, le dernier des Officiers de quartier eſt le *Meſſager* ; c'eſt à lui à informer l'Ottona, ſi quelqu'un meurt ou quitte la Ruë, & généralement de tout ce qu'il importe à ce premier Officier de ſçavoir : il lui remet auſſi les Requêtes des Habitans & les Certificats, que ceux-ci ont reçus des Chefs de Compagnie : il recueille l'argent, que chacun contribuë pour le préſent, qui ſe fait en certain tems aux Gouverneurs ; & aux principaux Magiſtrats, enfin il porte aux Chefs de Compagnie tous les Ordres, dont on le charge : & il les pu-

blie dans la Ruë, dont il eſt le Meſſager.

CHAP. VII.

Des Rondes, ou du Guet.

On fait toutes les Nuits deux rondes dans chaque Rue : les Habitans font la premiere en Perſonne tour à tour, trois Hommes à chaque fois ; ils ont une eſpece de Loge au milieu de la Ruë, ou au Carrefour, apparemment pour s'y retirer en cas de mauvais tems. Les jours ſolemnels, & toutes les fois, que les premiers Magiſtrats le trouvent néceſſaire, ce Guet dure tout le jour ; on le double même lorſqu'il y a quelque choſe à craindre, & en ce cas, l'Ottona y aſſiſte lui-même accompagné d'un de ſes Lieutenans, & chacun s'acquitte d'autant plus exactement de ſon devoir, que tous ſeroient ſévérement punis, s'il arrivoit le moindre déſordre. D'un autre côté, ce ſeroit un Crime capital, que d'inſulter cette Garde, ou de lui faire la moindre oppoſition. La ſeconde ronde eſt celle de la Porte ; elle eſt ſurtout établie pour prévenir les accidens du feu, & contre les Voleurs, & elle eſt composée de deux Hommes du bas Peuple : ils ſe tiennent ſéparément aux deux extrémitez de la Ruë, & marchent de tems en tems l'un vers l'autre. Il y a d'autre Gardes & d'autres Rondes à NANGAZAQUI, & dans les Villes Maritimes le long de la Côte, & à bord des Navires, & tous ſont obligez pendant la nuit de frapper ſouvent deux morceaux de bois, l'un contre l'autre, pour faire voir qu'ils ne dorment pas ; de ſorte que c'eſt aux dépens du repos des Habitans, qu'ils veillent à leur ſûreté.

Les Répondans ſont punis pour les Coupables.

Ce qu'il y a de fâcheux dans cette Police, & ce qui produit peut-être autant d'inconvéniens, qu'on en a voulu éviter, c'eſt que ceux, qui doivent veiller ſur les autres, ſont

ſouvent punis pour eux ; & comme aucun délit n'eſt puni par des peines pécuniaires, ſur ce principe, qu'il ne doit point y avoir de diſtinction entre les Pauvres & les Riches, lorſqu'il s'agit de l'intérêt public ; on voit aſſez ſouvent pour des fautes aſſez légeres, des Perſonnes condamnées au banniſſement, ou à une Priſon perpétuelle, à la confiſcation de tout leur Patrimoine, ou à la privation de leurs Emplois, ce qui eſt ſans doute exceſſif, ſur-tout, quand on n'eſt pas perſonnellement coupable. Rien n'eſt cependant plus ordinaire, car les Officiers des Ruës répondent pour les Chefs des Famille, les Chefs de Famille pour tous ceux qui les compoſent, les Propriétaires pour les Locataires, les Maîtres pour leurs Domeſtiques, les Compagnies ſolidairement pour chacun de leurs Membres, les Voiſins les uns pour les autres, & quelquefois les Enfans pour leurs Peres & Meres. Il eſt vrai qu'en les condamnant, on a égard à tout ce qui peut diminuer la faute, à la condition du Criminel, & à la portion de la peine, que chacun doit porter, quand pluſieurs ſont punis pour un ſeul.

Des viſites fréquentes, qui ſe font.

J'ai dit que les Ruës ont des Portes à toutes les Avenuës, & qu'elles demeurent fermées toutes les nuits : on les ferme auſſi pendant le jour pour des ſujets aſſez légers ; mais on le fait toujours à Nangazaqui au départ des Navires étrangers, & cela pour empêcher les Habitans de s'y embarquer, ou de frauder la Doüanne. Outre cela, dès qu'un Vaiſſeau ſe diſpoſe à mettre à la Voile, & juſqu'à ce qu'on l'ait perdu de vûë, on fait de très-exactes recherches dans tous les Quartiers pour voir s'il

n'y manque personne. Le Messager appelle tous ceux de la Ruë, dont il a les noms, & il faut se présenter dès qu'on est nommé. Si dans les tems suspects quelqu'un veut passer d'une Ruë à une autre pour vaquer à ses affaires, il lui faut un Passeport d'un Magistrat, & un Homme du Guet l'accompagne par-tout, où il veut aller.

Ce qui se [illegible] qu'on [illegible] de Quartier.

Si un Habitant veut quitter la Ruë, où il demeure, il doit d'abord s'adresser à l'Ottona de celle, où il veut aller loger, lui présenter une Requête, lui exposer les raisons, qui le portent à changer de logis; & accompagner son Placet d'un Plat de Poisson. L'Ottona, avant que de lui répondre, s'informe de sa conduite, de son caractere, de sa Profession, puis il envoye son Messager à chaque Habitant de son Quartier, pour sçavoir s'il veut bien consentir à recevoir le nouveau Sujet, qui se présente. Si quelqu'un d'eux s'oppose à sa réception, ou a quelque reproche à lui faire, par exemple, qu'il est adonné à l'yvrognerie, qu'il est d'une humeur querelleuse, ou enclin à quelque autre vice; la Requête est rejettée; mais pour obtenir ce qu'il desire, il faut encore qu'il demande au Greffier de la Ruë qu'il quitte, un Certificat de ses vie & mœurs, & des Lettres de Congé, qui doivent être signées de son Ottona; il les remet ensuite au Messager, qui les porte à l'Ottona de l'autre Ruë, lequel prend aussi-tôt le Suppliant sous sa protection, & l'incorpore parmi les Habitans de sa Ruë; il commence aussi de ce moment à répondre de lui, mais non pas pour le passé.

Le nouvel Habitant, dès que son nom est

inſcrit ſur le Regiſtre du Quartier, où il va demeurer, commence par régaler la Compagnie, dont il eſt devenu un des Membres, & quelquefois il invite à ce repas toutes les autres Compagnies de la Ruë : il doit enſuite vendre ſon ancienne Maiſon, & il ne le peut ſans avoir le conſentement unanime de tous les Habitans de la Ruë, où elle eſt ſituée, & qui peuvent s'y oppoſer par rapport à l'Acheteur, qu'ils ne connoiſſent point, ou qui ne leur convient pas. Si on ne lui fait ſur cela aucune difficulté, rien ne l'arrête plus ; mais l'Acheteur doit payer un droit, qui eſt ordinairement de huit pour cent, & quelquefois du douziéme du prix, dont il eſt convenu avec le Vendeur. Cette ſomme eſt miſe dans le Tréſor public au profit commun des Habitans ; une partie leur en eſt diſtribuée également ; l'autre ſert à un grand repas, où apparemment tous les Officiers du Quartier ſont conviez. Le nouvel Habitant fait enſuite & reçoit les viſites de tous ceux de ſon Quartier ; tous lui font offre de leurs ſervices, l'aſſûrent de leur amitié, & lui promettent toutes ſortes de ſecours dans le beſoin.

Les meſures qu'on doit prendre, quand on veut faire un Voyage.

Lorſqu'un Habitant a un voyage à faire, il commence par prendre un Certificat du Chef de ſa Compagnie, ou s'il n'eſt pas Propriétaire de la Maiſon, où il demeure, de celui dont il eſt Locataire. Dans ce Certificat il eſt dit, qu'un Tel ſe diſpoſe à partir pour telle ou telle affaire, & qu'il ſera de retour dans tel tems. Cet écrit paſſe par les mains de preſque tous les Officiers de la Ville, qui y appoſent leur Sceau, & tout cela ſe fait *gratis*, à la réſerve de ce qu'il faut au Meſſager, pour

CHAP. VII.

le Papier qu'il fournit. Il faut que ce Papier se paye beaucoup plus cher qu'il ne vaut, puisque cette taxe fait une partie des Emolumens du Messager.

Précautions pour empêcher les querelles.

S'il s'éleve dans une Ruë quelque querelle, les voisins les plus proches sont obligez d'abord de séparer les Combattans; car si l'un d'eux venoit à être tué, non seulement l'autre le payeroit de sa tête, n'eût-il fait que se défendre, mais les trois Familles les plus voisines de l'endroit, où le Meurtre auroit été commis, seroient obligées de garder leur Maisons pendant plusieurs Mois; on ne leur donneroit que le tems de faire des Provisions pour tout ce tems-là, après quoi leurs Portes & leurs Fenêtres seroient condamnées; tous les autres Habitans de la Ruë auroient aussi leur part au châtiment, ils seroient condamnez à de rudes Corvées, plus ou moins longues à proportion de ce qu'ils auroient pû faire pour prévenir les suites de la querelle. Les Chefs de Compagnie sont toujours plus rigoureusement punis, que les autres; & si un des Membres de leur Compagnie se sauve des mains de la Justice, ils en sont responsables. Tout Homme, qui met le Sabre, ou le Poignard à la main, quand bien même il n'auroit pas touché celui, à qui il en voudroit; est condamné à la mort, s'il est dénoncé.

Ce qui se passe à la mort d'un Habitant de chaque Ruë.

Lorsque quelqu'un meurt, les Membres de la Compagnie, dont il étoit, ou à laquelle il appartenoit, sont priez d'assister à sa mort, pour rendre témoignage qu'elle n'a rien que de naturel, & que le Mourant n'étoit pas Chrétien; mais ce dernier article n'est en usa-

ge qu'à Nangazaqui ; & dans quelques autres endroits du Ximo. Si-tôt que le Malade a rendu les derniers soupirs, les Assistants visitent soigneusement le Cadavre, pour voir, s'ils ne trouveront aucune marque de mort violente, ou de Christianisme ; & s'ils ne voyent rien, qui puisse faire naître le moindre soupçon, ils en donnent un Certificat signé de leur main, & scellé de leur cachet, lequel est porté au premier Magistrat en exercice.

Des Taxes.

On leve peu de Taxes sur les Habitans des Villes, & on ne les leve que sur les Propriétaires des Maisons ; tous les autres n'étant point regardez comme vrais Citoyens, sont exempts des Taxes foncieres & de plusieurs autres Charges, quoiqu'ils fassent toujours le plus grand nombre. Or voici les Taxes qu'on leve sur les Habitans des Villes, 1°. Une Taxe fonciere levée au nom de l'Empereur, au huitiéme mois de l'Année, sur toutes les Personnes, qui ont des Maisons, ou des Terreins en proprieté dans l'enceinte d'une Ville, le tout à proportion de la longueur seulement : on n'a égard à la profondeur, que quand celle d'une Maison excéde quinze brasses ; mais alors l'excédent ne fût-il presque pas sensible, on paye le double. 2°. Une espéce de contribution volontaire, mais dont personne n'oseroit s'exempter, pour faire un présent au Gouverneur ; elle n'est levée non plus que sur les Propriétaires des Maisons ; mais elle est particuliere à Nangazaqui, aussi-bien que quelques autres, dont le produit est employé en l'honneur des Dieux, & pour lesquelles on ne force personne ; elles ne reviennent que tous les sept ou huit ans, parce qu'il n'y a

CHAP. VII.

chaque année qu'un certain nombre de quartiers, qui y contribuent. On oblige ſeulement les Propriétaires des lieux de débauche, à donner tous les ans une certaine ſomme. Ainſi il n'y a proprement, qu'une Taxe Impériale, qui ſe leve réguliérement chaque année. Dans les autres Villes, qui ne ſont pas du Domaine, elles ſe lévent au nom des Princes, dont elles dependent immédiatement. Meaco ſeul eſt exempt de toute impoſition, en vertu d'un Privilége, qui lui fut accordé par l'Empereur TAYCO-SAMA.

Du Gouvernement des Villages & de la Campagne, & des levees qui s'y font au nom de l'Empereur.

On peut juger de la maniere, dont les Villages & les Bourgs ſont gouvernez, & des levées qui s'y font, par ce qui ſe pratique dans le Territoire, qui releve immédiatement de Nangazaqui : ce Territoire qui eſt à peu près ce que nous appellons la *Banlieuë*, eſt borné par les Montagnes voiſines, & l'adminiſtration en eſt confiée à un Officier, qui y leve le Droit annuel ſur le ris, ſur le froment, & en général ſur toutes les productions des Terres cultivées. Pour le Terrein, qui eſt planté d'Arbres fruitiers, ou employé en jardinages, le Droit ſe paye en argent, & le tout ſe monte à un peu plus de la moitié de la récolte. Le Fermier doit porter dans les Magaſins de l'Empereur, ce qui en doit revenir à ce Prince. L'évaluation en eſt faite par des Experts, qui, avant la moiſſon, vont examiner les Champs, & faire leur eſtimation par conjecture ; quelquefois, lorſque la Récolte promet plus qu'à l'ordinaire, ils font couper & battre ce qui ſe trouve dans une braſſe de Terrein en quarré, & ſur cela ils eſtiment ce que toute la Terre doit rapporter

au Prince. Les Bois payent une rente fonciere à proportion de leur étenduë, & de la bonté du Terroir. CHAP. VII.

J'ai dit, que les Villes de Meaco, Jedo, Ozaca & Sacay, ont chacune deux Gouverneurs, dont l'un est toujours à la Cour, tandis que l'autre remplit les fonctions de sa Charge; mais il paroit que les Gouverneurs de Meaco ne sont pas aussi astraints que les autres à cet usage: au moins Kœmpfer nous assûre qu'ils ne sont obligez d'aller a la Cour de l'Empereur, qu'une fois tous les trois ans. A Ozaca, les Gouverneurs sont aussi chargez de la Banlieuë. Enfin il y a quelques autres différences peu considérables dans la Police de ces Villes; mais si elles peuvent occuper utilement les momens perdus d'un Voyageur, elles ne m'ont point paru assez intéressantes, pour arrêter un Historien, & je n'ai peut-être déja que trop appuyé sur ces détails.

CHAPITRE VIII.

Des DAIRYS, ou Empereurs héréditaires du Japon. De l'état présent de leur Cour, & de l'hommage que leur rend le CUBO-SAMA.

CHAP. VIII.

NOus avons vû au commencement de ce Livre, & nous verrons encore mieux dans le dixiéme Chapitre, lorsque nous traiterons de la Religion des Japonnois, que ces Insulaires distinguent trois Dynasties de leurs

CHAP. VII.

Empereurs. Les deux premieres ſont viſiblement fabuleuſes ; mais il n'en eſt pas ainſi de la troiſiéme, dont la naiſſance eſt l'époque fixe & certaine de la Fondation de cet Empire. Elle commence ſix cents ſoixante ans avant JESUS-CHRIST, en la cinquante-huitiéme année du trente-cinquiéme Cycle des Chinois, avec le regne de SYN-MU, qui étoit pour lors âgé de ſoixante-dix-huit ans. Il eut, diſent les Japonnois, trois Freres aînez, qui régnerent avant lui ; mais leurs regnes furent ſi obſcurs, qu'on ne les compte pas, c'eſt-à-dire, que l'origine de ce Fondateur de la Monarchie Japonnoiſe, eſt dans le vrai fort incertaine ; & c'eſt apparemment faute de bons Mémoires ſur ce qui la regarde, qu'on lui donne pour Pere le dernier des Demi-Dieux, qui compoſent la ſeconde Dynaſtie.

Les titres des DAIRYS.

Quoiqu'il en ſoit, SYN-MU fut le premier, qui commença à policer les Japonnois, leſquels, ſelon toutes les apparences, étoient avant lui de vrais Sauvages. Son regne fut long, quoiqu'il eût commencé tard à régner ; & il laiſſa le Trône bien affermi à ſes Succeſſeurs, dont la ſuite Chronologique eſt autoriſée d'une Tradition, qui ne varie point, & de Faſtes, qui ſont regardées comme inconteſtables. C'eſt pour cette raiſon, qu'on a donné à ce Prince le titre de NIN-O, qui veut dire, *le plus grand de tous les Hommes* ; on lui a encore donné celui de MIKADDO, qui eſt comme un diminutif de celui de MIKOTTO, que l'on attribuë aux Empereurs des deux premieres Dynaſties. On prétend même qu'il étoit revêtu d'un pouvoir ſurnaturel, & preſque divin ; ce qui ſe voit par les

noms magnifiques, qu'il portoit, & qui ont passé à ses Successeurs, tous sortis de son sang. Les principaux, sont Vo, ou (a) Oo Dai, qui signifie *la Race élevée.* Ten-Oo, *Prince celeste*, Tai, Ten-Sin, Mikaddo, Dao, ou Dairy, qui veulent dire *le Fils du Ciel*, *Empereur*, *Prince*, *Grand*, ou *Seigneur.* Enfin, après leur mort, ils sont mis au rang des Dieux Camis, ce qui les a toujours fait regarder, comme des Personnes sacrées. C'en étoit assez pour les maintenir dans le pouvoir suprême, si les passions n'étoient pas plus fortes que la Religion dans l'esprit de la plûpart des Hommes; ils en ont donc été dépoüillez de la maniere, que nous verrons bien-tôt. Je vais en attendant marquer en peu de mots, sur quel pied ils sont aujourd'hui.

Culte superstitieux, qu'on rend à leur personne.

Après ce que nous avons dit de l'Origine prétenduë de ces Princes, il ne faut pas être surpris; si on leur rend une espéce de culte religieux. Il semble même, que ce culte ait augmenté à proportion, que leur autorité a diminué. On a voulu sans doute les dédommager par des honneurs divins de l'obéissance, qu'on cessoit de leur rendre. Ce qui est certain, c'est qu'il étoit impossible, qu'ils fussent idolâtrez, comme ils le sont maintenant, lorsque le soin des Affaires les occupoit, qu'ils étoient obligez de se transporter dans les Provinces de leur Empire, où ils jugeoient leur présence nécessaire, & qu'on les voyoit à la

(a) Les noms propres des Japonnois, qui commencent par un O, se prononcent presque comme s'il y avoit Vo, d'où vient qu'on prononce Vosaca, Voxu, Vomi, pour Osaca, Oxu, Omi, & même Vosuqui pour Usuqui.

tête de leurs Armées. On en jugera par le peu, que j'en vais dire.

CHAP. VIII.

Il n'est pas permis à cet Empereur de toucher la Terre, même du pied, elle le profaneroit; ainsi lorsqu'il veut aller quelque part, il faut qu'il y soit transporté par des Personnes destinées à cet Office. On prétend même, qu'il ne se montre jamais au grand air. Quelques Auteurs ont écrit, qu'il n'étoit pas permis de lui couper les cheveux, ni la barbe, ni les ongles; mais Kœmpfer nous assûre, qu'on lui rend ces petits services, tandis qu'il dort. Autrefois il étoit obligé de s'asseoir tous les matins sur son Trône, la Couronne en tête, & de s'y tenir pendant quelques heures immobile, comme une Statuë. Cette immobilité étoit prise comme un augure de la tranquillité de l'Empire; & si par malheur il lui arrivoit de se remuer tant soit peu, ou de détourner les yeux vers quelqu'une de ses Provinces, on s'imaginoit que la guerre, la famine, le feu, ou d'autres semblables calamitez, ne tarderoient pas à y porter la désolation. Dans la suite on jugea à propos de le décharger de cette gênante & ridicule cérémonie, ou bien eux-mêmes secoüerent ce joug; & depuis ce tems-là, on s'est contenté de laisser sur le Trône la Couronne Impériale, dont l'immobilité est plus assûrée, & produit, à ce qu'on croit, les mêmes effets.

Leur habillement.

L'habillement du Dairy est assez simple; sur une Tunique de soye noire, il porte une Robe rouge, & par-dessus, une espéce de Crépon de soye, extrêmement fin: il a sur le haut de la tête une maniere de Chapeau, lequel a des pendants assez semblables aux fanons d'une

Mitre d'Evêque, ou de la Tiare du Pape. Il faudroit un Volume entier pour exposer en détail toutes les Cérémonies, qu'on observe en toute rencontre à l'égard de ce premier Chef de l'Empire & de la Religion. D'ailleurs, tout ce qu'on en rapporte, n'est pas également certain. Ainsi comme je ne garantirois pas tout ce qu'on prétend qu'il se passe, lorsque ce Prince se marie, & lorsque celle de ses Femmes, qui porte le titre d'Impératrice, accouche d'un Héritier de la Couronne; ni les précautions, qu'on prend pour choisir une Nourrice à cet Enfant; ni la dépense, ou plutôt la profusion de cette Cour; comme je crois ne pas, dis-je, pouvoir garantir tous ces faits, j'ai cru pouvoir me dispenser d'en charger cet Ouvrage. On peut juger de ce qui regarde ces derniers Articles par un trait, qui est rapporté dans les Relations de François Caron. Cet Auteur a écrit qu'on prépare tous les jours un magnifique souper avec une grande Musique dans douze Appartements du Palais de ce Prince; & qu'après qu'il a déclaré celui, où il veut manger, le tout y est aussi-tôt réuni.

Leurs plaisirs.

Au reste, le Dairy si contraint dans tout ce qui est du Cérémonial, n'est point du tout géné dans ses plaisirs, & il peut s'en procurer de toutes les sortes. Il a douze Femmes, dont une seule partage en quelque façon avec lui les honneurs du Trône, & selon quelques-uns, c'est toujours celle, qui la premiere lui a donné un Héritier. On dit, que son Palais est rempli d'Idoles, dont il y en a toujours une, qui est sa Gardienne, tandis qu'il repose. On ne lui apprête jamais deux fois à man-

CHAP. VIII.

ger dans les mêmes vaisseaux, & il en est de même de toute sa Vaisselle, elle ne sert qu'une fois ; il est vrai que tout cela est d'argile, mais d'une argile extrêmement propre ; on en casse toutes les piéces à mesure qu'on les leve de sa Table ; & l'on est fortement persuadé que si quelqu'un, qui ne fût pas de la Famille Impériale, en usoit après lui, la bouche & la gorge lui enfleroient d'abord, & qu'il s'y feroit une inflammation, qui mettroit sa vie en danger. On dit à peu près la même chose de ses Habits ; si quelque profane s'avisoit de les porter après lui, sans sa permission, on ne doute point qu'il n'en fût puni sur le champ par une enflûre douloureuse de tout le corps.

De la Succession de l'Empire.

Toute la Cour du Dairy est composée de Personnes, qui se flattent de tirer comme lui leur origine du fils-aîné de TENSIO-DAI-DSIN, le premier des Demi-Dieux, & le Chef de la seconde Dynastie ; aussi regardent-ils tous les autres Hommes, comme font les Indiens de la Caste de BRAMA : ils les appellent tous indifféremment GEGES, & prennent pour eux celui de KUGES. C'est à cette Cour, qu'il appartient de déclarer le Successeur à l'Empire, quand l'Empereur ne l'a point déclaré lui-même, ce qu'il faut entendre sans doute des cas, où ce Prince est mort sans Enfans. Cependant on a vû des Dairys abdiquer la Couronne en faveur d'autres Princes, que de leurs Enfans, & quelquefois même en faveur des Princesses, qui étoient à la vérité de leur sang ; mais dans un dégré assez éloigné ; des Impératrices succéder immédiatement à leurs Maris, au préjudice des plus proches Paren

mâles de ceux-ci ; des Sœurs régner après leurs Freres, des Filles après leurs Meres, & avoir pour Successeurs des Princes, qui auroient dû, ce semble, les précéder dans l'ordre de la Succession. Enfin, des Collatéraux sont souvent montez sur le Trône avant les Fils de leurs Prédécesseurs ; mais la Couronne n'est jamais sortie de la Maison de Syn-Mu, & elle y est encore depuis vingt-quatre siécles.

Il y a néanmoins, à ce qu'il paroît, des regles établies pour cette Succession, mais on ne les sçait point, & il n'est pas facile de les deviner. Tout se traite dans le Conseil des Kuges avec un secret, qu'il n'a jamais été possible de pénétrer. On n'apprend la mort, ou l'abdication du Monarque, que quand son Successeur est sur le Trône. Il est vrai, que dans les tems que les Dairys étoient encore en possession de toute la Puissance souveraine, il est arrivé plus d'une fois, que ceux, qui se croyoient appellez par le Droit naturel à l'Empire, s'en voyant exclus, ont pris les Armes, pour se faire justice ; mais ces exemples ont été rares, & Kœmpfer n'en cite qu'un seul dans toute la suite Chronologique de ces Empereurs, qu'on trouvera à la suite de ce Livre.

Des Officiers de la Cour du Dairy.

Il paroît, que de tems immémorial, le premier Officier de la Couronne, & la seconde Personne de l'Empire, se nommoit Cambacundono (a) ; celui qui étoit revêtu de ce titre étoit comme le Vicaire de l'Empire, & le premier Ministre de l'Empereur. Quelques-uns des Empereurs Cubo-Samas, ont pris ce

(a) Ou le Cambacu.

CHAP. VIII.

titre pour eux, ou l'ont donné à ceux, qu'ils désignoient, pour leur succéder, mais ç'a toujours été au Dairy à le leur conférer. Tous les Officiers, qu'on a laissez à ce Phantôme de Monarque, sont divisez en plusieurs Classes; lui seul a le droit de les nommer, mais il ne s'avise gueres de refuser ceux, que l'Empereur régnant lui présente pour remplir les Places vacantes. Ainsi le droit de nommer aux titres d'honneur, est bien demeuré entre les mains du Dairy, mais il ne lui est pas toujours libre d'en user en faveur de qui il lui plait; il y en a même, comme celui de MAQUANDAIRO, qui répond à ceux de *Duc*, ou de *Comte*, & celui de CAMI, dont le CUBO-SAMA peut de son chef honorer les Ministres & les Princes, ou Seigneurs de sa Cour, quoique ceux-ci ne le portent jamais, qu'après en avoir eu l'agrément du Dairy. Sur quoi je remarquerai en passant, que le terme de *Cami* est fort équivoque dans la Langue Japonnoise; car quelquefois il ne signifie, que *Chevalier*, & quelquefois, il signifie beaucoup plus; on l'ajoûte même aux noms de Femmes, aussi-bien qu'à ceux des Hommes. Enfin, c'est le nom générique de tous les anciens Dieux du Pays; mais alors il ne s'écrit pas de même, que quand c'est un titre d'honneur, il n'y a que la prononciation de semblable.

Du terme de *Cami*.

Des Habillemens des Kuges.

De toutes les marques honorables, qui distinguent les KUGES des GEGES, c'est-à-dire, ceux qui composent la Maison & la Cour du Dairy, d'avec tout le reste de la Nation, la plus apparente est la forme de leur Habillement, laquelle est, à la vérité, fort variée; mais de telle sorte, qu'on y reconnoit d'abord,

quelle est la Classe d'un chacun, & quel Emploi il exerce. Ils portent tous de longues & larges Culottes, & par-dessus une espéce de Tunique une Robe d'une longueur extrême, & d'une figure particuliere, avec une queuë traînante de plusieurs pieds ; ils ont la tête couverte d'un Bonnet, ou Chapeau noir sans apprêt, mais différent pour la figure, selon la Qualité de chacun. Quelques-uns ont une large bande de soye ou de crépon noir, cousuë à ce Bonnet ; mais aux uns elle pend sur l'épaule, & aux autres, non : ceux-ci ont devant les yeux une espéce de garde-vûë fait en éventail ; ceux-là ont comme une écharpe ou bande large, qui leur tombe des épaules sur la poitrine. La longueur de cet ornement a encore plusieurs degrez, selon la qualité des Personnes. Les Dames de cette Cour sont aussi vêtuës tout autrement que les autres. Les Epouses légitimes du Dairy, dont j'ai dit que le nombre étoit fixé à douze, ont des Robes superbes sans doublure, tissuës de fleurs d'or & d'argent ; & si larges, que quand elles ont leurs Habits de cérémonie, ce n'est pas pour elles un petit embarras, que de pouvoir marcher. Enfin, c'est l'usage parmi les KUGES, de ne se bailler en saluant, qu'autant qu'il faut, pour que le bout de leur écharpe touche à terre ; enforte que la longueur de cette écharpe est le distinctif le plus marqué du rang, & de la dignité d'un chacun.

De l'habillement des Dames KUGES.

On s'applique fort à l'étude de toutes les Sciences dans la Cour de Meaco. Les plus beaux Esprits du Japon sont-là, & le beau Sexe y entre encore plus qu'ailleurs en lice avec les Sçavans. Les KUGES aiment fort la

Leurs occupations & leurs divertissemens.

CHAP. VIII.

Musique ; mais on ne dit pas que la leur vaille mieux que celle des autres Villes ; on assûre pourtant que les Femmes y touchent plusieurs sortes d'Instruments avec beaucoup de délicatesse. Les jeunes Gens s'y exercent à monter à cheval, & on y voit souvent des courses de Chevaux. En général la jeunesse s'y applique à tous les exercices propres de cet âge. On n'y manque d'aucune sorte de Spectacles ; car il est peu de Nation, qui les aime autant que la Japonnoise, & qui y fasse paroître plus de legereté, plus d'adresse, & plus d'une sorte de magnificence, où nous trouverions peut-être à dire un peu de goût ; mais il y a un goût purement arbitraire, qui ne dépend nullement des idées simples, que la Nature inspire, & qui doit sa naissance au caprice, & sa conservation à l'usage. Les Almanachs se faisoient autrefois dans cette Cour ; présentement c'est un Particulier, lequel n'est point KUGE, qui les compose à Meaco ; mais ils ne peuvent être imprimez, qu'ils n'ayent été revûs par des Censeurs, & approuvez par le Dairy, & c'est à ces Censeurs à les envoyer à Ixe, où il faut qu'ils soient imprimez.

De la résidence du Dairy.

Lorsque le Dairy étoit le seul Maître de l'Empire, il tenoit sa Cour par-tout, où il le jugeoit à propos, & rarement un Empereur résidoit, où son Prédécesseur avoit résidé ; mais depuis l'usurpation des CUBO-SAMAS, Meaco est le séjour fixe de ces Souverains dégradez : ils occupent tout le Quartier du Nord-est de cette Ville ; & ce Quartier est d'une étenduë immense, séparé de tous les autres par un bon Fossé, des Murs, des

Remparts, & des Portes, qui en font une assez bonne Place pour le Pays. Le Dairy est au centre dans un vaste Palais, qu'on distingue aisément de loin par la hauteur & la magnificence de sa Tour. L'Impératrice y loge avec lui ; ses autres Epouses demeurent dans des Palais attenants, & à quelque distance de ceux-ci sont les Hôtels des Chambellants & des autres Seigneurs, que leurs Charges obligent de se tenir toujours auprès de la Personne du Prince. Lorsqu'un Dairy se démet de l'Empire, on lui assigne un Palais pour lui & pour sa Maison. Au reste, le Cubo-Sama entretient toujours une grosse Garnison dans cette Cour, sous prétexte de veiller à la conservation du Dairy ; mais en effet pour s'assûrer qu'on n'y entreprendra rien contre ses intérêts.

De ses revenus.

Le Dairy n'a proprement aucun Domaine ; mais le Cubo-Sama, qui s'est emparé du Domaine Impérial, s'est chargé de pourvoir à sa subsistance, & à celle de toute sa Cour. Il s'en acquitte noblement, mais avec une circonspection, qui lui ôte toute crainte d'une révolution de ce côté-là. Il a assigné pour cette dépense le revenu qu'il tire de MEACO, & de ses dépendances, & il y ajoûte encore quelque chose de son Trésor. Tout cet argent est mis entre les mains du Dairy, qui en prend ce qui est nécessaire pour subvenir à ses besoins, & à ses plaisirs : il distribuë le reste à ses Officiers ; & comme ce reste est peu de chose pour tant de Monde, les Grands s'endettent pour soutenir leur faste, & les Petits suppléent de leur travail, à la modicité de leurs appointements. Les uns font &

CHAP. VIII.

vendent des corbeilles de paille, d'autres s'occupent à faire des tables, des souliers, des fers à cheval, & d'autres semblables Ouvrages. Le Dairy a encore une ressource pour sa dépense dans le privilege, qu'on lui a conservé, de conférer les Titres d'Honneur; & on prétend que par-là, il entre des sommes immenses dans son Epargne. C'est encore à lui à prononcer sur certains différents, qui surviennent entre les Grands; & il a pour cet effet un Conseil d'Etat, dont les Membres se nomment CUNGIS, (*a*) ou CUNIS. Il les envoye même souvent avec le titre de Commissaires Souverains, pour faire exécuter ses Sentences, & l'on comprend bien que ces Commissions sont lucratives.

De la visite, que le Cubo-Sama lui rend.

Tous les cinq ou six ans, l'Empereur Cubo-Sama rend visite au Dairy. Avant que la Famille régnante fût sur le Trône, cela se faisoit tous les ans. On travaille pendant toute une année aux préparatifs de ce Voyage: une partie des Seigneurs, qui y doivent accompagner Sa Majesté, partent quelques jours avant elle, une autre partie, quelques jours après, mais le Conseil ne quitte point ce Prince. On compte de Jedo à Meaco, cent vingt-cinq milles; ce chemin est partagé en vingt-huit Logemens, dans chacun desquels l'Empereur trouve une nouvelle Cour, de nouveaux Officiers, de nouveaux Soldats, des Chevaux frais, des provisions, & tout ce qui est nécessaire pour la Cour d'un Prince, qui va à la tête d'une Armée rendre Homma-

(*a*) Peut-être que ces termes sont les mêmes, que celui de KUGE défiguré.

ge à un Souverain, dont il est réellement le Maître.

Tous ceux qui sont partis de Jedo avec l'Empereur, s'arrêtent au premier Logement; ceux qui l'y attendoient, le suivent jusqu'au second, & ainsi du reste; de sorte que chaque Troupe ne suit ce Prince, que pendant une demie journée: car il fait deux Logements par jour, & arrive en quatorze à Meaco. Mais dès qu'il y est arrivé, toutes les Troupes s'y rendent, les unes plutôt, les autres plus tard, selon l'ordre qu'elles en ont reçu, & il ne demeure dans les Logements de la route, qu'une Garnison peu nombreuse. Aussi quoiqu'il y ait cent mille Maisons à Meaco, il s'en faut bien que toute la suite de Cubo-Sama y puisse loger, & l'on est contraint de dresser des tentes hors de la Ville.

Nous ne sommes pas fort instruits de ce qui se passe dans l'entrevûë des deux Empereurs; nous sçavons seulement, que le Cubo-Sama proteste au Dairy une grande soumission, & lui présente ses respects, comme de Vassal à Souverain: il lui fait aussi de magnifiques présens, & en reçoit de pareils. On prétend, que pendant cette visite, on lui apporte une Tasse d'Argent pleine de vin: qu'il boit le vin, puis brise la tasse en morceaux, qu'il garde; & on ajoûte, que cette action est une des preuves des plus marquées de vasselage. Ce Prince retourne à Jedo avec le même équipage, & dans le même ordre, qu'il en étoit parti pour MEAGO.

CHAPITRE IX.

De l'Empereur CUBO-SAMA, *& de sa Cour ; de sa Puissance ; de ses Revenus ; de ceux de ses Vassaux , & de la subordination entre ces Seigneurs & les Gentilshommes. Des Troupes. Des Mariages des Seigneurs , & des Particuliers.*

CHAP. IX.

Du titre de CUBO SAMA.

DANS les premiers tems de la Monarchie Japonnoise , le Chef de la Milice se nommoit CUBO ; avec le tems on ajoûta à ce titre celui de SAMA , qui veut dire Seigneur ; l'importance de cette Charge, qui donnoit à celui , qui en étoit revêtu , une autorité presque absoluë sur tout le Militaire , obligeoit l'Empereur à ne la confier qu'à des Personnes , dont il se croyoit bien sûr , & pour l'ordinaire , elle étoit l'appanage du second de ses Fils , quand il en avoit plusieurs. Ces précautions ont pourtant été inutiles ; la derniere , dont je viens de parler , fut même pernicieuse. Un Fils d'Empereur , qui se trouve en main toutes les forces de l'Empire , & qui ne voit entre lui & le Trône , qu'un Frere , auquel il se croit égal , est aisément tenté de ne pas respecter ses droits ; & l'on prétend en effet que les premiers mouvemens , qui se sont excitez entre les Dairys & les Cubo-Samas , ont eu pour auteur un de ces Princes ; néanmoins il est certain que JORITOMO ; qui est regardé

comme le premier Empereur CUBO-SAMA, n'étoit point Fils d'Empereur; mais la Guerre Civile avoit été commencée par JOSITOMO ſon Pere, & ce Prince pouvoit être Fils d'un Dairy.

CHAP. IX.

Quoiqu'il en ſoit; car il regne une grande confuſion, & il y a bien peu de certitude dans tout ce que les Ecrivains, qui ont parlé du Japon, ont dit ſur cette Révolution; ce fut dans le douziéme ſiécle de l'Ere Chrétienne, qu'on commença de voir deux Maîtres dans cet Empire. Ils l'étoient alors véritablement tous deux, & les Dairys reprirent plus d'une fois le deſſus dans la ſuite ſur les Cubo-Samas. On a vû un de ces derniers obligé de ſe fendre le ventre, & les Souverains légitimes diſpoſer d'une Place qu'ils auroient apparemment anéantie, s'il l'avoient pû, & y mettre encore une fois leur Fils. Ces alternatives, ſi l'on en croit le plus moderne des Auteurs, dont je viens de parler, (*a*) durerent juſqu'au commencement du XVI. ſiécle. Alors, dit cet Ecrivain, un Cubo-Sama, Fils du Dairy actuellement régnant, uſurpa abſolument le pouvoir Souverain; & il paroît aſſez vraiſemblable, que ce fut auſſi à cette occaſion, que les Grands & les Gouverneurs des Provinces ſe ſouleverent, & ſe firent des Souverainetez de leurs Gouvernements.

De leurs Revenus.

Il ne reſta donc plus au Cubo-Sama, que l'ancien Domaine de l'Empire : ce Domaine que les premieres Relations du Japon ont compris ſous le nom de KOKINAI, ou de TENSA, renferme cinq Provinces, qui ſont

(*a*) Kœmpfer.

CHAP. IX.

celles de XAMAXIRO (a), de JAMATTO, de KAWATSII, d'IDSUMI, & de TSINOKUNI (b). MEACO est Capitale de la premiere, SACAI de la quatriéme, & OZACA de la derniere. Le revenu de ces cinq Provinces, dit Kœmpfer, est évalué à cent quarante-huit Mans, & douze cent Kokfs de Ris, & tous les Revenus de l'Empire, ajoûte-t-il, se réduisent à ces deux mesures. Un Man contient dix mille Kokfs, & un Kokf trois cent Bales ou Sacs de Ris. La Monnoye n'ayant été imaginée que pour représenter le prix des choses nécessaires à la vie, & l'usage en étant postérieur à celui de l'échange, il étoit naturel de fixer l'estimation des Revenus par le prix du Ris, qui est la denrée la plus commune, & la nourriture la plus ordinaire du Pays. Année commune, le Kokf de Ris vaut cinq Siumomes ou Thaëls, le Thaël ou la Siumome vaut trois florins & dix sols de Hollande. Il faut dix Maas de sept sols de Hollande pour faire un Thaël, & le terme de Maas est également pris pour le Poids & pour la Monnoye. Trois Maas pesent quatre livres de seize onces; par conséquent, le Maas differe peu du Catti, qui pese une livre & un quart. Soixante Maas ou six Thaëls font un Cobang. Mille Thaëls font une Caisse d'argent de trois mille cinq cent florins. Ceci posé, les Revenus de l'Empire, selon Kœmpfer, qui sont de deux mille trois cent vingt-huit Mans six cent vingt Kokfs, sont évaluez à quatre cent sept millions quatre cent dix mille florins de Hollande; le Kokf sur le pied de dix sept florins dix sols,

(a) Ou JAMATSIIRO.
(b) Ou SITSU.

& le Man de cent soixante & quinze mille florins.

François Caron s'exprime autrement, mais son calcul ne s'éloigne pas beaucoup de celui de Kœmpfer ; il dit que le revenus des Rois & des Seigneurs du Pays montent à la somme de cent quatre-vingt millions quarante mille florins, & il le justifie par le compte du revenu de chaque Particulier ; il dit que la dépense de la Maison de l'Empereur, jointe à ce qu'il donne aux Grands Officiers, & aux principaux Seigneurs de sa Cour & aux Gouverneurs, monte tous les ans à vingt-huit millions trois cent quarante-cinq mille Cockiens de quatre florins chacun, & il prétend que ce Prince ne dépense en une année que deux mois ; c'est-à-dire, la sixiéme partie de son revenu ; aussi dit-on, que tous les Palais de ces Empereurs sont remplis de richesses inestimables, qui croissent tous les ans.

Etat du Japon avant les dernieres Révolutions.

J'ai dit que les Seigneurs & les Gouverneurs des Provinces, qui se trouvoient en place lorsque les Cubo-Samas acheverent de dégrader les Dairys, s'érigerent en Souverains ; on leur donnoit le nom de JACATAS, que nous avons rendu par celui de Rois, & ils regnerent en effet avec la même indépendance que les Cubo-Samas affectoient à l'égard des Dairys. Chacun avoit son Domaine particulier, qui excédoit toujours la moitié de son Etat, & partageoit le reste entre ses grands Vassaux, que nos Relations appellent CONIKUS, & qui étoient obligez de lui faire service à proportion des Terres, qu'ils tenoient de lui. Ces CONIKUS se réservoient aussi une

CHAP. IX.

partie de leurs Terres pour l'entretien de leurs Maiſons, & pour leurs autres dépenſes, & ils diſtribuoient l'autre à des Seigneurs d'un ordre inférieur, qui relevoient d'eux ſous les mêmes conditions, ſous leſquelles eux-mêmes relevoient du Roi : on les nommoit TONOS, & ils avoient encore au-deſſous d'eux de la même maniere & ſur le même pied de ſimples Gentilshommes, & tous ceux qui faiſoient profeſſion des Armes.

Il arrivoit de-là premierement, que tous ces petits Souverains, & à proportion les Seigneurs, pouvoient mettre ſur pied en peu de tems de nombreuſes Troupes, qui ne leur coûtoient rien. Nous les verrons en effet dans la ſuite de cette Hiſtoire, lever des Armées avec une promptitude, qu'on auroit peine à croire, ſi l'on n'étoit pas inſtruit de ce que je viens de dire. Il s'enſuivoit en ſecond lieu de cette ſubordination, que la chûte d'un Roi, ou d'un Seigneur entraînoit ordinairement la ruine de tous ceux, qui relevoient de lui, non ſeulement parce que ſuivant les Loix du Japon, quand quelqu'un eſt diſgracié, ou condamné à mort ; tous ceux, qui lui appartiennent par les liens du ſang, doivent ſubir la même fortune, ſi le Prince ne leur fait grace, mais encore parce que tous ceux, qui entroient dans les biens, dont le Poſſeſſeur avoit été dépouillé, n'étoient pas obligez de laiſſer aux Vaſſaux de leur Prédéceſſeur les Terres qu'ils tenoient de lui ; & comme les revers de fortune ſont aſſez fréquents au Japon, cela n'a pas peu contribué à rendre les Japonnois, qui ſe voyent tous les jours à la veille d'être réduits à la plus extrême miſere, très-Phi-

losophes ſur les Accidens de la vie.

CHAP. IX.

Puiſſance de l'Empereur.

Aujourd'hui que les Empereurs Cubo-Samas ſont abſolus dans tout l'Empire, ils en uſent avec les Rois, qu'ils ont ſubjuguez, de la même maniere, qu'en uſoient ceux-ci à l'égard des CONIKUS, & tout eſt reculé d'un dégré. De cette ſorte plus de la moitié du Japon eſt du Domaine Impérial, ce qui joint aux taxes, dont j'ai parlé; au droit, qui ſe leve en leur nom ſur le commerce étranger, & à ce qui leur revient des Mines, fait aiſément comprendre, comment le Souverain d'un Etat aſſez peu étendu, eſt un des plus riches de l'Univers; mais pour achever de donner une juſte idée de ſa puiſſance, il eſt bon de voir de quelle maniere il eſt armé en tout tems.

Les Troupes qu'il entretient.

Chaque Seigneur doit lui entretenir des Soldats à proportion du revenu,dont il joüit. Celui, qui a dix mille florins de rente, doit entretenir vingt Fantaſſins, & deux Cavaliers, & tous les autres à proportion. Dans le tems que les Hollandois avoit leur Comptoir à Firando, le Prince, qui régnoit dans ce petit Etat, avoit ſix cent mille florins de revenu, & il entretenoit ſix cent Fantaſſins & ſix vingt Maîtres, ſans y comprendre les Valets, les Eſclaves, & tout ce qui accompagne néceſſairement une ſemblable Troupe. Enfin, toute ſuputation faite, le nombre des Soldats, que les Rois & les Seigneurs ſont obligez de fournir à l'Empereur, & de ſoudoyer de leurs propres deniers, eſt de trois cent ſoixante-huit mille Fantaſſins, & de trente-huit mille huit cent Maîtres. Ce Prince de ſon côté tient à ſa ſolde cent mille Hommes de

CHAP. IX.

pied, & vingt mille Chevaux, qui composent les Garnisons de ses Places, sa Maison & ses Gardes.

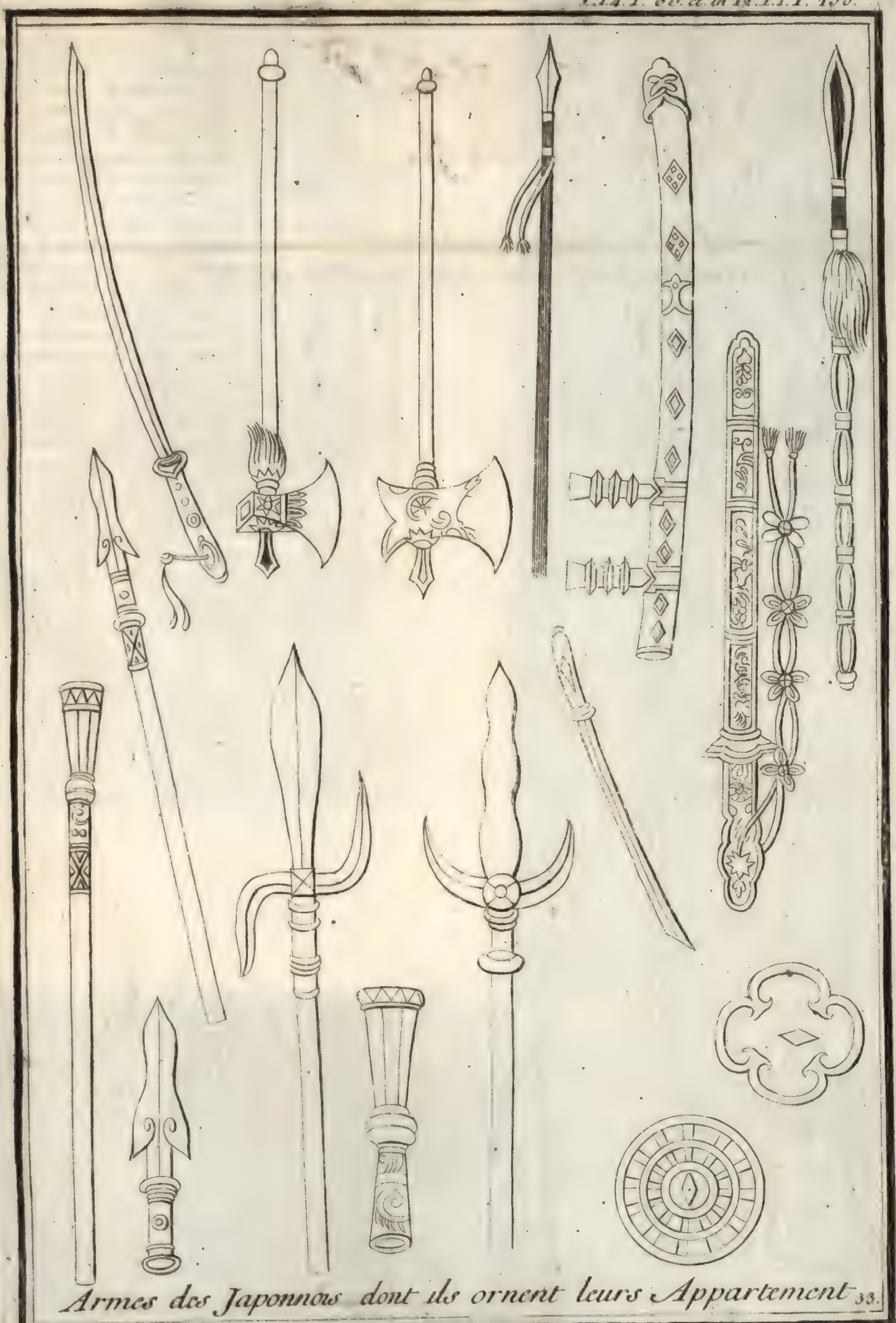
Armes de ces Troupes.

Les Cavaliers sont armez de pied en cape, ils ont des Carabines fort courtes, des Javelots, des Dards, & le Sabre. On prétend qu'ils sont fort adroits à tirer de l'Arc. Les Fantassins n'ont point d'autres Armes défensives, qu'une espece de Casque; quant aux offensives, ils ont chacun deux Sabres, un Mousquet & une espece de Pique. L'Infanterie est divisée par Compagnies; cinq Soldats ont un Homme, qui les commande; cinq de ces Chefs, qui avec leurs gens font trente Hommes, en reconnoissent un autre, qui leur est supérieur; une Compagnie de deux cent cinquante a deux Chefs principaux, & dix Subalternes. Un seul Capitaine commande le tout; & toutes les Compagnies sont encore commandées par un Officier Général; la même gradation s'observe dans la Cavalerie.

Comment l'Empereur peut connoître le nombre de ses Sujets.

Les Troupes, dont je viens de parler, sont plus que suffisantes pour faire respecter un Prince, qui ne veut que contenir ses Sujets dans le devoir, & qui n'a point la démangeaison de faire des Conquêtes; mais si l'Empereur du Japon avoit besoin de plus grandes forces, il lui seroit très-facile de mettre sur pied de formidables Armées, & cela sans rien déranger dans ses Etats, ni pour le Commerce, ni pour les Arts, ni pour le travail nécessaire à la subsistance du Pays. Il est exactement informé tous les ans du nombre de ses Sujets; soit de ceux, qui habitent les Villes, soit de ceux, qui sont occupez à la Campagne, & cela par le moyen des Compagnies

T. 1. 4°. P. 83. et in 12. T. 1. P. 156.



Armes des Japonnois dont ils ornent leurs Appartement 33.

des
don
pag
rent
Dift
tona
gne
ver
déli
per
con
eft-
liti
dar
Gc
M-
gr
y
to
eft
les
ri
C
fe
ve
le
co
E
g
I
E

des Bourgeois Propriétaires des Maisons, dont je parlerai ailleurs. Les Chefs de ces Compagnies tiennent un Rôle de ceux, qui meurent, ou qui naissent dans les Maisons de leur District ; ce Rôle est porté à l'OTTONA ; l'Ottona le remet au Gouverneur, ou au Seigneur du lieu, ou au Prince, ou aux Gouverneurs des Villes Impériales, & ceux-ci le délivrent à deux Officiers chargez par l'Empereur de cette Commission, dont ils rendent compte directement à Sa Majesté.

De la dépense que font les Grands.

Autant qu'il est aisé à l'Empereur, autant est-il difficile aux Grands de thésauriser ; la Politique des Souverains étant de les engager dans des dépenses excessives. J'ai dit que les Gouverneurs sont tous obligez de passer six Mois à la Cour de Jedo, & de s'y rendre en grand Cortege ; tous les autres Grands doivent y aller aussi du moins tous les deux ans, & toutes les fois qu'ils y sont appellez ; le tems est marqué à chacun pour ces Voyages, dont les frais montent fort haut. Avant que d'arriver à Jedo, leur bagage est visité par des Commissaires Impériaux, à qui il est expressément enjoint de veiller à ce qu'il ne s'y trouve point trop d'armes. Il leur faut encore en mille occasions donner des Fêtes & des repas, qui coûtent infiniment. Leurs Femmes & leurs Enfans restent toujours à Jedo, & sont obligez d'y vivre avec splendeur. Enfin, lorsque l'Empereur veut faire quelque grande Entreprise, de quelque nature qu'elle soit, il en charge un certain nombre de Seigneurs, qui sont obligez de l'exécuter à leurs frais.

Quand un Prince, ou un Seigneur, bâtit une Maison ; outre la Porte ordinaire, il en

CHAP. IX. fait faire une autre ornée de bas-reliefs, dorée & vernissée par tout. Quand l'Edifice est achevé, on couvre cette Porte de Planches pour en conserver la beauté, & elle demeure ainsi couverte jusqu'à ce que l'Empereur y vienne rendre visite au Maître de la Maison. L'usage est de donner en cette occasion un superbe Festin à Sa Majesté, & la Fête dure trois mois. L'invitation se fait trois ans auparavant, & tout ce tems-là est employé aux préparatifs. Tout ce qui s'y doit servir est marqué aux Armes de l'Empereur, qui seul passe par la Porte, dont j'ai parlé, après quoi on la condamne pour toujours. La premiere fois, que ce Prince fait l'honneur a un de ses Sujets de manger chez lui, la coutume est qu'il lui fasse un Présent: il le fait en grand Monarque; mais ce qu'il donne, n'est encore rien en comparaison de ce qu'il fait dépenser. La moindre chose, qui vient de sa Main, une piece de Gibier de sa Chasse, qu'il envoye à un Seigneur, le met dans des dépenses inconcevables; ce sont des Réjoüissances, qui ne finissent point.

Ces Princes veillent sans relâche à tenir les Grands dans le respect & la soumission, où ils les ont réduits. Ils démembrent & soû-divisent leurs Etats de plus en plus, ce qui sert à deux fins; car en augmentant le nombre des Personnes, qui sont capables de servir l'Etat, ils leur ôtent tous les moyens & la tentation de remuer. Ils font jouer encore une infinité d'autres ressorts, pour être instruits de tous les desseins des Grands, pour rompre les liaisons trop étroites, qu'ils pourroient faire entr'eux; pour les mettre en garde les

uns contre les autres, pour susciter même entre ceux, dont ils se défient, des jalousies & des inimitiez. Moyens odieux & injustes selon les regles de l'humanité & de l'équité naturelle, dit un Auteur moderne, mais que la Politique conseille, ajoûte-t'il, & que la situation des affaires rend quelquefois nécessaires. N'est-il pas plus vrai de dire que la constitution d'un Etat est bien défectueuse, quand il a besoin pour se soutenir de pareils secours?

Des Mariages.

L'Empereur dans son Domaine, & les Rois ou Princes dans leurs Etats, font tous les Mariages des Personnes, qui composent leurs Cours. Des Femmes, que l'on tient ainsi de la main du Souverain, sont traitées avec beaucoup de distinction; on leur bâtit des Palais superbes, & on leur donne une Maison, qui feroit honneur à des Reines. Les Filles, que l'on met auprès d'elles, sont choisies avec beaucoup de soin, & elles servent avec beaucoup de modestie & d'adresse. On les divise par Troupes de seize: chaque Troupe a une Dame, qui la commande, & elles font le service tour à tour; & dans l'ordre prescrit. Ces Troupes sont distinguées par la couleur de leurs Habits. Pour l'ordinaire, ces Filles, qui sont la plûpart des meilleures Maisons du Pays, s'engagent pour quinze ou vingt ans, & plusieurs pour toute leur vie. Ordinairement on les prend fort jeunes, & lorsqu'elles ont servi jusqu'à l'âge de vingt-cinq ou trente ans, on les marie selon leur condition.

Fidélité des Femmes & des Domestiques.

Les inclinations ne sont gueres plus consultées dans les Mariages des Petites Gens; on se marie sans s'être connu: ce sont les Parens des deux côtez, qui font tout. Il est

CHAP. IX. vrai, que si l'on n'est pas content l'un de l'autre, on peut se séparer, la liberté est en cela égale de part & d'autre ; mais les Femmes en usent plus rarement que les Hommes, qui peuvent aussi avoir autant de Concubines, qu'ils veulent. L'adultere est puni de mort dans les Femmes, une simple liberté leur coûte même quelquefois la vie. Rien n'est égal à la contrainte, où on les retient, que leur modestie & leur fidélité. Les Japonnois sont peut-être les seuls Hommes du Monde, qui ayent trouvé le secret de gagner & de se conserver le cœur de leurs Epouses, en les retenant dans une espece de captivité ; heureuses de pouvoir faire par inclination ce qu'elles seroient obligées de faire par la crainte des châtimens ; mais je ne sçai à quel motif attribuer ce que l'on dit, que les Japonnoises, quand elles se marient, s'arrachent les Sourcils.

Les Histoires du Japon sont remplies d'exemples d'un attachement sincere des Femmes à leurs Maris ; on en a vû le porter jusqu'à se laisser mourir de faim, n'ayant pas pû se donner autrement la mort, pour les suivre au tombeau. La fidélité des Domestiques n'est pas inférieure à celle des Femmes ; il ne meurt pas un Homme de Condition, qu'un certain nombre de ses Serviteurs ne se fendent le Ventre, pour l'accompagner en l'autre Monde ; il y en a même, qui s'engagent à cela en entrant au service de leur Maître, ou bien à l'occasion de quelque amitié qu'ils en ont reçûë.

Ce qui arrive à ceux, qui ont trop d'enfans.

Une chose surprend dans un Pays si policé, & dans des Hommes, en qui la nature reclame si haut & avec tant de succès tous ses

droits ; c'est l'usage, qui permet d'étouffer, où d'exposer les Enfans, que leurs Peres ne se trouvent pas en état d'élever ; mais comme il n'est point de vice, qu'on ne cherche à ériger en vertu, les Japonnois croyent faire un Acte d'Humanité, en délivrant ces petites Créatures d'une vie, qui leur deviendroit à charge. Les Personnes aisées, qui n'ont point d'Enfans, adoptent ceux de leurs Parens, ou de leurs Amis, qui en ont trop. Dans les alliances, on n'a égard qu'au premier dégré de consanguinité ; sur lequel on ne se relâche jamais.

De ce qui regarde l'héritage.

Dès que les Aînez des Familles sont parvenus à l'âge viril, les Peres se retirent, & leur remettent tous leurs biens; ils ne s'en réservent, qu'autant qu'il leur en faut pour subsister dans leur retraite, & pour l'entretien de leurs autres Enfans. La part de ces Cadets est assez modique. Quant aux Filles, elles n'emportent, lorsqu'elles se marient, que ce qu'elles ont sur elles : on ne sçait en ce Pays-là, ce que c'est que de mettre une Femme à l'enchere.

Au reste, on voit parmi les Roturiers les mêmes grades & les mêmes proportions, que nous avons remarquez dans la Noblesse, mais sans aucune subordination des uns aux autres. Dans le premier ordre sont les Marchands, dont j'ai déja observé que la Profession n'est pas estimée ; les Artisans composent le second, & les Laboureurs le troisiéme ; ces derniers ne sont gueres que les Valets des Seigneurs : tous ceux, qui ont des Terres en propre, les faisant valoir par eux-mêmes ; ainsi il paroît que tous les Domestiques doivent être compris dans cette Classe, & même les simples Soldats.

CHAPITRE X.

De l'ancienne Religion du Japon, des Dieux CAMIS, *de leur culte, de leurs Temples, & de leurs Ministres.*

CHAP. VI.

LES Japonnois, qui ont l'esprit grand, le cœur naturellement droit, & un sentiment intime, qui les porte à tout oser, pour se procurer un bonheur plus durable que cette vie présente, ont voulu connoître toutes les Religions, dont ils ont entendu parler; & jusqu'au moment que les Prêtres Européens ont été chassez de cet Empire, il a toujours été permis à chacun d'embrasser celle, qui lui agréoit le plus. Voilà d'où est venuë cette confusion de Sectes, qui partageoient la créance de ces Insulaires, lorsque les Portugais ont commencé à les fréquenter, & qu'il n'est pas aisé de débroüiller; d'autant que les Missionnaires, de qui il étoit plus naturel d'attendre de plus grands éclaircissemens sur cet article, n'ont parlé nettement, que de la Religion des Indes, introduite au Japon, il y a environ dix sept cents ans; ils ont même confondu de sorte ceux, qui en sont les Ministres, avec les Prêtres des autres Religions, qu'il n'est pas toujours possible de les distinguer dans leurs Mémoires.

Sentimens des Auteurs sur les différentes Sectes du Japon.

Si on en croit plusieurs Auteurs, dont le témoignage n'est pas à mépriser, on compte dans le Japon jusqu'à douze Sectes différentes, dont les principes & les pratiques n'ont

presque rien de commun. Les uns, disent-ils, adorent le Soleil & la Lune, d'autres offrent leur encens à diverses sortes d'Animaux : les CAMIS, qui sont en même tems regardez comme les premiers Dieux & les premiers Souverains du Japon : les FOES, ou les FOTOQUES (a) des Indes ; tous ceux, qui ont contribué à peupler & à policer ces Isles ; qui y ont porté des Loix utiles, quelque Art ou quelque Science, qui y ont introduit un nouveau culte, tous ceux-là, dis-je, y ont des Temples & des Adorateurs ; mais la plûpart des Grands passent pour Athées, & croyent notre Ame mortelle, quoique tous à l'extérieur fassent profession d'une Secte, & qu'ils ne manquent à aucune des pratiques, qu'elle prescrit. Enfin les Démons mêmes ont dans ce Pays-là des Autels & des Sacrifices ; mais c'est la crainte toute pure, qui leur fait rendre ces honneurs divins ; on n'espere rien d'eux, mais on les craint, & on veut les appaiser.

De la conformité des Sectes du Japon avec la Religion Chrétienne.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'au milieu de ce cahos informe de Religion, on apperçoit tant de traces du Christianisme, que nous n'avons presque pas un Mystere, pas un dogme, ni même une pratique de piété, dont il semble que les Japonnois n'ayent eu quelque connoissance. La premiere pensée, qui sur cela se présente à l'esprit, c'est que l'Evangile peut bien avoir pénetré jusqu'au Japon, soit directement & dans toute sa pureté, ainsi qu'un Evêque Arménien assûra à un des premiers Missionnaires Jésuites, qu'il étoit arrivé par le Ministere des Prêtres de sa Nation : ou

(a) Ou FOTOGES,

CHAP. X.

indirectement, & déja corrompu par les Indiens, les Tartares, ou les Chinois, qu'on n'ignore point aujourd'hui en avoir été instruite par les Syriens Sectateurs de Nestorius. Mais il resteroit encore dans ce Systême une difficulté à résoudre, c'est à sçavoir, comment les seuls Japonnois, après l'extinction, ou la dépravation totale du Christianisme dans ces Royaumes Orientaux, auroient conservé au milieu de tant de Sectes extravagantes, une si grande partie de la forme extérieur d'une Religion, dont ils avoient perdu jusqu'à l'idée.

D'ailleurs il est à remarquer, que parmi les pratiques de Religion, qui leur sont communes avec nous, il y en a de plus modernes que les excursions des Syriens, ou si l'on veut, des Arméniens dans les Quartiers les plus reculez de l'Asie. Pour moi je ne trouve nul inconvénient à dire, que ces pratiques ne sont pas plus anciennes parmi eux, que l'arrivé des premiers Navires Portugais dans leurs Ports. Il faut se rappeller ici ce que nous avons dit il n'y a pas long-tems de la manie de ces Insulaires de vouloir connoître toutes les Religions, & de la grande liberté qu'ils ont toujours eue d'embrasser celle, qui leur agrée davantage. Or il est assez naturel de croire qu'ils ont pris de chacune ce qui leur a paru bon; ainsi quand on leur a vû faire le Signe de la Croix pour chasser le Démon, rien n'empêche d'attribuer cet usage à l'Histoire de la Maison délivrée des malins Esprits, qui fut mandée à S. François Xavier, lorsqu'il étoit encore dans les Indes: & il ne sert de rien d'objecter, qu'une origine aussi

moderne auroit pû être reconnuë à la trace par les premiers Missionnaires ; car je répondrai, qu'avant que ces Religieux ayent été en état, ou ayent eu le loisir de faire ces recherches, la trace peut fort bien en avoir été perduë parmi un Peuple, à qui son génie porté à la superstition faisoit saisir d'abord tout ce qui lui paroissoit merveilleux, sans trop s'informer d'où il venoit.

Quelques Auteurs (*a*) ont avancé, qu'une des Sectes du Japon enseigne, qu'il y a un seul principe de toutes choses ; que ce principe est clair, lumineux, incapable d'augmentation & de diminution, sage, sans figure, souverainement parfait, & cependant destitué de raison & d'intelligence, sans action & aussi tranquille qu'un Homme, dont l'attention est fortement fixée sur une chose, sans songer à aucune autre. On ajoûte que ce principe est dans tous les Etres particuliers, & leur communique tellement son essence, qu'ils sont la même chose avec lui, & se résolvent en lui, lorsqu'ils sont détruits. Mais il est si peu parlé de cette Secte dans les Histoires du Japon, que je suis fort porté à croire, qu'on aura donné ce nom dans quelques Mémoires au sentiment particulier de quelques Docteurs, & il n'est pas surprenant de trouver cette variété & cette confusion d'idées parmi des Hommes, qui ne partent pas d'un point fixe & certain.

Origine de la Religion des Camis.

Quoiqu'il en soit, nous n'examinerons ici que les Sectes principales, qui partagent les

(*a*) Possevin, Bibliot. Select. t. 1. lib. X cap. 11. pag. 411. Bayle, Diction. Histor. Art. JAPON. Rem. O.

CHAP. X.

Japonnois au ſujet de la Religion. Elles ne ſont pas toutes de même datte. La plus ancienne, & qui ne ſe ſoutient preſque plus que par ſon antiquité, & par le rapport eſſentiel, qu'elle a avec la conſtitution de l'Etat, eſt la Religion des CAMIS. J'ai dit que l'on donne ce nom aux ſept Eſprits céleſtes, qui compoſent la premiere Dynaſtie des Souverains du Japon; & aux cinq Demi-Dieux, dont la ſeconde eſt compoſée; & j'ai ajoûté que les Empereurs, qui ont régné depuis Syn-Mu, Fondateur de la troiſiéme, ſont auſſi tous admis à ce haut rang après leur mort, & que c'eſt à l'Empereur régnant à les déclarer tels. La Cérémonie de l'Apothéoſe ſe fait avec beaucoup d'appareil, & pour l'ordinaire on aſſigne au nouveau Dieu CAMI l'eſpece de pouvoir ſuprême, qu'il doit exercer ſur les mortels.

Premiere Dynaſtie des Camis.

Les Japonnois reconnoiſſent les Camis de la premiere Dynaſtie, comme des Eſprits purement ſpirituels; mais ce qu'ils appellent ſubſtance purement ſpirituelle, n'eſt dans le fonds, qu'une matiere plus ſubtile & plus déliée, ou du moins nous verrons bien-tôt, qu'ils ne ſçavent pas trop que croire, & qu'ils ne s'expriment pas toujours conſéquemment ſur ce ſujet. Ces Eſprits ſont au nombre de ſept, & voici comment les Docteurs de cette Religion parlent de l'origine du premier. *Au commencement de l'ouverture de toutes choſes, le Cahos flottoit comme les Poiſſons nagent dans l'eau pour leur plaiſir. De ce Cahos il ſortit quelque choſe, qui reſſembloit à une épine, & qui étoit ſuſceptible de mouvement & de transformation. Cette choſe devint une Ame ou un Eſ-*

prit, & cet Esprit est appellé KUNI TOKO DAT SII NO MIKOTTO. CHAP. X.

Les six autres qui se succéderent les uns aux autres, sont, KUNI SATZU TSII NO MIKOTTO.

TOJO KUN NAN NO MIKOTTO. Ces trois premiers n'avoient point de Femmes, les quatre autres eurent chacun la leur, mais leur maniere d'engendrer n'en fut, ni moins merveilleuse, ni moins incompréhensible.

UT SII NINO MIKOTTO. Sa Femme se nommoit SUFITSI NINO MIKOTTO, & ce fut d'elle qu'il engendra.

OO TONO TSINO MIKOTTO, lequel eut pour Femme OO TOMA FE NO MIKOTTO; son Fils & son Successeur fut.

OO MO TARNO MIKOTTO, dont la Femme se nommoit OO SI WOTE NO MIKOTTO, & le Fils

ISANAGI NO MIKOTTO : celui-ci connut charnellement son Epouse appellée ISANAMI NO MIKOTTO, dont il eut plusieurs Enfans; mais en lui finit la Succession des grands Esprits célestes, sans doute à cause de cette nouvelle maniere d'engendrer. L'Histoire de ces Dieux, qui régnerent un nombre d'années indéterminé & incompréhensible, est remplie d'Avantures étranges, & de Guerres civiles & sanglantes; c'est tout ce qu'on en a pû tirer des Annales, & de la Tradition du Pays.

Seconde Dynastie.

ISANAGI donc, qui faisoit sa résidence dans la petite Isle d'Awagi, ayant engendré son Fils aîné; ce Fils, après que son Pere eut quitté la Terre, commença une seconde Dynastie, qui n'est pas moins fabuleuse que la premiere, mais qui lui étoit bien inférieure en

CHAP. X.

Nature; elle ne compte que cinq Monarques, qui ne sont considérez, que comme des Demi-Dieux, ou des Dieux terrestres, ainsi que s'expriment les Japonnois. Le premier se nomme TENSIO DAI DSIN, c'est-a-dire, *le grand Esprit répandant des rayons célestes*, c'est le Soleil; tous les Japonnois se prétendent issus de lui, & ce qui fonde le droit héréditaire des Dairys au Trône Impérial, c'est qu'ils viennent de l'Aîné de ses Fils. Il régna deux cents cinquante mille ans, les quatre autres Dieux terrestres ont régné après lui en cet ordre.

OO SI WO NI NO MIKOTTO, trois cents mille ans.

NI NO KI NO MIKOTTO, trois cents dix-huit mille cinq cents trente-trois ans.

DE MINO MIKOTTO, six cents trente-sept mille huit cents quatre-vingt-douze ans.

AWA SE DSU NO MIKOTTO, huit cents cinquante-six mille quarante-deux ans. Il n'est point parlé de leurs Femmes, & il n'est point marqué non plus, pourquoi la postérité de ce dernier dégénéra tout-à-coup, soit pour l'excellence de la Nature, soit pour la durée de la vie; car quoique tous les Dairys soient regardez comme des Personnes sacrées, ce sont de purs Hommes, tant qu'ils sont sur la Terre. On a même changé leur Titre de MIKOTTO, qui veut dire quelque chose de divin, en celui de MIKADDO, qui en est un diminutif, & qui a la même signification que celui de DAIRY. Personne n'ignore que les Egyptiens reconnoissent aussi deux Ordres de Divinitez, qui avoient précédé leurs premiers Rois; que les Premiers étoient des Dieux & les seconds des Demi-Dieux, ou des Héros

Ne

Ne pourroit-on pas dire qu'une Colonie d'Egypte a pénétré jusqu'au Japon du tems de SESOSTRIS, qui en a envoyé en tant de Pays différens, & qu'elle y a porté cette opinion chimérique, sur laquelle les Japonnois ont même voulu enchérir, pour se donner une origine encore plus reculée ?

CHAP. X.

Quel est le Dieu le plus révéré de la Religion des Camis.

Quoiqu'il en soit, le Dieu le plus révéré au Japon parmi ceux, qui suivent la Religion des CAMIS, est TENSIO DAI-DSIN, le Premier des Dieux Terrestres : on regarde apparemment tous ceux, qui l'ont précédé, comme trop élevez au-dessus de la Terre, pour s'intéresser à ce qui s'y passe. Ceux mêmes, qui ont quitté l'ancienne Religion, pour embrasser les nouvelles *Sectes*, rendent une espéce de culte a ce prétendu Pere de toute la Nation Japonnoise. Les Histoires, ou pour parler plus juste, les Fables anciennes, s'étendent beaucoup sur ses faits héroïques & sur les Miracles, qu'il a opérez depuis qu'il a disparu aux yeux des Hommes; & il n'est pas une bonne Ville dans l'Empire, qui n'ait un Temple érigé en son honneur.

Signification des mots SIN & CAMI.

Tels sont les premiers Dieux du Japon, dont le culte forme ce qu'on appelle le SINTO, ce qui veut dire la Religion des CAMIS; car SIN & CAMI signifient la même chose, c'est-à-dire, *Habitants des Cieux*. Mais ce n'est pas aux Empereurs seulement, qu'on a affecté ces Titres, on en a encore honoré tous ceux, qui se sont distinguez pendant leur vie par leur sainteté, leurs miracles, & les grands biens, qu'ils ont procurez à la Nation. Il est vrai que toutes ces Apothéoses ne font que des Dieux inférieurs, qui sont placez dans

CHAP. X.

les Etoiles. Les Japonnois s'expriment quelquefois de maniere à faire juger qu'ils reconnoiſſent encore un premier Etre, un Etre ſuprême; mais quand on les preſſe de dire ce qu'ils en penſent, ils ne répondent rien de ſuivi, & il eſt certain qu'ils ne lui rendent aucun culte marqué; il y a même bien de l'apparence, qu'ils le confondent avec le premier MIKOTTO, lequel eſt quelquefois nommé *la partie la plus pure, & la ſubſtance inviſible du Cahos, ſortie de lui par le mouvement, & le pouvoir actif des Cieux & des Elemens.*

Le culte qu'on rend aux Camis.

J'ai déja obſervé que parmi les Adorateurs des CAMIS, tous ne leur rendent pas un culte fort ſincere, quelques-uns n'étant pas trop perſuadez de l'immortalité de nos Ames; mais le plus grand nombre y procéde avec beaucoup de franchiſe, & une droiture de cœur digne d'une meilleure Religion. Ces bonnes Gens comptent pour rien la vie préſente, & n'ont pas de plus grand ſoin, que de travailler à ſe procurer un bonheur ſolide & durable dans l'autre Monde, c'eſt-à-dire, à mériter d'être admis dans le Paradis du Dieu, auquel ils ſe ſont ſpécialement dévoüez: car chaque Divinité a le ſien. Il y en a dans l'Air, il y en a dans le fond de la Mer, il y en a dans le Soleil, dans la Lune, & dans tous les Corps lumineux, qui éclairent le Monde. Chacun choiſit ſon Dieu ſuivant le Paradis, qui lui plaît davantage, & n'épargne rien pour lui marquer ſon attachement. De-là vient, que comme le nombre des Dieux augmente tous les jours, qu'on n'en reconnoît jamais un nouveau, qu'on ne lui érige des Temples; & que parmi les Prin-



T. 1. 4.° P. 92. et in 12. T. 1. P. 172.



43.

Mia, où Temple des Sintoïstes, Bâti sur le model du premier Temple de Tensio Dai Dsin.

ces & les Empereurs, c'eſt à qui laiſſera à la poſtérité un plus beau Monument de ſa piété & de ſa magnificence; il n'y a pas une Ville au Japon, dans laquelle le nombre des Temples, ou des Chapelles, n'égale preſque celui des Maiſons. Les richeſſes de quelques-uns de ces prétendus Sanctuaires ne ſurprennent pas moins, que leur nombre; il n'eſt point rare d'y voir quatre-vingt ou cent Colonnes de cedre d'une hauteur prodigieuſe, & des Statuës coloſſales de Bronze; on y en voyoit même autrefois d'or & d'argent, avec un grand nombre de Lampes, & quantité d'Ornements d'un grand prix; & il eſt encore à remarquer, que les Statuës des Dieux du Japon ont pour l'ordinaire des rayons autour de la tête; mais tout ceci ne regarde pas ſeulement le SINTO; il eſt même vrai de dire, que les Sectateurs de ces anciens Dieux ne ſont pas depuis longtems ceux, qui ſe piquent le plus de magnificence dans leur culte religieux.

De leurs Temples.

Les Temples, qui ſont érigez en leur honneur, ſont appellez MIAS, c'eſt-à-dire, *les demeures des Ames vivantes*; & ſi l'on en croit un Voyageur moderne (*a*), le nombre en eſt dans tout le Japon de vingt-ſept mille ſept cents; mais il y a bien de l'apparence qu'il y comprend les Chapelles, qui accompagnent les Temples. On ne ſera peut-être pas fâché d'en voir ici la Deſcription; ils ſont pour l'ordinaire ſituez ſur des Eminences; ils doivent du moins l'être à quelque diſtance des terres communes & ſoüillées par l'uſage ordinaire. Une belle promenade plantée d'Arbres,

(*a*) Kæmpfer.

CHAP. X. & qui detourne du grand Chemin, y conduit; & à l'entrée de cette Avenuë, il y a une Porte de pierre ou de bois, avec une planche quarrée d'environ un pied & demi, sur laquelle est gravé ou écrit en Caracteres d'or le nom du Dieu, auquel le MIA est consacré. Ces dehors semblent annoncer un Temple considérable, mais on y est presque toujours trompé; la plûpart se sentent de l'Antique simplicité, qui régnoit lorsqu'on a bâti les premiers, sur le Modele desquels tous les autres sont construits. Ce ne sont le plus souvent, que de misérables Edifices de bois, cachez parmi les Arbres & les Buissons, & n'ayant qu'une seule fenêtre grillée, au travers de laquelle on peut voir les dedans du Temple. Ces dedans sont, ou tout-à-fait vuides, ou ornez d'un simple Miroir de métal, placé dans le milieu, & autour duquel pendent des housses de paille bien travaillées, ou de papier blanc découpé, qui sont attachées à une longue corde en façon de franges; c'est, dit-on, un Symbole de la pureté, & de la sainteté du lieu.

Conjectures sur l'origine des Mias. Description des Mias.

Comme les Avenuës, qui conduisen à ces Temples, sont ordinairement plantées de Cyprès, si ces Arbres ont eu autrefois, comme parmi les Anciens Romains, quelque chose de funebre, on pourroit dire, que les MIAS étoient dans leur origine les Tombeaux des Camis, les seuls Dieux, que les Japonnois ont adorez pendant plusieurs siecles, & que les Cyprès ne sont devenus des Arbres de bon augure, que depuis que ces Tombeaux sont devenus des Temples par l'Apothéose de ceux, dont ils renfermoient les cendres. On monte

ordinairement aux MIAS par un eſcalier de pierre aſſez propre, qui conduit à une eſpéce d'eſplanade, où l'on entre par une ſeconde porte ſemblable à la premiere, & ſur laquelle il y a ſouvent pluſieurs de ces Temples, ou des Chapelles, qui accompagnent le Temple principal ; autre circonſtance, qui pourroit encore appuyer la conjecture, que je viens de hazarder, les Chapelles pouvant avoir été originairement les Tombeaux de ceux, qui compoſoient la Famille du Souverain.

Deſcription des Mias.

La premiere choſe, qu'on rencontre ſur l'Eſplanade, eſt un baſſin plein d'eau, où ceux, qui veulent aller rendre leurs reſpects à la Divinité, peuvent ſe laver. Le Temple, à côté duquel il y a un grand coffre deſtiné à recevoir les Aumônes, eſt élevé d'environ ſix pieds au-deſſus du terre-plein ; ſa hauteur n'excéde jamais celle de trois braſſes, & ſa largeur eſt toujours égale à ſa hauteur. L'Edifice eſt ſoutenu ſur des pilliers de bois, & communément quarré ; les poutres en ſont fort groſſes, & il régne tout autour en dehors une Galerie, où l'on monte par quelques dégrez. Le Frontiſpice eſt d'une ſimplicité, qui répond au reſte ; c'eſt devant ce Frontiſpice, & ſur la Galerie, qu'on ſe proſterne devant la Majeſté du Dieu. Le lieu prétendu ſaint eſt ordinairement fermé, ſi ce n'eſt les jours de Fête ; la plûpart ont une anti-Chambre, où les Gardiens du Temple ſe tiennent aſſis, vêtus de leurs Habits de cérémonie, qui ſont très-riches ; cette poſture eſt pour ces Miniſtres des Dieux la plus reſpectueuſe de toutes. Les portes & les fenêtres de ces Anti-Chambres ſont grillées, & le pavé en eſt couvert de

CHAP. X.

nattes fines. Le toît des Temples l'est de thuilles de pierre, ou de coupeaux de bois : il avance assez de chaque côté, pour couvrir la Galerie ; & il différe de celui des autres Bâtiments, en ce qu'il est recourbé avec plus d'art, & composé de plusieurs couches de belles poutres, dont l'arrangement a quelque chose de fort singulier. A la cime du toît, il y a quelquefois une poutre plus grosse que les autres : elle est posée de long ; & à ses extrémitez elle en a deux autres, qui se croisent, & souvent une troisiéme derriere, qui est en travers.

Du premier Temple du Japon.

Cette structure est sur le Modele du premier Temple, qui est à IXO, où ISANAMI, le dernier des sept grands Esprits célestes, & le Pere de TENSIO DAI DSIN a fait, dit-on, quelque tems sa résidence ; & quoiqu'elle soit très-simple, elle est très-ingénieuse, & presque inimitable. En effet, le poids & les liaisons de toutes ces poutres entre-lassées les unes dans les autres, servent beaucoup à affermir tout l'Edifice, & le rendent moins sujet à être renversé par les tremblements de Terre. Il pend sur la Porte du Temple une Cloche platte, sur laquelle on frappe, quand on arrive au Temple, comme pour avertir le Dieu qu'on vient l'adorer. Le Miroir, qui est en dedans, est placé de maniere, qu'en regardant par la fenêtre, on puisse s'y voir, & c'est afin qu'on fasse réflexion, que comme on y voit distinctement tous les traits & toutes les taches de son visage, de même toutes les souillures & toutes les dispositions secrettes du cœur, paroissent à découvert aux yeux des Immortels.

De l'intérieur des Mias.

Communément on ne voit dans les MIAS

aucune Idole, on n'en faisoit point dans les premiers tems de la Monarchie ; & si depuis l'introduction de la nouvelle Idolâtrie, dont nous parlerons bien-tôt, on y en a mis quelqu'une, elle est enfermée dans une Châsse, dans le lieu le plus apparent, & vis-à-vis de l'entrée. On l'en tire le jour de la Fête du CAMI, qui ne se célébre qu'une seule fois dans un siecle. On enferme aussi dans la même Châsse les Ossements & les Armes du Dieu, & les Ouvrages qu'il a travaillez de ses propres mains, tandis qu'il étoit sur la Terre.

Des Chapelles.

Les Chapelles, qui environnent les MIAS, sont quarrées, héxagones, ou octogones, proprement vernissées, ornées au-dehors de corniches dorées, & au-dedans de Miroirs & de plusieurs colifichets ; elles sont ordinairement portatives, & on les porte en certains tems avec beaucoup de pompe dans les solemnitez, dont nous parlerons dans la suite. Quelquefois aussi la Statuë du CAMI est portée dans ces Chapelles ; mais ceux qui la portent, marchent à reculons, après avoir fait retirer le Peuple, comme indigne de voir la Divinité. Enfin les dehors du MIAS, l'Anti-Chambre, & d'autres Appartements, qui y sont souvent joints, sont parez de Cimeterres bien travaillez, de modeles de Navires, de différentes sortes d'Images, & d'autres choses semblables ; mais, comme je l'ai déja dit, cet usage ne s'est introduit qu'à l'imitation des Temples de la nouvelle Religion.

Des Ministres de la Religion des Camis.

Il paroît, que les Gardiens de ces Temples sont de simples Laïcs. Plusieurs en effet sont mariez, & vivent avec leurs Familles auprès des Mias ; il est encore vrai, que quand ils

n'ont point leurs Habits de cérémonie, ils sont vêtus comme les Laics : mais je ne voudrois pas assûrer avec Kœmpfer, que tous les Ministres du SINTO, qui sont connus sous les noms de NEGES, de SINSIOS & de CANUSIS, sont regardez comme des Personnes prophanes ; ce Voyageur semble même se contredire : car il leur donne souvent la Qualité de Prêtres, & il nous les représente comme formant entr'eux des Corps Réguliers & vivant en Communauté ; mais ce n'est pas en cela seul, qu'il paroit avoir oublié dans un endroit, ce qu'il a dit dans un autre : en voici un exemple, qui a rapport au sujet dont nous parlons.

Contradiction de Kœmpfer.

Après avoir dit & répété plusieurs fois, que le KOOSI des Japonnois est le célébre CONFUCIUS de la Chine, d'où il convient lui-même que ce Philosophe n'est jamais sorti ; il en fait tout-à-coup un des Apôtres du Japon, & le transporte dans un Village proche de Meaco, pour en raconter l'Histoire suivante. « Le fameux Apôtre des Japonnois KOOSI, » dont la Mémoire est en odeur de sainteté, » passant par cet endroit, tout le Peuple du » voisinage le pria instamment de se servir » de son pouvoir miraculeux pour le déli- » vrer d'un malin Esprit, qui tourmentoit » beaucoup les Voyageurs & les Habitants, » ce qu'il fit ; ils s'attendoient qu'il employe- » roit beaucoup de prieres & de cérémonies, » & ils virent avec beaucoup de surprise, qu'il » se contenta de prendre un morceau de lin- » ge sale, qu'il avoit au cou, & de l'attacher » autour d'une pile de pierres, qu'on suppo- » soit être la retraite de l'Esprit malfaisant.

» Koosi s'apperçut de leur ſurpriſe, & leur » dit : *Mes Amis, vous vous attendez vainement que je faſſe beaucoup de ceremonies, elles ne chaſſent par les Demons ; c'eſt par la Foi, qu'on en vient à bout, c'eſt par la Foi, que je fais des miracles.* Mot remarquable, conclut le Médecin Proteſtant, dans la bouche d'un Prédicateur Payen. « Il eſt aiſé de voir où tend cette remarque ; mais ſi l'autorité d'un Idolâtre peut-être de quelque poids en cette matiere, il falloit, pour donner quelque vraiſemblance à ce récit, ne pas faire proférer ce bel axiome au Japon, par un Homme qui n'y a jamais été.

Des Docteurs de la Religion des Camis.

Les Docteurs Sintoïſtes ne paſſent pas pour être fort Sçavans ; on prétend même qu'ils auroient aſſez de peine à rendre compte de la Religion, qu'ils profeſſent. Ce qui eſt certain, c'eſt que les Miſſionnaires ne paroiſſent pas avoir eu rien à démêler avec eux, & que s'ils n'avoient eu à combattre que cette Religion, il y a tout lieu de croire, qu'ils n'auroient pas eu grande peine à établir le Chriſtianiſme ſur ſes débris. Ils prêchent néanmoins en public, & ils ſe chargent de l'inſtruction de la Jeuneſſe de leur Secte. Mais le ſyſtême de leur Théologie n'eſt qu'un composé de Fables ſi monſtrueuſes & ſi ridicules, qu'ils n'oſent le développer aux plus éclairez d'entre leurs Partiſans, & c'eſt ſans doute ce qui a engagé un ſi grand nombre de Grands, & de beaux Eſprits dans l'Athéiſme, & dans l'opinion, où ſont pluſieurs, que nos Ames ne ſont pas immortelles.

De leurs Traditions & de leurs Hiſtoires.

C'eſt dans les Archives de ces faux Prêtres, que ſe conſerve l'Hiſtoire Fabuleuſe de la ſe-

CHAP. X.

conde Dynaſtie, c'eſt-à-dire, des Demi-Dieux, laquelle n'eſt qu'une ſuite mal digérée d'Aventures extravagantes, comme de défaites de Géants, de Dragons, & d'autres ſemblables Monſtres, qui déſoloient le Pays, & rempliſſoient de terreur les Habitans, quoique de race divine. On n'a rien imaginé, qui en approchât, en faveur des Hercules, des Théſées, & des autres Héros de la Grece. Pluſieurs Villes & Bourgades ont tiré leurs noms de quelques-unes de ces actions mémorables. On conſerve encore dans les anciens Temples des Epées, dont ſe ſont ſervi ces Héros, & l'on a d'autant plus de vénératiou pour ces précieux Monuments d'une ſi reſpectable Antiquité, qu'on les croit encore animez de l'eſprit de ceux, à qui ils ont appartenu.

De leurs Habillemens.

Tous les Miniſtres de la Religion des Camis ſont entretenus, ou ſur la Fondation des MIAS, ou des ſubſides, qui leur ſont accordez par les Dairys. Lorſqu'ils vont par la Ville, ils portent par-deſſus leurs Habits ordinaires de grandes robes communément blanches ; ils ſe raſent la barbe & laiſſent croître leurs cheveux ; ils ont ſur la tête un Bonnet oblong, roide & verniſſé, qui a preſque la figure d'un batteau, & qui avance ſur le front ; ils l'attachent ſous le menton avec des cordons de ſoye, d'où pendent des nœuds de franges plus ou moins longs, ſuivant la dignité d'un chacun ; & ils ne ſont obligez de s'incliner devant les Perſonnes du premier rang, qu'autant qu'il faut pour que ces nœuds touchent à terre, comme nous avons dit qu'il ſe pratique dans la Cour du Dairy. Leurs Supérieurs ont les cheveux treſſez, ou relevez ſous

CHAP. X.

une gaze noire, d'une façon aſſez particulie-re; & leurs oreilles ſont couvertes d'oreillettes d'un empan & demi de long, & de deux pouces de large, relevées auprès des joues, ou pendantes, ſuivant les Titres d'honneur, qu'ils ont reçûs du Dairy, à la Juriſdiction duquel ils ſont ſoumis pour les Affaires Eccléſiaſtiques; car pour ce qui regarde le temporel, ils ſont ſous celle des deux Juges Impériaux des Temples, nommez par l'Empereur Cubo-Sama. Au reſte, la fierté de ces Gens-là eſt au-deſſus de toute expreſſion: ils ſe croiroient deshonorez, s'ils avoient le moindre commerce avec le petit Peuple. Ils ont une ſi haute opinion de leur ſainteté, qu'ils évitent toute liaiſon avec les Prêtres de la nouvelle Religion, qu'ils regardent comme des Séducteurs, qui enſeignent une Religion fauſſe; mais ceux-ci leur rendent bien la pareille. On dit, que quand ils vont par la Ville vêtus comme les Séculiers, ils portent des Cimeterres, comme les Perſonnes de Qualité; mais je croirois aſſez, que cela ne convient qu'aux ſimples Gardiens des Temples, qui ſont de véritables Laïcs.

De leur Doctrine.

Non-ſeulement on ne trouve rien dans leurs Livres ſacrez ſur la nature des Dieux, & ſur le pouvoir qu'ils ont ſur les Hommes; ils contiennent même peu de choſes touchant l'état des Ames après leur ſéparation. Il eſt pourtant marqué, que celles des Méchants ne ſont pas reçuës d'abord dans le Paradis de leurs Dieux; mais qu'elles demeurent errantes autant de tems, qu'il eſt néceſſaire pour expier leurs péchez: ce qu'ils peuvent bien avoir encore tiré des Egyptiens. On ne re-

CHAP. X.

connoît point dans cette Religion d'autres Diables, que les Ames des Renards, Animaux qui font de grands ravages au Japon (*a*). Quelques Rigoristes exigent de grandes conditions pour être admis dans l'Elisée; les plus ordinaires sont l'observation de certaines Fêtes, le Pélerinage à Ixo, la pureté intérieure & extérieure, l'obéissance exacte à ce qui est ordonné, soit par la lumiere de la raison, soit par la volonté suprême du Prince; & la mortification de la chair.

(*a*) Les Japonnois ne laissent pas de venir à bout de ces Animaux, & leurs Peaux sont fort estimées.

CHAPITRE XI.

Des Impuretez légales, des Pélerinages; de plusieurs autres particularitez du Sinto: Schisme dans cette Religion Des JAMMABUS, *& de deux Sociétez d'Aveugles Sçavans.*

CHAP. XI.

Des Impuretez legales.

LA pureté extérieure dans cette Religion, consiste principalement à ne se pas soüiller de sang, à s'abstenir de manger de la chair, & à éviter de toucher & même de voir des corps morts. La superstition a fait porter jusqu'au scrupule la précaution en tous ces points. On est impur, & par-là incapable d'entrer dans les Temples, d'en approcher même, & en général de paroître devant les Dieux, pour la moindre contravention à ce qui est ordonné en cette matiere, mais la

peine dure plus ou moins, ſelon la qualité & les circonſtances de la faute. Si quelqu'un répand ſur ſoi quelque goutte de ſang, fût-ce par mégarde, il demeure impur pendant ſept jours; ſi lorſqu'on bâtit un Temple, un Ouvrier ſe bleſſe, & que le ſang en ſorte, il devient incapable de travailler jamais à aucun Edifice ſacré; & ſi cela arrivoit lorſqu'on répare quelqu'un des Temples de Tensio Dai Dsin, ou qu'on en conſtruit un nouveau en l'honneur de ce Dieu, il faudroit démolir tout ce qui ſeroit fait, & recommencer ſur nouveaux frais. Il n'eſt pas permis aux Femmes d'entrer dans les Temples, lorſqu'elles ont leurs ordinaires; elles ne doivent même alors pratiquer aucune cérémonie extérieure de Religion. On veut bien croire que ces incommoditez ne les prennent pas, lorſqu'elles vont en pélerinage a Ixo, & on en fait honneur à la protection du Dieu, qu'elles vont viſiter. Si le fait eſt vrai, il eſt aſſez naturel de croire que c'eſt un effet de la fatigue du Voyage; mais il eſt plus vraiſemblable qu'elles feignent alors d'être exemptes de ces accidents pour n'être pas privées du plaiſir de Voyager, n'y ayant guéres pour elles, que ces occaſions de ſortir de la contrainte, où on les retient chez elles.

Quiconque mange de la chair des Animaux à quatre pieds, excepté du Daim, eſt trente jours dans le cas de l'impureté légale; mais pour avoir mangé des volatiles, on n'eſt impur, que l'eſpace d'une heure. Il en faut excepter le Faiſan, la Gruë, & les Oiſeaux aquatiques, dont on peut manger en tout tems. Pour avoir tué un Animal, ou avoir

CHAP. XI.

assisté à l'exécution d'un Criminel, ou s'être trouvé auprès d'un Mourant, ou être entré dans une Maison, dans laquelle il y avoit un corps mort, on demeure impur tout le reste du jour. Mais de toutes les impuretez extérieures la plus considérable est celle, que l'on contracte à la mort de son Pere, & avec quelque proportion de tous ses Supérieurs.

Ceux qui se piquent d'une plus grande régularité, se croyent soüillez par l'impureté intérieure en trois manieres. 1°. Par les yeux, qui ont vû des choses impures. 2°. Par la bouche, qui en a proféré, même par forme de récit. 3°. Par les oreilles, qui en ont entendu. On voit dans la plûpart des Temples de la Religion Indienne, dont les Sintoïstes ont pris toutes ces délicatesses; & même en plusieurs endroits des grands Chemins, les Figures de trois Singes, qui de leurs pattes de devant se couvrent l'un les yeux, l'autre les oreilles, & le troisiéme la bouche; & c'est, dit-on, un emblême, qui représente les trois manieres, dont je viens de parler, de contracter l'impureté légale. Kœmpfer raconte qu'il a vû à Nangazaqui un Homme, qui, lorsqu'il avoit reçu la visite d'une Personne, qu'il soupçonnoit d'être impure, faisoit laver toute sa Maison avec de l'eau & du Sel. Cet Homme passoit pour un grand Hypocrite; il est rare, qu'on n'outre pas la vertu, quand on veut la contrefaire.

De la célébration des Fêtes.

La célébration des Fêtes, qui est un des distinctifs, & peut-être le plus marqué de la Religion des Camis, occupe une bonne partie du tems de ses plus zélez Sectateurs. La plûpart les passent en réjoüissances, ces Peuples sont

persuadez que les Dieux se plaisent à voir prendre aux Hommes des divertissements innocents. On peut visiter les Temples en tout tems, mais on ne se dispense guéres, pour peu qu'on veüille passer pour religieux, de les visiter au moins en certains jours, si on n'a pas un empêchement légitime, & l'impureté légale est le plus recevable de tous. Il est encore de la décence de ne s'y point présenter, quand on est dans l'affliction : les Immortels, dit-on, qui joüissent d'une félicité parfaite, ne regardent pas de bon œil les prieres, qui partent d'un cœur accablé d'angoisses. C'étoit-là sans doute un beau champ pour les Missionnaires ; ils ne devoient pas avoir beaucoup de peine à faire sentir à ces Infidéles l'impuissance, ou la dureté de ces Dieux, qui leur manquoient dans leurs plus pressants besoins ; & il ne faut pas douter qu'ils n'ayent bien profité d'un si grand avantage, ayant sur-tout à faire à un Peuple si raisonnable, & si capable de sentiment.

De la visite des Temples.

Quand on va visiter les Temples, on commence par se laver : on marche ensuite d'un air grave & composé ; quelques-uns au sortir du bain, prennent un Habit de cérémonie, & l'on n'y manque jamais aux jours de Fête. Quand on est arrivé à l'entrée de la Cour, ou de l'Esplanade, sur laquelle le Temple est bâti, on se lave encore ordinairement les mains dans le bassin, qui est à côté de la Porte : on marche ensuite les yeux baissez, & avec une contenance respectueuse ; on monte sur la Galerie, & l'on se met à genoux vis à-vis de la Porte ; on baisse peu-à-peu la tête jusqu'à terre, on la releve, & les yeux tournez sur

CHAP. XI.

le Miroir, qui eſt en dedans, on adreſſe une courte priere au Dieu : on lui expoſe ſes beſoins : on jette quelques piéces d'argent dans le Temple, ou dans le Tronc : on frappe trois fois ſur la Cloche, & on ſe retire pour aller paſſer le reſte du jour en promenades, en jeux, & en feſtins. Il n'y a point de priere marquée pour ces viſites particulieres, chacun dit celles qu'il veut, & quelques-uns les croyent aſſez inutiles. « Les Dieux, diſent-» ils, voyent dans le fond de nos cœurs, ils » ſçavent tous nos beſoins, ils n'exigent pas, » que nous les leur repréſentions, encore » moins, que nous macérions notre chair » pour les toucher de compaſſion. Enfin les jours de ſolemnité ſont faits, ce ſemble, pour ſe récréer, & ſe délaſſer : on les choiſit pour les Feſtins, qu'on veut ſe donner, les viſites, & les nôces. Les Perſonnes publiques les deſtinent ſouvent pour donner leurs Audiences ; on eſt alors plus de loiſir. Par-là on donne un air de Religion, non-ſeulement à ſes récréations, mais encore à tous les devoirs de ſon état, & de la Societé.

Des jours de Fête.

Toutes les Fêtes ont leurs jours fixez ; il y en a trois chaque mois, le premier jour, le quinziéme, & le dernier. Le premier, qui eſt celui de la nouvelle Lune, eſt appellé TSITATZ ; il ſemble plutôt deſtiné aux civilitez réciproques, & aux compliments, qu'à la Religion ; on ſe leve de grand matin, & on va de Maiſon en Maiſon rendre viſite à ſes Supérieurs, a ſes Parents, à ſes Amis, & les féliciter ſur le retour de la Lune. Le reſte de la journée ſe paſſe auprès des Temples, & dans d'autres lieux agréables, où il y a de

belles Promenades ; là chacun se livre aux Amusements, qui sont le plus de son goût ; le quinziéme, qui est la pleine Lune, est un peu plus consacré au culte des Dieux : mais le dernier est sur-tout fort solemnel, moins cependant parmi les SINTOÏSTES ; car la plûpart des choses, que je viens de rapporter, conviennent aux deux Religions ; on va même indifféremment de toutes les Sectes aux Temples d'AMIDA, qui est la principale Idole des Fotoques, & à laquelle ce jour est particulierement consacré.

Outre ces trois Fêtes, qui viennent tous les mois, il y en a cinq, qui sont reparties dans le cours de l'Année. A sçavoir ; le premier de la premiere Lune, le troisiéme de la troisiéme, le cinquiéme de la cinquiéme, le septiéme de la septiéme, & le neuviéme de la neuviéme. Ces jours par leur imparité sont centez malheureux, & c'est la raison, qui les a fait choisir, afin de divertir les Camis & les Fotoques par toutes sortes de jeux ; & de détourner par les souhaits, que l'on se fait mutuellement, les accidens facheux, qu'on croit avoir lieu de craindre. Le SONGUATS, qui est la premiere de ces Fêtes, dure presque tout le mois : on se leve le premier jour de bon matin ; chacun prend ses plus beaux Habits, va chez ses Parents, ses Amis, ses Patrons ; & après les compliments ordinaires, leur présente une petite boëte, où il y a trois éventails, ausquels est attaché un petit morceau d'un coquillage appellé *Oreille de Mer*, avec le nom de celui qui fait le présent ; c'est, dit-on, pour rappeller le souvenir de la pauvreté, & de la frugalité des premiers tems,

CHAP. XI.

où ce Coquillage étoit la nourriture la plus ordinaire;& pour faire mieux sentir par la comparaison, le bonheur & l'abondance du tems présent.

La seconde Fête, qu'on nomme SANGUATZ-SAUNITZ, est proprement la Fête du Printems, & des jeunes Filles; on en rapporte l'origine à une Histoire fabuleuse, que je n'ai pas cru de nature à être ici racontée. La troisiéme, appellée GUOGUATZ SANNIZ, est particulierement destinée pour la récreation des jeunes Garçons. La quatriéme, qu'on nomme SISSIGUATZ NANUKA, est celle des Ecoliers; ils passent tout le jour à se divertir, & attachent à de longs bâtons de Bambous des Vers de leur façon, pour faire voir le progrès qu'ils ont fait dans leurs Etudes. La cinquiéme, qui porte le nom de KUNITZ ou KUGUATZ KOKONOKA, est une espece de Carnaval. A peine trouve-t-on dans toutes ces Fêtes quelques legers vestiges de Religion. Il en est un peu plus resté dans quelques autres, que l'on solemnise en l'honneur de certains Dieux en particulier, & dont le nombre égale presque celui des jours de l'Année.

Des Dieux des Marchands.

Le sixiéme jour de la neuviéme Lune est entierement consacré au grand Protecteur de l'Empire TENSIO DAI DSIN; on le célebre dans toutes les Villes & dans tous les Villages par des Réjouissances publiques, par des Processions, & par des Spectacles. Ce Dieu avoit plusieurs Freres; dont quelques-uns ont aussi leur culte; & les Marchands solemnisent surtout la Fête de l'un d'eux, nommé IEBISU, lequel ayant encouru la disgrace de son Aîné, fut relégué dans une Isle déserte; il est re-

gardé comme le Neptune du Japon, & cela ſur une Tradition populaire, qu'il pouvoit vivre juſqu'à trois jours de ſuite dans l'eau. Les Pêcheurs & les Mariniers l'ont auſſi pour cette même raiſon choiſi pour leur Protecteur, & on le repréſente aſſis ſur un Rocher, tenant d'une main une Ligne, & de l'autre un Poiſſon nommé TAI, qui lui eſt particulierement conſacré. Ce Poiſſon, qui eſt très-rare, reſſemble à la Carpe, & il eſt agréablement bigarré de rouge & de bleu: les Japonnois lui donnent le premier rang parmi les Poiſſons.

Les Marchands ont encore trois autres Patrons parmi les anciens Dieux du Pays; le premier ſe nomme DAI KOKU; ils prétendent, que par-tout, où il frappe de ſon marteau, il en fait ſortir les choſes, dont on a beſoin. Il eſt ordinairement dépeint aſſis ſur une Balle de Ris, ſon Marteau à la Main droite, & auprès de lui un Sac, pour y mettre tout ce qu'il aura fait ſortir de la Terre. Le ſecond s'appelle TOSSI KOKU: on l'invoque au commencement de l'Année, pour obtenir un plein ſuccès dans toutes ſes entrepriſes: il eſt figuré debout, vêtu d'une grande Robe à larges Manches, avec une longue Barbe, un Front prodigieuſement large, de grandes Oreilles, & un Eventail à la Main. Le troiſiéme eſt connu ſous le nom de FOTTY: ſa figure n'a rien de ſingulier, qu'un gros Ventre; on lui demande ſurtout de la Santé, des Richeſſes, & des Enfans. Nous aurons occaſion ailleurs de parler du Dieu des Sciences, du Dieu de la Médecine, & du Dieu des Enfers.

Du Matſuri.

Mais de toutes les ſolemnitez de la Religion primitive du Japon, la plus célebre eſt

CHAP. XI.

ſans contredit le MATSURI : c'eſt la principale Fête du Dieu Protecteur de chaque Ville. Kœmpfer, qui a aſſiſté a un Matſuri, célébré en l'honneur d'un ancien Cami, nommé SUWA, Patron de Nangazaqui, nous en a donné la deſcription ; comme elle eſt fort longue, & qu'elle ne ſeroit peut-être pas du goût de tout le Monde, nous la renvoyons à la fin de ce Livre Préliminaire.

Des Pélerinages.

Il paroît plus de Religion dans les Pélerinages ; les Japonnois y ſont fort portez, & il y en a dans toutes les Sectes. Si ce Peuple n'a pas la curioſité, ou la liberté de voyager dans les Pays Etrangers, il eſt bien aiſe au moins de parcourir le ſien. Les Femmes ſurtout, qui ne ſont jamais mieux, que hors de chez elles, & qui n'ont point de prétexte plus plauſible pour courir, que ces Voyages de Dévotion, n'en manquent aucun. Le plus célebre Pélerinage de l'ancienne Religion, eſt celui qui ſe fait au premier Temple de TENSIO DAI DSIN, lequel eſt dans la Province d'Ixo, où ce Dieu eſt né ; il eſt nommé DAI-SIN, c'eſt-à-dire, *le Temple du grand Dieu* : il eſt bâti dans une grande Plaine, & n'a rien de reſpectable, que ſon antiquité ; c'eſt un mauvais Bâtiment de Bois fort bas, couvert d'un toit de Chaume ſurbaiſſée, & aſſez plat. On apporte une très-grande attention à conſerver cet Edifice dans ſon premier état, afin qu'il ſerve de monument de l'antique ſimplicité. On ne voit au-dedans, qu'un grand Miroir de Métal jetté en Fonte, poli à la maniere du Pays, & du Papier découpé autour des Murailles.

Près de cent petites Chapelles bâties en

l'honneur des Dieux inférieurs, environnent le MIAS, & la plûpart sont si basses, qu'on a peine à s'y tenir debout; toutes ont un CANUSI, qui les dessert. Quantité d'Officiers du Temple, qui se qualifient de Messagers du Dieu, habitent au même endroit, & tiennent des Maisons pour y recevoir les Pélerins. Assez prés de-là, est un gros Bourg, qui porte le même nom, que le Temple, & dont presque tous les Habitans sont Hôteliers, Imprimeurs, faiseurs de Papier, & de Cabinets, Relieurs, Menuisiers, & Artisans de tous les Métiers, lesquels peuvent entrer dans le Commerce, qui se fait en ce lieu-là.

Les vrais SINTOÏSTES, vont tous les ans en Pélerinage à ce Sanctuaire, & nul ne se dispense d'y aller au moins une fois pendant sa vie. On est même persuadé que tout Japonnois zélé ponr sa Patrie, doit s'acquitter de ce devoir de respect, & de reconnoissance envers TENSIO DAI DSIN; sinon en qualité de Dieu; & d'Esprit tutelaire de la Nation, au moins en celle de son Fondateur, & de son premier Pere. Ses vrais Adorateurs tiennent qu'il y a plusieurs graces attachées à ce Pélerinage, comme l'absolution de tous ses péchés, l'assûrance d'un état heureux après la mort, la santé, les richesses, les dignitez, une nombreuse postérité, & toutes les autres bénédictions de cette vie & de l'autre. Pour entretenir le vulgaire dans cette croyance, les CANUSIS donnent à chaque Pélerin un Acte authentique de la rémission de ses péchez; & parce que plusieurs, soit à raison de leur grand age, ou de leur santé, ou par l'impossibilité de quitter leurs Emplois, ne peuvent

CHAP. XI.

aller en Ixo, on a soin de leur faire tenir chez eux, moyennant une rétribution convenable, ces prétendues absolutions, ce qui fait un des principaux Revenus de ces Ministres, & de leurs Temples. Dans le vrai, la Religion a souvent peu de part dans toutes ces Courses: au Japon, plus que partout ailleurs, certaines gens se plaisent si fort à courir, qu'ils en deviennent incapables de toute autre Profession; & quoiqu'on ait fait des Reglemens très-sages pour arrêter ces désordres, on n'a jamais pû y réüssir; il n'y a pas jusqu'aux Enfans, qui craignant la colere de leurs Peres, qu'ils ont offensez, ne s'enfuyent secretement, pour aller chercher en Ixo une Indulgence, qui leur obtienne leur Pardon. La plûpart de ces Pélerins sont obligez de passer la nuit en pleine Campagne, ou faute de trouver place dans les Hôtelleries, ou pour n'avoir pas dequoi y payer leur dépense; & il est assez ordinaire d'en rencontrer, qui sont morts de misere; mais ceci regarde particulierement les Vagabons, qui n'osent pas aller chez les CANUSIS, ou qui ne veulent pas se gêner à pratiquer ce que ces Prêtres leur prescrivoient.

On peut aller en Ixo dans tous les tems de l'Année, mais le plus grand concours est dans les trois premiers Mois. L'Empereur Cubo-Sama y envoye tous les Ans une Ambassade, en même tems, qu'il en envoye une au Dairy, lequel est dispensé de ce devoir à cause de sa Dignité, & de la sainteté de sa Personne. Les Grands & les Princes de l'Empire font aussi ce voyage par Procureur, quoiqu'on le pusse faire très-commodement. Les plus Pauvres portent leur Lit sur leur dos,

c'est-à-dire, une Natte de Paille roulée ; ils ont encore un bâton de Pélerin à la main, & & une Ecuelle de Bois penduë à leur ceinture. Ils ôtent leur Chapeau, comme on fait en Europe, pour demander l'aumône : & afin, qu'en cas de mort, ou d'autre accident subit, on puisse sçavoir qui ils sont ; leurs noms sont écrits sur leurs Chapeaux, & sur leurs Ecuelles. Les plus aisez ont des Habits de Pélerins sur leurs Habits ordinaires.

Le premiere chose qu'on fait en arrivant au terme, c'est d'aller chez le CANUSI, auquel on a été adressé, ou que l'on connoît déja ; & en l'abordant, il faut se prosterner jusqu'à toucher la Terre du Front ; on va ensuite faire la même chose devant le Temple, & l'on s'y couche même le Ventre & le Visage contre Terre. On fait en cette posture sa priere au Dieu ; & plusieurs, qui n'ont pas le moyen d'aller à l'Auberge, vont chez le CANUSI, qui sçait bien qu'il ne perdra rien en les recevant avec une apparente gratuité : car ces Pauvres gens se piquant encore plus de générosité, se privent d'une bonne partie de leur quête, pour témoigner leur reconnoissance à leur Hôte; de sorte qu'il leur en coûte souvent plus, pour être ainsi logez & nourris gratuitement ; qu'il ne leur en auroit coûté dans une Hôtellerie.

Avant que de partir pour s'en retourner, on va recevoir, avec les marques du plus profond respect, l'Acte autentique de son absolution renfermé dans une Boete, sur laquelle sont écrits les noms du Temple, & celui du CANUSI, de qui on le tient. Il se fait par tout un grand débit de ces Actes, qu'on porte, ainsi que je l'ai déja remarqué, dans les Pro-

CHAP. XI.

vinces pour ceux, que des empêchemens légitimes exemptent de ces Pélerinages, & on y joint toujours un des Almanachs, qui se font par ordre du Dairy, & ne s'impriment qu'en Ixo. Suivant un Auteur Japonnois, le vrai Temple de TENSIO DAI DSIN est sur une petite éminence, derriere deux autres MIAS plus grands, éloignez l'un de l'autre de douze Ruës. Il seroit à souhaiter, que Kœmpfer eût été sur les lieux, pour nous apprendre à laquelle de ces deux Versions nous devons nous arrêter.

Il est encore bon d'observer, qu'aussi-tôt, que quelqu'un est parti pour ce Pélerinage, on attache à la Porte de la Maison une Corde entortillée d'un morceau de Papier bleu, pour avertir ceux, qui ont contracté quelque impureté légale, de n'y point entrer, parce qu'on prétend avoir remarqué, qu'il lui en arriveroit du mal, comme des songes facheux, ou quelqu'autre accident funeste. Les Pélerins eux-mêmes doivent pendant le voyage s'abstenir d'approcher d'aucune Femme, pas même de la leur, sans quoi, non-seulement ils perdroient tout le fruit de leur Pélerinage, mais cet Acte de Religion leur deviendroit nuisible. Pour entretenir le Peuple dans ces idées superstitieuses, on a grand soin de publier des histoires fort étranges, qui prouvent combien le Dieu est délicat sur cet article.

Des JAMMABUS; ou JAMMABOS.

Ceux qui amusent ordinairement les Pélerins de pareils contes, sont les JAMMABUS, qui forme une espece de Congrégation Laïque, & Militaire de l'ancienne Religion. Leur nom signifie proprement *Soldat de Montagne;*

gne ; & ſuivant les regles de leur inſtitution, ils ſont obligez en cas de beſoin de combattre pour le ſervice des CAMIS, & pour la conſervation de leur culte. Ils menent la vie Erémitique, font Profeſſion de vivre très durement, voyageant ſans ceſſe dans les Montagnes conſacrées à quelque Divinité, & ſe baignant ſouvent dans l'eau froide, même au cœur de l'Hyver. Il y a, dit-on, onze à douze cents ans, qu'un certain GIENNO GIOSSA, dont on ignoroit la Famille, inſtitua cet Ordre; il ne fit lui-même autre choſe pendant toute ſa vie, que parcourir les déſerts les plus ſauvages ; & par-là il fit des découvertes, qui ont été dans la ſuite d'une grande utilité.

Les JAMMABUS ſont diviſez en deux Congrégations, dont la différence la plus marquée conſiſte en ce qu'ils ne font pas le même Pélerinage, que tous ſont obligez de faire une fois l'Année, outre celui d'Ixo. Le terme de l'un eſt une Montagne de la Province de BUYGEN ; vers les confins de CHIGUGEN, deux Provinces du XIMO. Cette Montagne eſt très-haute, fort eſcarpée, & environnée de Précipices. Les autres vont en dévotion au Tombeau de leur Fondateur dans la Province de JOTSIINO, au ſommet d'une autre Montagne, qui n'eſt ni moins difficile, ni moins dangéreuſe, que la premiere ; elle eſt même beaucoup plus haute, & il y fait en tout tems un froid exceſſif. Au retour de ces voyages, les uns & les autres vont rendre viſite à leur Général, qui réſide à MEACO. Chaque Congrégation a le ſien, auquel chacun de ſes Inférieurs doit dans ces occaſions faire un préſent. Ordinairement ce préſent eſt récompen-

CHAP. XI.

ſé d'un nouveau titre, dont on porte la marque ſur ſon habit (*a*).

A l'extérieur, on les prendroit pour de ſimples Soldats ; ils ont néanmoins quelques diſtinctifs, parmi leſquels ſont des eſpeces de Chapelets, dont les grains ſont raboteux, & dont ils ſe ſervent à peu près comme nous faiſons des nôtres ; mais leurs Statuts n'en parlent point : ainſi il faut qu'ils ſoient d'une invention plus moderne, que leur inſtitut, qu'ils ont d'ailleurs fort altéré, en y mêlant même des Pratiques de la Religion des FOTOQUES. Le P. Loüis FROES dit qu'ils ont je ne ſçai quelle toupe de couleur blanche, qui leur pend au col, & qu'ils portent de petits Chapeaux, qui ne leur couvrent, que le haut de la Tête ; mais il y a de l'apparence, qu'ils n'en uſent que dans leurs Voyages. Ils ſont mariez, & il paroît que leurs Enfans embraſſent tous le même genre de vie que leurs Peres.

Leurs ſortileges.

Mais ce qui les rend plus conſidérables, & ce qui eſt la principale ſource des richeſſes, que pluſieurs d'entr'eux amaſſent ; c'eſt qu'ils ſe ſont donné la réputation d'être fort verſez dans la Science Magique. Le Peuple ne doute point, qu'ils ne puiſſent conjurer, & chaſſer tous les malins Eſprits, pénétrer toutes ſortes de ſecrets, retrouver ce qu'on a perdu, découvrir les Voleurs, prédire l'avenir, expliquer les ſonges, guérir les maladies déſeſpérées, faire connoître, ſi les Perſonnes accuſées ſont criminelles, ou non, &

(*a*) Ces deux Congrégations de JAMMABUS ſont connuës ſous les noms de TOSANTAS, & de FONSANFAS.

commander par leurs charmes à tous les Dieux du Japon. On croit encore, que leurs prieres sont efficaces; soit en bien, soit en mal, & on les achette fort cher, selon le besoin, qu'on en a, & l'usage qu'on en veut faire. Ce qui est certain, c'est qu'à les voir, on les prendroit d'abord pour de vrais Sorciers: car ils ont toujours les Cheveux hérissez, comme s'ils sortoient de dessus le Trépied.

On assûre, qu'un des moyens, dont ils se servent le plus ordinairement pour connoître ce qu'ils veulent sçavoir; c'est de faire entrer un Démon dans le corps d'un Enfant, qu'ils interrogent ensuite sur tous les Points, sur lesquels on les consulte. Leur maniere d'opérer sur les Malades est assez singuliere; ils commencent par s'informer fort exactement de l'état où ils se trouvent, & de tout ce qui s'est passé, depuis qu'ils ont ressenti les premieres atteintes du mal; ils examinent ensuite leur tempérament; après quoi ils tracent sur un morceau de Papier des caracteres, qui ont un rapport particulier avec la nature de la Maladie, & la constitution du Malade. Cela fait, ils posent le Papier sur un Autel, devant quelques Idoles, par la puissance desquelles ils font profession d'agir; ils font ensuite plusieurs grimaces, pour communiquer à ce Papier la vertu de rendre la santé au Malade; puis ils en forment des Pillules, qu'ils lui ordonnent d'avaler tous les matins avec un grand Verre d'eau d'une Riviere, ou d'une Fontaine, qu'ils lui nomment, en se tournant vers un des coins du Monde, qu'ils lui marquent aussi.

Les épreuves pour connoître, si les Person-

CHAP. XI.

nes accuſées ſont innocentes, ou coupables ; ſe font en préſence d'une Idole nommée FUDO, qui eſt repréſentée aſſiſe au milieu des feux & des flammes, mais jamais en public, & toujours dans les Maiſons, où le crime a été commis, & en préſence des Domeſtiques. D'abord le Magicien n'employe que de ſimples conjurations, en proférant certaines paroles inintelligibles. Si ce moyen ne ſuffit pas, il a recours à l'épreuve du feu, qui conſiſte à faire paſſer trois fois l'Accuſé ſur un Feu de Charbon : de la longueur d'une braſſe ; s'il paſſe ſans ſe brûler la plante des pieds, il eſt renvoyé abſous, ſinon, il eſt cenſé Criminel ; mais un ſecret plus infaillible encore, dit-on, pour obliger le coupable d'avoüer ſon crime, eſt de lui faire avaler un Papier rempli de caracteres, & de repréſentations d'Oiſeaux noirs, comme de Corbeaux ; & cacheté avec le cachet du JAMMABUS ; on nomme ce Papier Goos ; & comme les plus eſtimez viennent de KHUMANO, on les nomme GOOS KHUMANOS : l'Accuſé doit avaler un morceau de ce Papier dans un verre d'eau ; & l'on aſſûre que, s'il eſt coupable, il ſouffre beaucoup, juſqu'à ce qu'il ait tout confeſſé. On colle auſſi de ces Goos ſur les Portes des Maiſons, pour les préſerver des Eſprits malins, & ils ſervent encore à pluſieurs autres uſages ſuperſtitieux.

De leur Noviciat.

Les JAMMABUS ont une infinité d'autres charmes, par le moyen deſquels ils font des choſes fort ſurprenantes ; mais il y a ſans doute en tout cela plus de charlatanerie & d'adreſſe, que de véritable ſorcellerie. Il eſt conſtant qu'ils en font beaucoup de myſtere,

& que quand ils y veulent initier leurs Proſélytes, c'eſt ſous les plus effroyables ſerments de n'en jamais rien révéler à perſonne. Cette initiation doit être précédée d'un Noviciat très-rude ; il commence par une Retraite de deux mois ſur le ſommet d'une haute Montagne ; & pendant cette Retraite, on ne donne à manger aux Candidats, qu'une fois tous les ſix jours, & jamais que du ris & des herbes ; on les oblige auſſi à ſe baigner tous les jours dans l'eau froide, à ſe tenir long-tems dans une poſture très-gênante, à ſe proſterner ſept cents quatre-vingt fois par jour ; ce qui les fatigue à un point, qu'on ne peut croire. Lorſque par leur conſtance à ſoutenir ces épreuves, ils ont mérité que le Diable ſe faſſe voir à eux, ils ſont jugez dignes de l'Inſtitut, & on les y admet ſans difficulté.

La maniere dont ils demandent l'aumône.

On ne manque jamais de rencontrer des JAMMABUS dans le voiſinage des plus Célébres MIAS ; & ils demandent ordinairement l'aumône au nom du Dieu, qu'on y adore ; ils en relevent la ſainteté & les miracles d'une voix forte & d'un ton aſſûré, qu'ils accompagnent d'un bruit aſſez déſagréable de je ne ſçai quel Inſtrument, qu'ils portent, & d'une Trompette faite en forme de Coquille. Ils élévent leurs Enfans dans cette vie vagabonde, & pour cet effet, ils les menent avec eux, & vêtus comme eux ; à cela près, qu'ils leur raſent la tête ; au lieu qu'eux ſe laiſſent croître les cheveux. Ces petits Mandians ſont fort importuns & fort incommodes aux Voyageurs, qu'ils vont attendre ſur le penchant des collines, & dans les Paſſages étroits &

rudes, où il est difficile de se débarasser d'eux, sans donner quelque chose.

CHAP. XI.

Des Pélerins Bouffons.

On est moins embarassé de certains Pélerins, qui font ces Voyages d'une maniere fort comique & assez divertissante : ils vont ordinairement par petites bandes de quatre, vêtus de toile blanche, comme on l'est ordinairement dans la Cour du Dairy ; deux de ces Pélerins marchent d'un pas lent & grave, mais d'un air délibéré ; puis s'arrêtant tout court, ils prennent une grande civiere, garnie tout autour de branches de sapin & de papier blanc découpé, sur laquelle ils ont mis une espéce de Cloche fort grande, faite d'une matiere légere ; ou un chaudron, ou quelqu'autre Machine, qui fait allusion à de vieilles Histoires fabuleuses : un troisiéme portant à la main un Bâton de commandement, orné d'une touffe de papier blanc, marche, ou plutôt danse devant la civiere, & chante d'une voix basse & languissante une Chanson sur le même sujet ; & durant ce manége, le quatriéme demande l'aumône aux Passans, ou de porte en porte dans les Villages, par où ils passent.

D'autres vont aussi par petites Troupes visiter les trente-trois principaux Temples d'une Idole nommée QUANWON : ils sont vêtus de blanc, d'une maniere assez bizarre, & qui est particuliere à ceux de la Secte de ce Dieu : ils ne demandent pas l'aumône, & marchent toujours en chantant, & en joüant de la guitarre & d'une espéce de violon. On en rencontre d'une autre espéce, qui vont tous nuds par les plus grands froids, n'ayant qu'un peu

de paille pour couvrir ce qui doit être caché ; & cela en vertu d'un vœu, qu'ils ont fait, pour obtenir quelque grace de leur Dieu ; ils vivent fort pauvrement pendant tout le Voyage, ne reçoivent rien des Passans ; vont seuls, & courent presque toujours, apparemment pour s'échauffer.

D'une Secte de Mandians.

Enfin il y a une Secte particuliere de Mandiants, qui comprend les deux Sexes ; tous ont la tête rasée, les Filles sont sous la protection de certaines Religieuses de Meaco & de KAMAKURA !, ausquelles il faut qu'elles payent un tribut annuel du produit de leurs quêtes ; plusieurs font aussi des offrandes au Temple de KHUMANO, dans la Province d'Ixo, où est leur principale demeure, & comme le Chef-lieu de ces Mandiantes. On assûre que ce sont les plus belles Personnes du Japon ; les Filles des Pauvres Gens, qui n'ont reçu de la Nature, que la Beauté, embrassent cette maniere de vivre, & il est certain, qu'elles ne manquent de rien ; mais il est fort à craindre que la Religion ne serve de voile à ces Pélerines pour cacher une honteuse prostitution ; les Filles des Jammabus s'engagent ordinairement dans cette Profession, & ces Hermites Montagnards prennent souvent leurs Femmes parmi cette Canaille. Ces Créatures demeurent deux ou trois ensemble, & font tous les jours une course de quelques milles. Dès qu'elles apperçoivent une Personne de Condition, elles s'en approchent en chantant une Chanson rustique, & si elles en reçoivent quelque chose, elles en témoignent leur reconnoissance en accompagnant leur Bienfaiteur, qu'elles divertissent pendant quelques

CHAP. XI.

heures. Plusieurs ont fait leur apprentissage dans de mauvais lieux ; & comme elles sont obligées par leur état d'avoir la tête rasée, elles couvrent cette difformité par le moyen d'un Bonnet, ou d'une coëffe noire, qui n'aide pas peu à relever les agréments de leur visage, qu'elles peignent avec soin ; elles sont avec cela assez proprement mises : elles ont des mitaines aux mains, & sur la tête un grand Chapeau, qui les garantit des ardeurs du Soleil, & des injures de l'air. Leur contenance & leurs manieres ont je ne sçai quel agrément naturel, & une apparente modestie, si ce n'est, que leur gorge est fort découverte.

Schisme dans le Sinto.

Voilà ce que j'ai trouvé, qui m'a paru plus certain touchant la Religion primitive du Japon. Les Sectes Etrangeres, qui se sont introduites dans cet Empire, y ont aujourd'hui beaucoup plus d'éclat ; à quoi n'a peut-être pas peu contribué une espéce de Schisme, qui s'éleva parmi les Sectateurs des Camis, à l'occasion de ces mêmes nouveautez ; car alors les zélez SINTOÏSTES voulurent conserver leur Religion dans son ancienne pureté, si cependant ce terme convient à un mêlange aussi monstrueux de superstitions ; mais ils ne firent pas le plus grand nombre ; on les appella JUITZ ; les autres entreprirent de concilier les deux Partis ; & pour cela, ils imaginerent, que l'Ame d'AMIDA, le plus célébre des FOTOQUES s'étoit jointe & confonduë avec celle de TENS O DAI DSIN. Ces Conciliateurs furent appellez RIOBUS. Enfin les choses en sont venuës à ce point, que presque tous les Japonnois, quand ils sont au lit de la mort, invoquent les Idoles Etrangeres, dont le cul-

CHAP. XI.

ce, par un effet ordinaire, & presque immanquable dans ces sortes de conciliations en matiere de croyance, a tellement prévalu, que les Missionnaires n'ont presque fait mention, que de cette Religion : la seule d'ailleurs, qui se soit fortement opposée aux progrès de l'Evangile.

Il y a pourtant bien de l'apparence, que les Docteurs de celle-ci se sont appuyez du secours des plus zélez CANUSIS, contre les Prédicateurs du Christianisme ; car nous les verrons souvent dans le cours de cette Histoire, prendre tous indifféremment sous le nom générique de BONZES, la défense des CAMIS & des FOTOQUES contre les Chrétiens. La politique & l'honneur de la Nation empêcheront néanmoins le SINTO de tomber jamais : il est trop lié avec la Constitution fondamentale de l'Etat, & les Japonnois ne peuvent le laisser entierement abolir, sans renoncer à ces chimériques, mais trop précieuses prétentions de leur origine céleste. Enfin les CAMIS ont encore des Partisans zélez & accréditez ; & je crois qu'il faut mettre de ce nombre deux Sociétez d'Aveugles Sçavans, qui font deux Corps considérables dans l'Etat.

De deux Societez d'Aveugles. Des BUSSETS.

Les premiers sont connus sous le nom de BUSSETS, & leur origine n'est pas fort noble ; leur Fondateur fut pourtant le Fils d'un Dairy, que Kœmpfer nomme JENGINO, & qui n'est pas, au moins sous ce nom, dans le Catalogue, que cet Auteur nous a donné de ces Empereurs héréditaires ; ainsi l'on ne sçauroit fixer l'époque de cette Institution. Le jeune Prince se nommoit SENMIMAR ; il étoit très-bien fait, & avoit eu plusieurs in-

CHAP. XI.

trigues amoureuſes à la Cour. Enfin il fixa ſes Amours ſur une Princeſſe du Sang Impérial ; la paſſion étoit égale dans les deux Amans, & la joüiſſance ne fit que l'augmenter, mais leur bonheur ne fut pas de longue durée. La Princeſſe mourut, & SENMIMAR en perdit la vûe à force de pleurer. Pour ſe conſoler de cette nouvelle diſgrace, & perpétuer en même tems la Mémoire de ſa Maîtreſſe, il s'aviſa d'inſtituer une Confrérie, où Perſonne ne pût être reçu, qui ne fût Aveugle. Il en dreſſa les Statuts, & en obtint la confirmation de l'Empereur. Cette Société fut très-floriſſante pendant pluſieurs ſiécles, mais elle perdit avec le tems beaucoup de ſon luſtre, & fut obſcurcie par une autre, qui s'éleva ſur ſes débris.

Cette nouvelle Societé porte le nom de FEKI, & voici à quelle occaſion elle fut inſtituée. L'Empire étoit partagé en deux factions principales, l'Empereur FEKI avoit pour lui la premiere ; le Cubo-Sama nommé GENDZI étoit à la tête de la ſeconde. Chacune prit le nom de ſon Chef, & ces diviſions remplirent long-tems le Japon de ſang, & de carnage. Après bien des ſuccès divers, les GENDZIS prirent enfin le deſſus par la bonne conduite de JORITOMO, devenu Cubo-Sama ; ce Général gagna une Bataille déciſive, où l'Empereur fut tué. Cet infortuné Prince avoit un Capitaine d'une bravoure & d'une force, qu'on croyoit ſurnaturelle ; il ſe nommoit KAKEKIGO, & il s'étoit ſauvé avec les débris de l'Armée vaincuë ; mais il fut enfin pris, & mené au victorieux. JORITIMO, qui l'eſtimoit, voulut ſe l'attacher ; & lui en fit la propoſition,

qu'il accompagna des offres les plus obligeantes; mais il en reçut une réponse, à laquelle il ne s'attendoit pas. « Seigneur, lui dit ce » généreux Captif, j'ai été fidéle Serviteur » d'un bon Maître; il est mort, & jamais « Personne ne pourra se vanter, que j'aye eu » pour lui autant d'attachement, que j'en » avois pour mon légitime Souverain. Je » sçai, que je vous dois la vie, mais vous » êtes le meurtrier de mon Maître, & je ne » puis tourner les yeux vers vous, que je ne » me sente porté à venger son sang en ré» pandant le vôtre. Cette pensée me fait pour» tant horreur: je sens tout ce que je vous » dois, & je scais à quoi m'oblige la recon» noissance envers vous; c'est pourquoi » n'ayant plus rien à vous offrir, que ces » deux yeux, qui excitent un si cruel com» bat dans mon cœur, je vous en fais le » sacrifice. En achevant ces mots, il s'arrache les deux yeux, les met sur une assiette, & les présente au Cubo-Sama.

Ce Prince effrayé d'un si horrible spectacle, & charmé d'une grandeur d'Ame si peu commune, donna sur le champ la liberté à son Prisonnier, qui se retira dans la Province de FIUNGA, où il institua une nouvelle Société d'Aveugles, qui s'est depuis extrêmement étenduë. Ils ont leur Général, leurs Officiers, leurs Magistrats, & de grands revenus. Ils font leur principale occupation de l'étude: ils s'appliquent sur-tout à l'Histoire, à la Poësie, & à la Musique, & ils sont reçus chez tous les Grands en qualité de Sçavans, & de beaux Esprits. En effet; les Annales de l'Empire, les Histoires des Grands

CHAP. XI.

Hommes, les anciens Titres des Familles ne sont pas des Monuments plus sûrs, que la Mémoire de ces illustres Aveugles, qui se communiquant les uns aux autres leurs connoissances, forment une Tradition Historique, contre laquelle personne ne s'avise de s'inscrire en faux. Ils ont des Académies, où ils prennent des Grades, & ils s'y exercent, non-seulement à cultiver leur mémoire, mais encore à mettre en Vers ce qu'ils sçavent, à mettre en chant les plus beaux traits de l'Histoire, & à leur donner tous les agréments de la Poësie & de la Musique; comme ils sont tous Laïcs, ils n'ont rien, qui les distingue à l'extérieur, non plus que les BUSSETS, si ce n'est, que les uns & les autres se font raser toute la tête.

CHAPITRE XII.

Du BUDSO, ou de la Religion des Indiens établie au Japon; de ses principales Divinitez. Diverses opinions sur le Dieu XACA, & sur sa Doctrine.

CHAP. XII.

Idole nommee DENIX.

QUelques Auteurs prétendent, que dès l'Année même de la Fondation de l'Empire Japonnois, on porta dans ces Isles le culte de quelques Idoles étrangeres; mais on ne marque point de quel Pays elles venoient; on se contente de nous apprendre, qu'elles furent adorées à KHUMANO; & il y a bien

de l'apparence, que leur culte fut d'abord confondu avec celui des CAMIS. On ne ſçait pas trop non plus, ce qu'il faut penſer d'une Idole nommée DENIX, ou COGI, à laquelle je trouve dans de bons Mémoires, que les Japonnois donnoient le premier rang parmi les Dieux. Il eſt vrai, que de la maniere, dont quelques Auteurs en parlent, c'étoit moins une Divinité particuliere, qu'un ſymbole, ſous lequel on a voulu repréſenter un ſeul Dieu en trois Perſonnes : on lui donne en effet trois têtes, & quarante mains, pour exprimer, dit-on, la Trinité de Perſonnes, & l'univerſalité d'opérations. D'autres ne reconnoiſſent dans cette Figure, qu'un myſtere philoſophique, expliquant les trois têtes, du Soleil, de la Lune, & des Elémens; le corps, de la matiere premiere, & les quarante mains, des qualitez céleſtes, & élémentaires, par le moyen deſquelles la matiere premiere prend toute ſorte de formes.

Du Dieu AMIDA.

Quelques-uns ſoupçonnent que DENIX pourroit bien être le même qu'AMIDA, qu'on repréſente ſous une infinité de Figures différentes. Ce Dieu eſt un des plus anciens FOTOQUES des Indes, & il y a au Japon une Secte fort étenduë, qui lui eſt ſpécialement dévoüée. On y enſeigne entr'autres choſes, que, quelques crimes, qu'on ait commis, on eſt aſſûré de ſon ſalut, ſi on meurt en l'invoquant; par la raiſon, qu'il a fait, dit-on, une très-rude pénitence, pour expier les péchez de tous les Hommes : quelques-uns de ſes Partiſans ajoûtent, que de vouloir mériter par de bonnes œuvres le pardon de ſes fautes, ce ſeroit lui faire injure, comme ſi ſes mérites

CHAP. XII.

étoient insuffisants. J'ai dit qu'il est adoré sous différentes formes ; elles sont toutes mystérieuses, & fondées sur quantité de Fables, dont on amuse le Peuple, mais dont le récit n'a rien de fort intéressant. On lui attribuë même plusieurs choses, qui ne paroissent pas convenir à la même Personne : l'Apollon, le Mercure, le Jupiter, & le Bacchus des Egyptiens & des Grecs, ne sont pas plus multipliez, & ne causent pas plus de confusion dans la Mythologie ancienne, que l'Histoire d'AMIDA dans celle des Indiens, & de la plûpart des Peuples de l'Orient.

Le P. Loüis Froëz cité par le P. Kirker, assûre, que parmi les Japonnois il s'en trouve, qui se forment une idée beaucoup plus noble d'Amida. Ils prétendent, que ce Dieu est invisible, d'une autre nature que celle des Elémens ; qu'il existoit avant la création du Ciel & de la Terre ; qu'il n'a point eu de commencement, & qu'il n'aura point de fin : que toutes choses ont été créées par lui, que son essence est répanduë dans les Cieux, sur la Terre, & au-delà ; qu'il est présent par-tout, qu'il gouverne, & conserve toutes choses ; qu'il est immobile, immatériel, & qu'il doit être révéré comme la source intarissable de tous les Biens. Ce sentiment est assez semblable à celui des Chinois sur la création du Monde.

De Canon & de Gizon.

Les Japonnois reconnoissent encore parmi les FOTOQUES deux autres Divinitez du premier Ordre, qu'ils nomment CANON & GIZON. Le premier, disent-ils, étoit Fils d'AMIDA ; ils lui attribuent la création du Soleil & de la Lune ; le second est ordinairement

appellé *le Prince du Ciel, & a la tête de Bœuf;* on le repréſente avec des Cornes noires, & on prétend qu'il a le pouvoir d'écarter tous les accidens fâcheux de ceux, qui ont récours à ſa protection. Pluſieurs donnent pour ſauve-garde à leurs Maiſons l'Image d'un Payſan d'YESSO, qu'ils dépeignent tout velu, & tenant de ſes deux mains une grande épée; d'autres ont recours à des Figures de Dragons, ou attachent à leurs portes des têtes de Diables, qui ont la gueule béante, de groſſes dents, & les yeux enflammez : on y met auſſi des branches de certains Arbres, qui paſſent pour porter bonheur, & chaſſer les Eſprits malins; ou des boëtes d'Indulgences; ou de grands écriteaux remplis de Caracteres; mais il n'y a guéres que les petites Gens, qui en uſent ainſi : les autres s'en tiennent à la ſauve-garde du Dieu GIZON, & les Gens de Qualité ſurtout, ne ſouffrent pas qu'on défigure ainſi leurs Maiſons.

Hiſtoire de Xaca.

Le principal Auteur d'une ſi monſtrueuſe Religion a lui-même obtenu un des premiers rangs parmi les Divinitez, dont il a étendu le culte dans une bonne partie de l'Orient. C'eſt le célébre XACA, dont l'Hiſtoire eſt écrite ſi diverſement par tous ceux, qui en ont parlé, qu'on croiroit à peine, que c'eſt du même Homme, ou du même Dieu, qu'il s'agit. Je rapporterai les trois principales Verſions, qui ſont celles des Siamois ſur le récit de Kœmpfer, celle des Japonnois, telle que les premiers Miſſionnaires du Japon nous l'ont expoſée; & celle des Chinois, qui ſe trouve dans la Préface du *Confucius* du P. Couplet.

Sentiment de Kœmpfer.

La Religion des *Siamois*, dit le Voyageur

CHAP. XII, Allemand, eſt la même, que celle des BRAHMANS, qu'il faut diſtinguer de celle des anciens Perſans, Adorateurs du Soleil. Le Fondateur du Paganiſme Indien eſt repréſenté dans le Royaume de Siam, ſous la Figure d'un Negre d'une grandeur prodigieuſe, avec des Cheveux friſez & la Peau noire, mais dorée, comme par reſpect : ce ſont les paroles de l'Auteur. On voit à ſes côtez deux de ſes principaux Diſciples, & pluſieurs autres autour de lui, tous de la même couleur, & la plûpart aſſis comme lui. Si on en croit les BRAHMANS, la Divinité habitoit dans ſon Ame, & ils en jugent ainſi non-ſeulement par la ſublimité de ſa Doctrine, la ſainteté de ſa Vie, & la certitude de ſes Prophéties, mais encore parce qu'ils trouvent dans leurs Traditions, que VICHNOU, après avoir pendant pluſieurs centaines de mille ans, pris différentes formes, & viſité le Monde juſqu'à huit fois, parut ſous la Figure d'un Négre, auquel ils donnent les noms les plus magnifiques, tels que ceux de *Saint*, d'*Homme ſans paſſion*, & de *Seigneur* : les Ceylanois l'appellent BADHUM, les Chinois & les Japonnois SACKA ou SIAKA, ou ſimplement FOTOGE (*a*), c'eſt-à-dire, l'Idole, & y ajoûtent quelquefois SI TSUN, qui veut dire le *grand Saint*. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'aucun des Peuples, qui en parlent, ne ſemble vouloir qu'il ſoit né dans ſon Pays, & qu'ils le font naître réciproquement les uns chez les autres. Pour les accorder tous, Kœmpfer prétend, que XACA n'étoit point Indien, ni même Aſiatique,

(*a*) FO, ou FOTOQUE.

mais un Prêtre Egyptien, qui ayant été chassé d'Egypte, avec ses Confreres par CAMBISÉS, porta la Religion Egyptienne dans l'Orient; & voici sur quoi il établit ce sentiment.

Premiérement, dit-il, il y a beaucoup de conformité entre le Paganisme Oriental, dont on reconnoît XACA pour Auteur dans les Indes, & celui des anciens Egyptiens; car ceux-ci représentoient leurs Dieux, comme font aujourd'hui les Indiens, sous des formes symboliques d'Hommes & d'Animaux monstrueux, au lieu que les autres Asiatiques d'en-deça du Gange, comme les Persans, les Caldéens, & tous ceux, qui professoient la même Religion, adoroient les Luminaires des Cieux, sur-tout le Soleil & le Feu, & il est vraisemblable, que les Indiens faisoient le même dans les Premiers tems; car quoique leurs Prêtres ne leur enseignent pas à adorer les Astres, ils rendent néanmoins à ces grands Corps, une espéce de culte, qui est toleré, & dont on ne découvre point l'origine.

En second lieu, les deux principaux Articles de la Religion des Egyptiens, étoient la transmigration des Ames, & l'adoration des Vaches; or l'un & l'autre subsiste encore parmi les Indiens, sur-tout parmi ceux, qui habitent à l'Occident du Gange. Personne dans ces Quartiers-là n'oseroit tuer le moindre petit Moucheron, ni même les Insectes les plus nuisibles; par la raison, qu'ils peuvent être animez de quelqu'Ame Humaine; & les Vaches, dont ils croyent, que les Ames sont, pour ainsi dire, déifiées, y sont servies avec beaucoup de respect & de vénération. Il est encore bon d'observer que, plus ces Infidéles

CHAP. XII.
ſont voiſins de l'Egypte, plus ils font paroître de zéle pour ces deux Articles; au lieu qu'à Siam, & dans les Royaumes plus Orientaux, on ne ſe fait aucun ſcrupule de manger de la chair de Vache, pourvû qu'on n'ait donné ni occaſion, ni conſentement à la mort de cet Animal. Il en eſt de même de la Métempſicoſe: cette opinion n'eſt pas à beaucoup près auſſi ſuivie parmi les Siamois & les autres Peuples d'au-delà du Gange, que parmi les BENIANS de l'INDOUSTAN.

En troiſiéme lieu, il y a environ vingt-trois ſiécles, que Cambisès détruiſit la Religion des Egyptiens, tua leur APIS, ou *Vache ſacrée*, & maſſacra, ou exila leurs Prêtres; or ſi on conſidere que les Siamois comptent leur SANCARAD ou Epoque Eccléſiaſtique depuis la mort de XACA, & que leur année 2233. ou 2234. revient à l'année 1690. de l'Ere Chrétienne, on trouvera, que cette Epoque s'accorde avec le tems de l'invaſion de l'Egypte par Cambisès. Ainſi en ſuppoſant, que des Prêtres de MEMPHIS ayant à leur tête un de leurs principaux Chefs, ſe ſont réfugiez dans les Indes, qu'ils y ont prêché leur Religion, & que la réputation du nouvel Apôtre lui aura fait donner les noms de BUDHA & de XACA, qui ſignifient le *grand Saint*, il n'y a rien dans cette ſuppoſition, qui ne ſoit très-croyable. D'ailleurs XACA, comme je l'ai déja remarqué, eſt repréſenté avec des Cheveux friſez: or il eſt certain, qu'aucun Noir de l'Aſie ne les a de cette figure, & qu'encore que les Siamois en particulier ſe les coupent ſi courts, qu'ils n'ont jamais plus que la longueur d'un doigt, ils ſe tiennent

droits comme la Soye d'un Porc. On ne peut nier que ces conjectures ne soient au moins fort ingénieuses.

Sentiment des Japonnois rapporté par Kœmpfer.

Voila ce que pensoit Kœmpfer au sujet de XACA, lorsqu'il écrivoit ce qu'il avoit vû, ou appris à Siam; mais lorsqu'il parla de la Religion des Japonnois, il se conforma aux Traditions de ces Insulaires, & voici ce qu'il en a recueilli. Il suppose alors ce célebre Législateur né dans les Indes la vingt-sixiéme année du regne de Soowo Empereur de la Chine, ce qui revient, dit-il, à l'an 1209. ou selon quelques-uns à l'année 1207. avant Jesus-Christ; cependant il ne le fait vivre, que soixante & dix-neuf ans, & il le fait mourir l'an 950. avant la naissance du Messie. A l'âge de dix-neuf ans, il quitta son Palais, abandonna sa Femme & son Fils, & alla mener sous la direction d'un Saint Hermite, une vie très-austere, & toute contemplative. Il se tenoit ordinairement assis les jambes croisées, les mains appuyées sur son sein, placées de maniere, que les extrémitez des pouces se touchoient; c'est une posture, qui met, à ce qu'on croit, l'ame dans une profonde aliénation des sens; & dans ces especes d'extases, Xaca pénétra dans les plus profonds, & les plus importans secrets de la Religion; après quoi étant sorti de sa retraite, il se fit suivre d'un nombre infini de Disciples, avec l'aide desquels il répandit par tout sa Doctrine, dont voici les principaux Articles.

I. Les Ames des Hommes, & celles des Animaux, sont de la même substance également immortelle, & ne different, que selon

CHAP. XII. les différens sujets, qu'elles animent. II. Les Ames des Hommes, après qu'elles sont séparées des Corps, sont récompensées dans un lieu délicieux, ou punies dans un lieu de misere, suivant le bien ou le mal qu'elles ont fait. III. Les Dieux different entr'eux dans leur nature, & les Ames des Hommes dans le mérite de leurs actions; & quoiqu'il y ait divers dégrez de bonheur dans l'Elisée, chacune s'imagine, qu'il n'est point de félicité au-dessus de celle, dont elle joüit. IV. AMIDA est le Chef suprême de ces habitations célestes, le Protecteur général des Ames, mais il est en particulier le Dieu & le Pere de celles, qui sont admises au séjour des Bienheureux. V. C'est par la seule médiation d'AMIDA, que les Hommes peuvent obtenir la rémission de leurs péchez, & l'entrée dans l'Elisée; mais pour y parvenir, il faut mener une vie vertueuse, & pratiquer exactement ces cinq préceptes de XACA. Le premier, de ne tuer aucun Animal; le second, de ne point dérober; le troisiéme, d'éviter la paillardise; le quatriéme, de ne point mentir; le cinquiéme, de ne point boire de liqueur forte. Comme il y a divers dégrez de plaisir dans l'Elisée, il y en a autant de tourments dans l'Enfer, en quoi on a égard, non-seulement à la qualité des fautes, mais encore au nombre des années, que le Criminel a vêcu sur la Terre, au Poste, qu'il occupoit, & aux occasions, qu'il a euës de pratiquer la vertu. JEMMA O est le Juge, qui préside en ce lieu de tourments, mais on en peut sortir par le mérite des Prieres & des Offrandes, que les Bonzes adressent au Puissant & Miséricordieux AMIDA.

Alors en vertu de la Sentence de JEMMA O, ces Ames retournent ſur la Terre, pour y animer, non des Corps humains, mais des corps d'Animaux immondes, dont les propriétez s'accordent mieux avec les paſſions, auſquelles elles s'étoient abandonnées. Elles n'y demeurent néanmoins, qu'autant qu'il faut pour achever d'expier leurs péchez paſſez ; & durant cet intervalle, elles paſſent de dégré en dégré dans pluſieurs corps moins immondes, juſqu'à ce qu'on leur permette d'entrer dans des corps humains, où elles peuvent, en menant une vie vertueuſe, ſe rendre dignes d'un bonheur, qui ne finira point.

Après la mort de XACA, ſes deux plus illuſtres Diſciples recueillirent ſes maximes, & tout ce qui fut trouvé écrit de ſa main ſur des feüilles d'Arbre, dont il ſe ſervoit, faute de Papier ; & ils en compoſerent un Livre, qui fut nommé FOKEKIO, *le Livre des belles Fleurs* ; on l'appelle auſſi par excellence KIO *le Livre*, & c'eſt comme la Bible de toutes les Nations Orientales, ſituées au-delà du Gange. Les deux Compilateurs de cet Ouvrage ont reçu pour récompenſe de leur travail les honneurs divins : ils ſont placez ſur les mêmes Autels, que leur Maître, l'un à ſa droite, l'autre à ſa gauche.

On ne croira jamais, que les premiers Miſſionaires du Japon ayent puiſé dans des ſources moins ſûres, que le Voyageur, d'après lequel nous venons de parler de Xaca. En effet, ceux-là ont été inſtruits par les Docteurs mêmes de la Loi du BUDSO, (on nomme ainſi la Religion des Fotoques du nom de

CHAP. XII.

BUDS, ou BUDHA, qui est un de ceux*, que les BRAHMINS (*a*) donnent à XACA ;) & celui-ci a écrit sur tous les Mémoires, qu'il a pû ramasser aux Indes & au Japon, & n'a pas eu la liberté de consulter ceux, qui auroient pû lui en apprendre davantage : d'où il est encore arrivé, qu'il n'a pû concilier le sentiment des uns avec celui des autres. Voici donc ce que les anciens Missionnaires ont sçû des plus habiles d'entre les Partisans du BUDSO ; on sera surpris d'y trouver des rapports très-singuliers avec l'Histoire du Messie.

Sentiment des Bonzes rapporté par les Missionnaires.

Xaca est, selon les Japonnois, le Dieu de la Nature, & son nom signifie *ce qui est sans commencement* ; cependant il est né d'une Reine de DELI dans l'INDOUSTAN, laquelle n'avoit point eu de commerce, ni avec son Mari, ni avec aucun autre Homme. Le Roi fut averti en songe que son Epouse avoit conçu d'une maniere merveilleuse, ce qui dissipa d'abord les soupçons, que ce Prince commençoit d'avoir contre sa fidélité. Cette Princesse étant morte peu de jours après avoir mis XACA au monde, une de ses Sœurs prit soin d'élever l'Enfant, que quelques-uns assûrent avoir fait mourir sa Mere en naissant. Il parut aussi-tôt en l'air deux Dragons Aîlez, qui voltigeoient au-dessus de son Berceau, & qui jetterent sur lui de l'eau, qu'ils avoient dans leur Gueule. Il n'étoit âgé, que de trois mois, qu'il sauta à terre, fit sept pas vers l'Orient, & à

(*a*) Ils le croyent une partie essentielle de VISTSNOU ou VICHNOU ; ce nom de BUDS est devenu générique parmi les Chinois & les Japonnois, pour tous les Dieux venus des Indes ; il signifie la même chose que FOE & FOTOGE, ou FOTOQUE.

chaque pas fit naître une belle Fleur. Il s'arrêta ensuite, leva une de ses mains vers le Ciel, étendit l'autre sur la Terre, & dit qu'il étoit le Maître Souverain de toutes choses.

Quand il eut atteint l'âge de dix-neuf ans, le Roi, dont il passoit pour être le Fils, voulut le marier, mais il s'enfuit sur une haute Montagne : d'autres disent dans les Déserts de Siam, où pendant six ans, il pratiqua de grandes austéritez, pour mériter que les Hommes obtinssent en l'invoquant, la rémission de leurs péchez ; & les Bonzes prétendent, que ses mérites furent si abondans, qu'il y en eut assez pour sanctifier jusqu'aux Créatures inanimées. Il ne laissoit pourtant pas de recommander la Pénitence, surtout le Jeûne, & le Baptême des Enfans en mémoire de celui, qu'il avoit reçu lui-même par le Ministere des Dragons. Les six années de sa retraite étant expirées, il se mit à parcourir les Indes prêchant une Loi nouvelle, & il assembla jusqu'à huit mille Disciples, qu'il envoya dans les Royaumes, où il ne pouvoit pas aller lui-même, & qui y détruisirent les Religions, qu'ils y trouverent établies. Il est vraisemblable, qu'il n'a jamais été à la Chine, & il est hors de doute, qu'il n'a point passé au Japon, où l'on prétend que tous les jours on trouve en creusant la terre des Statuës des anciens Dieux, que ses Disciples y ont abattuës ; ce qui ne s'accorde pourtant pas avec ce que nous avons dit ailleurs, que dans l'ancienne Religion du Japon, on ne faisoit point d'images des Dieux.

Un des principaux Dogmes de Xaca étoit l'existence d'un Dieu en trois Personnes. Le

[redacted]

CHAP. XII.

nombre de Livres qu'il a compoſez, eſt prodigieux. Le plus eſtimé, & le dernier de tous, qu'il intitula FOKEKIO ; & dont il rendit à la mort ce témoignage, qu'il ne contenoit rien de vrai, non plus que tous les autres, eſt d'ailleurs ſi obſcur, qu'apparemment il n'y entendoit rien lui-même ; toutefois cette obſcurité, n'a ſervi qu'à rendre l'ouvrage plus reſpectable, & il a parmi les BUDSOÏTES la même autorité, qu'ont parmi nous les Livres Saints. Ils en font même un des objets de leurs adorations, & ils lui attribuënt la vertu de remettre les Péchez. Ces principes ſemblent annoncer l'immortalité de nos Ames ; cependant Xaca inſiſte fort dans quelques-uns de ſes écrits, ſur ce que tout retourne dans le néant, d'où il étoit ſorti, & ſur ce que l'Ame meurt avec le Corps (*a*). Pour établir cette opinion, il a ramaſſé un nombre prodigieux d'exemples de choſes, qui finiſſent, ſans qu'il en reſte le moindre veſtiges, telles, que le mouvement, la lumiere, le ſon, &c. Ceux d'entre les Bonzes, qui ont embraſſé cette Doctrine, ne parlent d'autre choſe dans leurs Commentaires ſur les Livres de leur Maître, dont ils rempliſſent les Bibliotheques ; ils y reviennent auſſi toujours dans leurs Sermons. La maniere vive & pathétique, dont ils s'expriment ſur ce ſujet, fait ſur l'eſprit de leurs Auditeurs, des impreſſions, qu'on auroit peine à croire ; & il eſt rare, qu'ils ne ſoient pas interrompus par des Gens, qui levant tous enſemble les mains en haut, s'écrient *néant, néant*.

Xaca en mourant laiſſa à ſes Diſciples un

(*a*) Cette contradiction peut être expliquée par la diſtinction des Doctrines, dont nous parlerons bientôt.

Décalogue

Décalogue, qui fut comme son Testament. Des Dix Articles, qui le composent, il y en a cinq, qu'il leur donna par écrit, & cinq qu'il leur déclara seulement de bouche. Les premiers sont, de ne point mentir, de ne point dérober, de ne point se chagriner de ce qui est sans remede, de ne point tuer, & de ne point commettre d'adultere. Les cinq autres sont d'une morale fort lubrique, & plus digne d'un Docteur, qui tenoit les Ames mortelles, que du Prédicateur de l'existence d'un seul Dieu. On célebre tous les ans au Japon avec beaucoup de larmes l'Anniversaire de la mort de ce faux Prophete, de laquelle on raconte plusieurs circonstances ridicules; celle-ci entr'autres, qu'il s'y trouva des Animaux de toutes les especes, à l'exception du Chat & du Serpent, qui dormoient. C'étoit bien la moindre chose, que pouvoient faire les Brutes, pour témoigner leur reconnoissance à l'Auteur d'une Doctrine, qui relevoit si fort leur nature, & qui avoit été quatre-vingt mille fois Animal, avant que de naître Homme.

L'Histoire de Xaca, suivant les Chinois, rapportée par le Pere Couplet.

Il paroît évident, que les Japonnois ont beaucoup altéré l'Histoire de Xaca, & qu'ils l'ont même défigurée (*a*) en plusieurs manieres; on en jugera encore mieux par ce que nous en allons dire sur le témoignage du P. Couplet, qui a puisé ce qu'il en a écrit dans les Livres Chinois. Ce prétendu Dieu, suivant cet Auteur, nâquit mille vingt-six ans avant Jesus-Christ. Son premier nom fut XE, ou XEKIA, dont les Japonnois ont formé

(*a*) Peut-être sur des Traditions Chrêtiennes, qui leur sont venuës par des Chinois ou des Tartares.

celui de XACA. Saint François Xavier a paru pancher à juger, que c'étoit un Diable, qui avoit pris la figure d'un Homme ; & il faudroit peut-être s'en tenir à ce sentiment, si on vouloit croire tout ce qui a été dit de cet Imposteur. Plusieurs ont avancé, que sa Mere, qui se nommoit MO-YE, vit en songe, avant que d'être enceinte de lui, un Eléphant blanc, qui lui entroit par la Bouche, & passa jusqu'a son Ventre ; ce qui donna lieu de dire qu'un Eléphant blanc étoit son Pere, & c'est-là sans doute, l'origine du grand respect, qu'on porte dans les Indes aux Eléphans de cette couleur. On ajoûte que Xaca sortit du côté droit de sa Mere, qui en mourut sur le champ : ainsi selon les Chinois & les Japonnois, ce prétendu Sauveur des Hommes, commença par ôter la vie à Celle, qui lui a donné le jour.

Dès qu'il fut né, il se tint ferme sur ses deux Pieds ; & après avoir fait sept pas, montrant le Ciel d'une main, & la Terre de l'autre, il dit, *Je suis le seul, qu'on doive adorer dans le Monde.* A l'âge de dix-sept ans, il épousa trois Femmes, d'une desquelles il eut un Fils. Deux ans après qu'il eut été marié, il renonça tout-à-fait au Monde, abandonna tout ce qu'il y possédoit, & se retira dans un Désert, pour y faire pénitence d'avoir causé la mort à sa Mere ; là il se mit sous la direction de quatre Gymnosophistes, & il y resta jusqu'à l'âge de trente ans. Un jour, qu'il considéroit l'Etoile du matin, il comprit en un instant l'essence du premier Principe, & parut comme inspiré par la Divinité même, ce qui lui fit donner le nom de FOE, qui signifie *Dieu*, ou *Pagode*, ainsi que s'expri-

ment les Indiens. Aussitôt il commença d'instruire les Hommes ; & comme il avoit apparemment quelque commerce avec les Démons, il fit des choses si extraordinaires, que les Peuples embrasserent à l'envie sa Doctrine ; il employa quarante-neuf ans à parcourir les Indes, dans le tems même, que Salomon remplissoit les Provinces Occidentales de l'Asie de l'éclat de sa sagesse.

Les Chinois font monter jusqu'à quatre-vingt mille le nombre de ceux, qui se déclarerent les Disciples du nouveau FOE, lequel leur assigna a chacun leur grade & leur office ; il en sépara d'abord cinq cent ; & de ceux-ci, cent ; & de ces derniers, dix, qu'il chargea de faire son éloge après sa mort, ce qu'ils exécuterent en cinq mille Volumes. Les TALAPOINS de Siam, les LAMAS de Tartarie, & ce que les Européens appellent BONZES, (*a*) à la Chine & au Japon, sont les Successeurs des Disciples de Xaca, qui n'étoit gueres que dans sa soixante-dix-neuviéme année, lorsqu'il sentit que sa fin approchoit. Alors il déclara, dit-on, à ses Confidens, qu'il n'avoit jamais rien enseigné de vrai, ou du moins, qu'il avoit extrêmement défiguré la vérité par les métaphores, & d'autres figures, dont il avoit accoutumé d'user en enseignant ; mais que dans l'état, où il se trouvoit, il vouloit la leur apprendre : que son sentiment étoit donc, que hors du vuide il ne falloit rien chercher ; que c'étoit-là le seul principe de toutes choses. Ceux à qui il s'ouvrit de la sorte, ne jugerent pas à propos de faire part de

(*a*) On ne sçait pas l'origine de ce nom, dont il paroît que les Portugais se sont servis les premiers.

CHAP. XII.

cette confidence indifféremment à tout le monde; & voila l'origine de la *Doctrine intérieure* & de la *Doctrine extérieure* des Gymnosophistes Indiens, qui ont adopté les sentimens de Xaca. Celle-ci est un masque, dont ils couvrent la premiere, pour faire illusion au Peuple incapable, disent-ils, de certaines veritez; & qu'il faut contenir dans le devoir par la crainte de l'Enfer. Or voici en quoi consiste l'une & l'autre.

Des deux Doctrines de Xaca.

La Doctrine extérieure, celle qu'on préche publiquement & à découvert, contient les Articles suivans: Qu'il y a des récompenses établies pour la vertu, & des châtimens pour le vice: Qu'après la mort les Gens de Bien sont reçus dans un lieu de délices, où tous leurs désirs sont accomplis; & les Méchans renfermez dans un lieu de tourments, où tout contribue à les faire souffrir: Que Xaca est le Sauveur des Hommes, & que la raison pourquoi il est né d'une Femme, ç'a été pour remettre les Mortels dans la voye du salut, dont il les voyoit avec douleur s'écarter de plus en plus, & pour expier leurs péchez, afin qu'après leur mort, ils pûssent renaitre plus heureusement: Que pour les rendre capables de profiter d'un si grand bienfait, il leur a défendu de tuer aucune Créature vivante, de voler, de se soüiller d'aucun vice honteux, de mentir, & de boire du Vin. Il leur a encore recommandé six autres Points, qui roulent tous sur des œuvres de miséricorde, & dont le principal est d'avoir grand soin des Ministres des Dieux, & de leur bâtir des Monasteres & des Temples. Les Bonzes ont ajoûté à cela bien des Pratiques extérieures, qui leur sont d'une grande utilité: comme de se re-

vêtir en mourant de Robes de Papier, & de Lettres de Change pour l'autre Monde, sans quoi on ne parviendroit jamais à l'Elisée, mais on ne feroit que passer d'un corps à l'autre, tantôt dans celui d'un Homme, & tantôt dans celui d'une Bête.

La Doctrine intérieure, dont on ne fait part qu'à un petit nombre de Disciples, aux Esprits forts, aux Sçavans, & aux plus grands Seigneurs, & dans laquelle tous les Bonzes mêmes ne sont pas initiez, a pour fondement, ainsi que je l'ai déja remarqué, que le vuide est le principe de toutes choses; que les Hommes mêmes n'ont point d'autre origine, ni d'autre fin; qu'on ne voit rien sur la Terre, qui ne soit composé du vuide & des Elémens, & qui ne retourne dans le néant, d'où il étoit sorti; qu'il n'y a point d'autre différence entre les corps, que la figure & la qualité: comme on voit l'Eau prendre la forme du Vase, où on la met, & suivant la nature du climat, ou du Ciel, par où elle passe, se résoudre en Rosée, ou en Pluye, former des Nuages, de la Grêle, ou de la Neige; il en est de même des Métaux, quand ils sont fondus, on en fait tout ce qu'on veut, & après qu'on leur a donné une certaine figure, refondez-les, il ne reste plus rien de ces Figures. En un mot, nulle substance ne differe intrinséquement d'une autre, & toutes ont le vuide pour premier Principe: principe infini, qui ne peut être, ni engendré, ni corrompu, mais qui n'a point d'Ame, & ne peut avoir aucune puissance active, aucun entendement; aucun appétence.

Cela posé, si nous voulons vivre heureux,

CHAP. XII. il faut, que par une profonde méditation de cette grande vérité, nous en venions jusqu'à nous dépoüiller de toute affection, & de tout sentiment, pour nous rendre semblables à notre principe; à ne plus faire aucun usage de notre Raison, à réprimer tous les mouvemens de notre cœur, afin de goûter ce repos divin, qui est la suprême félicité. Parvenus à cet heureux état, nous ne laisserons pas de nous conformer extérieurement à ce qui concerne les devoirs de la vie commune: nous pourrons même en donner des leçons aux autres, mais dans le secret du cœur, nous joüirons d'un bonheur inaltérable, que la connoissance de la vérité nous aura fait découvrir au-dedans de nous-mêmes, & nous regarderons comme des idées creuses, tout ce qu'on a coutume de dire de la vertu & du vice, des récompenses éternelles, dont on flatte les uns, & des châtimens, dont menace les autres; nous n'aurons plus devant les yeux de l'Ame, que le vuide & le néant.

Xaca étant mort après avoir fait ce Testament, son Corps fut brûlé à la maniere du Pays, sur un Bucher de Bois odoriférant, & ses Cendres partagées entre les Hommes, les Esprits & les Dragons de la Mer. Il restoit une de ses Dents, que le Roi de CEYLAN obtint; & qui fut long-tems l'objet de la vénération & du culte des Indiens. A la fin cette prétenduë Relique tomba entre les mains de Dom Constantin de Bragance Vice-Roi des Indes, lequel refusa généreusement une somme d'Or très-considérable, que le Prince, à qui on l'avoit enlevée, lui offrit pour la re-

couvrer ; il la fit ensuite brûler, réduire en Poudre, & jetter à la Mer.

CHAP. XII.

Xaca Auteur du culte d'Amida.

Xaca parloit souvent dans ses Livres d'un Prophete plus ancien que lui, & qui avoit fait son séjour dans le Royaume de BENGALE, où les Indiens ont placé leurs Champs Elisées. Les Chinois le nomment OMI-TO, & les Japonnois AMIDA. Nous en avons déja parlé; il n'est pas croyable combien les Indiens ont multiplié les Dieux, qu'ils nomment tous FOES, FOTOQUES, ou FOTOGES; combien de contes extravagans ils en débitent, & combien les Ruisseaux, qui sont sortis de cette source d'erreur, s'en sont éloignez par le mélange des Traditions, qu'on y a substituées, & qui se multiplient tous les jours. On en peut juger par les différentes Versions, que nous venons de voir de l'Histoire de Xaca.

CHAPITRE XIII.

De l'établissement de la Religion Indienne dans le Japon; de ses Martyrs, de ses progrès, de ses Pénitens, de ses Pélerinages, du Culte des Démons, des Esprits inférieurs, des Pratiques, qui paroissent empruntées du Christianisme; des Langues sacrées, des Sacrifices, des Fêtes.

CH. XIII.

Epoque de l'introduction du Budso au

CE fut l'Empereur Chinois MIMTI, qui introduisit la Religion de Xaca dans ce grand Empire, ayant pour cet effet envoyé

CH. XIII.

Japon, & de quelle maniere il y fut reçu.

aux Indes des Lettrez avec ordre de s'en instruire exactement ; & il y avoit tout au plus un an, que ces Députez étoient de retour à la Chine, que cette gangréne avoit déja gagné la Corée & le Japon. Ce fut vers l'An soixante-douze de Jesus-Christ. On ne peut dire avec quelle avidité les Japonnois la reçûrent. La Doctrine extérieure de Xaca trouva sur-tout dans ces Insulaires des dispositions admirables à lui donner un grand cours & un grand éclat. Il n'est rien en effet, qui leur paroisse difficile, quand il s'agit de se procurer un bonheur éternel, & d'honorer leurs Dieux. De-là ces Scenes tragiques si fréquentes de Personnes de tout âge, & de tout Sexe, qui se donnent la mort, qui le font de sang froid, & même avec joye, persuadez qu'ils font une chose très-agréable à leurs Dieux, & qu'ils seront reçûs d'abord dans leur Paradis, sans passer par aucune épreuve.

Martyrs de la Religion du Budso.

Rien n'est plus commun, que de voir le long des Côtes de la Mer des Barques remplies de ces Fanatiques, qui se précipitent dans l'eau chargez de pierres, ou qui percent leurs Barques, & se laissent submerger peu-à-peu en chantant les loüanges du Dieu CANON, dont le Paradis est, disent-ils, au fonds de l'Océan ; un Peuple infini les suit des yeux, éleve jusqu'au Ciel leur courage, & veut recevoir leur bénédiction, avant qu'ils disparoissent. Les Sectateurs d'AMIDA se font enfermer & murer dans des Cavernes, où ils ont à peine assez d'espace pour y demeurer assis, & où ils ne peuvent respirer, que par un tuyau, qu'ils ont soin d'y ménager. Là ils se laissent tranquillement mourir de faim,

dans l'eſpérance qu'Amida viendra recevoir leur Ame au ſortir de leur corps. D'autres vont ſur des pointes de Rochers extrêmement élevez, au-deſſous deſquels il y a des Mines de ſoufre, dont il ſort de tems en tems des flammes, & ne ceſſent point d'invoquer leurs Dieux, & de les prier de vouloir bien accepter le ſacrifice de leur vie, qu'il ne s'éleve quelqu'une de ces flammes: dès qu'il en paroît une, ils la prennent pour le conſentement du Dieu, & ſe jettent la tête la premiere au fond de ces Abîmes. Enfin il y en a, qui ſe font écraſer ſous les rouës des Chariots, ſur leſquels on porte les Idoles en Proceſſion, qui ſe laiſſent fouler aux pieds, ou étouffer dans la preſſe de ceux, qui ſe rendent aux Temples dans les jours de grande ſolemnité. On ne voit rien de ſemblable dans la Religion du SINTO, & il ne faut pas être ſurpris, que cette Religion ait été éclipſée par celle-là, chez un Peuple naturellement ſuſceptible de ſentiments héroïques, que le SINTO ne réveille point.

Préparations qu'on y apporte.

La Mémoire des prétendus Martyrs, dont je viens de parler, eſt en vénération parmi ceux, qui adorent les mêmes Dieux; on leur érige même quelquefois des Temples, ou des Chapelles; & il ne faut point douter, que ces Honneurs ne ſoient encore pour une Nation auſſi avide de gloire, que la Japonnoiſe, un puiſſant aiguillon, pour entreprendre des choſes ſi étonnantes. Au reſte une action de cette importance demande de grandes préparations. Dès qu'une Perſonne a pris la réſolution de quitter cette vie, pour l'échanger contre une meilleure, & plus durable, elle paſſe pluſieurs

CH. XIII.

jours ſans dormir, & ceux de ſes Amis, à qui elle a fait part de ſon deſſein, ne l'abandonnent plus. Le Martyr futur ne les entretient, que du mépris du Monde, & il fait même quelquefois ſur ce ſujet des diſcours publics; tous ceux, qui le rencontrent, lui font des préſents. Enfin le jour deſtiné pour ſon ſacrifice étant venu, il aſſemble ſes Parents, ſes Amis, ceux qu'il a engagez à lui tenir Compagnie dans l'autre Monde, & il fait à ceux-ci une exhortation vive & pathétique, pour les animer à perſévérer juſqu'au bout dans un ſi généreux deſſein : le Feſtin d'adieu termine tous ces préparatifs, & au ſortir de Table on ſe met en route. Ceux qui vont ſe précipiter dans les Eaux, font proviſion d'une faulx, pour couper les Herbes, & écarter les autres obſtacles, qu'ils pourroient rencontrer ſur leur paſſage.

L'eſprit de Pénitence, qui regne parmi les Japonnois.

Tous ne portent pas ſi loin le Fanatiſme, & n'achetent pas ſi cher l'eſpérance d'être bien reçus dans le Paradis de leur Dieu, mais il regne aſſez univerſellement dans la Religion des FOTOQUES, un eſprit de pénitence, qui fera ſans doute élever les Japonnois en jugement contre les Chrétiens au grand jour des vengeances. On en voit un grand nombre, qui de grand matin, au cœur de l'Hyver, ſe dépoüillent tous nuds, & ſe font verſer ſur la tête & ſur le reſte du Corps cent, & quelquefois deux cents cruches d'eau glacée, ſans qu'on remarque en eux le plus léger frémiſſement. D'autres entreprennent de fort longs Pélerinages, marchant pieds nuds par des Chemins fort rudes, ſur des pointes de cailloux, à travers les ronces & les épines, la

Tête découverte, tantôt au Soleil le plus ardent, tantôt à la pluye, ou par le froid le plus piquant, grimpant jusqu'au sommet des Rochers les plus escarpez, courant avec une vîtesse inconcevable dans des lieux, où les Daims & les Chamois auroient, ce semble, de la peine à se tenir, & marquant à ceux, qui les suivent, les Chemins par les traces de leur sang.

Quelques-uns s'engagent par vœu à invoquer leurs Dieux des milliers de fois par jour, prosternez contre terre, frappant à chaque fois le pavé de leur front, qu'ils ont toujours ou écorché, ou plein de durillons; mais pour couper court sur cette matiere, dont le détail nous méneroit trop loin, le seul Pélerinage, que certains Bonzes appellez XAMABUGIS, Disciples zélez de Xaca, font de tems en tems, & que quantité de leurs dévots font à leur exemple, suffit pour montrer, que l'Ennemi du genre Humain exige & obtient plus de ces Insulaires pour les perdre, que le vrai Dieu ne nous demande pour nous sauver. En voici la Description telle, que je l'ai tirée de plusieurs Mémoires, qui m'ont paru les plus sûrs.

Du grand Pélerinage des Budsoïstes.

Environ deux cents Personnes s'assemblent tous les ans dans la Ville de NARA, éloignée de huit à neuf lieuës de Méaco; & au jour marqué ils se mettent en marche de compagnie. Ils ont soixante & quinze lieuës à faire, pour arriver à leur terme, & les Chemins sont ordinairement si affreux, parce qu'ils prennent par les bois & les déserts, que c'est beaucoup, quand ils en peuvent faire une par jour. D'ailleurs, outre qu'ils vont pieds nuds,

chacun porte sa provision de ris pour tout le Voyage. Il est vrai que cette Charge n'est pas considérable, car on ne mange que le matin & le soir, & à chaque fois on ne prend qu'autant de ris grillé, qu'il en peut tenir dans le creux de la main, avec trois verres d'eau. Les huit premiers jours on n'en trouve pas une goutte, & il faut s'en fournir avant que de partir; mais comme elle manque, ou se gâte bien-tôt, plusieurs en tombent malades. Quand ils ne peuvent plus marcher, on les abandonne sans aucun secours, & la plûpart périssent misérablement.

A huit lieues de Nara, on commence à monter, & il faut prendre des Guides. Certains Bonzes nommez GENGUIS, qui se rendent exprès dans une Bourgade appellée OZINO, sont destinez à cette fonction; ils conduisent les Pélerins pendant huit autres lieues, jusqu'au Bourg d'OZABA, où ils les remettent à d'autres Bonzes connus sous le nom de GUOGUIS, lesquels sont les Directeurs de ce Pélerinage. Ces deux espéces de Bonzes menent une vie extraordinairement pénitente, on ne sçait même, ni de quoi ils vivent, ni où ils se retirent. L'idée qu'on a conçuë de ces Hommes extraordinaires, leur Figure, qui a quelque chose d'affreux, leur air & leur regard farouche, leur ton de voix, leur démarche, l'agilité, avec laquelle ils courent sur le penchant des Rochers bordez de précipices, qu'on ne cesse point de côtoyer, tout cela inspire une secrette horreur, capable de faire frémir les plus intrépides. De plus ces Conducteurs passent pour avoir de fréquents entretiens avec les Démons, & tout ce qu'on

remarque en eux, les feroit plutôt regarder comme des Efprits infernaux, que comme des Hommes; ils fe donnent néanmoins pour les Confidents de Xaca, & le Peuple les croit des Saints.

C'eft en vertu de cette opinion, qu'ils prennent fur les Malheureux Pélerins, qui fe livrent entre leurs mains, une autorité plus que fouveraine. Ils commencent par les avertir d'obferver exactement le jeûne, le filence, & toutes les autres Régles prefcrites pour l'Action importante qu'ils vont faire, après quoi à la moindre faute, où ils voyent tomber quelqu'un, ils le prennent, & fans autre forme de procès, ils le fufpendent par les mains à un Arbre, & l'y laiffent mourir de rage & de défefpoir; car ces Pauvres Malheureux ne pouvant plus au bout d'un certain tems fe foutenir, fe laiffent tomber, & roulant de précipice en précipice, font bien-tôt mis en piéces par les pointes de Rochers, & les racines d'Arbres, contre lefquelles ils font jettez. Il faut que les autres voyent cela fans rien dire: un Fils, qui s'aviferoit de pleurer fon Pere; un Pere, qui donneroit le moindre figne de compaffion, en voyant fon Fils traité de la forte, en recevoit pour récompenfe le même traitement.

Vers la moitié du Chemin, on arrive dans un Champ, où les Bonzes font affeoir tous les Pélerins, les mains en croix, & la bouche collée fur leurs genoux. C'eft la pofture la plus ordinaire aux Japonnois, quand ils prient. Il faut demeurer ainfi un jour & une nuit fans remuer; de grands coups de bâton puniroient fur le champ le moindre mouvement, que

CH. XIII.

l'on ſe donneroit. Tout ce tems eſt deſtiné à examiner ſa conſcience, & à ſe préparer à une Confeſſion, qu'on doit faire de tous les péchez, où l'on eſt tombé depuis le dernier Pélerinage. Cet examen fini, toute la Troupe ſe remet en marche, & au bout de quelques lieuës, on apperçoit comme un cercle de Montagnes très-hautes, qui paroiſſent fort proche les unes des autres, & du milieu deſquelles s'éleve un Rocher eſcarpé, & iſolé, qui ſemble ſe perdre dans les nuës; c'eſt la cime de ce Rocher, qui eſt le terme du Pélerinage. Les GUOGUIS y ont dreſſé une Machine, par le moyen de laquelle ils font ſortir du Roc une longue barre de Fer, qui ſoutient une balance extrêmement large; ils placent les Pélerins les uns après les autres dans un des plats de cette balance, & ils mettent dans l'autre un contre-poids pour faire l'équilibre; ils pouſſent enſuite la barre en dehors, enſorte que la balance ſe trouve ſuſpenduë immédiatement au-deſſus du plus profond de l'Abîme, dont le Rocher eſt environné preſque de toutes parts. Tous les autres Pélerins ſont aſſis ſur la croupe des Montagnes d'alentour, d'où ils peuvent entendre le Pénitent, qui doit déclarer à haute voix tous ſes péchez. Si les Bonzes croyent s'appercevoir, qu'il ne parle pas nettement, ou qu'il cherche à déguiſer ſes fautes, ils ſecouent la barre, & ce Miſérable tombe dans le précipice, dont la ſeule vuë ſeroit capable de le ſaiſir, & de lui ôter le jugement & la parole.

Dès que l'un a fini, l'autre prend ſa place, & quand tous ont paſſé par cette dangereuſe & humiliante épreuve, ils ſont conduits dans

un Temple de Xaca, où il y a une Statuë d'or maſſif de ce Dieu, d'une grandeur extraordinaire. Pluſieurs Idoles de même métal, mais plus petites, l'environnent comme par honneur, & le nombre en augmente chaque Année. Après que les Pélerins ont rendu leurs devoirs à Xaca, & employé vingt-cinq jours en diverſes ſtations autour des Montagnes, ils prennent congé de leurs Directeurs, à qui chacun donne la valeur de quatre Ecus : puis ils ſe rendent tous enſemble à un autre Temple, au ſortir duquel ils ſe régalent, avant que de ſe ſéparer. Enfin chacun ſe retire chez ſoi par le Chemin, qu'il juge le plus à propos de prendre.

J'ai trouvé dans les Lettres d'un Ancien Miſſionnaire quelques circonſtances, qui ajoûtent & changent beaucoup au récit, que je viens de faire ; mais il y en a, qui me paroiſſent aſſez peu vraiſemblables. Il y eſt dit qu'on ſe prépare à cette Dévotion par cent jours de continence, mais on n'explique point ſi cela doit précéder le départ, ou ſi ces cent jours ſont les ſoixante & quinze que dure le Voyage, & les vingt-cinq, qu'on demeure au terme. Il y eſt encore marqué, que l'endroit, où les GUOGUIS reçoivent les Pélerins, eſt le commencement d'un Bois, où l'on entend des cris épouvantables, & où l'on voit des feux de toutes parts, quoiqu'il ne ſoit point habité ; qu'on eſt ſouvent ſurpris, qu'au lieu d'un Homme, il en paroît deux parfaitement ſemblables, ſi ce n'eſt que le Phantôme n'a point ſur la poitrine une petite planche, que tous les Pélerins ſont obligez de porter, & ſur laquelle ſont écrits leurs noms, & celui de leurs

CH. XIII.

Pays ; que cette multiplication se fait en même tems de tous les Pélerins, & qu'aussi-tôt qu'on a invoqué le Dieu DENIX, tous les Phantômes disparoissent : qu'après la Confession, tous jurent sur une certaine Idole, de ne jamais rien révéler de ce qu'ils ont entendu ; que pendant les vingt-cinq jours, qu'on passe au terme du Pélerinage, on ne dort point ; que tous les Pélerins sont vêtus uniformément d'une Tunique d'une grosse toile, & d'une Ceinture, qui les tient fort serrez ; qu'ils passent tout ce tems à marcher ensemble par le désert, & que de tems en tems on allume un grand feu, pour les délasser ; que s'il arrive alors à quelqu'un de s'endormir, on le réveille aussi-tôt à grands coups de bâton ; que tous gardent un profond silence, & ne s'occupent que de la méditation, dont leurs Guides ont soin de leur marquer les points ; enfin, que si quelqu'un meurt pendant le Voyage, on se contente de couvrir le Cadavre de pierres, & de dresser à côté un Poteau, sur lequel on marque son nom & son Pays.

Après tout, cette diversité n'a rien dans le fond, qui doive surprendre. Les premiers Missionnaires n'entendoient pas d'abord assez la Langue du Pays, pour bien comprendre tout ce qu'on leur disoit. Il ne faut pas douter non plus qu'on n'ait souvent cherché à mêler du merveilleux dans les récits, qu'on leur faisoit, & ils ont sans doute cru devoir nous instruire de tout ce qu'ils apprenoient, sans prétendre nous obliger d'y ajoûter plus de foi, qu'ils n'y en ajoûtoient eux-mêmes. Enfin il est très-croyable que des Pélerins, qui jeûnent beaucoup, fatiguent extraordinairement,

ſont dans des tranſes continuelles, & ne dorment, qu'à la dérobée, voyent bien des choſes, qui n'exiſtent, que dans leur imagination échauffée, & prévenuë par les récits de ceux, qui les ont précédez.

Du culte des Démons.

J'ai dit, que les Démons ont des Temples & un culte réglé au Japon ; mais je ne trouve nulle part en quoi préciſément conſiſte ce culte, qui n'appartient peut-être qu'à la Réligion Ancienne. Ce qui eſt certain, c'eſt que la ſeule crainte en eſt le motif ; on ne demande rien à ces Puiſſances Infernales, ſi ce n'eſt, qu'elles ne faſſent point de mal ; mais comme la crainte eſt un motif encore plus actif, que l'Eſpérance ; on n'épargne rien pour calmer la fureur de ces Eſprits de ténébres. Rien n'eſt plus ſuperbe, ni plus riche que leurs Temples, & le concours de Peuple, qui s'y fait, eſt au-deſſus de toute expreſſion. J'ai lû dans quelques Mémoires, que l'on n'entreprenoit aucune expédition Militaire, ſans aller auparavant leur rendre ſes Hommages. On aſſûre auſſi, que ces malins Eſprits ſe ſont ſouvent voir en ſonge à ceux, qui leur ſont plus particuliérement dévoüez; que pluſieurs Bonzes ſont en commerce avec eux, & n'en font point myſtere.

Des Eſprits inférieurs.

On voit dans quelques Temples la Figure d'une Femme, appellée QUENENOA, qui tient entre ſes bras un petit Enfant, & à qui l'on s'adreſſe pour obtenir ſa médiation auprès des Dieux ; mais je n'ai pû ſçavoir, à laquelle des deux Religions cette Idole appartient ; peu d'Auteurs en ont parlé, & Kœmpfer n'en fait point mention : je dis la même choſe de certains Eſprits d'un ordre inférieur, que les Ja-

CH. XIII.

ponnois reconnoissent, & qu'ils croyent formez, aussi-bien que les sept grands Esprits célestes de la premiere Dynastie des Camis : d'une matiere plus subtile que l'élémentaire, ils leur attribuent à peu près la même qualité & le même ministere, que nous attribuons aux Anges ; ce sont, disent-ils, les Ministres des Dieux, ils contemplent sans cesse la Majesté Divine, & ils sont préposez à la garde des Hommes ; il est peu de Personnes, qui ne portent sur elles la Figure de ces Esprits tutélaires.

Des Pratiques de Religion, que les Japonnois semblent avoir empruntées du Christianisme.

Qui ne croiroit que les Japonnois ont tiré ce sentiment de nos saints Livres, & reçu quantité de pratiques par des Traditions Chrétiennes ; quoiqu'il ne soit pourtant pas trop aisé de sçavoir, ainsi que je l'ai déja observé, comment elles ont pû parvenir jusqu'à eux ? Les plus marquées de ces Pratiques sont, 1°. Un signe de Croix, mais en Croix de S. André, que ces Insulaires font assez souvent sur eux, principalement le matin en se levant. Quand on leur en a demandé la raison, ils ont répondu que c'étoit pour chasser le Démon. On sçait d'ailleurs que le Roi de Saxuma, qui reçut saint François Xavier dans son Royaume, portoit une Croix dans son Ecusson, ce qui est assez surprenant dans un Pays, où la Croix est le Supplice le plus infâmant. 2°. Un Chapelet composé de cent quatre-vingt grains passez dans un fil, qu'on laisse dans sa longueur. Les Japonnois disent, que toutes les espéces de péchez se réduisent au nombre des grains, dont ces Chapelets sont formez. Au reste, les deux Religions ont chacune le leur. Kœmpfer, qui a fait

graver celui, dont usent les Sintoïstes, lui donne la même Figure qu'aux nôtres. 3°. La coutume de sonner à certaines heures une Cloche, comme nous faisons trois fois le jour pour l'*Angelus*. Au son de cette Cloche tout le Monde se met à genoux, & invoque à haute voix le Dieu le plus honoré dans la Secte, qu'il a embrassée. 4°. Les Pélerinages, que nous avons vû être également en usage dans les deux Religions, & y avoir pour but d'obtenir le pardon de ses péchez, & la rémission de la peine. 5°. Les Processions, où l'on porte les Images des Dieux, & leurs Reliques. 6°. Les Vœux & les Prieres publiques, pour fléchir le Ciel dans les grandes calamitez. On prétend avoir dans un Temple de Méaco une dent de Xaca, qui y attire bien des offrandes, sur-tout lorsqu'on a besoin de pluye ou de beau tems. 7°. Le droit d'asyle, dont tous les Temples joüissent. 8°. Des espéces de Canonisations, qu'il ne faut pas confondre avec les Apothéoses. 9°. L'ordre Hiérarchique établi dans la Religion des FOTOQUES, & dont nous parlerons bien-tôt. 10°. Les Lampes & les Bougies allumées devant les Idoles. 11°. La Confession. Nous rapporterons ailleurs quelques autres rapports, qui ne sont pas moins formels, que ceux-ci.

De la Langue sacrée.

Toutes les Prieres & les Loix anciennes, particulierement celles, qui regardent la Religion, sont dans un langage sacré & inintelligible; car on assûre, que ceux mêmes, qui se donnent pour les Interprétes des Dieux, ne l'entendent pas plus, que les autres; mais ils parlent d'autant plus hardiment, que Personne n'est en état de les convaincre d'impo-

CH. XIII.

ſture. Ce langage au reſte, paroît plus ancien, que l'introduction du BUDSO dans l'Empire, mais il a été adopté par les Miniſtres BUDSOÏSTES, qui paſſent aujourd'hui pour en être les principaux Dépoſitaires, & qui étant les plus grands Impoſteurs de l'Univers, ſont charmez de pouvoir éblouir le Peuple par ce merveilleux, & de lui perſuader qu'ils ont avec leurs Dieux un commerce bien plus intime, que les CANUSIS avec les CAMIS.

Du Sacrifice.

Quant aux ſacrifices, ils ſont à peu près les mémes dans les deux Religions, c'eſt-à-dire, qu'ils ſe réduiſent par-tout à brûler des parfums ſur une eſpéce de Table élevée en forme d'Autel, & placée vis-à-vis les Idoles, au moins je n'en trouve point d'autres dans aucun Mémoire bien sûr. Le Peuple, qui aſſiſte à ces ſacrifices, y fait paroître un grand reſpect; on peut dire encore, que les Bougies allumées devant ces mémes Idoles, ſont une eſpéce de ſacrifice, qu'on leur fait.

Des Fêtes.

Le BUDSO a auſſi laiſſé dégénérer ſes Fêtes en ſpectacles, mais bien moins, que le SINTO; elles y ont toujours un extérieur plus religieux. Une des plus conſidérables eſt celle du quinziéme jour de la ſeptiéme Lune, on l'appelle *la Fête de l'Homme*, & elle commence par une Proceſſion, où paroiſſent d'abord quinze ou vingt Chars de triomphe, tirez chacun par trente, ou quarante Hommes, & tout remplis de Machines ſymboliques, placées ſur de magnifiques tapis. Des Troupes d'Enfants richement vêtus accompagnent les Machines, & jouënt de toutes ſortes d'Inſtrumens. Ceux, qui ont fait la dépenſe des Chars, ou qui ont inventé les Machines, ſui-
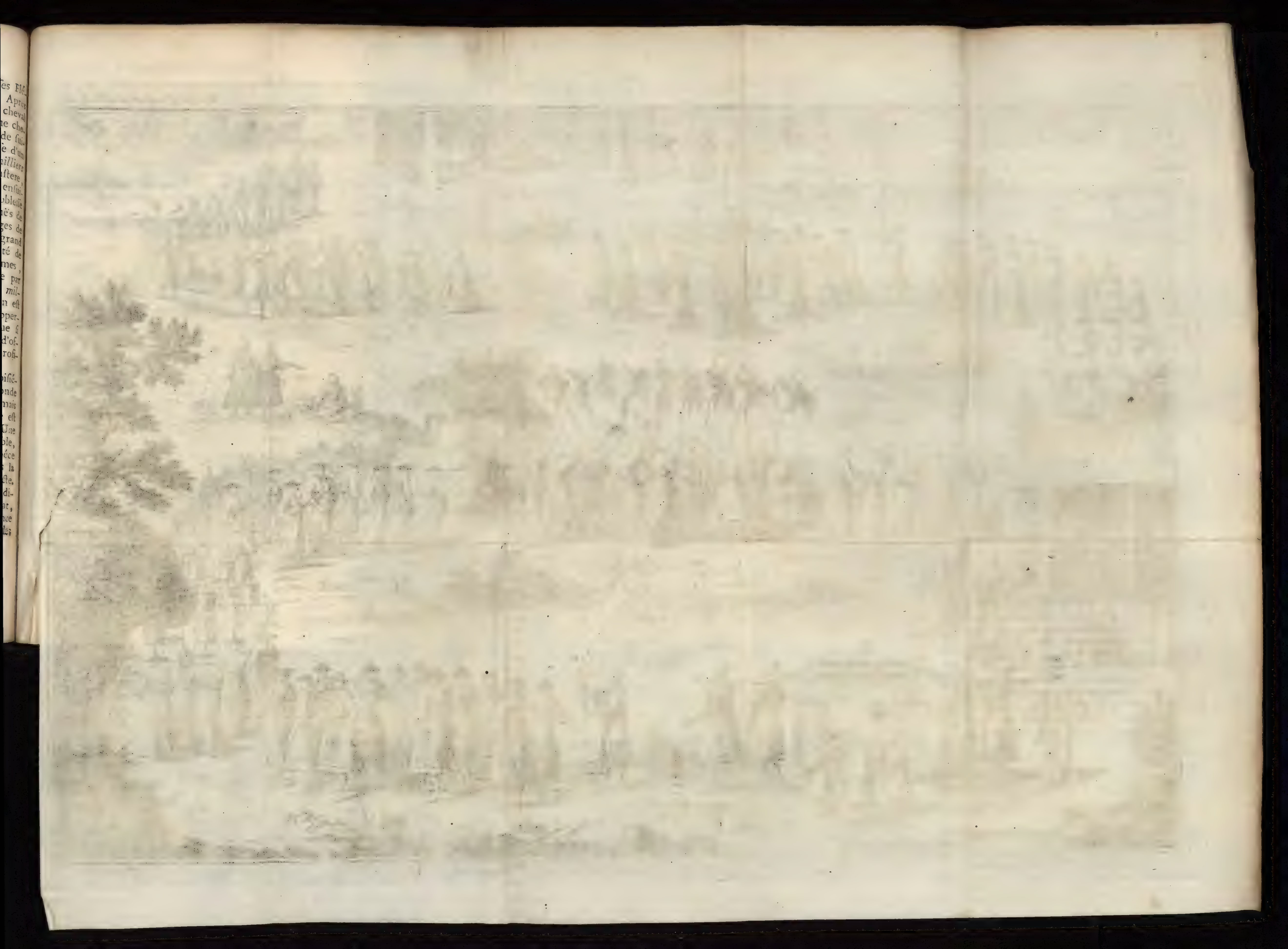
vent en bel ordre : d'autres Chars, en plus grand nombre, viennent après, ornez de Peintures exquises, avec des représentations des plus beaux Monumens de l'Antiquité, & environnez de Gens armez de toutes piéces.

Ce Cortege se rend dans le Temple du Dieu, en l'Honneur de qui la Fête se célébre, il y demeure jusqu'au soir; & alors il en sort dans le même ordre. L'Idole le suit portée sur un Brancard par des Hommes, qui semblent succomber sous le poids de la Majesté Divine. La Maîtresse du Dieu paroît ensuite, portée aussi sur un Brancard; & après quelques tours par la Ville, se rencontre, comme par hazard, vis-à-vis d'un troisiéme Brancard, où est l'Epouse légitime. Ceux qui portent celui-ci, se mettent alors à courir de tous côtez, & tâchent d'exprimer par leur action le chagrin, que cause à la Déesse la vûë de sa Rivale. Ce chagrin se communique bien-tôt à une partie du Peuple, qui fond en larmes; tout le Monde s'approche confusément des Brancards, comme si chacun vouloit prendre parti entre le Dieu, son Epouse, & sa Concubine. Au bout de quelque-tems, tous reprennent sans beaucoup d'ordre, le Chemin du Temple, où les Idoles sont remises à leurs places, & chacun se retire chez soi.

Une autre Fête, qui se célébre à SACAY pendant la sixiéme Lune, a quelque chose de plus simple, & de plus sérieux; on choisit les plus belles & les plus grandes Ruës de la Ville, & on en ferme de barrieres toutes les Avenuës. A une heure marquée, on voit sortir d'une Maison de Bonzes une Idole à cheval, le Cimeterre à la main, suivie de deux

Ch. XIII. Pages, dont l'un porte ſon Arc, & ſes Fléches ; & l'autre, un Oiſeau de proye. Après eux viennent des Gens de pied & de cheval en grand nombre, portant tous quelque choſe à la main, pluſieurs ayant une grande ſuite de livrée, & tous répétant ſans ceſſe d'un ton joyeux, *mille ans de plaiſir, mille milliers d'Années de joye.* Les Bonzes du Monaſtere, d'où cette marche eſt partie, viennent enſuite ; & derriere eux, une nombreuſe Nobleſſe à cheval. Une troupe de Sorcieres vêtuës de blanc les ſuivent, en chantant les loüanges de leur Dieu ; le tout eſt terminé par un grand Norimon doré, environné de quantité de Gens armez, & porté par vingt Hommes, qui répétent continuellement, comme par maniere de refrein : *mille ans de plaiſir, mille milliers d'Années de joye.* Ce Norimon eſt vuide ; néanmoins dès que le Peuple l'apperçoit, il lui rend les mêmes reſpects ; que ſi le Dieu y étoit, & on lui fait quantité d'offrandes, dont les Bonzes ſçavent bien profiter.

On ne peut guéres douter qu'une troiſiéme Fête, qui ſe ſolemniſe pendant la ſeconde Lune, n'ait eu une origine religieuſe, mais elle n'a plus rien de la Religion, & elle eſt devenuë l'occaſion de bien de déſordres. Une Troupe de Cavaliers vont au ſortir de Table, bien armez & bien montez, dans une eſpéce d'Eſplanade, chacun portant ſur ſon dos la Figure du Dieu, dont il a embraſſé la Secte. Dès qu'ils ſont tous arrivez, ils forment divers Eſcadrons, puis ils ſe livrent un combat, qui n'eſt point du tout un jeu ; il commence à coups de pierre, auſquelles ſuccédent les



T. 1. 4° P. 126. et in 12. T. 1. P. 139.



Obséques des Japonnois, comme elles se pratiquent à Meaco.

Mathey. fecit.

fléches, enſuite les lances; enfin on ſe mêle le Sabre à la main, & on ne s'épargne point, c'eſt le rendez-vous de tous ceux, qui ont quelque querelle à vuider, & on ſe venge ſous le maſque de la Religion, & ſous les auſpices des Dieux. Le Champ de Bataille reſte toujours couvert de Morts, & de Bleſſez, & c'eſt à quoi ſe termine la Fête, qui paroît avoir été inſtituée, pour décider par les armes la preſſéance entre les Dieux d'un même Ordre.

CHAPITRE XIV.

Des Obſeques, du Deüil, du retour des Ames dans les Maiſons, & de la maniere dont elles y ſont reçûës; des Mariages.

CHAP. XIV. Des Obſeques

LEs obſéques ont toujours fait parmi les Peuples même les plus Barbares, un des principaux devoirs de la Religion. Il paroît, qu'elles ſe font par-tout le Japon d'une maniere aſſez uniforme, malgré la diverſité des Sectes, à quelques cérémonies près, que les BUDSOÏSTES y ont introduites; elles ne différent pas même beaucoup, lorſqu'il s'agit des Pauvres. Les Miniſtres des Temples vont proceſſionnellement chercher le Corps, & le portent en chantant dans leur Cloître, où ils l'inhument, & ils ne reçoivent pour cela aucun ſalaire, ſi on ne le leur donne à Titre d'aumône; mais ils ont eu grand ſoin de tirer du Malade, avant ſa mort, tout ce qu'ils en

CHAP. XIV.

vouloient avoir. Pour ce qui eſt des Gens de Qualité, il y a un peu plus de différence ſelon les Sectes, ou les Provinces. Voici ce qui ſe pratique à Méaco, où l'on peut croire, que la préſence du Dairy a fait retenir le plus ancien uſage.

Une heure avant qu'on léve le Corps, les Amis du Défunt vont en cérémonie, & magnifiquement vêtus, au lieu, où l'on doit le porter, comme pour en prendre poſſeſſion. Le Convoi commence à l'heure marquée, & marche en cet ordre. 1°. Les Femmes, tant les Parentes du Mort, que celles qui étoient le plus de ſa connoiſſance; elles ſont habillées de blanc, & ont ſur la tête un voile de différentes couleurs. Toutes ont leurs Suivantes derriere elles, & les plus qualifiées ſont portées dans des Norimons, dont l'appareil ne ſe ſent nullement d'une cérémonie lugubre. 2°. Pluſieurs des principaux de la Ville, qui veulent par-là témoigner l'amitié, qu'ils portoient au Défunt, & qui ſont parez, comme s'ils venoient pour aſſiſter à ſes nôces. 3°. Après un aſſez grand intervalle, le Supérieur des Bonzes le plus titré dans la Secte, que profeſſoit le Mort : il eſt tout couvert d'or & de ſoye, porté dans un ſuperbe Norimon, & environné d'une Troupe d'autres Bonzes revêtus d'une maniere de ſurplis, & d'un manteau noir par-deſſus. 4°. Un Homme ſeul, habillé de cendré, qui eſt auſſi-bien que le blanc, une couleur de deüil, portant une torche de pin. 5°. Deux cents Bonzes chantant les Loüanges de leur Dieu. Il y a parmi eux un Homme, qui frappe ſans ceſſe ſur un baſſin, comme on fait ſur une timbale. 6°. Pluſieurs

ſieurs autres Hommes, qui portent au bout de longues piques de grands paniers faits de carton, pleins de Roſes, ou d'autres fleurs artificielles, dont en ſecoüant les picques, ils forment une eſpéce de pluye; & comme ſi ces fleurs tomboient véritablement du Ciel, le Peuple s'écrie, que le Défunt eſt allé en Paradis. 7°. Huit jeunes Bonzes de dix-huit à vingt ans, portant ſous le bras de grandes baguettes renverſées, au bout deſquelles eſt écrit ſur de petits Drapeaux le nom du Dieu de la Secte, dont étoit le Mort. Ce nom eſt encore écrit ſur dix Lanternes fermées d'une toile fine, leſquelles ſont portées par dix autres Bonzes, qui ſuivent immédiatement, & ſont précédez de deux petites torches, qui ne ſont point allumées, mais on doit s'en ſervir pour mettre le feu au bucher: elles ſont portées par deux Hommes vêtus de cendré, comme celui qui porte la premiere. 8°. Une Troupe de Gens habillez de la même couleur, portant ſur le haut de la Tête de petits Chapeaux de Figure triangulaire noüez ſous le menton. Ces Chapeaux ſont d'un cuir noir, & luiſant comme l'acier le plus poli. Le nom du Dieu y eſt encore écrit en gros Caracteres, & il l'eſt auſſi en Lettres d'or ſur un grand Ecriteau de toile fine, qu'un Homme porte à la ſuite de ces derniers.

Après ce Cortege, le Corps paroît porté par quatre Hommes, dans un Norimon extrémement orné. Il eſt habillé de blanc; & dans la poſture, où l'on eſt en priant, chacun ſelon le Rit de ſa Religion. Il a par-deſſus ſes habits une Robe de papier, où ſont écrits certains Caracteres myſtérieux, qui doivent lui

CHAP. XIV.

faire ouvrir l'entrée de l'Elisée. Ses Enfants, s'il en a, sont autour de lui, habillez comme aux jours des plus grandes solemnitez ; & le plus jeune porte une torche allumée, avec laquelle il doit le premier mettre le feu au bûcher. Ce bucher remplit une fosse creusée dans la Terre au milieu d'un Champ fermé de murailles ; les murailles sont tenduës de Drap noir, & ont chacune une Porte. Aux deux côtez du bucher, il y a deux Tables ; sur l'une sont toutes sortes de rafraîchissements, & sur l'autre, un grand brasier.

Dès que le Corps est entré dans l'Enclos, les Bonzes le placent avec le Norimon au milieu du bucher. Leur Chef s'approche aussitôt ; & tenant à la main la Torche allumée, que portoit le plus jeune des Fils du Mort, il tourne trois fois autour du bucher, en la remuant à peu près comme nous ferions l'Encensoir ; puis il récite quelques prieres, ensuite il rend la Torche à celui, de qui il l'a reçûë, lequel la jette à l'instant au milieu du bucher. Les deux autres Torches sont ensuite allumées, & on s'en sert pour mettre le feu en plusieurs endroits du bucher, où l'on verse de l'huile, des parfums, & plusieurs autres matieres odoriférantes, & propres à prendre feu. Quand le Corps est consumé, la Famille environne la Table, où est le brasier, y répand des parfums, se met à genoux, & adore le Défunt, dont elle suppose que l'Ame est dans le Paradis de son Dieu.

Cela fait, on donne aux Bonzes leur rétribution, à chacun selon son grade, la moindre est de la valeur d'un Ducat ; il y en a, qui montent à vingt écus. Le lendemain les

Parents, & les Amis du Défunt vont recueïllir ses cendres, & les mettent dans un Vase doré, qu'ils couvrent d'un voile fort riche, & qu'ils placent dans l'endroit même, où étoit le bucher: il y demeure sept jours, pendant lesquels les Bonzes y vont faire des prieres. Il est ensuite porté au lieu, qui lui est destiné, & posé sur une pierre en maniere de pié-d'estal, sur laquelle le nom du Défunt, & celui du Dieu, dont il avoit embrassé la Secte, sont gravez. Au bout de sept mois on recommence presque toutes les mêmes cérémonies, & on en fait autant au bout de sept Années; il y a même des Personnes pour qui on les renouvelle tous les quinze jours, c'est suivant la dépense, que la Famille veut faire; les Bonzes sont toujours prêts, parce qu'ils sont bien payez. On voit par tout ce Cérémonial, que l'idée de la mort n'a rien de lugubre pour ce Peuple, qui la regarde moins comme un mal, que comme un passage nécessaire au vrai bonheur.

Du Deüil.

Le deüil dure deux ans, & pendant un si long-tems, il faut s'abstenir de toute sorte de plaisirs, c'est-à-dire, qu'on commence par prendre part au bonheur du Mort, & qu'ensuite on pleure sa perte. La façon, dont on est alors vêtu, inspire la tristesse; & ce qu'il y a de singulier, c'est que les Hommes le sont à peu près comme les Femmes. Les uns & les autres portent une coëffure, qui consiste dans une espéce de bandeau carré, auquel est cousu un grand linge, qui tombe par derriere comme un crêpe; la Robe de dessus est d'une largeur extraordinaire, & se ferme sur l'estomach; elle doit être toute unie, & sans dou-

CHAP. XIV.

blure. La Ceinture qui eſt fort large, & en réſeau, fait ordinairement deux tours, & tout l'habillement doit être de toile écruë. Cette ſimplicité eſt accompagnée d'une admirable modeſtie ; on marche lentement, les yeux baiſſez, & les mains dans les manches.

Retour des Ames dans leurs Familles, & comment elles y ſont reçûës.

Ce que je trouve à la ſuite de ceci dans les Mémoires, que j'ai ramaſſez ſur cet Article, me paroît convenir uniquement à ceux, qui croyent que les Ames mettent trois ans à ſe rendre au Paradis de leur Dieu. On ſuppoſe, que pendant ce voyage, elles reviennent chaque année dans leur Famille ; ſuppoſition d'autant plus ridicule, que les Ames ſe retrouvant au bout de l'année préciſément au même terme, d'où elles ſont parties, elles ne pourroient jamais arriver à leur terme. Quoiqu'il en ſoit, on a établi une Féte, pour les recevoir, & le treiziéme jour de la ſeptiéme Lune y eſt conſacré. Toutes les Maiſons ſont ornées, comme s'il s'agiſſoit de l'entrée publique d'une Perſonne du premier rang. Le ſoir, qui précede la Fête, chaque Famille ſort de la Ville en grand appareil ; & quand on eſt arrivé au lieu, où ſe doivent trouver les Ames, chacun leur fait de grands Complimens ſur leur bien-venuë : on les invite à ſe repoſer, on leur préſente des rafraîchiſſemens, & l'on commence avec elles une converſation aſſez plaiſante, qui dure au moins une heure. Après cela une partie de la Famille prend congé d'elles, pour aller préparer toutes choſes dans la Maiſon. Les autres demeurent encore quelque tems à les entretenir, puis ils les invitent à venir avec eux. La converſation continuë pendant tout le

chemin, un grand nombre de Flambeaux les accompagnent ; & en entrant dans la Ville, ils la trouvent toute illuminée.

Le dedans des Maiſons eſt auſſi éclairé par tout, & les Tables y ſont magnifiquement ſervies ; les Morts ont leurs couverts comme les Vivans, & ſuivant le principe de la plûpart des Japonnois, qui croyent notre Ame formée d'une matiere extrêmement ſubtile, on ne doute pas que celles-ci ne ſucent la plus pure ſubſtance de tous les Mets, qu'on leur préſente. Après le repas, chacun va rendre viſite aux Ames de ſes Amis & de ſes Voiſins ; & la Nuit ſe paſſe ainſi à courir toute la Ville ; la Fête dure toute le Jour ſuivant juſqu'au ſoir (*a*) ; & alors les Ames, qu'on croit ſuffiſamment délaſſées & rafraîchies, ſon reconduites avec la même cérémonie que la veille, juſqu'au lieu, où l'on étoit alé les recevoir. Les Campagnes ſont encore éclairées cette ſeconde Nuit : afin qu'elles puiſſent retrouver leur chemin ; & de peur que quelques-unes ne ſoient reſtées dans les Maiſons, & ne ſe trouvent embarraſſées pour rejoindre les autres, on jette quantité de Pierres ſur les Toits, & l'on viſite avec ſoin tous les Appartemens, en donnant partout de grands coups de Bâtons, comme font les Sauvages du Canada, dans une occaſion toute pareille. Ce n'eſt pas même parmi les Japonnois, non plus que parmi ces Barbares, uniquement pour la raiſon, que je viens de dire, qu'on en uſe ainſi, mais encore, pour n'être point importuné de ces fâcheux Hôtes ; dont les uns &

(*a*) Quelques Auteurs ſemblent dire qu'elle dure deux fois vingt-quatre heures.

CHAP. XIV.

Des Mariages.

les autres craignent les apparitions, comme les Enfans parmi nous.

J'ai long-tems balancé si j'entrerois dans quelque détail au sujet des Mariages des Japonnois, parce que je ne trouve rien sur cela de bien marqué, que dans des Mémoires (*a*), qui n'ont pas la réputation d'être fort sûrs, & dont l'Auteur se contredit même ici d'une page à l'autre; car après avoir avancé, que » les Japonnois prennent garde sur tout, » que le Mari & la Femme ne different que » très-peu en âge, en biens & en qualité; « il nous assûre qu'au Japon, » le Mari, non-» seulement épouse une Fille sans bien, mais » même est obligé de lui donner un Doüai-» re. Cependant pour ne rien omettre de ce que j'ai pû recüeillir des usages de nos Insulaires, voici ce que cet Auteur, auquel on donnera telle créance, qu'on jugera à propos, a écrit sur cet article.

» Encore que les Japonnois aïent autant de » Femmes, qu'ils en veulent, il n'y en a » qu'une de légitime, & qui mange avec » le Mari; toutes les autres étant obligées » de la servir: aussi ses Enfans héritent-ils de » tous les biens du Pere, qui donne aux au-» tres très-peu de chose.... Toutes choses » étant disposées, on va de grand matin » chez l'un & chez l'autre, qu'on met cha-» cun dans un Carosse, tiré par des Bœufs, » ou par des Chevaux; puis on les mene hors » la Ville, au son de plusieurs Instrumens, » sur une Colline, où chacun va par des

(*a*) Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes Orientales des Provinces-Unies vers les Empereurs du Japon.

» chemins tous différens, au milieu d'une » grande foule, d'où ils auroient peine à » sortir, si des Archers ne fendoient la presse. » Après le Carosse du Marié, suivent quan- » tité de Chariots chargez de présens pour » la Mariée, où plûtôt de son Doüaire; & » au même tems, qu'elle le reçoit, elle le » donne à ses Parens, en reconnoissance de » la peine qu'ils ont prise de l'élever. Ainsi » un Pere est riche suivant le nombre de ses » Filles, principalement si elles sont belles, » celles-ci étant mises à bien plus haut prix » que les autres....

» Un peu devant que d'arriver à la Colli- » ne, dont nous avons parlé, la Mariée sort » de son Carosse; & pendant qu'elle monte » seule de son côté, le Marié avance aussi » seul; l'un & l'autre n'étant escortez que » de leurs Parens, qui les accompagnent, » & de quelques Joüeurs d'Instrumens; ce » qui se fait par des Montées coupées par le » milieu d'une Barriere, qui sépare en mon- » tant les Mariez de leurs Proches. Au haut » de la Colline, tous ces Gens se séparent, » & prennent place, les Parens derriere la » Mariée, & tous les Joüeurs d'Instrumens » derriere le Marié, l'un & l'autre un peu » éloignez. Ces Parens sont deux à deux sous » un Parasol porté par des Valets, pendant » que de l'autre côté les Joüeurs d'Instru- » mens mettent en pratique tout ce qu'ils sça- » vent; les uns étant assis à terre, & faisant » je ne sçai quel bruit, sur je ne sçai quels » Instrumens, qui n'ont rien de semblable » aux nôtres. D'autres frappent avec des bâ- » tons sur des Boules de Cuivre, lesquelles

CHAP. XIV.

» étant creuses & penduës à des chaînes, qui « sont attachées à deux gros bâtons en tra- » vers, font un certain bruit, sur lequel ces » gens se remuent en cadence.

» Entre les Parens des Mariez & les Joüeurs » d'Instrumens, est une Tente fort éclairée. » Tout le dehors est couvert de Papier huilé, » mais le dedans est tapissé d'une belle étoffe » de Soye. Sa figure, qui est octogone, finit » insensiblement par six Pointes, ou Pirami- » des, soûtenuës de quatre Pilliers. Au mi- » lieu de la Tente est un fort bel Autel, où » est le Dieu du mariage (*a*), représenté » avec une Tête de Chien, les Bras ouverts, » & un Fil de Laton entre les Mains. Par la » Tête de Chien, les Japonnois veulent faire » entendre, que la fidélité & la vigilance sont » nécessaires dans le Mariage; comme par » le Fil de Laton ils représentent l'union » étroite, qui doit être entre les Mariez.... » Devant l'Idole, il y a un Prêtre, à la main » droite duquel est la Mariée, & à la gau- » che le Marié, chacun desquels tient en main » une Torche ardente. La Mariée allume la » sienne aux Lampes, qui brulent à l'en- » tour de la Tente, pendant que le Prêtre » marmote je ne sçai quelles parole.... Après, » le Marié allume la sienne à celle de la Ma- » riée, & les Assistans font un cri de joye, & » leur souhaitent toute sorte de prospérité » dans la suite de leur Mariage, à quoi le » Prêtre ajoûte sa bénédiction....

» Pendant que les nouveaux Mariez sont » occupez sur la Colline à leurs Cérémo-

(*a*) C'est une des manieres dont on représente le Dieu Amida.

» nies, ceux qui ſont demeurez au pied, ne
» le ſont pas moins ; les uns à jetter dans le
» feu les Babioles de la Mariée, lorſqu'elle
» étoit encore Enfant ; d'autres à mettre en
» mille poſtures un Roüet, une Quenoüille ;
» d'autres enfin à faire la ronde à l'entour du
» Chariot, où eſt l'argent, qui lui eſt don-
» né pour ſa Dot.... Pour concluſion, les
» Prêtres tuent au pied de la Colline deux
» Bœufs de Siam, & quelques Moutons (*a*),
» qu'ils ſacrifient au Dieu du Mariage.... On
» ramene *enſuite* la Mariée dans ſon Caroſſe,
» parmi les cris de joye du Peuple, & l'har-
» monie des Muſiciens, au Logis du Marié,
» où cependant de Jeunes Gens ſont occupez,
» les uns à planter des Pavillons ſur la Ter-
» raſſe, & autres lieux les plus élevez : d'au-
» tres à ſe parer de Guirlandes, & à ſemer
» de Fleurs tous les endroits de la Maiſon.
» Cette allégreſſe, dont la dépenſe eſt in-
» croyable, dure ordinairement huit jours.
» Pour l'âge auquel les Japonnois marient
» leurs Filles, c'eſt d'ordinaire à quinze ou à
» ſeize ans, & pas plus tard, cette Nation
» ne pouvant ſe paſſer de Femmes ; & même
» il arrive ſouvent, qu'on les marie dès le
» Berceau, ce qui s'exécute ponctuellement,
» auſſi-tôt qu'elles ſont en âge.

(*a*) Il n'y a au Japon des Moutons, que depuis que les Portugais y en ont porté, qui y ont aſſez multiplié. Les Bœufs dont parle ici l'Auteur, ſont des Bufles, qui ſont naturels au Pays.



CHAPITRE XV.

Des Bonzes, ou Prêtres de la Religion Indienne; des Bonzies, & des Temples de cette Religion.

CHAP. XV.

Des BONZES BUDSOÏTES,

DE tous les rapports, qui se trouvent entre le BUDSO & le Christianisme; il n'en est peut-être point de si formels que ceux, qu'ont entr'eux les Ministres des deux Religions; car il est vrai de dire, que les (*a*) Bonzes BUDSOÏSTES composent une Hiérarchie, qui differe très-peu de celle de l'Eglise Catholique. Ils ont un Grand-Prêtre nommé XACO: apparemment parce qu'il est comme le Successeur, ou le Vicaire du grand XACA. Ce premier Chef de la Religion a un pouvoir suprême, qui s'étend jusques sur l'autre vie: non seulement il peut abréger le tems du *Purgatoire*, mais on lui attribuë même le pouvoir de tirer les Ames de l'Enfer avant le tems, & de les placer dans le Paradis, sans qu'elles soient obligées de passer par de nouvelles Métamorphoses. D'ailleurs toutes les

(*a*) Il paroît que dans les Relations du Japon le terme de BONZES est particulierement affecté aux Prêtres BUDSOÏSTES; peut-être parce qu'il a été donné aux Prêtres Chinois, qui suivent la Doctrine de Xaca, il est certainement moderne, mais je n'en ai pû découvrir l'origine. Il est cependant certain, que sous le nom de Bonzes, les Missionnaires du Japon ont confondu tous les Ministres des faux Dieux, car ils ne distinguent jamais ceux de l'une & de l'autre Religion; nous en userons de même dans cette Histoire, faute de pouvoir toujours les distinguer.

Sectes du BUDSO lui ſont ſoumiſes, il peut les abolir, & en établir de nouvelles, & nulle ne peut être reçûë, qu'elle n'ait ſon attache. C'eſt à lui à décider ſur le ſens des Livres de XACA : les Rits & tout le Cérémonial de cette Religion, ſont de ſon reſſort. Ceux qui ont avancé, que les Apothéoſes des Empereurs & des autres Perſonnes illuſtres lui appartiennent, ignoroient, que les Apothéoſes ſont plus anciennes, que le BUDSO, & dépendent du ſeul Dairy, qui eſt le Chef ſuprême du SINTO. A la vérité le XACO, qui a la même autorité dans le BUDSO, peut faire dreſſer des Autels, ériger des Temples, & décerner un culte aux *Saints* & aux *Martyrs* des Sectes, qui dépendent de lui : mais il paroît que dans toutes les Sectes l'Apothéoſe eſt du reſſort du ſeul Dairy.

Des Tundes.

Enfin, lui ſeul peut conſacrer les TUNDES, qui ſont comme les Evêques de cette Religion ; mais ce n'eſt pas à lui à conférer cette dignité, à laquelle il y a de grands revenus attachez. L'Empereur Cubo-Sama s'en eſt attribué le droit. Après que le Xaco a confirmé cette nomination, & conſacré le Tunde, il lui accorde le pouvoir de diſpenſer dans les cas ordinaires. Ces Prélats, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, peuvent encore, en vertu de leur conſécration, appliquer aux Vivans & aux Morts les mérites des Dieux & des Saints : pouvoir, qu'ils ne communiquent aux ſimples Prêtres, qu'avec de grandes reſtrictions. Au reſte ces TUNDES ſont pour la plûpart Supérieurs des Monaſteres de Bonzes, avec leſquels ils vivent en Communauté ; car tout le Clergé du BUDSO eſt régulier, & peut-être

CHAP. XV.

regardé comme un Ordre Religieux, divisé en plusieurs Congrégations, qui reconnoissent le même Général.

Habillements des Bonzes Budsoïstes.

En effet ces Ministres sont partagez en plusieurs Sectes; toutes quoique soumises à un même Chef, irréconciliablement ennemies les unes des autres. On les distingue par la couleur de leurs Habits; car pour la forme, il paroît qu'elle est presque la même pour tous, & qu'elle a quelque chose de celle de nos Moines. S. François Xavier parle pourtant dans ses Lettres de quelques-uns, qui étoient vêtus à peu près comme l'étoient les Ecclésiastiques de son tems; si pourtant ce Saint ne confond point ici, comme ont fait après lui tous les Missionnaires, les Ministres des deux Religions. J'ai observé, que chacun embrasse la Secte, qui lui agrée davantage, & il arrive de-là, que non seulement les Villes & les Provinces, mais les Familles mêmes & les Maisons des Particuliers, sont souvent partagées sur le fait de la Religion. Cependant, comme l'animosité des Bonzes entr'eux, ne passe point à leurs Sectateurs avec leurs sentimens sur le culte des Dieux, cette diversité de croyance ne trouble en aucune maniere le repos des Familles, & ne porte aucun préjudice à la Société Civile.

Des différentes Sectes des Prêtres.

Le nombre des Sectes, qui partagent la Religion des FOTOQUES, est fort grand, & il s'en forme encore de tems en tems de nouvelles. Dans une Religion aussi tolérante, & dans un Pays, où l'on n'a jamais crû devoir gêner les Peuples sur cet article, avant la Persécution, qui s'est élevée contre le Christianisme, il ne faut qu'un prétendu Saint, ou

un Homme, qui ait la hardiesse de contrefaire l'inspiré, pour ériger un nouveau culte. Je me contenterai d'indiquer ici les principales & les plus anciennes. La premiere est celle des XENXUS, qui n'enseigne, que la Doctrine intérieure de XACA; aussi ne s'attachent-ils gueres qu'aux Grands, dont la pensée inquiétante d'une vie future troubleroit les douceurs; & les avantages, qu'ils trouvent dans la vie présente. On appelle XODOXINS ceux de la seconde Secte; ils tiennent, ou du moins ils enseignent l'immortalité de nos Ames, & rendent un culte spécial à AMIDA. Ce sont ceux de tout le Japon, qui se piquent d'une plus grande régularité : ils suivent à la lettre la Doctrine extérieure de Xaca.

La troisiéme est celle des plus zélez Partisans de XACA, auquel ils donnent le premier rang parmi les Dieux. Ils ont pris le nom de FOQUEXUS de celui du FOQUEKIO. Ils passent pour être fort réglez, & fort austeres; ils se levent à minuit, pour chanter les Loüanges de leur Dieu, & pour méditer sur quelque Point de Morale, que le Supérieur explique auparavant. S. François Xavier, qui avoit assisté a ces explications, dit qu'elles se font d'une maniere très touchante. La quatriéme n'est pas tant une Secte particuliere, qu'une Congrégation Militaire. On a nommé NEGORES, les Bonzes, qui la composent, & l'Orient n'a point de Soldats ni mieux disciplinez, ni plus aguerris. Personne n'est reçu parmi eux, qui ne soit Gentilhomme, & leur nombre n'étoit au commencement que de trente mille, mais ils se sont fort multipliez dans la suite. Non-seulement ils sont pro-

CHAP. XV.

feſſion de continence, comme les autres Bonzes ; mais ils ſont ſi jaloux de leur réputation ſur cet article, & l'on a pris de ſi bonnes précautions pour les retenir dans le devoir de leur Etat, qu'il eſt défendu aux Femmes d'entrer dans les Villes, où ils ſont établis, & dont ils ſont les ſeuls Habitans.

Ces quatre ſortes de Bonzes ſont les plus répanduës dans le Commerce du Monde : la plûpart des autres ne fréquentent que les Bois, les Déſerts & les Campagnes. Il y en a qui font profeſſion ouverte de Magie, ce ſont les ICOXUS ; d'autres ſont des contemplatifs & des Pénitens, qui n'ont point d'autre demeure, que le creux des Arbres : nos Auteurs les ont nommez ARBORI-BONZES. J'ai parlé ailleurs des GENGUIS & des GUOGUIS. Enfin il y a une *Secte* particuliere de Mandiants, qu'on rencontre ſur tous les grands Chemins, & qui croyent qu'on leur doit beaucoup de reſte, quand on leur a fait l'Aumône. Ce ſont des Vieillards, qui ſe tiennent ordinairement deux enſemble, aſſis à côté du chemin, ayant chacun devant ſoi le FOQUEKIO, dont ils ont appris par cœur quelques lignes ; car la plûpart ne ſçavent pas lire : ils récitent à haute voix ce qu'ils en ſçavent ; & comme ce ſont des paroles ſacrées & myſtérieuſes, on les écoute avec reſpect, & on ne manque point de les récompenſer de leur peine.

D'autres ſont aſſez près d'une Riviere, ou ſur le bord d'une Fontaine, où ils pratiquent certaines cérémonies, qu'ils prétendent avoir une grande efficace, pour délivrer les Ames qui ſouffrent dans l'autre Monde. Ils répetent ſans ceſſe NAMAMBA, qui eſt une abbréviation

de NAMU AMIDA BUDSA, c'est-à-dire, *Amida, secourez les Ames des Trépassez.* Ils frappent en même tems sur une Cloche platte, faite en forme d'un grand Mortier écrasé. On voit encore de nombreuses Troupes d'autres Mandians, qui se tiennent proche des grands Chemins, & ont devant eux une maniere d'Autel, où sont placées des Statuës d'AMIDA, & d'autres Divinitez, de qui dépend le sort des Ames après la mort, avec la représentation des supplices destinez à tourmenter ces Ames dans l'autre Monde; & on s'imagine qu'en faisant la charité à ces Imposteurs, on adoucira, ou l'on abrégera les maux de ceux, qui sont dans l'Enfer.

Leurs mœurs.

En général le Peuple est extrêmement infatué de la sainteté des Bonzes BUDSOÏSTES. Cependant il n'est peut-être pas sous le Ciel une Nation plus scélérate. Plusieurs sont persuadez du grand principe de la Doctrine secrette de XACA, & agissent conséquemment à cette persuasion. Les autres, qui pensent autrement, ou à qui on n'a pas jugé à propos de communiquer ce grand mystere, se laissent entraîner par l'exemple; mais tous affectent un dehors très-austere. Ils ne parlent que de la Vertu; & quoiqu'il coure de très-mauvais bruits sur leur compte, on se laisse prendre à leur extérieur, & à leurs discours. Ils ont tous les Cheveux & la Barbe rasez, & quelque tems qu'il fasse, ils ne se couvrent point la Tête. On croit qu'ils ne mangent ni Chair, ni Poisson frais. Ils donnent une bonne partie du Jour à la Priere, ils chantent à deux Chœurs, comme on fait parmi nous; ils gardent devant le Monde un profond silence, ils

CHAP. XV.

paroissent toujours dans un recueillement parfait, & leur Visage respire la Modestie & la Pénitence.

Leurs sentimens à l'égard des Pauvres & des Femmes.

Ce qui contribuë encore davantage à entretenir le Peuple dans la Vénération qu'il a pour eux, c'est que d'une part plusieurs sont d'une Naissance Illustre; car il n'est pas un Prince au Japon, qui ne se trouve honoré d'avoir un Fils Bonze; & que de l'autre on est prévenu de leur grand Crédit auprès des Dieux. Delà le Débit prodigieux, qui se fait de ces Robes de Papier, dont on veut mourir revêtu, & sur lesquelles les Figures & les plus considérables Actions des Dieux sont dépeintes. Ces Imposteurs distribuënt aussi des Pains Bénis, qu'ils prétendent avoir la même vertu, & ils vendent jusqu'aux mérites de leurs bonnes Œuvres, en se réservant néanmoins le principal. Enfin, comme il leur importe de gagner tout le Monde, & que pour cela il faut flatter les Passions, ils s'attachent les plus intéressez en leur donnant des Lettres de Change, qui doivent, disent-ils, être payées comptant au dixiéme dans l'autre Monde: peu de Personnes veulent mourir sans en avoir quelqu'une à la Main, & on les brûle, ou on les enterre avec eux. Ainsi on peut dire que les Maisons de ces Prêtres Idolâtres sont des Gouffres, où va s'abîmer la moitié des Biens des Particuliers. Malheureux sont les Pauvres, dont la condition, si on en croit ces Séducteurs, est maudite, & qui n'ont pas dequoi se racheter de cette malédiction, comme font les Femmes riches, qui à force de faire des présens aux Dieux, & à leurs Ministres, peuvent se sauver, malgré la malédiction, qui est aussi portée contre leur Sexe.

Leurs occupations.

Leur maniere de prêcher.

Une des principales occupations des Bonzes des deux Religions est de prêcher ; ce qu'ils font toujours en grand appareil, mais surtout dans le BUDSO. Le Docteur BUDSOÏSTE revêtu d'Habits magnifiques, monte sur une Estrade couverte ordinairement de riches Tapis de la Chine : il a devant lui une Table, sur laquelle est le FOQUEKIO, il ouvre ce Livre, en lit quelques Lignes, le referme, & après une courte Explication, aussi énigmatique que le Texte, il tombe, tantôt sur la Morale, tantôt sur les dernieres fins de l'Homme. Dès qu'il voit son Auditoire émû, il ne manque jamais de profiter à son avantage de la disposition, où il l'a mis, car il finit toujours son discours par déclarer nettement, que le moyen le plus assûré de se rendre les Dieux propices, est d'orner leurs Temples, & de faire de grandes libéralitez à leurs Ministres.

Des Bonzies.

Il y a aussi dans cette Religion, comme dans celle du SINTO, des Filles recluses, qui sont chargées de l'éducation des jeunes Personnes de leur Sexe. On les nomme BICONIS ou BICUNIS, & nos Relations leur ont donné le nom de BONZIES. On voit en plusieurs endroits des Monasteres des deux Sexes, qui se touchent, & des Temples, où les Bonzes & les Biconis chantent à deux Chœurs, les Hommes d'un côté, & les Filles de l'autre, les Loüanges de leurs Dieux. Les Biconis sont aussi partagées en plusieurs Congrégations, ou plûtôt chaque Secte de Bonzes a ses Biconis. Toutes sont vêtuës à peu près comme nos Religieuses, & different aussi entr'elles par la Couleur de leurs Habits. Elles affectent

CHAP. XV.

beaucoup de pudeur ; on n'ignore pourtant pas qu'elles ont de mauvais Commerces avec les Bonzes, & l'on prétend même que c'eſt par elles, que s'eſt introduit au Japon l'art, aujourd'hui ſi commun dans ces Iſles, de ſe faire avorter. Ce ſont ces Filles recluſes, qui font les Robes de Papier, & les autres bagatelles, dont on amuſe la crédulité des Peuples, & elles tirent de ce travail une partie de leur ſubſiſtance.

J'ai dit ailleurs que tous les Miniſtres des Dieux du Japon, ne dépendent de leurs Généraux, qui tous réſident à Meaco, que pour ce qui regarde le Spirituel, & que dans tout le reſte ils ſont ſous la Juriſdiction de deux Officiers nommez par l'Empereur. Ces Officiers, qu'on appelle BUGIOS, ſont en même tems, les Protecteurs, les Inſpecteurs, & comme les Sur-Intendans de tous les Temples des deux Religions, & les Juges de ceux, qui les déſervent, ou qui en ſont les Gardiens ; ce qui les met dans une très-grande conſidération à la Cour. Ils ont aujourd'hui leur Tribunal à Jedo, & jugent ſans appel ; mais pour condamner à mort, ou du moins pour faire exécuter la Sentence, il faut avoir l'agrément, & un ordre ſigné du Général, de qui le Coupable dépend.

Des Tiras, ou Temples du Budſo.

Les Temples des FOTOQUES ſont ordinairement beaucoup plus grands, plus élevez, plus riches, & mieux ornez, que ceux des Camis. On les appelle TIRAS, & il y en a dans toutes les Provinces, dont les dedans & les dehors ont quelque choſe de ſi frappant, qu'ils ſurprennent & attachent toujours les yeux des Paſſants. Rien n'eſt ſur-tout plus magnifique

& plus ſuperbe que leurs toits, qui ſont dorez, ou mis en couleur avec le plus beau vernis. Ceux qu'on a bâtis dans les Villes & dans les grandes Bourgades, ſont ſituez ſur le Terrein le plus élevé; ceux de la Campagne ſont ſur le haut, ou ſur le penchant des Collines & des Montagnes; tous ont une vûë charmante, une ſource, ou un petit ruiſſeau d'une eau très-claire, un Bois dans le voiſinage, & de belles promenades. Ils ſont conſtruits des meilleurs bois de Cedre & de Sapin, & ornez en dedans de pluſieurs Statuës, ou Images en relief. Il y a dans le milieu un Autel avec une ou pluſieurs Idoles d'or, d'argent, ou de bois doré; & vis-à-vis un grand Chandelier, où l'on brûle des Bougies, qui répandent une odeur agréable. « *On croiroit preſque*, dit » l'Auteur Proteſtant, que j'ai déja ſi souvent cité, *être tranſporté dans une Egliſe* « *Catholique Romaine, tant l'Edifice eſt proprement & artiſtement orné, ſi la Figure* » *monſtrueuſe des Idoles, qu'on y adore, ne* » *convainquoit du contraire.* » On compte, ſuivant ce même Ecrivain, vingt-deux mille cinq cents TIRAS dans le Japon. CHAP. XV.

CHAPITRE XVI.

De la Secte des Moraliſtes.

CHAP. XVI.

Son origine.

IL eſt aſſez ſurprenant que nos Miſſionnaires ne nous ayent point parlé de la Secte des MORALISTES, ou l'ayent fait d'une maniere ſi confuſe, n'y ayant rien, qui deman-

CHAP. XVI.

dât plus d'être bien développé pour l'intelligence de cette Histoire. Kœmpfer nomme cette Secte SIUTO, qui selon lui, signifie *la voye*, ou *la Méthode des Philosophes*. Ce qui est certain, c'est que cette Secte toute philosophe reconnoît pour son Auteur le Célébre *Confucius*, dont la Mémoire n'est pas moins respectée au Japon, qu'à la Chine ; mais dont il y a beaucoup d'apparence qu'ils n'ont pas bien connu, ou qu'ils ont altéré la Doctrine. Ce grand Homme nâquit, selon le P. Couplet, cinq cents cinquante-un ans avant Jesus-Christ, & par conséquent cent neuf ans après la Fondation de l'Empire Japonnois. Il n'y a pas long-tems, que l'Empereur CUBO-SAMA lui fit bâtir deux Temples à Jedo, & lorsqu'il les visita pour la premiere fois, il fit à ceux qui l'accompagnoient, un très-beau discours sur le mérite de ce Pere de la Philosophie Chinoise & Japonnoise, & sur les excellentes maximes de Gouvernement, dont ses Ouvrages sont remplis. Ce n'est pas à dire pour cela, que ce Prince fût Moraliste ; il paroît même, que ce n'est que depuis peu, qu'on rend au Japon les Honneurs divins à Confucius, dont nous verrons bien-tôt qu'on a aboli ; ou corrompu la Secte, en y mêlant l'Idolâtrie ; mais il n'y a pas dans cet Empire un Homme, qui se pique de science, lequel n'ait le Portrait de ce Philosophe placé dans le lieu le plus honorable de sa Maison, & l'on ne prononce jamais son nom, sans lui donner quelque marque de respect.

Conduite des Moralistes.

Sa Doctrine, qui s'est répanduë au Japon presqu'aussi-tôt, que dans sa Patrie même, fut le premier échec, que reçut l'ancienne Re-

ligion du Pays, & la premiere barriere, qui ait arrêté l'inondation des nouvelles Sectes venuës des Indes. Les Moralistes ne renoncerent pas d'abord au culte des Camis, mais il est certain, qu'ils ne les regardoient pas comme des Dieux, quoiqu'ils se conformassent extérieurement à ce qui étoit établi par les Loix, ou par la Coûtume, ce qu'ils ne firent jamais en faveur des FOTOQUES avant la destruction du Christianisme, qui entraîna leur Secte dans sa chûte.

CHAP. XVI.

Leur Doctrine.

Quant au fond de leur Doctrine; ils tiennent que la souveraine perfection de l'Homme consiste à mener une vie sage & vertueuse, & ils ne reconnoissent point d'autre récompense, ni d'autre châtiment, que les suites nécessaires & naturelles de la vertu & du vice; c'est-à-dire, la satisfaction, que l'on goûte en faisant le bien; & le remords, qui accompagne toujours le vice; en quoi ils ne font pas réflexion, que cette satisfaction & ce remords conduisent naturellement tout Homme, qui raisonne, à reconnoître un Dieu, une Providence, & un culte réglé. La Nature, disent-ils, nous a donné la raison: quel usage en devons-nous faire? Comment ferons-nous connoître la supériorité, que nous donne sur les bêtes un don si excellent & si précieux, si ce n'est en pratiquant la vertu? Ils ne reconnoissent point la Métempsycose à la maniere des Indiens; mais ils enseignent qu'il y a une Ame du Monde, un Esprit universel, une Puissance répanduë dans l'Univers, qui donne la vie à tout, qui reprend les Ames séparées des Corps, comme la Mer reçoit les eaux, qui s'y rendent de toutes parts; mais ces Ames,

CHAP. XVI.

ajoûtent-ils, peuvent sortir de-là pour animer d'autres corps. Ils confondent cet Esprit universel avec l'Etre suprême, en lui attribuant toutes les perfections, & toutes les qualitez divines; & c'est a lui dans le fond, qu'ils s'adressent, quand ils remercient le Ciel & les Astres de tout le bien, qui leur arrive. Quelques-uns disent, qu'outre cette Ame du Monde, il y a un Etre intellectuel, & incorporel, qui gouverne la Nature, mais qui n'en est pas l'Auteur; au contraire, qui en est la plus noble production, étant engendré par le Ciel & la Terre; dont l'un est actif & principe de génération, & l'autre est passif & principe de corruption: ils prétendent encore, que les Puissances naturelles sont des Etres spirituels; que le Monde est éternel, & que les Hommes & les Animaux ont été produits par le Ciel & par les cinq Eléments sublunaires.

La maniere dont ils en usent à l'égard des Morts

Comme ils n'admettent point proprement de Dieu, ils n'ont ni Temples, ni culte particulier, & CONFUCIUS, pour qui ils ont tant de vénération, n'est que leur Maître: ils laissent les Idolâtres lui rendre les Honneurs divins. Ils se conforment aux usages du Pays, en ce qu'ils célébrent la Mémoire de leurs Parents défunts, mais ils le font d'une maniere, qui leur est propre. Ils mettent toute sorte de viandes sur une Table dressée exprès pour cette Cérémonie; ils brûlent des Chandelles devant les Images de ceux, qu'ils veulent ainsi honorer. Ils font ensuite leurs prosternements, & il y a des tems réglez, où ils font en l'honneur des Morts de grands repas; ils y invitent toute la Famille & les Amis du Défunt, & ils y paroissent vêtus de leurs plus

beaux Habits. Ils se préparent à cette Fête pendant trois jours, & cette préparation consiste à se laver souvent, à garder la continence, & à s'abstenir avec soin de rien toucher d'impur; ils ne brûlent point les Corps morts, mais après les avoir gardez trois jours, ils les étendent dans une biere, couchez sur le dos, & la tête extrêmement élevée; ils remplissent quelquefois la biere d'épiceries & d'herbes odoriférantes. Ils accompagnent ensuite le cercueïl au lieu de la sépulture, & ils l'inhument sans beaucoup de céremonies; ils regardent la Mort volontaire comme un acte héroïque, soit qu'il s'agisse de prévenir un supplice honteux, ou d'éviter de tomber entre les Mains d'un Ennemi vainqueur, c'est-à-dire, qu'ils ont accommodé leur Philosophie au génie de la Nation.

Ce qui a fait tomber cette Secte.

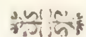
Tandis que le Christianisme a été florissant au Japon, les MORALISTES passerent pour lui être favorables. On les soupçonna même de n'avoir pas changé de pensée sur cela, lorsqu'on prit la résolution d'exterminer une Religion devenuë odieuse & formidable aux Souverains Pour s'assûrer d'eux sur ce point, qui étoit regardé comme une affaire d'Etat, on les obligea de choisir dans les deux Religions une Secte, comme tous les autres Japonnois, & d'avoir chez eux l'Image, ou du moins le nom du Dieu, qu'ils vouloient honorer particulierement. Depuis ce tems-là le nombre de ces Philosophes est fort diminué. Il faut même qu'ils soient très-circonspects pour lire leurs Livres, qui étoient autrefois les délices & l'admiration de toutes les Personnes d'esprit. On assûre qu'ils faisoient alors la moitié

CHAP. XVI.

Un Roi de Figen veut le relever, & ce qui en arrive.

de la Nation ; aujourd'hui à peine les connoît-on.

Il y a quarante ans, que le Roi de FIGEN, zélé Moraliste, & grand Protecteur des Sçavans, voulut rendre au SIUTO tout son lustre ; fonda à ce dessein une Université, lui accorda de grands Priviléges, & assigna des Pensions aux Sçavans, qu'il fit venir de toutes les Parties du Japon. Il eut d'abord un succès, qui passa ses espérances, mais les Bonzes animez des mêmes motifs, qui les avoit fait si souvent invectiver contre la Religion Chrétienne, firent tant de bruit, que le Restaurateur de la Secte des Moralistes pensa en être le Martyr. Il s'apperçut bien-tôt qu'il avoit à faire à trop forte partie : il ne changea pourtant pas de sentiment, mais pour se mettre à couvert de la persécution, il abdiqua la Couronne, & remit ses Etats au Prince son Fils. Alors, comme il ne paroissoit plus se mêler de rien, on le laissa en repos. Son Successeur avoit sucé la Philosophie avec le lait, mais il sçut se comporter avec la sagesse & la discrétion, que demandoit la conjoncture des tems ; & comme il ne donna aucune prise à la malignité de ses Ennemis, qui l'observoient de près, il se maintint dans une parfaite liberté de penser ce qu'il vouloit sur la Religion.



CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

Description des principaux Temples des environs de Meaco.

CH. XVII.

IL y a un grand nombre de Temples dans la Ville de Meaco, mais s'ils sont plus riches en Ornements intérieurs, ils n'ont au-dehors, ni l'agrément, ni la magnificence de ceux des environs. Je ne parlerai ici que des principaux, & je les représenterai dans l'état, où Kœmpfer les a vûs. J'ai marqué en différents endroits de cette Histoire ce qu'ils avoient autrefois de plus remarquable.

Le Tsuganin.

Le premier, dont on fit faire la visite aux Directeurs du Commerce des Hollandois à leur retour de Jedo, est le TSUGANIN. On y va par une Allée large & spacieuse, disposée le long de la Montagne, sur laquelle le Temple est bâti, longue de plus de mille pas, & plantée à la ligne de fort beaux Arbres. Cette Avenuë a une grande & magnifique porte avec un toît recourbé à la maniere de ceux des Temples, & des Tours, qu'on voit dans les Châteaux : elle est bordée des deux côtez de belles Maisons, où demeurent les Officiers du Temple, & terminée par une grande Terrasse, environnée d'Arbres, & de Buissons. De-là on passe par deux superbes Edifices de Bois, puis on monte un Escalier très-propre, qui conduit à un troisiéme Bâtiment fort exhaussé, dont le Frontispice est mieux travaillé, & plus majestueux encore ;

CH. XVII.

que celui du Palais Impérial de Jedo. Cet Edifice a une Galerie verniſſée avec beaucoup d'Art, & les Planchers des Appartements ſont couverts de Nattes très-fines. Au milieu de l'Avant-Salle, qu'on trouve d'abord, il y a une Chapelle, où l'on voit une grande Idole, dont les Cheveux ſont friſez, & qui eſt environnée d'autres Idoles plus petites, qui ont chacune leurs Ornements particuliers. Cette Chapelle eſt flanquée de deux autres moins grandes & moins ornées. De-là on entre dans deux Appartements, où l'Empereur Loge, quand il vient viſiter le Tſuganin; ils ſont élevez de la hauteur de deux Nattes au-deſſus de l'Avant-Salle, & ont vûë ſur les Chapelles par le moyen de deux Portes.

Tout proche de ces Appartements, il y a un Jardin de plaiſance, dont la Perſpective eſt au-deſſus de toute expreſſion, & qui eſt diſpoſé avec toute la régularité, que le Terrein a pû permettre. Les Allées en ſont couvertes d'un Sable blanc, qui éblouït, quand le Soleil donne deſſus; pluſieurs Plantes rares, des Arbres cultivez avec ſoin, & des Pierres de différentes couleurs entre-laſſées avec une noble ſymétrie, ornent le quarré du Parterre. Mais ce qu'on y admire ſur-tout, c'eſt une ſuite de petites Collines factices, où la Nature eſt parfaitement imitée, & qui ſont ſemées des plus rares Plantes, & des plus belles Fleurs du Pays. Un clair ruiſſeau en baigne les pieds, & coule avec un doux murmure; on y a jetté pluſieurs petits Ponts, qui ſervent tout enſemble d'Ornement & de communication pour parcourir les différentes parties du Jardin, à l'extrémité duquel on dé-

couvre un autre point de vûë, qui ne le céde en rien à celui du Jardin même, non plus que celui de toute la Montagne: car, outre la diverſité des Arbres & des Bouquets de bois, dont elle eſt couverte dans la plus charmante diſpoſition du Monde, quantité de Chapelles, ou petits Temples cachez à demi dans ces Boſquets, y font un effet merveilleux.

On ſort du Jardin par une Porte de derriere, qui eſt ſur la gauche, & qui mene à un petit Temple ſitué un peu plus haut ſur le penchant de la Montagne à la diſtance de trente pas. C'eſt dans ce Temple, que l'on garde les noms des Empereurs Cubo-*Samas* décédez; ils ſont écrits ſur une Table en Caracteres d'or, & cette Table eſt entourée de ſiéges bas, ſur chacun deſquels il y a trois grands Papiers écrits, & un plus petit; ils contiennent des Prieres, que l'on doit dire pour l'Ame du dernier Empereur défunt. Près de l'entrée de ce Temple il y a deux Troncs pour recevoir les Aumônes du Peuple, & devant un de ces Troncs une Chaire. On va enſuite dans un autre Temple magnifique, ſéparé du précédent par une grande Place, & ſupporté par de gros Piliers, qui ont une braſſe & demie de haut. Sa magnificence conſiſte principalement dans quatre toîts recourbez les uns ſur les autres. Le plus bas, qui eſt le plus grand, eſt forjetté tout autour du murs, qui couvrent un Portique ou Galerie extérieure, laquelle régne autour du Temple. Les Poteaux, les Solives, & les Corniches, qui portent les toîts, ſont peints, les uns en rouge, les autres en jaunes; le plancher eſt couvert de Nattes, & du reſte le Tem-

CH. XVII.

ple eſt ſans Ornement juſqu'au comble, qui eſt appuyé ſur cinq rangées de Piliers de bois, de ſix chacune. Au milieu, un peu plus ſur la droite, il y a un grand eſpace vuide, & à la gauche un autre eſpace, où ſont renfermées pluſieurs Idoles dans des Niches, qui ſont comme des eſpéces de Cabinets verniſſez. Un rideau couvre la principale de ces Niches, & devant le rideau il y a un Miroir rond avec des Troncs pour recevoir les Aumônes. De ce Temple on paſſe à un autre Bâtiment, moins magnifique à l'extérieur, que les précédents, mais qui ne céde à aucun pour la propreté, ni pour les Ornements intérieurs. Pour aller à ce Bâtiment, il faut paſſer par une Chapelle toute remplie d'Idoles. Il y a bien de l'apparence que c'eſt tout ce composé de Temples, de Chapelles, & d'autres Edifices, qu'on nomme le *Tſuganin.*

Temple de Giwon.

Au ſortir de ce bel endroit, où l'on remarque plus qu'en aucun autre ce mélange admirable de la ſimplicité de la Nature, & de la fineſſe de l'Art, en quoi les Japonnois ſont ſi grands Maîtres, on fait trois ou quatre lieuës, d'abord dans un Déſert délicieux, puis au travers d'un bois agréable, pour arriver à une grande Place quarrée, au milieu de laquelle eſt le Temple de GIWON, ou le Temple *des Fleurs.* Il eſt environné de trente ou quarante Chapelles fort réguliérement diſpoſées, & d'eſpace en eſpace on voit des Boutiques, avec de grandes Cours; où l'on s'exerce à tirer de l'Arc. Le Giwon eſt un Bâtiment long & étroit, dans le milieu duquel il y a une Galerie en périſtyle, & au centre une grande Idole entourée d'autres petites

avec divers Ornemens. On y remarque surtout la Figure d'une jeune Femme, qui a autour d'elle de petites Divinitez vêtuës en jeunes Guerriers. On a placé au même endroit dans ces derniers tems un petit Navire de fabrique Hollandoise, quelques Sabres & quelques Epées, avec divers Ornemens de peu de valeur. Ce Temple est certainement un MIA, c'est-à-dire, qu'il appartient à la Religion des Camis, & qu'il est déservi par des CANUSIS: ils sont habillés de blanc, & ont des Bonnets vernissez. On en voit toujours quelques-uns assis en dehors devant le Temple.

Le Kiomitz.

Le troisiéme Temple se nomme KIOMITZ. Quand on y va du second, on monte toujours, & le premier objet qui se présente, est une haute Tour à sept étages, dont le plus bas est élevé de quelques marches audessus du Rez-de-Chaussée. Il sert comme de Chapelle, & l'on y voit une grande Idole, accompagnée à l'ordinaire de plusieurs petites. Un peu plus loin sur la Montagne est le Temple; il est appuyé d'un côté sur la Montagne même, & soutenu de l'autre sur des Piliers; il est environné d'un treillis, & il n'y a au-dedans qu'un grand Miroir rond, deux Troncs pour recevoir les Aumônes, & quelques Cloches. Assez près de-là il y a un Escalier de Pierre de quatre-vingt-cinq marches, lequel conduit à une Fontaine d'une eau très-pure, on pourroit la nommer la Fontaine *de sagesse*: s'il étoit vrai, comme on le prétend, qu'elle a la vertu de rendre sages ceux qui en boivent. En quittant cette Fontaine, on avance assez loin le long de la Montagne, & l'on arrive ensuite à une belle

Ch. XVII.

Terrasse ; puis, après avoir passé par plusieurs petits Temples & Chapelles, on apperçoit un autre grand Temple, dont la structure est à peu près la même, que celle du premier, appuyé aussi d'un côté sur la Montagne, & de l'autre sur des Piliers, mais plus hauts que les précédents. La vûë de cet endroit est d'une étenduë immense, & l'on y découvre un très-beau Pays. Il y a dans ce dernier Temple un grand nombre d'Idoles, dont les principales sont assises, & se tiennent par la Main.

Le Daïbods.

Le quatriéme est le grand Temple du DAÏBODS, ou DAÏBU. Ce nom signifie un Homme d'une éminente sainteté, & il paroît qu'il est quelquefois pris pour un terme générique. Devant la Cour de ce Temple il y a une petite Colline, qui est un Ouvrage de l'Art ; & sur cette Colline un Monument de Pierre, qu'on appelle le *Tombeau des Oreilles :* on fait sur cela un conte ridicule de l'Empereur Tayco-Sama, lequel a tout l'air d'une Fable. Le Daïbods est bâti sur une Eminence assez près du grand Chemin ; qui va de Méaco à Fucimi : la Cour est environnée de hautes Murailles de pierres de taille fort grandes ; celles de la façade ont près de deux brasses en quarré. Un toît appuyé d'un côté sur ces murailles, & soutenu de l'autre par un double rang de Piliers hauts de trois brasses, & posez à deux brasses de distance l'un de l'autre, forme tout autour de cette Cour une maniére de Portique, ou de Galerie couverte. Chaque rangée est de cinquante Piliers ; ainsi il y en a en tout quatre cents, tous peints en rouge. On monte au Portail par

T. 2. 4° P. 353. et in 12. T. 1. P. 270.



Le Daibods Temple de Xaca près de Meaco

45.

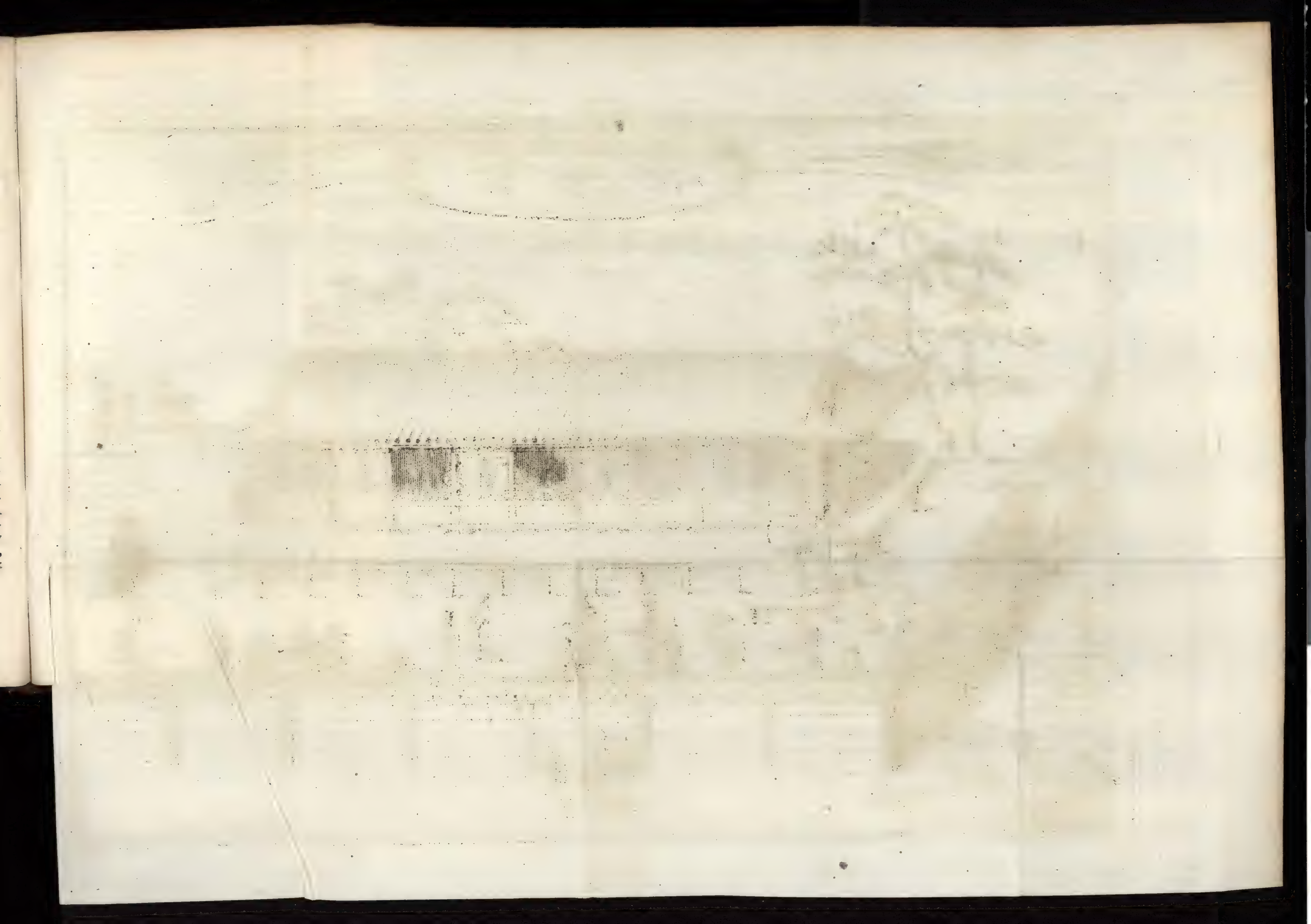
huit marches ; ce Portail n'eſt pas grand, il eſt néanmoins ſoutenu de cinquante Piliers de chaque côté, & a un double toît recourbé. Il eſt flanqué en dedans de deux Statuës de Héros preſque nuds, noirs, ou plutôt d'un pourpre obſcur ; elles ont quatre braſſes de haut, ſont bien proportionnées, ont une tête de Lion, & ſont montées chacune ſur un pied-d'eſtal de la hauteur d'une braſſe. Celle, qui eſt ſur la Main gauche, a la bouche affreuſement ouverte, & une de ſes Mains étenduës ; l'autre a la bouche fermée, auſſi-bien que la main, qu'elle tient appuyée ſur le corps avec un long bâton, qu'elle porte à demi en arriere. On dit que ces deux Statuës ſont des ſymboles des deux premiers principes ſouverains de la Nature, l'actif & le paſſif ; celui qui donne, & celui qui ôte ; celui qui ouvre & celui qui ferme ; le Ciel & la Terre, la génération & la corruption.

De ce Portail on entre dans une grande Place, où il y a ſeize Piliers de pierre de chaque côté ; on y voit auſſi des Lampes allumées, & un grand baſſin rempli d'eau pour ſe laver. Le Temple eſt au milieu de cette Place, vis-à-vis des deux Statuës coloſſales, dont nous avons parlé. C'eſt l'Edifice le plus exhauſſé, qui ſoit au Japon : il eſt couvert d'un double toît recourbé fort magnifique, & ſoutenu de quatre-vingt-ſeize Piliers rangez par huit, & d'une braſſe & demie de circuit. Quelques-uns ſont d'un ſeul tronc d'Arbre, la plûpart de pluſieurs Piéces jointes enſemble, comme les Mats des Navires ; tous ſont peints en rouge, auſſi-bien que leurs montans, les poutres & la plus grande partie de la charpente du

CH. XVII.

Temple, lequel eſt fort obſcur en dedans, & contre l'ordinaire pavé de grands quarrez de Marbre ; on ne découvre au-dedans qu'une ſeule Idole d'une grandeur incroyable, & toute dorée : trois Nattes couvriroient à peine une de ſes mains, & les Nattes au Japon ont un pied de long & un demi pied de large. Ses Oreilles ſont plus grandes que de proportion ; elle a les Cheveux friſez, une Couronne ſur la Tête, & au front une tache ronde, comme une de ces mouches, que les Femmes ſe mettent au viſage. Elle a la Main droite élevée, & elle laiſſe voir la paume de la gauche, qu'elle tient appuyée ſur le ventre. Elle eſt aſſiſe à l'Indienne ſur une Fleur de *Tarate*, les jambes croiſées, & ſoutenuës d'une autre Fleur, dont les feüilles ſont redreſſées. Ces deux Fleurs ſont exhauſſées d'environ deux braſſes au-deſſus de Terre. Derriere le dos de l'Idole il y a un oval d'Ouvrage branchu, ou de filigrane à Perſonnages, mêlé de différentes Figures purement Humaines, aſſiſes auſſi ſur des Fleurs de Tarate. Cet oval eſt plat, & ſi grand, qu'il couvre quatre Piliers, & l'Idole atteint de ſes Epaules à deux de ces Piliers, qui ſont tous éloignez les uns des autres de quatre braſſes.

J'ai dit ailleurs que cette Statuë eſt une Figure de Xaca. Il y avoit néanmoins un DAÏBODS au Japon, avant l'introduction du *Budſo*, ou de la Doctrine de Xaca dans cet Empire, ce qui me confirme dans la penſée qu'on a autrefois donné ce nom à pluſieurs Temples conſacrez aux Divinitez principales. Il y a deux cents ans que le Daïbods de Xaca, qui étoit alors dans la Ville de Nara, ou aux





46.

environs étoit d'une richesse immense ; mais il a été brûlé dans les Guerres civiles, & il en faut dire autant de plusieurs autres, où nos plus anciens Mémoires marquent que les plus précieux Métaux étoient prodiguez : les Idoles mêmes les plus grandes étoient d'or, au lieu que présentement elles ne sont pour l'ordinaire que de bois doré. Ce sont sur-tout les dernieres Guerres civiles, qui ont dépoüillé ces fameux Sanctuaires de la Religion Japonnoise de ces marques de la magnificence des Anciens Empereurs, lesquels n'étoient somptueux, que quand il s'agissoit d'honorer leurs Dieux. A la droite de ce Temple il y a une petite Chapelle toute vernissée en noir, dans laquelle il y a un Miroir, que Kœmpfer assûre être de la grandeur de celui de Saint Stanislas à Cracovie.

Temple de Quanwon.

Le cinquiéme Temple des environs de Méaco est celui de Quanwon. Il est beaucoup plus long que large : l'Idole qui est assise au milieu, a quarante-six bras, & auprès d'elle un de ses plus célébres Disciples nommé *Sakika*, sous la Figure d'un Vieillard fort maigre, & d'un regard farouche. De chaque côté du Temple, il y a dix bancs de bois rangez les uns derriere les autres en amphithéâtre, & sur chaque banc, cinq cents Statuës de Quanwon, de grandeur Humaine, placées de bout sur leurs pieds-d'estaux. Seize Figures de Héros habillez de noir, & plus grands que Nature, sont aux côtez de la Statuë du milieu, & un peu plus loin, de chaque côté il y a deux rangées d'autres Idoles dorées, à peu près de la même taille. Elles ont chacune vingt bras, dont les plus reculez portent de grandes hou-

CH. XVII.

lettres : les autres ont des Guirlandes ; des Roses, & d'autres Ornements pareils. La Tête de la grande Idole est couronnée d'un Cercle avec des Rayons d'or, & porte sept autres Idoles, dont celle du milieu est la plus petite ; toutes ont divers Ornements sur la Poitrine. Des quarante-six bras de Quanwon, deux, qui sortent de sa Poitrine, sont élevez sur sa Tête, comme d'une Personne qui prie, & sont plus gros & plus longs que les autres : un troisiéme, qui est à droite, tient un bâton ; un quatriéme, qui est à gauche, porte une pique à trois pointes. On appelle ce Temple le Temple des 33000 trois cents trente-trois Idoles, & si Kœmpfer, qui prétend l'avoir vû, ne nous en fait point accroire, il faut que cet Edifice soit d'une grandeur énorme : on peut dire, qu'il n'y auroit point d'Exemple d'une vérité, qui passât plus la vraisemblance.

Il y a bien de l'apparence que le Temple des mille Idoles d'or consacré a Amida, dont j'ai parlé ailleurs, n'existoit plus du tems de Kœmpfer, ou que l'on ne jugea pas à propos d'y faire entrer les Hollandois, puisque cet Auteur n'en dit rien. Il est même assez vraisemblable que la Description, qu'on en voit dans les *Ambassades-mémorables*, a été dressée sur les Mémoires des Anciens Missionnaires, quoique l'Auteur prétende l'avoir vû. Ce n'est pas le premier exemple, qu'on trouve dans ce Recueil de Descriptions, ou tout-à-fait feintes, ou copiées dans les Lettres des Jésuites : mais le vrai y est tellement mêlé de Fable, qu'il n'est presque pas possible de compter sur rien de ce qu'avance l'Auteur, qui a ramassé tous ces Journaux d'Ambassade. C'est

ce qui m'empêche de m'arrêter à ce qu'il nous dit des Temples de Jedo, & sur-tout du Temple d'or d'Amida, où ce Dieu, dit-il, est monté sur un Cheval à plusieurs Têtes; ayant lui-même une Tête de Chien & le Corps d'un Homme, avec un cercle soutenu des dents & des mains; le tout, dit-on, est d'or & posé sur une plaque d'argent de l'épaisseur d'un demi doigt; la housse du Cheval est toute en broderie de perles, d'or & de diamants, & des Caracteres écrits sur le devant de l'Autel expliquent ce que signifie tout cet Equipage.

CH. XVII.

CHAPITRE XVIII.

Description détaillée d'une Fête appellée Matsury.

CH. XVIII.

J'Ai déja dit dans ce Livre, que ce qu'on appelle MATSURY, est la Fête principale du Dieu Protecteur de chaque Ville. Kœmpfer, qui a assisté à un Matsury, lequel se célébroit en l'Honneur d'un Cami nommé SUWA, Patron de Nangazaqui, nous en a donné la Description avec assez peu d'ordre; la voici un peu mieux rédigée, & dépouillée de bien des circonstances, qui m'ont paru assez inutiles. La Fête commença de grand matin par une Procession, qui se fit dans les principales Ruës de la Ville en cet ordre.

Ce que c'est que le Matsury.

On voyoit d'abord deux Chevaux de main aussi maigres & aussi décharnez que celui, que monte le Patriarche de Moscou le jour de Pâques Fleuries pour se rendre à sa Ca-

Procession par ou commence la Fête

CH. XVIII.

thédrale : ils étoient ſuivis de quelques Enſeignes & autres marques d'Honneur uſitées dans les premiers tems, dont elles rappelloient la ſimplicité, c'étoit une lance courte & large, toute dorée, une paire de ſouliers d'une grandeur extraordinaire, & d'un travail fort groſſier, un grand panache de papier bleu, attaché au bout d'un bâton court, qui eſt la marque de la Juriſdiction ſpirituelle, &c. Derriere tout cela étoient portées des Tablettes, où devoient être renfermez les MIKOSIS, dont je parlerai tout-à-l'heure : comme ces Tablettes étoient vuides, on les portoit renverſées, afin que le Peuple y jettât ſes Aumônes : on en jettoit encore dans un vaſte Tronc, qui étoit porté par des Crocheteurs loüez exprès : ce qui prouve que ces jours-là les Docteurs Sintoïſtes font leur grande récolte.

Ce qui se passe dans le Temple entre les Canusis, & les Lieutenans des Gouverneurs.

Deux MIKOSIS paroiſſent enſuite : ce ſont des Niches octogones fort grandes, portées chacune par un Homme, qui ſembloit en avoir plus que ſa charge. Elles étoient verniſſées, & ornées avec Art de Corniches dorées, de Miroirs de métal fort polis, & ſurmontées d'une Figure de Gruë dorée. Après ces Mikoſis venoient deux Litieres de bois, ſemblables aux Norimons, dont on ſe ſert encore aujourd'hui à la Cour du Dairy. Les deux Supérieurs du Temple de Suwa y étoient portez. Deux Chevaux de main les ſuivoient ; & après eux marchoient un grand nombre d'Harideles aſſez mal enharnachées. Le Corps des Miniſtres du Temple venoit enſuite à pied, en bon ordre, & avec une grande modeſtie. Les Habitants de la Ville ferment la marche avec aſſez de confuſion. Le terme de

cette Procession fut la Cour du Temple du Suwa. Et dès que les Canusis & leur Supérieur y eurent pris leur place, les Lieutenants des Gouverneurs de Nangazaqui se montrerent avec leur suite ordinaire, & précédez extraordinairement de vingt longues piques de cérémonie. Quatre d'entr'eux, après s'être lavé les Mains dans le Bassin, qui est, suivant la Coutume, au milieu de la Cour, entrerent dans le Temple, & firent au nom de leurs Maîtres & en leur propre nom un compliment aux deux Supérieurs Sintoïstes, qui y étoient assis entre les deux Mikosis, & quand ils eurent fini, un Canusi remplit une grande Cuilliere d'or d'une liqueur douce, nommée *Amesaki*, & la versa dans une petite écuelle de terre non vernissée, en mémoire de la Pauvreté des premiers siécles, puis la présenta aux Lieutenants, qui en bûrent. C'est une sorte de Bierre de Ris boüilli, qu'on laisse fermenter toute une nuit, elle ne sert que dans cette occasion, & c'est encore un mémorial de la frugalité du bon vieux Tems, où l'on ne connoissoit point d'autre façon de faire de la Bierre.

Description de la Place des Spectacles.

Cela fait, la Procession se rendit dans une grande Place, où l'on avoit élevé un Temple de Bambou, avec des aîles aux côtez. Le Frontispice étoit tourné vers la Place; & le tout étoit couvert de paille & de branches de TSUGI. Ce Bâtiment ressembloit assez à une Grange, & cela étoit fait à dessein pour remettre encore devant les yeux l'Antique simplicité des premiers Japonnois. Il y avoit un grand Sapin à côté de la Façade, & les trois autres côtez de la Place étoient disposez en

CH. XVIII.

Loges, où il y avoit un grand nombre de siéges pour les Spectateurs. Dès que les Ministres du Temple furent entrez dans cette Place, ils s'assirent par ordre sur trois bancs vis-à-vis le Frontispice ; les deux Supérieurs étoient seuls sur le plus élevé ; on les reconnoissoit à un habillement noir, & à un bâton court, qu'ils portoient pour marque de leur autorité ; quatre Canusis d'un rang peu inférieur étoient sur le second ; ils avoient des Robes blanches & un Bonnet noir vernissé, peu différent de celui des Supérieurs ; les autres étoient sur le troisiéme banc, habillez presque de même que les précédents ; les Valets & les Porteurs des ustenciles du Temple étoient derriere, Tête nuë & debout. De l'autre côté de la Place, vis-à-vis de cette espéce de Clergé étoient placez les Lieutenants des Gouverneurs sous une Tente, assis sur des Nattes fines un peu élevées au-dessus du Rez-de-chaussée avec leurs piques vis-à-vis d'eux. C'est à eux dans ces occasions à donner les ordres pour faire ranger la foule, pour prendre garde qu'il n'arrive aucun accident, & pour contenir la Populace ; ils ont autour d'eux des Officiers subalternes, qui vont de tems en tems chez les Gouverneurs pour les informer de tout ce qui se passe, & en rapporter des ordres.

Spectacles, en quoi ils consistent.

Quand tout le Monde a pris sa place, les Spectacles commencent. Ce sont des Piéces de Théâtre, qui se succédent les unes aux autres, & dont le Sujet est pris dans l'Histoire des Dieux & des Héros : leurs Avantures, leurs grands Exploits, quelquefois leurs Intrigues amoureuses sont mises en Vers, & se

chantent en danſant au ſon de toutes ſortes d'Inſtruments de Muſique. De tems en tems on voit paroître des Farceurs, dont les uns diſent mille plaiſanteries bouffonnes, d'autres à la maniere des Pantomimes de l'ancien Théâtre Romain, danſent ſans parler, & tâchent d'exprimer par leur action & par leurs geſtes la choſe, qu'ils repréſentent, le tout en cadence, & au ſon des Inſtruments. La Scene eſt ordinairement formée par des Fontaines, des Ponts, des Maiſons, des Jardins, des Arbres, des Montagnes, des Animaux, le tout figuré grand comme Nature, & diſpoſé de maniere, qu'on les peut changer; ce qui ſe fait avec beaucoup de promptitude. Les Acteurs ſont le plus ſouvent de jeunes Garçons choiſis dans les Quartiers, qui font la dépenſe de ces Spectacles; & de jeunes Filles, qui ſont tirées des lieux de débauche: les uns & les autres ſont magnifiquement vêtus de Robes de Soye de différentes couleurs, & convenables aux Rôles, qu'ils doivent joüer. Kœmpfer prétend qu'ils s'en acquittent avec une grace naturelle, qu'on ne trouve pas même communément en Europe: mais on pourroit douter que ce Voyageur eût aſſez fréquenté nos plus célebres Théâtres, pour porter ce Jugement avec connoiſſance de cauſe.

Ordre, qui s'y garde. Proceſſions des Quartiers, qui font la dépenſe.

J'ai dit que ce ſont les différens Quartiers de la Ville, qui font la dépenſe de ces Spectacles, & ils la font chacun à leur tour, un certain nombre chaque Année. Ils amenent leurs Acteurs & leurs Machines proceſſionnellement en cet ordre: On voit d'abord un Dais fort riche, ou un Paraſol de Soye, ſous lequel eſt placé un Bouclier, où eſt écrit en

Ch. XVIII.

gros Caracteres le nom de la Ruë : il eſt accompagné d'une Muſique, où dominent les Flûtes de différentes eſpeces, & quelques Tambourins, des Cimbales, & des Cloches, dont on fait auſſi uſage : & le tout compoſe un Charivaris fort agréable aux Oreilles Japonnoiſes ; mais inſupportables à celles, qui n'y ſont pas faites. Le Chant eſt reglé ſur les mouvements du Corps & ſur la Danſe ; c'eſt le contraire de ce qui ſe pratique ailleurs. Ces Danſes ne ſont pas vives ; à cela près elles ne ſont point inférieures aux nôtres. La Muſique eſt ſuivie de Machines, & de tout l'appareil de la Scene, que le Quartier doit fournir. Ce qu'il y a de plus peſant eſt porté par des Hommes gagez pour cela ; le reſte par des Enfans du Quartier fort proprement mis : après cela viennent les Acteurs, ſuivis de tous les Habitans du Quartier en Corps, tous avec leurs Habits de Cérémonie. La Proceſſion eſt fermée pat un nombre conſidérable de Gens, qui portent des Bancs, ou d'autres choſes d'uſage, & marchent deux à deux. Les Danſes & les Spectacles de chaque Ruë durent ordinairement trois quarts d'Heure, après quoi la Proceſſion s'en retourne dans le même ordre, qu'elle eſt venuë, & fait place à une autre. Il n'eſt pas néceſſaire de dire qu'il y a entre les Quartiers une grande émulation ; mais s'il eſt vrai, comme l'aſſûre Kœmpfer, que tout doit finir à midi, il faut que chaque Scene dure beaucoup moins qu'il ne dit, vû le nombre de celles, dont il fut témoin. Quand tout eſt achevé, les deux Supérieurs des Canuſis ſe levent ; & s'avancent vers les Tentes des Lieutenans des Gouverneurs,

pour les remercier de la bonté, qu'ils ont euë d'assister à cet acte de Religion, ce qu'ils font avec les mêmes marques de soumission & de déférence, que ceux-ci leur en avoient données le matin.

Différentes Scenes d'un Matsury.

Les Spectacles, les Machines, les Chants & les Danses doivent changer tous les Ans: voici le détail des Scenes, qui composerent le Matsury, que vit Kœmpfer. Dans la premiere on voyoit huit Jeunes Filles avec des Habits de Couleur, Brochez de grandes Fleurs Blanches: elles portoient de grands Chapeaux, comme pour les défendre des Ardeurs du Soleil, & avoient à la main des Eventails & des Fleurs. Elles danserent tour à tour, & furent relevées de tems en tems par de vieilles Femmes, qui danserent dans un autre Equipage. Il paroît que cette Scene n'étoit qu'une espece de Préambule, car il n'y est point parlé de Machines, ni de Décoration de Théâtre.

Le seconde Scene représentoit un Jardin semé de Fleurs, qui occupoit deux Côtez de la Place; au milieu étoit une Chaumiere, d'où sortirent tout d'un Saut huit Jeunes Filles habillées de Blanc & de Rouge, lesquelles danserent avec des Cônes, des Paniers, des Fleurs & des Eventails.

La troisiéme consistoit en huit Chars de Triomphe, ausquels étoient attelez des Bœufs de différentes Couleurs; mais comme ces Bœufs étoient feints, les Chars étoient traînez par de Jeunes Garçons bien mis. Sur le Premier de ces Chars étoient un Arbre appellé *Tsubaki* avec ses Fleurs: sur le second, une Montagne couverte d'Arbres: sur le troisiéme une Forêt de Bambou, avec un Tygre, qui y

CH. XVIII.

étoit tapi. Sur le quatriéme, une Baleine sous un Rocher, à demi cachée dans les Eaux, & ainsi des autres. A la suite de ces Chars parut une Montagne, au Sommet de laquelle étoit un Jeune Homme vêtu magnifiquement, & couché sous un Abricotier fleuri; la Montagne étoit trainée par de Jeunes Garçons.

Dans la quatriéme les Danseurs joüerent leur Rôle au milieu d'un Parterre de Fleurs, & autour d'un Arbre verd : le tout étoit traîné sur la Place par de Jeunes Garçons. Une seconde Bande suivoit la premiere; chacun de ceux qui la composoient, ayant deux Epées & un Mousquet : un Paysan venoit après seul, & en Dansant.

Il parut d'abord dans la cinquiéme une Montagne, que des Hommes portoient sur leurs Epaules, puis une Fontaine environnée d'une belle Allée, ensuite un grand Tonneau; enfin une Maison. Deux Géants Masquez avec des Têtes prodigieusement grosses, représentant des Divinitez, suivoient & dansoient. Un troisiéme sorti de la Montagne les aborda armé d'une large Epée : après lui, sortirent du même Endroit en Sautant sept Chinois, avec lesquels il Dansa; puis il il mit le Tonneau en piéces, & il s'y trouva un Jeune Garçon fort proprement paré, lequel après une Harangue, qu'il dit de bonne grace, Dansa seul avec le Géant : cependant trois Singes ayant des Têtes de Chevrettes, se leverent du milieu de la Fontaine, & danserent dans l'Allée, qui l'environnoit, en contrefaisant la Danse du Géant & du Jeune Garçon.

La sixiéme fit voir d'abord un Arc de Triomphe rond à la Chinoise; ensuite une

Maiſon de Campagne, puis un Jardin, le tout accompagné d'une Danſe de ſix Jeunes Garçons, Armés & Habillés de Robes doublées de Verd, de Jaune, & de Bleu, avec des Hauts-de-Chauſſes d'une Forme particuliere. Une eſpece d'Arlequin ſautoit parmi eux, & diſoit des Bouffonneries, qui divertiſſoient fort les Spectateurs. Deux Danſeurs ſortis du Jardin, & ayant un Habillement étranger, terminerent la Scene par une Danſe.

La ſeptiéme étoit une Montagne couverte de Bambous & de Sapins entremêlez d'Arbres fleuris de différentes eſpéces. Cette Machine paſſa au travers de la Place, ſuivie d'une Troupe nombreuſe de Gens magnifiquement vêtus. On vit enſuite deux Hommes habillés de Blanc, & huit autres, dont les Robes étoient Jaunes, tous danſant & frappant ſur une Cloche. Ils furent joints peu après par une troiſiéme Bande de ſept, qui danſerent avec des Pots à Fleurs ſur leurs Têtes.

La huitiéme repréſentoit le train d'un Prince, qui voyage avec ſon Fils. Les Acteurs étoient de Jeunes Garçons, dont la Marche étoit cadencée.

La neuviéme commença par une Maiſon de Verdure, qui fut placée au milieu de la Scene, & autour de laquelle danſerent huit Jeunes Garçons ayant des Robes Noires, & des Hauts-de-Chauſſes fort riches. Ils danſerent d'abord avec des Fleurs à la Main, enſuite avec des Epées, des Fléches, & des Piques. Des Bouffons les relevoient par intervalles: enfin des Valets portant des Boëtes ſur leurs Epaules, ſe mêlerent avec eux en danſant & en ſautant.

CH. XVIII.

La dixiéme offrit d'abord un Théâtre placé près d'une Colline couverte d'Arbres ; un Jeune Homme armé & habillé de Noir & de Jaune monta sur le Théâtre, parla, & joüa son Rôle pendant une demi-heure, tandis que huit autres Jeunes Gens vétus de Robes de différentes Couleurs & Brochées de Fleurs, firent plusieurs Danses, qu'un Singe, qui sauta du haut de la Colline, contrefaisoit d'une maniere fort Comique.

Dans l'onziéme on voyoit un Jeune Sauteur fort bien fait, devant lequel on avoit placé une Table ; on y montoit par un Escalier de huit Dégrez, & l'on en descendoit par un autre semblable, qui étoit de l'autre côté ; un Bambou étoit placé par son travers. On voyoit aussi une Porte, au haut de laquelle il y avoit un Trou rond, de deux Empans & demi de Diamêtre ; le Sauteur fit plusieurs Tours surprenans : Il se couchoit tout à plat sur la Table, puis sur le Ventre & sur le Dos, & se remettoit d'un saut sur ses Pieds : ensuite il montoit le premier Escalier avec des Echasses, puis sur le Bambou, & descendoit l'autre Escalier en changeant d'Echasses. Il sauta aussi de trois Toises de distance au travers du Trou, qui étoit au-dessus de la Porte, quoiqu'il portât un Chapeau plus haut que le Diamêtre du Trou.

Enfin la douziéme étoit composée de Machines d'une grandeur énorme ; toutes représentant quelque chose au naturel ; mais elles étoient d'une matiere si mince, qu'un seul Homme les portoit sur son Dos ; c'étoit un Puits, avec tous les Instrumens nécessaires pour éteindre le Feu ; une grande Cloche avec

ſa Charpente, autour de laquelle ſerpentoit un grand Dragon: une Montagne couverte de Neige, ayant la forme d'une Tête de Dragon, & un Aigle ſur la Cime: un Canon de vingt-quatre livres de Balles avec tout ſon Train: des Coffres de Voyageurs empaquetez dans douze Bottes de Paille à la maniere du Pays: une Baleine dans un Baſſin d'eau, divers Coquillages, & des Fruits de toutes les eſpeces. Ceux qui portoient ces Fardeaux, avoient encore un grand Tambour, qui leur pendoit par devant, & ſur lequel d'autres Hommes frappoient avec des Cloches. Tous Danſoient en traverſant la Place; mais ils furent obligez de s'arrêter, avant que d'y entrer, pour reprendre Haleine, comme ils avoient fait pluſieurs fois pendant la Proceſſion, à des Repoſoirs, qu'on leur avoit dreſſez exprès.

Il n'eſt pas permis de répéter, au moins d'une Année à l'autre, la même Scene. Mais comme ces Scenes ſont toutes allégoriques, elles ne divertiſſent qu'autant, qu'on eſt au fait de l'Hiſtoire, ou de la Fable, d'où elles ſont tirées.



CHAPITRE XIX.

De plusieurs Epreuves superstitieuses dont on use au Japon, pour découvrir les Auteurs d'un Crime.

CH. XIX.

Trois différentes manieres de découvrir les Criminels.

NOUS avons parlé au commencement de ce Livre, de la maniere de convaincre les Criminels, mais nous nous sommes peu étendus sur cette matiere, parce qu'il ne paroît pas que les Loix de l'Empire autorisent ces Superstitions, dont les JAMMABUS sont les Inventeurs & les Ministres, & qui sont au plus tolérées, & ne sont en usage que dans le Domestique. Je trouve néanmoins dans les Mémoires des Hollandois un fait, qui preuve, s'il est vrai, que la Justice a quelquefois recours à l'épreuve du Feu. Le voici. Le deuxiéme d'Août de l'Année 1636. un Gentilhomme, accusé de Larcin, se purgea en cette maniere : il se mit sur la Main un Papier de la Chine en double, mais très-fin, & sur lequel étoient peintes trois Figures affreuses ; il posa dessus un Fer brûlant très-gros : le Papier s'enflamma & se consuma, mais il n'y parut presque pas à la Main, ce qui fut regardé comme une preuve de l'innocence de l'Accusé, lequel fut déchargé par Sentence du Crime, qui lui avoit été imputé. Pour revenir aux Jammabus, ces Imposteurs se servent pour leurs Opérations Magiques de trois Moyens principaux, qui sont l'Adju-

ration, certains Médicamens, & le Feu. Avec les deux premiers ils obligent le Coupable de confesser son Crime; le troisiéme le trahit, dit-on, malgré lui. Mais avant que d'employer ceux-la, ils examinent en particulier l'Accusé, & quand ils ont decouvert dans ses Réponses dequoi le soupçonner, ils trouvent le moyen de tirer de lui son secret, en le menaçant, & en lui promettant de garder un profond silence sur ce qu'il aura avoüé.

De l'Adjuration.

Si ce qu'on nous dit de l'Adjuration est véritable, il n'y a aucun lieu de douter que le Diable ne s'en mêle. L'Opérateur commence par se donner des mouvemens, qui doivent le fatiguer beaucoup: on prétend qu'ainsi tourmenté pendant quelque tems, il peut en remuant ses Doigts, ce qu'il fait avec une agilité & une dextérité surprenante, leur donner toutes les Formes qu'il veut, comme de Crocodilles, de Tigres, & d'autres Bêtes semblables: il fait prendre en même-tems à son Visage, tantôt un Air couroucé & menaçant, tantôt un Air inspiré; en un mot, il y peint toutes les Passions, qu'il juge les plus efficaces pour effrayer, pour frapper, pour persuader. Il conforme aussi sa Voix à toutes ces différentes impressions, & ne cesse point de réciter certains Termes Magiques sur tous les différens Tons, qu'il juge les plus propres à son dessein. Il invoque tous les Dieux du Japon, & ceux des Pays Etrangers; il les conjure de punir le Crime sur le Malheureux, qui s'obstine à le celer, & il s'adresse particuliérement au Dieu Fudo, que ces prétendus Sorciers disent avoir été autrefois de leur Secte, & avoir mérité de présider aux Adjurations

CH. XIX.

par des Pénitences extraordinaires, qu'il a pratiquées pendant sa vie, & qui lui ont acquis une Place parmi les Immortels.

Des Médicamens.

Si cette premiere voye ne réüssit point, ou si l'on ne juge pas à propos de l'employer, on use de Médicaments, dont les Japonnois ont seuls le secret, & ausquels ils donnent le nom de Go, ou de KHUMANO GO, parce que les Drogues, dont ils sont composez, se tirent de la Province de Khumano. J'ai dit ailleurs qu'on achete dans la même Province de certains Ecriteaux, où sont marquez des Caracteres, que le Peuple s'imagine avoir la vertu de chasser les Démons, & qu'ils affichent à cet effet aux portes de leurs Maisons. Les Jammabus en ont de particuliers pour l'Opération, dont il s'agit, & dans la composition desquels ils font entrer leurs Drogues enchantées. Ils les font avaler aux Accusez; & si ceux-ci sont coupables, on prétend qu'ils se trouvent dans des inquiétudes mortelles, qui les contraignent de tout avoüer.

L'épreuve du Feu est la plus efficace de toutes, & se fait en cette maniere. Le Magicien ayant ôté toutes les Nattes, qui couvrent le Plancher, y fait mettre un brasier de la longueur d'une aune. Il couche au milieu de ce brasier une représentation de l'Idole Fudo, ordonne à tous ceux, qui sont présents, de regarder attentivement cette Figure, tandis qu'elle brûle, & après avoir fait quantité de Cérémonies superstitieuses, il fait passer trois fois tous ceux, qui sont soupçonnez, sur le brasier avec les pieds nuds. Il examine ensuite les marques de brûlure, que chacun a à la plante des pieds, & nomme le coupable, qu'il

reconnoît

reconnoît beaucoup mieux à la mine de ces Malheureux, s'il ne l'a pas déja connu, par la Confession secrette, qu'il en a extorquée par ses menaces, ou en lui promettant de ne le pas déclarer.

CHAP. XX

CHAPITRE XX.

D'une Colique extraordinaire, & de ses Remedes.

CHAP. XX.

LEs Japonnois font consister presque toute leur Médecine dans l'application de deux Remédes externes, qui sont le Feu & l'Aiguille: ce sont comme deux Remédes généraux, qui tiennent chez eux la place de la saignée, qu'ils ne connoissoient point. Nous avons pourtant vû qu'ils s'en servoient à l'égard des Martyrs, lorsqu'ils craignoient qu'ils n'étouffassent trop tôt, mais ils pouvoient avoir emprunté cet usage des Portugais. Quoiqu'il en soit, ils employent l'Aiguille contre les obstructions, qu'ils regardent comme la source de presque toutes les Maladies; & le Feu contre les vents, ausquels ils attribuent toutes les douleurs aiguës. Voici de quelle maniere ils appliquent l'un & l'autre: Je commence par l'Aiguille, qui passe sur-tout pour un véritable Spécifique contre une sorte de Colique fort extraordinaire, qui est très-commune au Japon; & qui s'appelle SENKI.

Description de cette Colique.

Elle est, dit-on, causée principalement par Sacki, quand cette Bierre est bûe froide: aussi les Personnes Sages ne la prennent-ils

CHAP. XX.

jamais, qu'ils ne l'ayent fait un peu chauffer. Cette Colique, outre la douleur vive, qu'elle produit dans les inteſtins, eſt accompagnée de Convulſions, qui affectent toutes les membranes, & tous les muſcles du bas-ventre. Quelques-uns de ſes ſymptômes reſſemblent beaucoup à la Paſſion hyſtérique, & on ne l'attribuë point à une humeur maligne logée dans la cavité du boyau, mais on prétend que ſon ſiége eſt dans la ſubſtance membraneuſe de l'abdomen, où ſéjournant elle ſe change en une vapeur, ou plutôt en un vent ſubtil & âcre, qui coupe & ronge la partie, où il ſe trouve renfermé, ce qui cauſe une ſuffocation, dont le Malade craint à tout moment d'être emporté; toute la région du bas ventre, depuis l'aîne juſqu'au-deſſus des fauſſes côtes, en étant tiraillée avec violence. Quelquefois la Maladie dégénére en une ſorte d'enflure, ou en tumeurs, qui paroiſſent en pluſieurs endroits du Corps; il y en vient ſur-tout aux Hommes dans les teſticules, où il ſe forme des abcès; dans les Femmes il s'éleve des tubercules au fondement, & aux Parties ſecrettes, qui en font tomber le poil, accidents, auſquels les Japonnois ſont aſſez ſujets, indépendamment même de la Maladie, dont je parle.

Deſcription des Aiguilles dont on ſe ſert pour la guérir.

Les Aiguilles, dont on ſe ſert pour la guériſon de cette Maladie, doivent être de l'or, ou de l'argent le plus fin & le plus pur, & qui ſoit malléable: c'eſt un Art particulier, que celui de leur donner la trempe, & le dégré de dureté requis pour cette Opération: il eſt connu de peu de Perſonnes, & il n'eſt pas permis de l'exercer, ſans avoir des P-

tentes données sous le grand Sceau de l'Empereur. Ces Aiguilles sont de deux sortes ; celles de la premiere espéce sont indifféremment d'or, ou d'argent, & assez semblables à nos poinçons, & aux stilets, dont les Indiens se servent pour écrire, mais plus déliez, & d'environ quatre pouces de long. Elles finissent en pointes fort aiguës, & elles ont un manche retors, qui sert pour les tourner avec plus de facilité. Les autres sont toujours d'argent, & différent peu des premieres pour la Figure, & pour la longueur, mais elles sont plus minces, & ont un Manche court & épais, qu'on insere dans un tuyau de Cuivre.

Maniere de s'en servir.

La maniere de se servir de l'une & de l'autre est à peu près la même : l'Opérateur, qu'on appellera, si l'on veut, Chirurgien, prend de la main gauche l'Aiguille près de la pointe, entre le bout du doigt du milieu, & l'ongle de l'index ; il la tient ainsi sur la partie, qui doit être piquée, après avoir bien examiné si ce n'est point un nerf ; puis prenant un Marteau de la main droite, il en donne un ou deux coups sur la tête de l'Aiguille, précisément autant qu'il est nécessaire pour vaincre la résistance de la peau, & pour y faire entrer la pointe. Cela fait, il prend le Manche de l'Aiguille de la main droite, entre les extrêmitez de l'index & du pouce, il la tourne ensuite, jusqu'à ce que la pointe ait pénétré jusqu'au siége de la douleur, & il l'y laisse jusqu'à ce que le Malade ait respiré une ou deux fois ; en la retirant, il presse la partie avec le doigt, comme pour en faire sortir toute la vapeur, ou le vent. Les Aiguilles de

CHAP. XX.

la ſeconde eſpéce ne ſont point frappées du Marteau, on les enfonce en les tournant comme une vis, l'Opérateur la tenant entre les extrémitez du pouce & du doigt du milieu, autant qu'il faut pour entamer la peau; puis il achéve l'Opération en tournant encore. Sa grande ſcience en ceci, conſiſte à bien connoître l'endroit, où il faut piquer, & la profondeur, que doit avoir la piqûre; ce qui ſuppoſe une connoiſſance certaine du ſiége de la vapeur, qui cauſe le mal.

Quelle partie il faut piquer, pour guérir la Colique.

Cette maniere convient à tous les maux, qui demandent le Reméde de l'Aiguille, mais il y a quelque choſe de particulier pour la Colique, dont nous avons parlé. La piqûre ſe fait alors à la région du foye, & on la réitere neuf fois en trois rangs ſéparez les uns les autres d'un demi pouce dans les grandes Perſonnes, & dans les Enfans à proportion. Chaque rangée de piqûre a ſon nom particulier, & ſes régles différentes. La premiere doit être juſtement au-deſſus des côtes, & la troiſiéme à un demi pouce du nombril. Kœmpfer nous aſſûre qu'il a été pluſieurs fois témoin de cette Opération, & de la promptitude de ſon effet. Il dit encore qu'on a quelquefois tenté de guérir le même mal par le cauſtique, mais ſans ſuccès. Les autres eſpéces de Colique & de douleurs d'inteſtins ſe guériſſent par un Reméde, dont le petit Peuple ſe ſert plus communément, & qu'on prétend avoir une grande vertu.

Autre reméde contre les douleurs d'inteſtins.

C'eſt une poudre compoſée, qu'un ſeul Homme dans tout l'Empire a droit de vendre. Cet heureux Droguiſte demeure dans un Village nommé MENOKI, de la Province

d'Œmi. Kœmpfer croit que le COSTUS amer, que les Hollandois portent de Surate au Japon, eſt le principal ingrédient, qui entre dans cette poudre, laquelle eſt en effet très-amere; mais il ne nous inſtruit pas de la maniere de la prendre.

Du Catchou.

Il parle enſuite du Catchou, qu'il appelle CATECHU parfumé & TERRA-JAPONICA, & ſe contente de dire que c'eſt un jus épaiſſi, que les Chinois & les Hollandois portent au Japon, qui ſe prépare à Méaco & dans une petite Ville nommée ODOWARA, diſtante de deux ou trois journées de Jedo; qu'on en fait des pillules, de petites Idoles, des Fleurs & d'autres Figures, que les mêmes Chinois & Hollandois achetent au Japon; & que les Femmes Japonnoiſes en uſent beaucoup, parce qu'elle affermit les dents, & rend l'haleine douce. Un Voyageur prétend que ce jus eſt le ſuc d'un Arbre, qui croît dans le Japon, où on le nomme CATECHU, qu'il reſſemble au Poirier Sauvage épineux, excepté que ſon écorce eſt plus verte, & a plus de ſuc: que ce ſuc eſt d'abord d'un goût amer, mais qu'enſuite il laiſſe dans la bouche une impreſſion douce & agréable. D'autres aſſûrent qu'il brûleroit la Langue, ſi les Japonnois ne l'adouciſſoient par le mélange de pluſieurs Drogues, qui lui donnent un goût Aromatique. Selon d'autres Auteurs, la baſe du Cachou eſt une Gomme, qui ſe tire d'une décoction épaiſſie d'un certain Arbre: qui croît aux Indes, où on le nomme *Kais*, le même qui s'appelle Kajou au Breſil, qui eſt de la grandeur d'un Grenadier, a la feüille charnue & d'un verd clair, la Fleur blanche & preſque ſemblable à

CHAP. XX. celle de l'Oranger, & porte un fruit du même nom, qui est fort estimé, parce qu'il est de bon goût & bon pour l'estomach; qu'il est comme une grosse Pomme fort jaune, de bonne senteur, spongieuse au-dedans & plein d'un jus douceatre & astringent, & que dans le Royaume de Cochin l'Arbre bien cultivé dans des Jardins porte son fruit deux fois l'Année; qu'on coupe le bois de l'Arbre en petits morceaux, qu'on fait boüillir, qu'il s'en forme une gomme, qu'on fait sécher, & qu'on envoye en Europe. Quoiqu'il en soit, on ne peut guéres douter que le Cachou, que nous connoissons, ne nous vienne du Japon, par les Chinois & les Hollandois. Les propriétez, qu'on lui attribuë, sont de fortifier le cerveau, les poulmons & l'estomach, de guérir les catarres & l'enrouëment de la voix, de corriger la mauvaise haleine & d'affermir les dents, d'arrêter les flux immodérés, en fortifiant les fibres affoiblies & relâchées.

CHAPITRE XXI.

Du Caustique, appellé MOXA.

CH. XXI. Opinion des Orientaux sur les Caustiques.

LA maniere, dont les Japonnois appliquent le feu, se réduit toute au célébre Caustique, appellé MOXA, lequel est regardé dans ces Isles comme un excellent Reméde contre toutes sortes d'obstructions. Les Japonnois ne sont pas même les seuls, qui pensent ainsi; tous les Médecins de l'Orient s'accordent assez à attribuer aux vents & aux vapeurs la

plûpart des Maladies, ſur-tout celles, qui ſont accompagnées de douleurs, & ils ſont perſuadez que rien n'eſt plus propre à les guérir, que les Cauſtiques, mais ils ne veulent pas qu'ils ſoient violents. On ne doit, diſent-ils, ſe propoſer d'autre fin dans l'application des Cauſtiques, que de mettre en mouvement, & de réſoudre la matiere viſqueuſe, qui cauſe les obſtructions, puis de lui donner une iſſuë pour la faire ſortir: or rien, ajoûtent-ils, n'eſt plus capable de produire ces effets, qu'un Feu doux & lent. Il eſt vrai qu'ils ne conviennent pas tous ſur la Nature de ces Cauſtiques, & il y en a effectivement de toutes les eſpéces. L'Auteur Allemand, que je viens de citer, auſſi habile Chirurgien, que Voyageur curieux, ne balance pas à donner la préférence ſur tous les autres au MOXA des Chinois & des Japonnois, qui de leur côté croyent ce Reméde auſſi ancien que la Médecine même, & n'en font peut-être une ſi grande eſtime, qu'à cauſe de ſon ancienneté.

Deſcription du Cauſtique *Moxa*.

Le MOXA eſt un Duvet fort doux, aſſez ſemblable à la filaſſe de Lin, d'un gris cendré, qui prend aiſément feu, mais qui brûle très-lentement, & ne cauſe qu'une chaleur modérée. A peine remarque-t-on qu'il étincele un peu, juſqu'à ce qu'il ſoit entiérement conſumé. La matiere de ce Cauſtique eſt la feüille de l'Armoiſe ordinaire à grandes feüilles, que l'on arrache, quand la Plante eſt encore jeune, & que l'on expoſe enſuite au grand air, où on la laiſſe long-tems. Les Japonnois ſe ſont imaginé que tous les jours ne ſont pas propres pour cette Récolte, &

CH. XXI.

leurs Astrologues ont marqué ceux, ausquels on la peut faire, y ayant, disent-ils, ces jour-là une influence bénigne des Cieux & des Etoiles, qui augmente considérablement la vertu de cette Plante : ces jours sont les cinq premiers du cinquiéme mois. Il faut arracher la Plante de grand matin, avant que la rosée, dont elle est couverte, soit séchée. On la pend aussi-tôt au grand air hors de la Maison, du côté du Couchant, jusqu'à ce qu'elle soit entiérement séche, puis on la suspend au haut de la Maison; & comme on a observé que plus elle est vieille, & plus le Duvet en est doux & fin, on la garde jusqu'à dix Ans.

Préparation du Moxa.

La préparation du Moxa n'est pas difficile; on commence par piler les feüilles dans un Mortier, on les frotte ensuite entre les deux Mains, pour en séparer la filasse la plus grossiere, & les Parties membraneuses les plus dures. La fumée, qui en sort, quand on y a mis le feu, n'est pas désagréable, & la douleur, que cause la brûlure, n'est presque pas sensible, si ce n'est dans le moment que la peau est percée, ou qu'on revient sur la Playe, ce qui arrive souvent jusqu'à trois fois. Il faut même que ces premiers moments ayent quelque chose de bien vif, puisqu'on ne fait jamais cette Opération sur les Femmes enceintes, si elles ne l'ont point encore essuyée. Au reste on se fait appliquer ce Caustique aussi souvent par précaution, que par remède, & les Personnes, qui sont un peu attentives sur leur santé, en usent réguliérement une fois tous les six mois. Il n'est pas jusqu'à ceux, qui sont condamnez à une Prison perpétuelle,

qu'on ne fasse sortir une fois l'Année pour leur procurer ce Reméde, ou ce Préservatif; mais il est bon de sçavoir que, quand on le prend en cette derniere qualité, on applique des tentes plus petites, & en plus petit nombre, & que plus le mal est invétéré & profond, plus les tentes doivent être grandes & multipliées.

Pour quelles maladies on l'employe.

Si on demande aux Chinois, & aux Japonnois, quelles sont les Maladies, qui demandent le Moxa? Ce sont celles, répondent-ils, qui sont causées par une vapeur cachée, laquelle croupissant dans quelque endroit du Corps, où elle est renfermée, comme dans une Prison, y produit une dissolution des Parties solides, accompagnée de douleurs, & empêche la Partie affectée de bien faire ses fonctions: Or, suivant ce principe, à peine y a-t'il une Maladie, dont ce Caustique ne soit le Reméde, ou le Préservatif. Aussi les Médecins l'ordonnent-ils pour tous les Maux, que l'on ressent, ou que l'on craint. Il est certain que les Hollandois l'employent avec succès dans les Indes contre les rhumatismes & la goutte. Il rompt en effet la force des Parties salines & tartareuses, qu'un trop fréquent usage de certains Vins laissent dans le sang, & qui s'arrêtant dans les jointures, y causent des douleurs rhumatiques & articulaires; mais il y faut recourir de bonne heure, de peur que la matiere morbifique ne s'accumule si fort, qu'elle ne rompe les vaisseaux capillaires, & ne déchire les membranes & les muscles, où on l'aura laissé séjourner trop longtems.

Observation sur son usage.

Il faut observer aussi, qu'encore qu'on se

CH. XXI.

trouve bien du Moxa dans les Pays chauds ; on ne doit pas en attendre le même effet dans les Contrées plus froides, où la transpiration n'est pas si abondante, où les fluides sont moins déliez, les Pores moins ouverts, les Muscles & les Membranes moins reláchez. Il semble que ce devroit être tout le contraire ; mais l'expérience est plus sûre que tous les raisonnements, sur-tout en fait de Médecine. Quelquefois le Moxa ne fait qu'éloigner la douleur, ou la changer de place. Les Noirs de l'Asie les plus voisins de la Chine & du Japon, l'employent contre l'Epilepsie, & les autres Maladies chroniques, qui attaquent la tête & le cerveau, & leur méthode est de brûler une assez grande partie de la suture coronale, ce qui a quelquefois réussi au-delà même de leur espérance. Les Médecins Chinois & Japonnois ne sont pas d'accord sur les endroits, où il faut faire les brûlures ; & si on vouloit les consulter tous, il est des Maladies dans lesquelles, il n'y auroit aucune Partie du Corps, qui ne devroit être brûlée. Au reste, il entre beaucoup de superstition dans la pratique de ce Reméde, comme dans presque tout ce que font ces deux Peuples, sur-tout par rapport à la Médecine. C'est ce qu'on peut remarquer dans cette exactitude scrupuleuse a observer mille petites choses, dont l'inutilité est manifeste. Les Etoiles y sont presque autant consultées, que les Régles de l'Art ; & c'est ce qui cause une si grande variété dans les opinions.

Maniere d'appliquer le Moxa.

Pour ce qui est de l'Opération, rien n'est plus aisé, ni plus simple. On donne au Duvet la forme d'un Cône d'environ un pouce

de haut, & d'un peu moins de largeur à la base. On pose ce Cône sur l'endroit, qui doit être brûlé, & pour le faire tenir à la peau, on moüille la base avec de la salive, & l'on met ensuite le feu à la pointe avec une Baguette. Le Cône étant consumé, ce qui est bien-tôt fait, on en remet un second au même endroit, puis un troisiéme, & tout autant que le Malade en souhaite, ou en peut souffrir. Le jour suivant, le Médecin examine & panse la cicatrice; s'il la trouve séche, & qu'elle ne supure point, c'est un mauvais signe, & une marque que la Nature n'a pas assez de force pour chasser la matiere vicieuse : alors on tâche d'avancer la supuration, en appliquant sur la brûlure des Oignons pilez. On vend chez les Libraires, & on crie dans les Ruës les Régles de l'Art d'appliquer le Moxa, avec des vûes différentes du Corps Humain, où sont marquées les Parties, qu'il convient de brûler, selon les diverses Maladies, qui demandent ce Reméde. Le Génie superstitieux de la Nation, mêle à tout cela quantité d'Observations frivoles, que je n'ai pas cru devoir rapporter, non plus que le détail, où est entré Kœmpfer sur toutes les Parties du Corps, qu'il faut brûler pour les différentes Maladies. Ce Caustique ne pouvant s'appliquer en Europe, il m'a paru inutile de m'y arrêter davantage.

CH. XXI.

CHAPITRE XXII.

Des Bêtes à quatre Pieds, des Reptiles, & des Insectes du Japon.

CH. XXII.

Animaux chimériques.
Du Kirin.

AVANT que de parler des Animaux réels, qu'on voit au Japon, je dirai deux mots de quelques Animaux chimériques & Fabuleux, dont la Tradition y est venuë de la Chine. Le premier est le KIRIN; les Japonnois le représentent avec le Corps d'un Cheval, les quatre pieds d'un Daim, la tête d'un Dragon, deux ailes, & sur la Poitrine deux Cornes recourbées en arriere. Cet Animal est, disent les Japonnois, d'une vitesse incroyable, & soit qu'il marche, ou qu'il coure, c'est toujours avec une si grande légereté, qu'il ne foule pas la moindre herbe, & ne fait aucun mal au plus foible Insecte, qui se rencontre sous ses pas; ce que l'on attribuë à un sentiment de bonté propre à cet Animal. Il ne peut être conçu, & ne peut naître que sous une Constellation particuliere, & dans le tems de la Naissance d'un SESIN. On entend à la Chine, & au Japon par SESIN, un Homme d'une intelligence & d'une bonté surnaturelle, tel par exemple, qu'ont été Xaca & Confucius.

Du Sungu.

Le second est le SUNGU, auquel on donne la Figure d'un Léopart, avec deux Cornes tendres devant la Poitrine, recourbées en arriere.

Du Kaitsu.

Le troisiéme est le KAITSU ou le KAISAI: il ressemble en quelque sorte au Renard, a deux Cornes devant la Poitrine, & une autre sur

fe front, avec un rang de pointes fur le dos, comme le Crocodile. CH. XXII.

Du *Tats.*

Le quatriéme eft le TATS, autrement le DRIA, ou le DSIA, efpéce de Dragon à quatre pieds, dont les Chroniques des Dieux & des Héros renferment quantité d'Hiftoires Fabuleufes. On croit qu'il demeure au fond de la Mer, comme dans fon Elément propre. On le repréfente fous la Figure d'un Serpent fort gros, & fort long, dont le Corps eft tout couvert d'Ecailles, comme le Crocodile, avec des pointes aiguës le long du dos, & une tête extrêmement monftrueufe & terrible. Sa queuë finit en maniere d'Epée à deux tranchants. Quelques-uns des Habits de l'Empereur, fes Armes, fes Cimeterres, fes Couteaux, & autres chofes femblables; la garniture & les Tapifferies du Palais Impérial, ont pour ornement des Figures de ce Dragon, tenant un Joyau rond, ou une Perle dans fon Pied droit de devant. La même chofe eft en ufage à la Chine, avec cette différence, que le Dragon Chinois a cinq ongles à chaque Pied, & que le Japonnois n'en a que trois.

Du *Tatfmaki.*

Le cinquiéme eft un autre Dragon appellé TATSMAKI, lequel a une longue queuë d'eau. On croit qu'il demeure auffi au fond de la Mer, & que lorfqu'il s'éléve dans l'Air en volant, il forme par fon agitation ces trompes marines, fi fréquentes dans les Mers du Japon, fur les Côtes duquel elles crevent fouvent, & dont nous avons déja parlé dans ce Livre Préliminaire.

Du *Foo.*

Le fixiéme eft un Oifeau de Paradis, nommé Foo, d'une beauté charmante, fort grand, en un mot le Phénix des Anciens. Il habite

CH. XXII.

les plus hautes régions de l'Air, & a celà de commun avec le KIRIN, qu'il n'en descend jamais pour honorer la Terre de sa présence, si ce n'est à la naissance d'un Sesin, ou de quelque grand Empereur, ou dans d'autres occasions extraordinaires. Les Chinois ont pareillement leur Foo, qu'ils représentent différemment.

Les Quadrupedes sont rares au Japon.

Les Quadrupedes sont rares au Japon, eu égard à l'étenduë de cet Empire; mais où il y a trop peu de lieux déserts & incultes, pour les Sauvages; & où les Domestiques se réduisent à ceux qui sont absolument nécessaires pour le service de l'Homme, c'est-à-dire, pour les Voitures, & pour l'Agriculture. A la vérité les especes de ceux-ci doivent multiplier beaucoup, par la raison qu'on ne s'avise gueres de les tuer, à cause de l'opinion de la Métempsychose, qui est assez universellement reçûë depuis l'introduction du Budso dans ces Isles. Les Animaux domestiques à quatre pieds sont le Cheval, le Taureau, le Chien & le Chat. On ne voit au Japon, ni Asnes, ni Mulets, ni Chameaux, ni Elephans: les Portugais y avoient porté des Moutons & des Chevres, qui y avoient assez multiplié; les Japonnois les ont laissé devenir sauvages, ne trouvant aucune utilité à les élever, parce qu'ils n'oseroient en manger la chair, & qu'ils ne sçavent pas en travailler la Laine & le Poil.

Des Chevaux.

Les Chevaux du Japon sont ordinairement petits, mais on en voit qui ne le cedent, ni en beauté, ni en vîtesse, ni en adresse, à ceux de Perse. Les meilleurs sont dans les Provinces de Saxuma & d'Oxu. Il vient de Kai une race de petits Chevaux, qui sont très-estimez.

On trouve dans ces Isles deux sortes de Taureaux, & les Insulaires ne sont point dans l'usage de châtrer, ni les uns, ni les autres. Les premiers ne different point, ou different peu des nôtres ; les seconds sont des Bufles d'une grosseur énorme, qui ont une Bosse sur le Dos, comme les Chameaux, & ne servent, que pour le transport des Marchandises. Il se pourroit bien faire qu'ils fussent de la même espece, que ceux du Canada, & de la Floride.

Des Cochons.

On nourrit quelques Cochons dans la Province de Figen, & ce sont les Chinois, qui les y ont portez, aussi ne les vend-on qu'à eux, & apparemment aux Hollandois. A la vérité l'opinion de la transmigration des Ames est reçûë à la Chine comme au Japon ; c'est delà même qu'elle a passé dans ces Isles ; mais les Chinois ne sont pas aussi scrupuleux que les Japonnois sur ses conséquences, & ils aiment fort la Chair de Pourceau.

Des Chiens.

On ne voit au Japon, ni Lévriers, ni Epagneuls : aussi nos Insulaires ne sont-ils pas grands Chasseurs : ils n'aiment pas même cet exercice, & si quelquefois ils s'y amusent, ils se servent de Chiens ordinaires, dont le nombre est très-grand. Ils s'étoient extrêmement multipliez, lorsque Kœmpfer alla au Japon ; l'Empereur Tsinajos, qui occupoit alors le Trône des Cubo-Samas, étoit né sous la constellation du Chien, & n'avoit pas moins de considération pour cet Animal, qu'Auguste n'en avoit pour le Belier, par une raison toute semblable. Chaque Chien avoit son Maître, & ces Animaux se tenoient ordinairement dans les Ruës, où ils incommo-

CH. XXII.

doient fort les Passans, qui n'osoient les toucher. Chaque Ruë étoit même obligée d'en entretenir un certain nombre, & d'avoir des Loges pour les retirer, quand ils étoient malades. On les soignoit alors avec une grande attention, & quand ils mouroient, il falloit aller les enterrer sur le sommet des Montagnes voisines. Il étoit défendu sous de grosses peines, de leur faire le moindre mal, & c'étoit un Crime capital, que d'en tuer un seul ; mais il étoit permis, quand on en avoit été mordu, de s'en plaindre à leurs Gardiens, qui avoient droit de les châtier.

Des Chats.

Les Chats du Japon sont d'une grande beauté ; leur couleur est blanchâtre avec de grandes taches noires & jaunes ; ils ont naturellement la Queuë fort courte : ils ne font point la guerre aux Souris, & on ne les garde que par amusement : ils aiment à être caressez & portés, & les Dames leur rendent volontiers ce service.

Des Quadrupedes sauvages.

Les Quadrupedes sauvages sont les Daims, les Liévres, les Sangliers, dont quelques Sectes permettent de manger en certains tems de l'Année, les Singes, les Ours, les Tanukis, les Chiens Sauvages, les Itutz, les Tins, les Renards, les Rats & les Souris.

Des Daims.

L'Isle de MIJOSIMA, autrement appellée AKINO MIJOSIMA, parce qu'elle est voisine de la Province d'AKI, est célebre par une espece particuliere de Daims, que l'on dit être extrêmement doux & apprivoisez. Les Loix du Pays défendent de les chasser & de les tuer, & les Habitans sont fort attentifs à ôter ceux, qui meurent près de leur Maison, parce qu'en vertu d'une autre Loi, le Gou-

verneur de l'Isle peut condamner à quelques jours de travail pour les Temples, ou pour le Public, ceux à qui cet accident arrive. CH. XXII.

Des Singes.

Les Singes sont rares au Japon, & ils y sont fort dociles, leur couleur est d'un brun obscur : ils ont la Queuë courte, le Visage rouge & sans Poil, comme le Dos. Kœmpfer en vit un, qu'un Charlatan promenoit ; il avoit, disoit cet Homme, cent six ans, & faisoit quantité de Tours avec une adresse infinie.

Des Ours & des Chiens sauvages.

Il y a quelques Ours dans les Provinces du Nord, mais ils sont fort petits. Il y a partout une espece de Chiens sauvages, qui ont le Museau grand & ouvert.

Des Tanukis.

Le TANUKI est un Animal d'une espece très-singuliere, sa couleur est un brun obscur, il a le Museau comme celui d'un Renard, & n'est pas fort gros ; du reste il semble que ce soit une espece de Loup.

De l'Itutz & du Tin.

L'ITUTZ est un Animal de couleur roussâtre : il y en a d'autres, qu'on appelle TINS ; ils vivent l'un & l'autre dans les Maisons sous les Toits, & sont si apprivoisez, qu'on pourroit les mettre au rang des Animaux Domestiques.

Des Renards.

Les RENARDS sont fort communs dans ces Isles, & c'est l'Animal, qu'on chasse le plus, parce que son Poil est le meilleur de tous pour faire des Pinceaux à Ecrire & pour Peindre. Le Peuple dit que ce sont des Diables, qui les animent, & il en compte une infinité d'Histoires plus merveilleuses les unes que les autres.

Des Insectes reptiles.

Parmi les Insectes reptiles, ce qu'on appelle la Fourmi blanche, si connuë dans les Indes Orientales, doit être regardé comme

CH. XXII.

un des plus nuiſibles. C'eſt un petit Ver délié & blanc comme la Neige, excepté la Tête & la Gorge, qui ſont d'un brun obſcur. On le voit toujours en Bande, comme nos Fourmis, dont il ne differe pas beaucoup pour la groſſeur. Les Japonnois l'appellent DO-TOOS, c'eſt-à-dire, *Perceur*; nom, qui lui convient parfaitement, car il perce tout ce qu'il rencontre, à la réſerve des Pierres & des Minerais, & s'il peut entrer dans un Magaſin, il y gâte en fort peu de tems les meilleures Marchandiſes. Le ſeul moyen, qu'on ait trouvé juſqu'ici pour éloigner ces dangereux Inſectes, c'eſt de mettre du Sel ſous les Marchandiſes, & d'en répandre tout autour. Nos Fourmis d'Europe & celles-ci ſe font continuellement la guerre, & lorſqu'une des deux eſpeces s'eſt emparé d'un lieu, il ne faut pas craindre que l'autre s'y puiſſe loger. Les Fourmis blanches ne peuvent ſupporter l'air, & pour ſe tranſporter d'un endroit dans un autre, elle ſe bâtiſſent, le long des Chemins, des Voûtes ou Arcades, qui tiennent à la Terre. Ces Voûtes ſont à peu près de la même maniere que les Nids des Guêpes. Elles marchent avec une vîteſſe incroyable, & ſouvent tout eſt ravagé dans un endroit, avant qu'on ait eu le tems de s'appercevoir qu'elles s'y étoient inſinuées. Quelques-uns attribuënt des effets ſi prompts & ſi pernicieux à l'acrimonie de leurs excrémens, mais Kœmpfer croit qu'ils ſe trompent. Le Muſeau, dit-il, de ces Inſectes armé de quatre Pincettes recourbées & tranchantes, ſont des inſtrumens plus que ſuffiſans pour cauſer tous les dégâts qui étonnent ſi fort. Mais d'où tirent-ils les Matériaux de leurs Voûtes,

ſi ce n'eſt de leurs excrémens ? Le même Kœmpfer rapporte qu'étant à la Côte de Malabar, & s'étant un jour couché à Minuit, le lendemain matin il apperçut en ſe levant ſur ſa Table des marques de ces Voûtes, qui étoient à peu près de la groſſeur de ſon petit doigt, & qu'en regardant de plus près, il trouva que ces Animaux avoient fait un Trou de la même grandeur dans un des Pieds de la Table en montant, un autre au travers de la Table, & un troiſiéme au milieu de l'autre Pied en deſcendant, & qui entroit dans le Plancher : tout cela dans l'eſpace de quelques heures.

Du Mille-pieds.

Le MUKADDE ainſi appellée dans la Langue ordinaire des Japonnois, & GOKO dans la Langue figurée & caractériſtique, eſt le véritable Mille-Pieds des Indes. C'eſt un Ver long de deux ou trois pouces, délié, d'une couleur brune, & qui a un grand nombre de Pieds de chaque côté ; mais au Japon, où il eſt rare, ſa morſure ne fait pas beaucoup de mal, au lieu qu'aux Indes elle eſt plus dangéreuſe, & plus douloureuſe, que celle du Scorpion. Les Japonnois, lorſqu'ils ont été piquez du leur, ſe contentent d'y mettre de la ſalive, & il eſt rare qu'il en arrive rien de fâcheux.

Des Lézards.

Les LEZARDS du Japon ne different point de ceux, que nous avons en Europe, mais on ne dit point, s'il y en a de toutes les ſortes, que nous connoiſſons.

Des Serpens.

On y voit peu de Serpents ; un des plus remarquables eſt appellé SITAKUTZ & FIBAKARI : il eſt verd, a la Tête platte, & les Dents aiguës. Il a pris ſon nom de la longueur du

CH. XXII. jour, ou de l'espace du tems, que le soleil demeure sur l'Horizon, parce qu'on dit que ceux, qui en sont mordus meurent avant le coucher de cet Astre. Les Soldats en recherchent beaucoup la chair, & la mangent, persuadez qu'elle a la vertu de les rendre hardis & courageux. Ce Serpent étant calciné dans un Pot de Terre scellé hermétiquement, produit la Poudre appellée *Gawatsio*, qu'on prétend être souveraine pour guérir plusieurs maladies internes. On ajoute que cette même Poudre, mise sur les Goutieres des Maisons, engendre en très-peu de tems de petits Serpens de la même espece. Il y a une autre espece de Serpents d'une grosseur monstrueuse, appellez JAMAKAGATZ, ou, selon le langage ordinaire, UWABAMIS, & quelquefois DSJA, (*a*) c'est-à-dire, Dragons : on les trouve dans l'Eau, & sur les Montagnes : ils sont très-rares, & lorsqu'on en a pris quelqu'un, on les fait voir pour de l'Argent.

(*a*) Prononcez DCHA.

CHAPITRE XXIII.

Des Oiseaux.

CH. XXIII.

Oiseaux domestiques. Poules, & Canards.

LES Japonnois n'ont, à proprement parler, aucun Oiseau domestique ; ils ne laissent pourtant pas de nourrir des Poules, & quelquefois des Canards ; mais la plûpart n'en mangent point, pour les raisons que j'ai dites ailleurs : il n'y a que le petit Peuple, qui les tuë & les vende à ceux, qui se mettent au-

CH. XXIII.

deſſus du ſcrupule de la Métempſychoſe. Lorſque quelqu'un eſt ſur le point de mourir, ou dans les jours conſacrez a la mémoire d'une Perſonne morte, il n'eſt permis à aucun de ſes Parens, ou de ſes Amis, de tuer quelque Oiſeau, ni même quelque Animal que ce puiſſe être. L'Année du Deüil de la mort de l'Empereur, où toutes les fois, qu'il plait au Monarque de l'ordonner, il eſt défendu dans tout l'Empire de tuer ou de porter au Marché aucune Créature vivante. Les Coqs ſont encore plus épargnez que les Poules; on les conſerve avec un grand ſoin, particuliérement dans les Monaſteres, parce qu'ils meſurent le tems, & prédiſent les changemens, qui doivent arriver dans l'Air.

Des Oiſeaux ſauvages.

Les Oiſeaux ſauvages ſont devenus ſi familiers dans ce Pays, que pluſieurs eſpeces pourroient être miſes au rang des Domeſtiques. Le principal de tous eſt le TOURI, ou la Gruë: il a ce Privilége particulier, que perſonne ne peut le chaſſer, ou le tuer ſans ordre exprès de l'Empereur, encore faut-il que ce ſoit pour le divertiſſement, ou pour l'uſage de ce Prince. On regarde les Gruës & les Tortuës, comme des Animaux de bon Augure: cette opinion eſt fondée ſur celle qu'on a, qu'ils vivent très-longtems, & ſur les Contes fabuleux, qu'on en fait. Les Hiſtoires en ſont pleines. On les voit figurés dans tous les Appartemens de l'Empereur, ſur les Murailles des Temples, & les autres lieux diſtinguez, auſſi-bien que les Sapins & les Bambous. Kœmpfer aſſûre qu'il n'a jamais entendu les Payſans & Voituriers appeller la Gruë autrement que OTSURISANA; comme qui di-

Des Gruës.

roit, *Monseigneur la Gruë.* On en distingue de deux sortes, les unes sont blanches comme l'Albâtre, les autres sont grises, ou couleur de Cendre. On voit la même chose en Canada.

CH. XXIII.

Des Hérons.

Il y a plusieurs especes de SAGGI ou Hérons, qui different en couleur & en grosseur. Les principaux sont le SIIRO-SAGGI, ou Héron blanc, le GOI-SAGGI, ou Héron gris, & le AWOI-SAGGI, qui est d'une couleur bleuâtre, & presqu'aussi gros que la Gruë. Les premieres especes sont fort communes.

Des Oyes.

Il y a deux sortes d'Oyes sauvages, qui ne se mêlent point ensemble; les unes sont blanches comme la Neige, à cela près, que les extrémitez des Aîles sont noires, les autres sont d'un gris cendré. Les unes & les autres sont très-communes, particulierement les grises, & si familieres, qu'elles se laissent approcher sans prendre leur vol. Elles font beaucoup de dégât dans les Champs; cependant il y a peine de mort contre quiconque les tuëroit, excepté ceux, qui ont acheté le privilége de les tuer dans de certains endroits. Les Paysans environnent leurs Champs de Filets, pour les empêcher d'y entrer, mais elles volent pardessus.

Des Canards.

Il y a aussi plusieurs especes de Canards; le plus commun de tous, & qu'on trouve partout, se nomme KINMODSUI: il est d'une beauté si rare, que quand on le voit en peinture, on ne peut s'imaginer qu'il existe réellement. Ne seroit-ce point ce que le Pere Théodore LE BLANC, dans sa belle Histoire de la Révolution de Siam, appelle la Poule

du Japon, & qu'il met au-dessus de tous les Oiseaux connus, au jugement même des Indiens, qui en ont de si beaux? Son Plumage forme des Nuances admirables des plus vives couleurs; le rouge domine autour de son cou, & sur sa Gorge; sa Tête est couronnée d'une très-belle Aigrette; sa queuë, qu'il éleve obliquement, & ses Aîles, qui sont placées sur son Dos d'une façon singuliere, font un effet charmant: rien n'est plus brillant, plus varié, mieux assorti; à quoi il faut ajoûter, si ma conjecture est juste, une démarche majestueuse, par laquelle cet Animal paroît sentir qu'il est le Roi des Oiseaux.

CH. XXIII.

Des Faisans.

Tous les Faisans du Japon sont d'une grande beauté; il y a en d'une espece particuliere, qui se distinguent par la diversité de leurs couleurs, l'éclat de leurs Plumes, & par la beauté de leurs Queuës, qui égalent en longueur la moitié de la hauteur d'un Homme, & où l'Or & l'Azur brillent par-tout.

Des Beccassines.

Les Beccassines sont fort communes; il y a des Sectes, qui permettent d'en manger, aussi-bien que des Faisans, des Oyes & des Canards.

Pigeons.

Il y a une espece de Pigeons sauvages, qui ont le Plumage noir & bleu, mais qui n'ont rien de brillant. On ne les laisse point faire leurs Nids dans les Maisons, l'expérience ayant appris que leur Fiente prend aisément feu, d'où il est arrivé des accidens assez funestes.

Cigognes.

Les Cigognes demeurent dans ce Pays toute l'Année.

Faucons

Les meilleurs Faulcons viennent des Provinces Septentrionales, c'est plutôt par grandeur, que pour l'usage, qu'on en garde.

CH. XXIII. Eperviers. Les Eperviers sont communs au Japon, comme dans toutes les Indes Orientales; c'est un Oiseau extrêmement fier, aussi bien qu'une espece de Corbeaux d'une grandeur médiocre, qui est venuë de la Chine. On en fit présent d'un couple a un Empereur du Japon, & l'espece s'en est fort multiplié. Une autre sorte de Corbeau fort rare, qu'on nomme COREIGARA, c'est-à-dire, Corbeau de Corée, a multiplié dans ces Iles par une occasion toute semblable.

Corbeaux.

Du Foken. Le FOKEN, ou selon le langage ordinaire, le FOTETENIS, est un Oiseau de Nuit d'un goût exquis, & qu'on ne sert même sur les grandes Tables, que dans les occasions extraordinaires. On dit que ses cendres calcinées étant mises dans de vieux Sacki devenu aigre, le rétablissent dans son premier état.

Du Misago. Le MISAGO, ou BISAGO est un Oiseau de Mer, carnacier, du Genre de l'Epervier : il vit principalement de Poissons; il fait un Trou sur la Côte dans un Rocher, & y met sa Provision. On a remarqué qu'elle se conserve aussi parfaitement que le Poisson mariné, ou l'ATSIAAR, d'où vient qu'on l'appelle *Bisagorojisi*, ou *l'Atsjaar de Bisago* : le goût en est extrêmement salé, & il se vend fort cher. Ceux qui le découvrent, y font un grand profit, pourvû qu'ils n'en prennent pas trop à la fois.

Moüettes, &c. petits Oiseaux. Allouëttes, Rossignols. Les Moüettes, Corbeaux Marins, Pies de Mer, Moineaux, Hirondelles, & quelques autres petits Oiseaux, sont ici aussi communs qu'en Europe; les Allouëttes du Japon chantent beaucoup mieux que les nôtres. Les Rossignols chantent fort bien aussi, il y en a

qu'on

qu'on vend jusqu'à vingt Cobangs la piece.

Il y a dans ce Pays des Abeilles, qui font de la Cire & du Miel, mais en petite quantité; les Abeilles sauvages, les Guêpes, les Mouches ordinaires, les Cousins, les Mouches luisantes, les Escarbots & les Punaises de différentes especes, les Sauterelles, & un grand nombre de semblables Insectes s'y trouvent comme en Europe. Il y en a aussi des especes particulieres, dont voici les principales.

CH. XXIII.

Des Insectes volans. Abeilles, Mouches, Moucherons, &c.

Parmi les Papillons, il y en a un fort grand appellé JAMMA TSIO, ou le Papillon de Montagne: il est, ou tout-à-fait noir, ou de diverses couleurs, qui font un mélange agréable, particulierement sur ses Aîles fourchuës. Le KOMURI est une grosse Mouche de Nuit très-belle, tachetée de différentes couleurs, & veluë. On donne aussi le même nom aux Chauve-Souris. Il y a plusieurs especes d'Escarbots très-rares & d'une grande beauté, & surtout un, qui est fort gros, & ressemble beaucoup à la Mouche de fumier. Il est luisant, noir, il a deux Cornes recourbées & épanduës, dont la plus grande est placée sur le Nez, comme la Corne du Rhinoceros, & la plus petite sort de l'Epaule. Cet Animal marche avec peine, & vit principalement sous Terre. On ne lui a point encore donné de nom.

Papillons, Mouches de nuit, Chauves-Souris, Escarbots.

On appelle SEBI, & quelquefois SEMI une autre espece d'Escarbot d'une couleur brune. Il y en a de trois sortes. Le plus gros s'appelle KUMA-SEBI; il a la figure & la grosseur de ces Mouches, que nous voyons en Europe voler le soir, mais il n'a point d'Aîles.

Du Sebi.

CH. XXIII.

Au Printems il sort la Nuit de dessous Terre, où il s'étoit tenu pendant l'Hyver, & avec ses Jambes déliées & chenuës il s'attache aux Arbres, à leurs Branches, à leurs Feuilles, & a tout ce qu'il peut saisir. Peu de tems apres il creve, & son Dos se fend dans sa longueur, pour faire place à une autre Mouche, qui ressemble à un Escarbot, & qui y étoit renfermée, mais qui paroît d'abord plus grande que sa Prison. Gesner a décrit cette Mouche sous le nom de Cigale. Lorsqu'elle rompt l'étuy, qui l'enferme, elle déploye ses quatre Ailes & fait un bruit aigu & perçant, qu'on peut, disent les Japonnois, entendre distinctement d'un mille. Ce qui est certain, c'est que les Bois & les Montagnes retentissent du bruissement de ces petits Animaux, qui disparoissent peu à peu dans les jours Caniculaires. On prétend qu'ils rentrent dans la Terre, pour y subir une nouvelle Métamorphose, & reparoître l'Année suivante dans le même état, où ils avoient paru d'abord; mais Kœmpfer n'ose assûrer ce fait; n'ayant pas été à portée de l'examiner. Le nom de SEMI ou de SEBI, qu'on a donné à cet Escarbot, est pris de son Chant, qui commence lentement & d'un ton bas, augmente ensuite par dégrez en vîtesse & en force, puis s'abaisse en finissant. Il ressemble assez au bruit que fait le Fuseau d'un Boutonnier en tournant. Ce Chant commence au lever du Soleil, & finit vers Midi. La dépoüille du KUMA-SEBI est d'usage dans la Medecine, & on la vend à la Chine & au Japon.

A peu près dans le tems que ce premier Escarbot disparoît, il en paroît un second plus

petit, qu'on appelle KO-SEBI, ou le petit Semi. Il chante depuis Midi jusqu'au Soleil couché, & vit jusques vers la fin de l'Automne. Son Chant n'est pas si haut, que celui du premier. L'Escarbot de la troisiéme espece ne differe de la seconde, ni dans la figure, ni dans la grosseur, mais il chante depuis le matin jusqu'au soir. Les Femelles de ces trois especes sont muettes, & ont la Poitrine fermée; dans tout le reste elles ressemblent aux Mâles.

Des Cantharides.

Les CANTHARIDES du Japon sont de la même couleur que les nôtres & presque aussi grosses, que les Escarbots de l'Europe. Les Japonnois en ignorent absolument l'usage. Il y en a une espece particuliere, qu'on appelle FANMIO: elles sont extrêmement caustiques, & on les met au rang des Poisons. On les trouve sur les Epis de Bled. Elles sont longues, déliées, plus petites que nos Cantharides, bleuës, ou dorées, avec des taches & des lignes d'un rouge cramoisi, ce qui leur donne une grande beauté.

Mouche, qui sert de Bijoux aux Dames.

Enfin parmi les Mouches de nuit, il y en a une très-rare, qui est à peu près de la longueur du doigt, déliée, ronde, ayant quatre Ailes, dont deux sont transparentes, & cachées sous les deux autres, qui sont luisantes, comme si elles avoient été polies, & embellies d'un mélange charmant de taches & de lignes bleuës & dorées. Cet Insecte est d'une beauté si exquise, que les Dames les mettent parmi leurs Bijoux; la Femelle n'est pas à beaucoup près si belle que le Mâle, elle est de couleur grise ou cendrée, & marquettée.

CHAPITRE XXIV.

Des Poissons & des Coquillages.

CH. XXIV.

Diverses Productions de la Mer du Japon.

LES productions de la Mer ne fournissent pas moins à la substance des Japonnois, que les fruits de la Terre, si on en excepte le Ris, qui fait plus de la moitié de leur nourriture. Les Côtes de la Mer abondent en toutes sortes de Plantes Marines, de Poissons, d'Ecrévisses & de Coquillages, & il n'y en a presque point, qu'on ne puisse manger. Il y en a même quelques-uns qui sont exquis, & qui font honneur sur les meilleurs tables. On les nomme tous indifféremment KIOKAIS, ou IWOKAIS.

Des Baleines; de quelle maniere on les pêche.

Le plus utile de tous les Poissons est le KUDSURI, ou la Baleine : on en pêche sur toutes les Côtes du Japon, particulierement sur celles de Khumano, & de toute la partie Méridionale de la grande Isle de Nipon, autour des Isles de Tsussima & de Gotto, sur les Côtes d'Omura & de Nomo. On les prend ordinairement avec le Harpon, comme on fait en Groenland, mais les Batteaux des Japonnois semblent plus propres pour cette pêche, que les nôtres, parce qu'ils sont petits, étroits, qu'un des bouts se termine en une pointe très-aiguë, & qu'ils ont chacun dix Hommes sur dix Rames, ce qui les fait voguer avec une vîtesse incroyable. Vers l'an 1680. un Pêcheur fort riche de la Province d'Omura, nommé GITAI-JO, inventa une nouvelle maniere de

prendre les Baleines avec des Filets faits de Cordes fortes, d'environ deux pouces d'épaisseur, ce qui fut bien-tôt imité dans les Isles de Gotto. On dit qu'aussi-tôt que la Baleine a la Tête embarrassée dans ce Filet, elle ne nâge plus qu'avec peine, & qu'on peut aisément la tuer avec le Harpon; mais cette maniere de pécher coûte trop pour les Pêcheurs ordinaires. La pêche des Baleines commence au mois de Décembre, & en 1636. il en fut pris 274. aux Isles de Firando & de Gotto.

Voici les différentes especes de Baleines, qu'on trouve dans ces Isles. 1°. Le SEBIO, c'est la plus grande de toutes, on en tire beaucoup plus d'Huile, que des autres, & cependant la Chair en est si bonne & si saine, que l'on attribuë la santé, dont jouissent constament ceux qui la pêchent, malgré la rigueur du froid, & des autres injures de l'air, ausquelles ils sont exposez, à l'usage ordinaire qu'ils en font. 2°. L'AWO-SANGI, & communément KOKADSURA, c'est-à-dire, petite Baleine: elle est de couleur grise ou cendrée, & differe un peu du *Sebio* dans la figure. 3°. Le NAGA Ss; celle-ci a communément depuis vingt pieds jusqu'à trente brasses de long, & a cela de particulier; qu'elle peut demeurer deux ou trois heures sous l'eau, & pendant ce tems là aller fort loin, au lieu que les autres Baleines sont obligées de remonter à tous momens sur la surface de l'eau pour respirer. 4°. Le SOTOOKADSURA, c'est-à-dire, la Baleine des Aveugles: on l'appelle ainsi, parce qu'elle a sur le Dos la figure d'un *Bijwu*, espece de Luth, dont les Aveugles jouënt en ce Pays. Elle n'est pas si grande, & l'on n'en voit gueres, qui

Différentes sortes de Baleines. Le Sebio.

Awo Sangi.

Le Sotookadsura.

CH. XXIV.

ayent plus de dix brasses de long. Sa Chair passe pour être mal saine ; on prétend qu'elle cause des Toux, des Fiévres, des Ulceres sur la Peau, & quelquefois la petite Vérole. 5°. Le MAKO ; c'est une petite Baleine, qui n'a jamais plus de trois ou quatre brasses de long : on donne aussi ce nom aux Baleinaux de toutes les especes. Le MAKO se prend souvent sur les Côtes Orientales, & sur celles de Kinó-Kuni & de Saxuma. On tire de sa Tête une quantité médiocre d'Huile, mais ce qui rend ce Poisson très-précieux, c'est qu'on trouve de l'Ambre gris dans ses Intestins. Lorsqu'on voit à l'ouverture de ses Boyaux une substance grumeleuse, semblable à la Chaulx, c'est une marque qu'on y peut trouver aussi de l'Ambre gris : souvent même l'Animal le rend avec ses excrémens, & on le trouve sur la Côte ; les Japonnois l'appellent *Kunsaranosuu*, c'est-à dire, fiente de Baleine. Il est vrai que cet Ambre gris est la moindre de toutes les especes de ce Bitume. On prétend qu'il se forme dans les entrailles du Mako d'une matiere grasse, que cet Animal trouve au fond de la Mer, & qu'il mange. 6°. L'IWASIKURA, c'est-à-dire, le mangeur de Sardines ; il a la Queuë & les Nageoires comme les autres Poissons. Kœmpfer le prit d'abord pour le Poisson, que les Hollandois nomment *Noord Caper*, , mais il ne dit rien de sa grandeur.

Le Mako.

L'Iwasikura.

Utilité des Baleines.

Au reste il n'y a rien dans toutes ces espéces de Baleines, qu'on ne mette a profit, excepté l'os de l'Epaule. La peau, qui est noire dans la plûpart ; la chair, qui est rouge & ressemble à celle de Bœuf ; les intestins, qui, à cause de leur longueur, sont appellez *Fiak,*

ſiro, c'eſt-à-dire, cent braſſes, & toutes les Parties internes, ſe mangent marinées, boüillies, rôties, ou fricaſſées. On tire de l'huile de la graiſſe, en la faiſant boüillir: on en mange même le ſédiment, apres qu'elle a boüilli une ſeconde fois; à l'égard des os, on fait boüillir ceux qui ſont d'une ſubſtance cartilagineuſe, quand ils ſont frais, & on les mange: ou bien on les ratiſſe, on les nettoye, puis on les fait ſécher, & les Cuiſiniers en font uſage. Des Parties nerveuſes & tendineuſes, blanches & jaunes, on fait des cordes, qui ſervent principalement dans les Manufactures de coton, auſſi-bien que pour les Inſtruments de Muſique; on ne jette pas même les tripailles, & les Cuiſiniers les employent dans leurs aprêts. Des os de la Mâchoire, des Nageoires, & des autres os, qui ſont d'une ſubſtance plus ſolide, on fait pluſieurs petites choſes, entr'autres ces belles Balances; qui ſervent à perſer l'or & l'argent.

CH. XXIV.

Du Satſiſoko.

Le SATSIFOKO eſt un Poiſſon, qui a deux, trois, & quelquefois cinq ou ſix braſſes de long, avec deux Dents longues, qui s'élévent perpendiculairement hors de ſa Gueule, & qu'on met quelquefois par maniere d'Ornement ſur le haut des Châteaux, des Temples, & des autres Edifices publics. On dit que ce Poiſſon, qui eſt très-ruſé, eſt l'Ennemi mortel des Baleines, & qu'il les tuë en ſe gliſſant dans leur Gueule, & leur dévorant la Langue. Pour cet effet il baiſſe ſes Dents, & diſpoſe tellement ſa Tête, que rien ne l'empêche d'entrer; la difficulté eſt de ſçavoir comment il peut ſortir.

De l'Iruku.

Le Poiſſon ſi connu dans les Indes Orien-

Ch. XXIV

Du Furube.

taires sous le nom de TENIJE, se trouve au Japon, & on l'y nomme IRUKU.

Le FURUBE est un Poisson, qui n'est pas fort gros, les Hollandois le nomment *Blaser*, c'est-à-dire, Souffleur, parce qu'il peut s'enfler jusqu'à prendre la forme d'une Boule toute ronde. On en trouve de trois espéces différentes, & toutes sont très-abondantes. Ceux de la premiere, appellée SUSUMEBUKA, sont petits, & l'on n'en mange pas beaucoup. La seconde se nomme MABAKU, c'est-à-dire, le véritable *Baku*. Les Japonnois le regardent comme un mets très-délicat, mais il en faut jetter la Tête, les intestins, les os, & toutes les tripailles; laver & nettoyer la chair avec beaucoup de soin, sans quoi il causeroit la mort. On prétend même qu'il est toujours venimeux, & ceux qui sont las de vivre, choisissent souvent ce poison, plutôt qu'une corde, ou un couteau; il cause d'abord un évanoüissement, puis des convulsions & le délire, enfin un violent crachement de sang, avec lequel on expire. Il est défendu aux Gens de Guerre de manger de ce Poisson, & même d'en acheter. Si quelqu'un d'eux en meurt, son Fils perd le droit, qu'il auroit de succéder à son poste. On ne laisse pas de le vendre fort cher, & on le mange par délice, mais il faut qu'il soit frais. La troisiéme espéce de Furube s'appelle KITAMAKURA, c'est-à-dire, le Coussin Septentrionnal, peut-être parce qu'il dort la Tête tournée vers le Nord, car on donne le même nom à ceux, qui dorment dans la même situation. Toutes les trois espéces sont venimeuses, sur-tout la derniere, à laquelle on

ne peut jamais ôter son venin ; aussi n'est elle recherchée que de ceux, qui veulent s'empoisonner.

Du Chien, ou du Cheval marin.

Le Cheval ou le Chien Marin est un Poisson très-singulier, à peu près de la longueur d'un Enfant de dix ans, sans écailles, ni nageoires, la Tête, la Gueule, & la Gorge grandes, le Ventre large & plat comme un sac, & qui peut contenir une grande quantité d'eau. Il a les Dents minces & aiguës, comme celles d'un Serpent ; ses Parties internes sont si petites, qu'a peine sont-elles visibles. Il a sous le Ventre deux Pieds plats & cartilagineux, avec des Doigts, qui ressemble beaucoup aux mains d'un Enfant, & dont il se sert apparemment pour marcher au fond de la Mer : on en mange toutes les Parties sans exception.

Du Tai.

Le TAI est ce que les Hollandois appellent *Steenbrassen* dans les Indes. Les Japonnois le regardent comme le Roi des Poissons, & comme un Animal de bon augure, tant parce qu'il est consacré à JEBIS, qui est parmi eux le Dieu de la Mer, qu'à cause de la charmante variété & de l'éclat de ses couleurs. Quand il est dans l'eau, il ressemble à la Carpe, & ses couleurs sont le blanc & le rouge. Il est si rare, qu'il ne coûte jamais moins de mille cobangs. On trouve souvent sur les Côtes du Ximo un Poisson de la même espéce, appellé KHARO TAI, à cause de sa couleur noire ; il n'est pas à beaucoup près si estimé.

Le Susuki.

Le SUSUKI est le même Poisson, que les Allemands appellent *Kahlkope*, c'est-à-dire,

Tête chauve, ou le *Schatvish* des Hollandois, mais plus long & plus délié.

CH. XXIV.

Le Iuna.

Le IUNA ressemble à la Carpe, & on en fait beaucoup de cas, à cause de ses vertus médicinales, particuliérement contre les Vers. Il y en a de plus gros de la même espéce, qu'on nomme NAJOS.

Du Mebaar, & du Koi.

Le MEBAAR est rouge, à peu près de la grosseur & de la figure d'une Carpe; ses yeux s'avancent hors de sa Tête, comme deux balles. On en pêche par-tout, c'est la nourriture la plus ordinaire des Pauvres Gens. Le KOI est de la même espéce, il a quelquefois un sackf & demi de long. Il se prend dans les Rivieres, particuliérement auprès des chûtes d'eau, qu'il s'efforce de remonter. On le transporte dans tout l'Empire, frais ou mariné. On en pêche quelquefois dans le Lac de SAITA, ou de TESIU, qui ont quatre sackfs de long.

Saumons, Brochets, Rayes, &c.

Le MAAR, ou Saumon, se prend dans les Rivieres & dans les Lacs d'eau douce. L'ITOJORI est un petit Saumon. Le MAKUTS est ce que les Hollandois appellent *Harder*; le SAWARA est le Poisson du Roi; le FIUWO est le *Draatvisch* des Hollandois. L'ARA est ce que les mêmes Hollandois appellent dans les Indes *Jacobs-Evertz*; le KUSUNA, est le Nezcourt; le KAMAS est le Brochet; l'ADSI est le *Maasbaucker* des Hollandois. Il y en a plusieurs espéces, le plus gros s'appelle OOADSI; le TACA est ce que les Hollandois nomment *Kaye*. Le KAME & le TAKOSAME sont des Rayes; on fait de leurs Peaux, qui sont très-dures, des Etuys & d'autres Curiositez.

Les Peaux de ceux de Siam sont plus belles.

CH. XXIV.

De Jeje.

Le JEJE est un Poisson large & plat, qui a la queuë longue ; il y en a une espéce, qui a au bout de la queuë un aiguillon de Corne ou d'Os, que les Japonnois regardent comme un Reméde infaillible contre la morsure des Serpents. On en frotte la Partie, qui a été morduë : aussi en porte-t-on toujours avec soi.

Soles, &c.

Le COME ou le JEI est la Sole. Le KAREY est le Bot ou le Brut. Le BORA ressemble au Brochet ; il a la chair blanche & délicieuse ; on l'appelle aussi le Poisson de *Songaats*, parce qu'on le prend dans le Songaats, qui est le premier mois des Japonnois. On le marine & on le fume, comme on fait les Brochets à Breme. Ce Poisson, & en général tous ceux qu'on marine, s'appellent KARASUMI. Il s'en prend beaucoup à Nangazaqui & à Nomo, d'où on les transporte à Jedo & dans les autres Parties de l'Empire.

Du Katsuwo.

Le meilleur KATSUWO se pêche sur les Côtes de Gotto. On le coupe en quatre, on le fait sécher par dégrez sur la vapeur de l'eau boüillante, & on le sert avec l'eau. Les Hollandois en transportent sous le nom de *Comblomaas*. On ne sçait pourquoi ils lui ont donné ce nom.

Du Managatsuwo, du Sake, de la Moruë.

Le MANAGATSUWO est plat, & a un œil de chaque côté. Le SAKE est peut-être une espéce de *Cabelliau* ou *Cabillen*, il ressemble à la Moruë, & se marine. On le tire du Pays d'Yesso, & son nom vient de ce qu'il a presque la même odeur que la Bierre appellée Sacki. Le TARA est une espéce de Moruë, qui vient des Provinces du Nord, la

meilleure est celle qui se pêche à TSIO SIIN, & on lui en donne le nom.

CH. XXIV.

Du Poisson Aiguille.

Le SAJORI, que les Habitants de Nangazaqui nomment SUSOMOIWO, est ce que les Hollandois appellent *Nadblviish*, c'est-à-dire, Poisson aiguille. C'est un petit Poisson, qui n'a pas plus d'un empan de longueur, & mince, avec des picquants longs & aigus le long du dos.

Poisson volant, Eperland, Sardine, Poisson blanc.

Le TOBIWO est le Poisson volant. Celui du Japon ne passe guéres un pied en longueur; sa chair est délicieuse, mais on le prend rarement. L'IWAS est la Sardine; le KIFFUGO est l'Eperland; le JESO, que les Hollandois nomment *Sandkroper*, tient le milieu entre l'Eperland & l'Anguille. L'AI, ou AI NO WO, que les Hollandois nomment *Medevish*, est un Poisson d'eau douce, d'un empan de long, qui nage avec une vitesse surprenante. Le SIIROIWO, appellé par les Hollandois *Kleiner-Stind* ou *Weissvish*, c'est-à-dire, Poisson blanc, se pêche au Printems à l'embouchure des Rivieres.

Harang, Poisson doré.

Le KONOSIIRO, que les Hollandois nomment *Sassap*, est une espéce de Harang, qui ressemble aux *Strohmlings* des Suédois. Le KINGJO est un Poisson doré, qui ne passe guéres la longueur d'un doigt; il est rouge, & a la queuë d'un très-beau jaune luisant, ou de couleur d'or; mais quand l'Animal est jeune, il est noirâtre. A la Chine & au Japon, & dans presque toutes les Indes, on en garde dans des Etangs, & on les nourrit de Mouches, qui n'ont pas encore leurs ailes. Il y en a d'une autre espéce, dont la queuë est de couleur d'argent.

CH. XXIV.

Anguilles.

L'UNAGI eſt l'Anguille ordinaire. L'OOUNAGI eſt une autre eſpéce d'Anguille beaucoup plus groſſe que l'ordinaire. JAATZME-UNAGI, c'eſt-a-dire, l'Anguille à huit yeux, eſt ce qu'on appelle en Allemagne *Neunaug*, c'eſt-à-dire, l'Anguille à neuf yeux. Le Doodſio eſt ce que les Hollandois nomment *Puyt-Aal*; cette eſpéce d'Anguille eſt à peu près de la longueur du doigt, & a la Tête fort groſſe à proportion du reſte du Corps: on le trouve ſouvent dans les champs de Ris pleins d'eau, & dans les Etangs bourbeux. Il y en a de deux ſortes; les unes ont de la barbe, les autres n'en ont point. Les Japonnois s'imaginent, qu'on peut en former artificiellement en coupant de la paille, la mêlant avec de la bourbe, & l'expoſant le matin à la chaleur du Soleil. Le FAMMO, appellé par les Hollandois *Conger-Aal*, eſt plus grand que les Anguilles communes; il leur reſſemble, lorſqu'il eſt dans l'eau, mais il eſt plus mince.

Des Polypes.

L'IKA eſt le Polype ordinaire. Les Chinois & les Japonnois le regardent comme un morceau rare & délicat. On le prend aiſément avec un appas de la chair de ſon ſemblable. Le JAKO SEPIA, ou Seche, eſt une autre eſpéce de Polype, qui a de longues queuës aux Pieds, & a l'extrémité deſquels on voit des eſpéces de petits crochets, avec quoi il s'attache aux Rochers, ou au fond de la Mer. C'eſt un entre-mets ordinaire, on le mange frais, boüilli ou mariné. Il y a deux ſortes de KURAGGE, qui eſt auſſi une eſpéce de Polype; l'un s'appelle MIDSUKURAGE, c'eſt-à-dire, le Polype blanc, il ſe trouve dans tou-

Ch. XXIV.

tes les Mers, il eſt blanchâtre, tranſparent, aqueux, & n'eſt pas bon à manger ; l'autre eſt plus rare, & on peut le manger, après lui avoir ôté toute ſon âcreté, ce qui ſe fait en cette maniere. On le fait d'abord tremper pendant trois jours dans une diſſolution d'Alun, enſuite on le frotte, on le lave, & on le nettoye, juſqu'à ce qu'il devienne tranſparent, puis on le marine. Avant que de le faire tremper, on lui ôte ſa Peau, on le lave, on le marine, & on le garde ſéparément. Il y a de ces Polypes, qui ſont ſi gros, qu'à peine deux Hommes les peuvent ſoulever. Lorſqu'ils ſont marinez, ils ont la même couleur, que ce qu'on appelle *Nidi Alcyonum*, qu'on mange, & qui viennent de la Chine. Des Chinois ont aſſûré à Kœmpfer, que ces nids d'Oiſeaux ne ſont autre choſe, que la chair de ce Poiſſon. Le NAMAKO, que les Hollandois appellent *Kafferkull*, eſt bon à manger. L'IMORY eſt un petit Lézard d'eau, venimeux, qui eſt noir, & a le ventre rouge. Le TAKANOMACURA eſt ce qu'on appelle l'Oreiller du Polype. Le TAKO eſt une Etoile de Mer ordinaire, & ne ſe mange pas.

Des Tortuës.

De tous les Animaux à quatre Pieds, qui vivent dans l'Eau, il n'y en a point que les Japonnois eſtiment autant que le KI ou CAME, c'eſt-à-dire, Tortuë ; la longue vie qu'on lui attribuë, le fait regarder comme un Animal de bon augure. Les Japonnois en ont une eſpéce chimérique, qu'ils nomment MINOGAME, & qui dans la Langue Sçavante eſt appellée MOOKE ; les Temples & les Palais ſont ornez de leur Figure. Les Tortuës les

plus communes sont l'ISICAME ou SANKI, c'est-à-dire, la Tortuë des pierres, ou de Montagne; c'est la Tortuë commune de Terre, qui ne se trouve que dans les lieux pierreux & montagneux: le JO-GAME ou DOO-GAME, c'est-à-dire, Tortuë d'Eau. On dit que sur les Côtes Septentrionnales & Orientales du Japon, il y a des Tortuës assez grandes, pour couvrir un Homme depuis la Tête jusqu'aux Pieds.

Des Ecrevisses, & des Chevrettes.

On donne en général le nom de JEBI à toutes sortes d'Ecrévisses & de Chevrettes, tant de Mer que des Rivieres. En voici plusieurs espéces particulieres. Le JEBISAKO est cette petite Ecrévisse, dont on trouve une si grande quantité sur les Côtes de la Mer Baltique. SAKO signifie généralement tout petit Poisson. Le SI-JEBI ne différe pas beaucoup des Ecrévisses ordinaires, non plus que le DAXMA-JEBI, excepté que celui-ci se prend dans l'Eau douce, & que quand il a un an, il devient noir. Le KURUMA-JEBI ou Ecrévisse à rouë, ainsi appellé à cause de la Figure de sa queuë. L'UMI-JEBI, c'est-à-dire, la grand Ecrévisse, il a ordinairement un pied de long. Après l'avoir fait boüillir, on le coupe en petits morceaux, & on le sert en entre-mets. Il faut prendre garde de ne pas manger sa queuë noire; elle cause le mal de Ventre, ou le *Cholera morbus*. Le SIAKWA; il a la queuë large, & on en prend souvent avec d'autres petits Poissons: il a très-peu de chair, & a peine lui en reste-t-il dans le tems de la pleine Lune. En général les Animaux testacez, & crustacez, qu'on trouve dans ces Mers, & par-tout l'Océan Indien au-dela du Gange,

CH. XXIV.

ſont plus pleins & plus charnus dans le tems de la nouvelle Lune ; c'eſt le contraire de ce qui arrive dans les Mers d'Europe. Le GAMINA ou KOONA, a la Coquille diverſifiée de pluſieurs couleurs charmantes. Le KANI, c'eſt-à-dire, l'Ecréviſſe de poche, eſt notre Ecréviſſe de Riviere. On appelle du même nom toutes celles, qui vivent dans l'Eau douce. Le KABUTOGANI ou UNKIU, eſt d'une ſtructure ſinguliere ; il a un piquant ou épée pointuë, longue & dentelée, qui lui ſort de la Tête, & le dos un peu rond & liſſé. Le GADSAME n'eſt pas plus gros que l'Ecréviſſe ordinaire ; ſon écaille ſupérieure ſe termine en pointe des deux côtez. Il a quatre Pieds, mais les deux de devant ſont plus grands que ceux de derriere. Le SIMAGANI, c'eſt-à-dire, l'Ecréviſſe de poche cannelée, a la Coquille toute couverte de verruës & de pointes. Ses jambes de derriere ſont liſſes & preſque cylindriques. On en prend beaucoup ſur les Côtes Orientales, & dans le Golphe de Surunga. Il s'en trouve d'une groſſeur incroyable : Kœmpfer en acheta à Surunga une jambe, qui étoit auſſi longue & auſſi groſſe que l'os de la jambe d'un Homme.

Des Huitres, & des Coquillages.

Les Mers du Japon nourriſſent une grande quantité de toutes ſortes d'Huitres, de Moules & de Coquillages, qui ſe mangent crus, marinez, ſalez, boüillis, ou fris. On le amaſſe tous les jours ſur les Côtes, quand la marée eſt baſſe. Il y a des Pêcheurs, qui les prennent à une profondeur conſidérable en plongeant. Les autres ſe ſervent de Filets. Voici les plus connus. L'AWABI, dont nous avons déja parlé dans ce Livre préliminaire à l'oc-

casion des Perles, est un Coquillage univalve ouvert, de la grosseur d'une Coquille de Perle Persienne ordinaire, mais plus profond. Ils sont fort avant sous l'eau, où les Femmes de Pêcheurs les trouvent attachez aux Rochers & au fond de la Mer; ces habiles Plongeuses ont soin de s'armer de longs Couteaux, pour se défendre des KAYES ou Marsoüins, & lorsqu'elles voyent un Awabi, elles l'enlevent tout d'un coup, avant qu'il les apperçoive, autrement il se cramponneroit de telle sorte, qu'il seroit impossible de l'arracher; sa Coquille est remplie d'une grosse piéce de chair de couleur jaunâtre ou blanchâtre, & très coriace, quoiqu'elle n'ait point de Filets. Les Japonnois disent que c'étoit la nourriture ordinaire de leurs Ancêtres, & pour conserver la Mémoire de cette Antique sobriété, ils en font toujours servir un Plat, quand ils mangent en Compagnie. On en joint aussi toujours un morceau à tous les Présents, que l'on fait pour la même raison, & parce que cette chair est, disent-ils, de bon augure. On la coupe en petites tranches ou filets minces, & on les fait sécher sur un ais. On trouve quelquefois une Perle dans ce Coquillage, mais elle est d'une vilaine couleur jaunâtre, mal formée, & n'a aucune valeur.

Le TAIRAGI est un Bivalve plat, long, mince, & fort grand, presque transparent, d'une Figure, qui approche de la Triangulaire, & qui sur une large face se termine en pointe. Le Poisson est attaché à chaque côté de la Coquille avec un tendon très-fort. Les meilleurs se trouvent dans le Golphe d'Arima, & on en tire quelquefois des Perles.

CH. XXIV.

L'AKOJA est aussi un Bivalve plat d'environ la longueur de la main ; sa surface extérieure, couverte d'Ecailles, est d'une vilaine figure ; mais on trouve au-dedans une excellente Nacre de Perle reluisante ; ceux de la meilleure sorte, & qui produisent les plus belles Perles, se pêchent dans le Golphe d'Omura. Le MIRAKAI est la Moule noire & commune d'eau douce, qui se trouve dans les Rivieres & les Lacs d'Allemagne.

Les FAMAGURIS sont des Bivalves de la même figure & grosseur, mais plus épais, lisses & blancs en-dedans, de couleur brune, ou chatains en dehors. On Peint en dedans plusieurs Figures curieuses, & cela sert d'Amusement à la Cour du Dairy. On en a formé une espéce de Jeu, qui se joue de cette maniere. On en jette plusieurs tas à terre, & après que chacun en a pris sa part, celui-là gagne, qui en produit un plus grand nombre de paires. Chaque paire a des Crochets particuliers, par où on peut facilement les distinguer & les assembler, quelque mêlées qu'elles puissent être. Les meilleurs se prennent sur les Cotes de Quanto, où ils sont en plus grande abondance qu'en aucun autre endroit.

Le SIDSIMI est un petit Bilvave, qui ressemble au FAMAGURI, mais qui est plus mince ; on le trouve enfoncé dans la bourbe. Le KAKI ou USIKAKI sont les Huîtres. Celles du Japon sont difformes, raboteuses, pierreuses, elles croissent attachées les unes avec les autres, & aux Rochers. Il y en a principalement de deux sortes, les unes sont fort grosses ; les meilleures & les plus estimées so

trouvent dans le Golphe de KAMAKURA. Les autres sont assez petites. Le KISA ou AKAGUI, est un autre Bivalve blanc en dehors, avec des rayes profondes, presque paralleles, & en dedans de couleur rougeâtre; on met un Manche à cette Coquille, & on s'en sert dans les Cuisines, comme de Cuillieres. Le NAKATAGAI est une grande Coquille noire, difforme, un peu ronde, & cannelée. L'ASARI est une petite Coquille mince de couleur grise, ou cendrée. Le TE ou MATÉE est un Bilvave oblong, mince, entr'ouvert à chaque bout; le Poisson, qu'il renferme, passe pour un délicieux manger. L'UMIFAKE est un autre Bivalve à peu près de la même espéce, d'un empan de long, & si gros, qu'à peine peut-on le tenir entre le pouce & l'index. On en marine la chair. Ce Coquillage ne se trouve que sur les Côtes du Chicungo, & il y a des ordres exprès du Prince de ce Pays, de n'en point pêcher, jusqu'à ce qu'on en ait trouvé une quantité suffisante pour la Table de l'Empereur.

Les TAKARANGAIS, qu'on nomme *Cowers* dans les Indes, sont au Japon de différentes espéces. Les meilleurs viennent des Isles LIQUEIOS, & font le principal ingrédient du Fard blanc, dont usent les Femmes Japonnoises. Le SASAI est un Univalve turbiné, gros, épais, odoriférant, blanc & plein de piquants. Il a la bouche fermée, & une espéce de couvercle plat, épais, de substance pierreuse, raboteux, & en dehors assez semblable au *Lapis Judaicus*, mais plus pointu & plus lisse. Le NISI est un autre Univalve à peu près de la même forme, mais plus gros, la

Ch. XXIV.

chair n'en eſt pas à beaucoup près ſi bonne. Ils ſe tiennent l'un & l'autre fortement attachez aux Rochers & au fond de la Mer, comme l'Awabi.

De Limaçons.

Les TANNISIS ſont les Limaçons communs de Terre, ils ſont noirs, ils cherchent leur nourriture dans la bourbe des Champs de Ris; ils ont la bouche fermée, & une couverture oblongue & preſque pierreuſe. Le BAI eſt un Limaçon dans une Coquille blanche, oblongue & turbinée. Le RAS ou MIVA en eſt un autre de la même eſpéce, mais noir, & plus petit. On les trouve l'un & l'autre ſur le rivage en baſſe marée. Le KABUTO eſt un Univalve petit, oval & turbiné. Il y en a un autre plus petit encore, qui eſt turbiné, & qu'on nomme SUGAI.

CHAPITRE XXV.

De la fertilité du Japon; des Plantes; & de l'Agriculture.

Ch. XXV.

QUAND le Japon ne renfermeroit pas dans ſon ſein les Métaux les plus précieux, il n'en ſeroit pas moins un des plus riches Pays du Monde, s'il eſt vrai que la bonté du climat, la fertilité de la Terre par l'induſtrieuſe activité des Habitants d'un Pays, ſont ſes véritables Richeſſes. Je ne ſçai même ſi l'Antique ſobriété des Japonnois, & le mépris, qu'ils faiſoient de l'Or & de l'Argent, lorſqu'ils les poſſédoient ſans le ſçavoir, ne les rendoit pas plus heureux, que n'ont fait

ces découvertes. Une plus grande opulence ne sert qu'à multiplier nos besoins, & qu'à irriter une cupidité, que tous les Trésors du Monde ne peuvent assouvir : Il faut pourtant avoüer à la loüange de ces Insulaires, qu'ils ont sçû mettre un frein à leurs désirs, qu'ils sont devenus plus riches, sans cesser d'être laborieux, & que s'ils ne sont pas aujourd'hui aussi sobres que leurs Ancêtres, ils le sont encore plus qu'aucune Nation policée, que nous connoissions. En un mot, l'Etat, ainsi que je l'ai remarqué ailleurs, a augmenté ses richesses, mais le Peuple a conservé sa pauvreté, & ce qu'il y a de merveilleux, c'est que la vûë des unes ne lui a rien fait perdre de son estime pour l'autre.

Rien n'a peut-être contribué davantage à produire un effet si avantageux, que la nécessité, où les Japonnois, réduits à eux seuls, & sans aucun Commerce au dehors, pendant plus de deux mille ans, se sont trouvés de ne se devoir qu'à eux-mêmes tout ce dont ils avoient besoin pour la vie. Car on conçoit aisément qu'un Peuple extrêmement nombreux, qui habitoit un Pays assez peu fertile de son propre fond, & qui n'a jamais pû comprendre, ni goûter qu'il dût dépendre de ses Voisins pour avoir le nécessaire, a dû chercher dans son industrie & dans son travail de quoi suppléer à ce que la Nature lui avoit refusé. Aussi a-t-il poussé l'Agriculture plus loin qu'aucun autre, & il a par ce moyen fait naître l'abondance du sein de la stérilité ; au lieu qu'on voit tous les jours des Terres favorisées de tous les Dons de la Nature, fournir à peine de quoi subsister à ceux, qui

Ch. XXV. les ont reçûës en partage ; c'est que l'Auteur de l'Univers a condamné tous les Hommes au travail, que la peine attachée à ceux, qui veulent secoüer ce joug, est une indigence forcée, & que ce n'est pas tant la Rosée du Ciel, que la sueur du Front, qui donne la véritable fécondité aux Campagnes.

C'est ainsi qu'au Japon, non-seulement le plat Pays, qu'on n'employe presque jamais en pâturages, mais les Montagnes mêmes les plus hautes, produisent du Bled, du Ris, des Légumes, & une infinité d'Herbes nourrissantes & médicinales. Les Terres basses & unies se labourent avec des Bœufs, on se sert des Hommes pour cultiver les lieux de difficile accès, & tout est fumé & façonné avec un soin & un Art infini. Il ne manque à ces Insulaires, pour raisonner conséquemment, & pour entrer tout-à-fait dans les vûës du Créateur, que d'avoir annobli l'Artisan, après avoir bien conçu la nécessité de l'Art, & l'avoir porté à une si grande perfection. Mais là, comme par-tout ailleurs, on a placé la Noblesse, non dans ce qui est utile, mais dans ce qui flatte, & dans ce qui sert les passions. Celle des Japonnois est l'Esprit de domination ; on ne parvient chez eux aux distinctions & aux Honneurs, que par la politique & les armes : comme s'il étoit reçû parmi les Hommes, que pour s'élever au-dessus des autres, il faut être le Fléau du genre Humain, en suivant les Régles d'une folle Ambition, & d'une fausse Sagesse.

De la culture de la Terre, & de la distribu- Les Japonnois donnent à leurs Terres pour les rendre fertiles, une façon assez singuliere. Ils ont toujours pour cela de grands amas

de fiente, & de toutes fortes de falerez, à quoi ils joignent de vieilles nippes, qu'ils brûlent ; ils y employent même des Coquilles d'Huitres, & ce mélange produit un excellent engrais. Avant que d'enfémencer une Terre, ils la mefurent, & la même chofe fe fait, lorfque le tems de la Moiffon approche : enfuite ils fupputent ce que la Récolte rapportera. Leurs conjectures font pour l'ordinaire d'une jufteffe furprenante, & par-là les Seigneurs ne font point expofez à être trompez par leurs Fermiers. Les Propriétaires ont fix dixiémes de tous les Fruits de leurs Terres, les quatre autres font pour les Fermiers. Ceux qui font valoir les Terres du Domaine, ne donnent que quatre dixiémes aux Intendants de l'Empereur, les deux autres leur appartiennent. Si quelqu'un défriche une Terre, qui n'eft point à lui, il en reçoit toute la Récolte les deux ou trois premieres Années ; mais dans les Baux on a égard à la bonne, ou à la mauvaife qualité du Terroir, & il eft ordonné par une Loi, que fi quelqu'un laiffe paffer une Année fans cultiver fa Terre, il en perd la propriété.

tion de la Récolte.

Les Japonnois cultivent fur-tout ce qu'ils appellent les cinq Fruits de la Terre, & qui pendant plufieurs Siécles ont fait prefque les feuls Aliments du Pays ; la Religion y défendant l'ufage de la Viande : mais foit difpenfe, foit relâchement, cette Régle n'eft pas aujourd'hui fort exactement obfervée. Les cinq Fruits, dont je viens de parler, font le Ris, l'Orge, le Froment, & deux fortes de Féves. Le Ris du Japon, fur-tout celui d'une certaine efpéce, qui eft la plus commune ;

Des cinq Fruits de la Terre.

Ch. XXV.

particulierement dans les Provinces Septentrionnales, l'emporte beaucoup sur celui des Indes ; il est blanc comme la Neige, & si nourrissant, que les Etrangers, qui n'y sont pas faits, en doivent user fort modérément. Toute la préparation qu'on y apporte, c'est de le faire bien boüillir, & on s'en sert dans les Repas, comme nous faisons du Pain. Ce qui en reste au-delà du nécessaire pour la provision annuelle, est employé à faire une Bierre, qu'on appelle SACKI. Le Ris se séme dans la Saison des pluyes, & ce sont les Femmes, qui s'occupent à ce travail.

On séme le Ris dans tous les Terreins, où il en peut venir, & qui ne sont pas nécessairement employés à autre chose. Les Terres les plus propres pour cette semence, sont celles, qui sont basses & plates, & disposées de maniere, qu'on puisse les percer de Canaux, pour y porter l'Eau de toutes parts. La Province de Figen est une des plus fertiles en Ris, & nulle autre part il n'est plus excellent. Aussi les Campagnes y sont-elles toutes coupées par des Canaux, tirez des Rivieres, & par le moyen des Eclusés on les innonde entiérement quand on veut.

De l'Orge, du Froment, des Féves.

Le grand usage de l'Orge est pour la nourriture des Chevaux & du Bétail ; on ne laisse pas de se servir quelquefois de sa Farine dans les apprêts des Viandes, & d'en faire des Gâteaux : les Pauvres mêmes en font du Pain. Il croît dans le Pays une espéce d'Orge, dont les Epis, quand ils sont mûrs, sont de couleur de Pourpre ; c'est un pur Ornement pour les Campagnes, car ce grain n'est bon à rien : le Froment n'est pas si estimé dans ces Isles,

&

& on l'y donne presque pour rien ; on en fait néanmoins de petits Gâ eaux, & des *Vermicellis*, comme en Sicile. Des deux espéces de Fèves, dont j'ai parlé, les unes sont grosses, comme des Pois de Turquie, & croissent de la même maniere que les *Lupins*. On fait de leur Farine une boüillie qui sert pour les sausses, au lieu du Beurre, que les Japonnois ne connoissent point, & une sorte de ragoût, que l'on mange au commencement du Repas, pour se mettre en appetit. Ils le nomment *Soeju*, ou *Embamma*, ce Légume est après le Ris le plus estimé, & on l'appelle *Fève-Daïd*. L'autre espéce, nommée *Féve-So*, croît aussi à la maniere des Lupins ; elle est blanche, & sa Figure approche assez de la Lentille, ou du *Cajan* des Indes. On fait des Gâteaux de sa Farine cuite avec du sucre. Le Millet, & plusieurs autres grains connus parmi nous, entrent aussi dans la nourriture des Japonnois, & les Pauvres joignent à tout cela un peu de Poisson sec ; les Personnes aisées y ajoûtent le Gibier, qui ne coûte presque rien, n'y ayant guéres de Pays au Monde, où il s'en trouve en si grande abondance, & de plus d'espéces différentes.

Les Japonnois cultivent le Chanvre & le Cotton, autant qu'ils peuvent se ménager pour cela de Terrein, sans préjudice des Plantes, qu'ils jugent plus nécessaires, ou plus utiles : mais on trouve dans toutes leurs Isles un Chanvre Sauvage, dont on fait plusieurs Etoffes, & quelques-unes même assez fines. La semence de plusieurs Plantes fournit aussi des Huiles, qui sont propres à bien des choses, tant dans la Médecine, que dans les usa-

CH. XXV.

ges Domestiques. La plus estimée de toutes se tire du KIRI, dont nous donnerons ailleurs la Description.

Goût particulier des Japonnois pour leur nourriture.

La plûpart de nos Herbes potageres & de nos Racines croissent par-tout; les autres y viendroient sans peine; les Portugais les y avoient semées avec succès, & les Hollandois le font encore tous les jours dans leur petite Isle de Desima. Il y en a aussi une infinité d'autres, qui sont propres au Pays, & que nous ne connoissons pas: les Forêts, les Montagnes, les lieux les plus stériles, les Rivages mêmes de la Mer en sont couverts: quelques-unes sont venimeuses, & les imprudents y sont quelquefois attrapez; mais elles ne sont pas tout-à-fait inutiles, on a trouvé le secret de leur ôter leurs qualitez malfaisantes, & de les employer pour la nourriture, & même pour les délices de la vie. On ne sçait au Japon ce que c'est, que d'avoir des Basses-Cours, ni de nourrir aucune sorte d'Animaux pour les manger. Les Bœufs ne sont que pour le labourage, les Chevaux pour les Voyages & pour la Guerre; le reste est dans les Bois, jusqu'aux Poules & aux Cochons, dont on ne mange jamais. D'ailleurs ces Peuples laissent assez ce qu'ils mangent dans leur état naturel. Le Vinaigre, le Beurre, le Laitage, le Safran, & les Epiceries, ne leur sont point connus, ou ne sont point de leur goût. Les Gens de Qualité, sur-tout ceux, qui sont de la Secte des Philosophes, & ceux, qui ne reconnoissent les Dieux que pour l'Exemple, & pour ne se pas singulariser, mangent de tout; & font bonne chere à leur façon: quoiqu'en général il soit vrai de dire que la Nation goûte assez peu le plaisir de la Table.



A *Veritable Arbre à Papier.* B *faux Arbre à Papier.*

CHAPITRE XXVI.

De quelques especes de Mûrier, dont les Japonnois font leur Papier, & de la maniere dont il se fait.

CH. XXVI.

Du Mûrier ordinaire.

LE Mûrier, si on en croit Kœmpfer, tient sans contredit le premier rang parmi les Arbres du Japon. A la vérité, son Fruit qui est noir & blanc, est assez insipide, mais ce défaut est abondamment récompensé par l'avantage, qu'on tire de ses feüilles, qui sont la nourriture ordinaire des Vers à Soye. Il croît dans la plûpart des Provinces du Japon, mais sur-tout dans celles du Nord, où plusieurs Villes & Villages ne subsistent, que par le moyen des Manufactures d'Etoffes de Soye, quoique la Soye qu'on y employe, ne soit pas d'une grande finesse. Aussi paroît-il que les Japonnois n'ont guéres eu en vûë dans le Commerce Etranger, que les Soyes de la Chine, & de quelques endroits des Indes, qui sont beaucoup plus fines que les leurs, & dont les Exilez de Fatsisio font leurs belles Etoffes.

Du Kadsi, ou Arbre du Papier.

Les Japonnois ont une autre espéce de Mûrier, dont ils ne tirent pas un moindre avantage, c'est le KADSI ou Arbre du Papier. Quoique cet Arbre croisse naturellement dans les Champs, on le transplante, & on le cultive avec soin : il croît avec une vîtesse surprenante, & ses Branches s'étendent fort loin.

CH. XXVI.

Il produit une très-grande quantité d'écorces, dont on fait du Papier, des Cordes, des Méches, des Etoffes, du Drap, & plusieurs autres choses. Nous ne nous arrêterons qu'à ce qui regarde le Papier, dont on sera sans doute bien-aise de voir ici la Fabrique.

Maniere de faire le Papier.

Après la chûte des feüilles, c'est-à-dire, vers le mois de Décembre, les rejettons de l'Année, qui sont fort gros, se coupent de la longueur de trois pieds au moins: on les met en pacquet, & on les fait boüillir dans de l'eau, où l'on jette des Cendres. S'ils sont trop vieux coupez, & qu'ils se soient séchez, on les laisse tremper pendant vingt-quatre heures, avant que de les faire ainsi léciver. Les pacquets doivent être fort serrez, & quand on les a mis dans la Chaudiere, il faut avoir soin de la bien couvrir. On les y fait ensuite boüillir jusqu'à ce que les bâtons laissent voir un demi pouce de Bois dépoüillé de leur écorce. Alors on les tire de l'Eau, on les laisse refroidir à l'Air, puis on les fend de long, on les dépoüille entiérement de leur écorce, & on jette ce qui n'est bon à rien. On fait ensuite sécher l'écorce, on la nettoye, & on la laisse tremper dans l'Eau pendant trois ou quatre heures. Dès qu'elle est suffisamment ramollie, on en racle avec un couteau la surface, & l'on sépare en même-tems l'écorce, qui a une Année, de celle, qui est plus jeune & plus mince. Les premiéres donnent le meilleur Papier, les secondes en font un, qui est noirâtre, & qui n'est pas mauvais. S'il y a de la vieille écorce mêlée avec le reste, on la met à part, pour un papier plus grossier que les deux autres.

Lorſque toutes ces écorces ont été bien nettoyées de nouveau, on les fait encore boüillir dans la Cuve, mais on y met moins de Cendres que la premiere fois, & tout le tems qu'elles ſont ſur le Feu, on les remuë avec un Roſeau, en verſant de têms en tems de nouvelle leſſive, mais autant précisément, qu'il eſt néceſſaire, pour arrêter la trop grande évaporation, & pour ſuppléer à ce qui s'eſt conſumé. Il faut continuer cette opération, juſqu'à ce que la matiere devienne ſi déliée, qu'étant légerement touchée du bout du doigt, elle ſe diſſolve & ſe ſépare comme de la bourre, ou comme un amas de fibres. Au reſte, la leſſive, dont on ſe ſert ici, ſe fait de cette maniere. On met deux Piéces de Bois en croix ſur une Cuve; on les couvre de paille, ſur laquelle on répand de la Cendre moüillée, puis on verſe deſſus de l'Eau boüillante, qui à meſure qu'elle paſſe au travers de la paille pour tomber dans la Cuve, s'imbibe des parties ſalines de la Cendre, & fait la leſſive, dont il s'agit.

On lave encore les écorces, après qu'elles ont boüilli une ſeconde fois, mais il faut y apporter une grande attention: car ſi elles ne ſont pas aſſez lavées, elles ne feront qu'un Papier groſſier; ſi elles le ſont trop, le Papier ſera fin & blanc, mais il boira. Pour l'ordinaire c'eſt dans la Riviere, qu'on les lave, & on les y trempe dans une eſpéce de van ou de crible, & tandis qu'elles y ſont, on les remuë avec la Main, juſqu'à ce qu'elles ſoient déliées à la conſiſtance de la laine, ou d'un duvet fort doux. Mais pour faire le Papier le plus fin, on les lave une troiſiéme

CH. XXVI.

fois, ou plutôt on les laisse tremper enveloppées dans un linge. On a soin aussi d'en ôter les nœuds & la bourre, aussi-bien que toutes les parties hétérogenes, qui pourroient s'y être glissées, & on les met à part avec les écorces les plus grossieres, pour le mauvais Papier. Ainsi rien n'est perdu dans cette Fabrique.

La Matiere étant lavée, autant qu'on le juge a propos, elle est posée sur une Table de bois uni & épais, puis deux ou trois Personnes la battent avec des Bâtons, jusqu'à ce qu'on l'ait renduë aussi fine, qu'on la veut avoir; en cet état elle est comme du Papier, qui, a force d'être trempé, n'a presque plus de consistance. Ensuite on la met dans une Cuve avec l'infusion glaireuse & gluante de Ris, & celle de la Racine d'un petit Arbrisseau appellé ORENI, qui a les mêmes qualitez: le tout est remué avec un Roseau bien net & fort délié, jusqu'à ce que la Matiere soit parfaitement imbibée de ces infusions. Cela se fait mieux dans une Cuve étroite, d'où cette composition est transvasée dans une plus grande, assez semblable à celles, dont on se sert dans nos Manufactures de Papier. On tire de cette seconde Cuve les feüilles une à une dans des Moules de jonc, & pour les faire sécher a propos, on les met en pile sur une Table couverte d'une double Natte, & l'on insere entre chaque feüille un Roseau, qui avance par les deux bouts, & qui sert à les soulever les unes après les autres, quand il est tems. Chaque pile est couverte d'un ais fort mince, de la grandeur & de la figure des feüilles de Papier, & l'on met dessus des

poids assez légers, de peur que les feüilles, encore humides & fraîches, ne se pressent trop l'une contre l'autre : puis on en ajoûte de plus pesants, pour exprimer toute l'Eau, dont elles sont imbibées. Le jour suivant on leve les Feüilles une à une avec le Roseau, qui les séparoit, & avec la paume de la main on les jette sur des Planches longues & raboteuses, faites exprès pour cet usage, & elles s'y tiennent aisément, à cause d'un peu d'humidité, qui leur reste encore. On les expose ensuite au Soleil, & lorsqu'elles sont entierement seches, on les met en monceaux, on les rogne tout autour, & il ne leur manque plus rien, pour être dans leur perfection.

La couleur blanche de ce Papier lui vient de l'infusion de Ris, & sa consistance, d'une certaine glaire visqueuse, qui se trouve dans cette même infusion, & dans celle de la racine d'Oreni. L'infusion de Ris se fait dans un Pot de Terre non vernissé, où l'on met d'abord tremper les grains de Ris dans l'eau; on agite ensuite le Pot, d'abord doucement, puis plus fortement par dégrez : à la fin on y verse de l'eau fraîche, & le tout est passé au travers d'un Linge. Ce qui demeure dans le Linge, après qu'on l'a laissé bien écouler, est remis dans le Pot, où l'on recommence la même façon, & cela se répéte, tant qu'il reste quelque viscosité dans le Ris. Le Ris du Japon est d'autant meilleur pour cet usage, qu'il est le plus blanc, & le plus gras, qui croisse dans toute l'Asie. L'infusion de la racine d'Oreni, qui doit être jointe avec celle de Ris, a aussi sa façon particuliere; la voici. La racine coupée en petits morceaux, & pilée,

Ch. XXVI.

est jettée dans l'eau fraîche, ou en une nuit elle devient glaireuse, & propre à l'usage, dont il est question, après quoi on la passe dans un Linge. Mais il est à observer que les différentes Saisons de l'Année demandent une différente quantité de cette infusion. Par exemple, en Eté il en faut davantage, parce que la chaleur dissout cette espece de colle, & la rend plus fluide: d'ailleurs une trop grande quantité de cette liqueur rendroit le Papier trop mince, & trop peu le rendroit trop épais, inégal, & sec. Dès les premieres Feüilles qu'on leve, on s'apperçoit du défaut, s'il y en a, mais il n'est plus tems d'y remédier. Au lieu de la racine d'Oreni, laquelle est souvent très-rare, surtout au commencement de l'Eté, les Papetiers se servent d'un Arbrisseau rampant, nommé SANE-KADSURA, dont les Feüilles rendent une sorte de Gluë assez semblable à celle de la racine d'Oreni; mais l'infusion n'en est pas tout-à-fait si bonne.

Il est bon de remarquer encore que les deux Nattes, sur lesquels les Feüilles de Papier, fraîchement levées de leurs Moules, sont posées en pile, doivent être différemment faites. Il faut que celle de dessous soit plus épaisse & plus grossiere, & celle de dessus plus claire, & faite de Joncs plus minces. La raison pourquoi elles ne doivent pas être si serrées, c'est pour laisser un passage libre à l'Eau, & on prend les joncs plus minces, afin qu'ils ne fassent aucune impression sur le Papier. On fait aussi une sorte de gros Papier, dont on se sert communément pour les Enveloppes, de l'écorce d'un Arbrisseau appellé KADSE-KADSURA, & on y garde à peu près la même mé-

thode. On vend à SYRIGA, Ville de la Province de Surunga, une espece de Papier épais & fort, très-proprement peint, & plié en Feüilles si grandes, qu'une seule suffiroit pour faire un Habit. D'ailleurs ce Papier ressemble tellement à une Etoffe de Laine, qu'on s'y pourroit méprendre. En général tout le Papier du Japon est si fort, qu'il n'en est aucun, dont on ne puisse faire de la Corde.

Pour rendre cette Description complette, il y faut ajoûter celle des Plantes, dont on fait le Papier.

Le KADSI ou KAADSI est un Figuier que Kœmpfer définit PAPYRUS *fructu mori celsæ, sive Morus sativa foliis urticæ mortuæ cortice Papyriferâ.* D'une racine forte, branchuë & ligneuse s'éleve un Tronc droit, épais, uni, fort branchu, couvert d'une écorce de couleur de Chataigne, grosse, ferme & visqueuse, inégale en dehors, & polie en dedans, où elle tient au bois, qui est mou & cassant, plein d'une Moëlle grande & humide. Les Branches & les Rejettons sont fort gros, couverts d'un petit Duvet, ou Laine verte, qui tire sur le pourpre brun. Ils sont cannelez, jusqu'à ce que la Moëlle croisse; & séchent, dès qu'ils sont coupez. Les Rejettons sont entourez irrégulierement de Feüilles à cinq ou six pouces de distance l'une de l'autre, quelquefois davantage: elles tiennent à des pédicules minces & velus, de deux pouces de long, de la grosseur d'une Paille, & d'une couleur tirant sur le pourpre brun. Les Feüilles different beaucoup en figure & en grandeur: elles sont divisées quelquefois en trois, d'autres fois en cinq lobes dentez comme une

Scie; étroits, d'une profondeur inégale, & inégalement divisez. Ces Feüilles ressemblent en substance figure, & grandeur à celles de l'*Urtica mortua*, étant plates, minces, un peu raboteuses, d'un verd obscur d'un côté, & d'un verd blanchâtre de l'autre; elles se sechent, dès qu'elles sont arrachées, aussi-bien que toutes les autres parties de l'Arbre. Un nerf unique, qui laisse un grand sillon du côté opposé, s'étend depuis la base de la Feüille jusq u'a la pointe, d'où partent plusieurs petites veines quasi paralleles, qui en poussent d'autres plus plus petites tournées vers les bords des Feüilles, & se recourbent vers elles-mêmes. Les fruits viennent en Juin & en Juillet des aisselles des Feüilles aux extrémitez des Rejettons: ils tiennent à des Queuës courtes & rondes, & sont un peu plus gros qu'un pois, entourez de poils pourprez: ils sont composez de Pepins verdâtres au commencement, & qui en mûrissant tournent sur le pourpre brun: ce Fruit est plein d'un Jus doucâtre. On cultive l'Arbre sur les Collines & sur les Montagnes; les jeunes Rejettons de deux pieds de long sont coupez & plantez à une médiocre distance vers le dixiéme mois; ils prennent d'abord racine, & leur extrémité supérieure séchant bien-tôt, ils poussent plusieurs Jets, qui peuvent être coupez vers la fin de l'Année, lorsqu'ils sont parvenus à la longueur d'une brasse & demie, & à la grosseur du bras d'un Homme médiocre.

On trouve aussi sur les Montagnes un KAADSI sauvage, mais qui n'est bon à rien. Il y a bien de l'apparence que c'est ce même Arbrisseau, que Kœmpfer appelle KADSI ou


Oreni
35.

KAGO-KADSIRA ; le faux Arbre à Papier. Il le définit *Papyrus procumbens lactescens, folio longe lanceato, cortice chartaceo ;* il ne parle, ni de ses Fruits, ni de ses Feüilles, qu'il n'a point vûës, non plus que les Fleurs du véritable *Kaadsi*. Le *Kadsi-Kadsira* a une racine épaisse, longue, unique, d'un blanc jaunâtre, étroite & forte, couverte d'une écorce grosse, unie, charnuë, & douçâtre, entremêlée de fibres étroits. Les branches sont nombreuses & rampantes, assez longues, simples, étenduës & flexibles avec une fort grande moëlle entourée de peu de bois. Des rejettons fort déliez, bruns, & velus aux extrémitez, sortent des Branches ; les Feuilles y sont attachées à un pouce de distance, plus ou moins l'une de l'autre alternativement ; elles tiennent à des pedicules petits & minces, dont la figure ne ressemble pas mal au fer d'une lance, s'élargissant sur un base étroite, & finissant en pointe longue, étroite, & aiguë. Elles sont de différente grandeur ; les plus basses étant quelquefois longues d'un empan, & larges de deux pouces, tandis que celles d'enhaut ont à peine le quart de cette grandeur. Elles ressemblent aux Feüilles du véritable KAADSI en substance, couleur & superficie, sont profondément & également dentées, avec des veines déliées au dos, dont les plus grandes s'étendent depuis la base de la Feüille jusqu'à la pointe, partageant la Feüille en deux parties égales ; elles produisent plusieurs veinet traversieres, qui sont encore croisées par de plus petites.

L'ORENI, dont les Papetiers du Japon se servent si utilement : est ainsi défini par

CH. XXVI.

Kœmpfer: *Alcea radice viſcoſâ, flore ephemero, magno puniceo.* Voici la Deſcription, que ce même Auteur nous en donne. D'une racine blanche, groſſe, charnuë, & fort fibreuſe, pleine d'un Jus viſqueux, tranſparent comme le Criſtal, ſort une tige de la hauteur d'une braſſe ou environ, qui eſt ordinairement ſimple, & ne dure qu'un an. Les nouveaux jets, s'il en vient, ſortent au bout d'un an des aiſſelles des Feüilles, la Moëlle en eſt molle, ſpongieuſe, & blanche, pleine d'un jus viſqueux : ſa Tige eſt entourée à diſtances irrégulieres de Feüilles, qui ont quatre ou cinq pouces de longueur, cambrées, d'un pourpre détrempé ; les pédicules en ſont ordinairement creux, charnus & pleins d'humeur ; les Feüilles reſſemblent aſſez à l'ALCEA de Matthiole, tirant ſur le rond, d'environ un empan de diamêtre, compoſées de ſept Lobes, diviſez par des Anſes profondes inégalement dentées aux bords, excepté entre les Anſes ; les dents ſont grandes, en petit nombre, & en moyenne diſtance l'une de l'autre. Elles ſont d'une ſubſtance charnuë, pleines de jus ; elles paroiſſent raboteuſes à l'œil, & ſont rudes au toucher ; leur couleur eſt d'un verd obſcur. Elles ont des nerfs forts, qui partagent chaque lobe également, courant juſqu'aux extrémitez, & pluſieurs veines traverſieres, roides & caſſantes, recourbées en arriere vers le bord. Les Fleurs ſont à l'extrémité de la tige & des rejettons, & ont un pouce & demi de longueur. Elles ſont portées par des pédicules velus & épais, dont la largeur augmente à meſure qu'elles finiſſent au calice. Les Fleurs ſont poſées ſur un calice


Futo Kadsura

de cinq pétales, ou Feüilles verdâtres avec des lignes d'un pourpre brun, & velues au bord. Elles sont aussi composées de cinq Feüilles d'un pourpre clair tirant sur le blanc ; elles sont souvent plus grandes que la Main, rondes & rayées ; le fond est d'un pourpre plus chargé & plus rouge, le calice est étroit, court & charnu ; le pistile est long d'un pouce, gros, uni & doux, couvert d'une poussiere de couleur jaunâtre, couchée, comme si c'étoit de petites bossettes ; ce pistile finit par cinq caroncules couvertes d'un duvet rouge, & arrondies en forme de globe. Les Feüilles ne durent qu'un jour, & se fannent la nuit ; elles sont remplacées peu de jours après par cinq capsules séminaires pentagones, faisant ensemble la forme d'une Toupie : leur longueur est de deux pouces, leur largeur d'un pouce & demi, leur substance membraneuse, épaisse, tirant sur le noir au tems de leur maturité, que l'on distingue les cinq capsules, où sont contenuës en nombre incertain des graines, dix ou quinze dans chacune, d'un brun obscur, raboteuses, plus petites que des grains de Poivre, un peu comprimées & se détachant aisément.

Le FUTOKADSURA appellé autrement SANE-KATSURA, & ORENI-KADSURA, est selon Kœmpfer *Frutex viscosus procumbens folio Thelephii vulgaris æmulo, fructu racemoso.* C'est un Arbrisseau irrégulierement garni de plusieurs Branches de la grosseur du doigt, d'où sortent des rejettons sans ordre, raboteux, pleins de verruës, gersez, & d'une couleur brune. Son écorce est épaisse, charnuë & visqueuse, composée d'un petit nom-

CH. XXVI. bre de fibres déliez, qui s'étendent en longueur. Si peu qu'on mâche de cette écorce, elle remplie la bouche d'une substance mucilagineuse. Les Feüilles sont épaisses, & attachées une à une à des pédicules minces, cambrez, de couleur de pourpre ; elles sont placées sans ordre, & ressemblent aux Feüilles du *Thelephium vulgare* ; étroites au fond, elles s'élargissent, finissent en pointe, & sont de deux, trois, ou quatre pouces de longeur, d'un pouce de large au milieu ; un peu roides, quoique grosses, quelquefois pliées vers le dos, ondées, douces au toucher, d'un verd pâle, avec un petit nombre de pointes en forme de dents de Scie à leur bord, coupées sur la longueur par un nerf traversé de beaucoup d'autres presque imperceptibles. Les fruits pendent à des queuës d'un pouce & demi de longueur, verte & déliées : ils sont en forme de grappes composées de plusieurs bayes : quelquefois trente ou quarante, disposées en rond sur un corps tirant sur le rond, qui leur sert de base. Ces bayes ressemblent aux grains de Raisin, tirant sur le pourpre en Hyver, lorsqu'elles sont mûres. Leur membrane, qui est mince, contient un jus épais & insipide. Dans chaque baye on trouve deux grains semblables à un Rognon, un peu comprimé à l'endroit où elles se touchent. Elles sont de la grosseur des pepins de Raisin, couvertes d'une membrane, qui est mince, & grisâtre : leur substance est dure, blanchâtre, d'un goût âpre & pourri très-désagréable. Les bayes sont disposées autour d'une base tirant sur l'oval, d'une substance charnuë, spongieuse & molle, d'environ un pouce de diamêtre ; ressemblant




Veritable Arbre à Vernis.
37.

assez à une fraise, rougeâtre, d'une rayure relevée en forme de rets, dont les niches sont moyennement, profondes, quand les bayes en sont détachées. CH. XXVI.

CHAPITRE XXVII.

Du Vernis du Japon, & de l'Arbre d'où il se tire.

CH. XXVII.

LES Lettrez nomment SITZ, ou SITZDJU, c'est-à-dire, PLANTE DE SITZ; & la langue vulgaire, URUS, URUSI, ou URUS-NOKI, l'Arbre, qui donne le véritable Vernis. Cet Arbre produit un jus blanchâtre, dont les Japonnois se servent pour vernir tous leurs Meubles; leurs Plats, leurs Assiettes de Bois, qui sont en usage chez toutes sortes de Personnes, depuis l'Empereur jusqu'au Paysan; car à la Cour, & à la Table de ce Monarque les ustanciles vernissez sont préférez à ceux d'Or & d'Argent. Le véritable Urus est une espece particuliere au Japon; il croît dans la Province de Fingo, & dans l'Isle de Xicoco; mais le meilleur de tous est celui de la Province de Jamatto.

Cet Arbre a peu de Branches. Son écorce est blanchâtre, raboteuse, se séparant facilement: son Bois est très-fragile & ressemble à celui du Saule; sa Moëlle est très-abondante: ses Feüilles, qui ressemblent à celles du Noyer, sont longues de huit à neuf pouces; ovales & terminées en pointe, non découpées à leur bord, ayant au milieu une côte

CH.XXVII. ronde, qui regne dans toute leur longueur jusqu'à la pointe, & qui envoye de chaque côté jusqu'au bord plusieurs moindres nervures. Ces Feüilles ont un goût sauvage, & quand on en frotte un Papier, elles le teignent d'une couleur noirâtre. Les Fleurs, qui naissent en grappe des aisselles des Feüilles, sont fort petites, d'un jaune verdâtre à cinq petales un peu longs & recourbez. Les Etamines sont en pointe & très-courtes, aussi-bien que le Pistile, qui est terminé par trois têtes. L'odeur de ces Fleurs est douce & fort gracieuse, ayant beaucoup de rapport à celle de la fleur d'Orange. Le fruit, qui vient ensuite, a la figure & la grosseur d'un pois chiche : dans sa maturité il est fort dur, & d'une couleur sale.

L'Arbre du Vernis, qui croît dans les Indes, & que Kœmpfer juge être le véritable *Anacardinus*, est tout-à-fait différent de l'Urus du Japon. A Siam, on l'appelle *Toni-Rak*, c'est-à-dire, *l'Arbre du Rak*. Il se tire de la Province de Corsama, & du Royaume de Cambodia. On en perce le tronc, d'où il sort une liqueur appellée *Nam-Rack*, c'est-à-dire, Jus de Rack. Il croît & porte du fruit dans la plûpart des Contrées de l'Orient, mais on a observé qu'il ne produit point son jus blanchâtre à l'Ouest du Gange, soit à cause de la stérilité du Terroir, ou par la négligence & l'ignorance des gens du Pays, qui ne sçavent pas la maniere de le cultiver. Celui de Siam & de Cambodia se vend à très-grand marché dans toutes les Indes : on en porte aussi au Japon, où l'on s'en sert pour vernir des choses de peu de valeur, & même comme un ingrédient nécessaire dans la composition du plus excellent Vernis.



Faux Arbre à Vernis.

CH.XXVII.

Cette composition ne demande pas une grande préparation, on reçoit le jus de l'Urus, après qu'on y a fait une incision, sur deux Feüilles d'un Papier fait exprès, & presque aussi mince que des Toiles d'Araignées. On le presse ensuite avec la Main, pour en faire couler la matiere la plus pure; les parties grossieres & hétérogenes demeurent dans le Papier; puis on mêle dans ce jus environ une centiéme partie d'une Huile appellée TOI, faite du fruit d'un Arbre nommé KIRI, & on verse le tout dans des vases de bois, qui se transportent partout où l'on veut. Elle s'y conserve parfaitement, si ce n'est qu'il se forme à la superficie une espece de croute noirâtre, que l'on jette. On rougit le Vernis, quand on veut, ou avec du Cinnabre de la Chine, ou avec une espece de Terre rouge, que les Hollandois portoient autrefois de la Chine au Japon, & que les Chinois y portent présentement eux-mêmes; ou enfin avec la matiere qui fait le fond de l'Encre du Pays. Le jus du Vernis, tant de celui du Japon, que celui de Siam, a une odeur forte, qui empoisonneroit ceux qui l'employent, leur causeroit de violents maux de Tête, & leur feroit enfler les Lévres, s'ils n'avoient soin de se couvrir la Bouche & les Narines avec un Linge.

Il y a au Japon un autre Arbre de Vernis, qu'on appelle FAASI-NOKI, ou le faux Vernis. *Arbor vernicifera spuria, sylvestris, angusti folia*; il croît sur les Collines & sur les Montagnes, & ne produit qu'une petite quantité de jus, qui est même assez mauvais; aussi les Naturels du Japon ne se donnent gueres la peine de le ramasser. Cet Arbre différe du

CH.XXVII. précédent en ce que ses Feüilles sont beaucoup moins larges, & moins longues, terminées par une longue pointe, & semblables aux Feüilles de Pêcher. Elles deviennent rouges en Automne, & mêlées avec le verd des Forêts, elles font de loin un agréable spectacle.

CHAPITRE XXVIII.

Du Thé.

C.XXVIII. EN parlant des Auteurs, qui ont travaillé sur le Japon, j'ai fait mention d'une Description de la Plante du Thé par le Docteur Guillaume Ten-Rhyne. Kœmpfer, qui a succédé à cet Ecrivain dans l'Emploi de Chirurgien de la Compagnie Hollandoise des Indes au Japon, qui a fait dans ces Isles un plus long séjour que son Prédécesseur, & qui a eu, dit-il, plus d'occasion de s'instruire de toutes les particularitez, qui regardent cette Plante, a trouvé la Description de Then-Rhyne défectueuse en plusieurs choses, qui lui ont paru essentielles, & a mieux aimé répéter ce qu'il en a dit, que de ne pas ajoûter ce qu'il a omis. Qui ne croiroit qu'une Description faite avec tant de soin, & sur les lumieres de deux Hommes aussi habiles, & qui ont eu tant de moyens de s'instruire, ne dût être regardée comme un Traité complet en ce genre? Nous verrons néanmoins qu'il s'y est encore glissé plus d'une faute contre l'exactitude. D'ailleurs il n'y a pas beaucoup d'ordre dans la Description de Kœmpfer. Je tâcherai d'y suppléer.


Arbrisseau de Thé.
A
B
A. Branche de l'Arbrisseau, avec les Feuilles, les Fleurs, et le Fruit.
B. Jeune rejetton de la premiere Annee après que l'Arbrisseau à été coupé.
Arbrisseau de Thé, comme il est dépeint dans un traité Japonnois de Botanique.
Fruits Tri-capsulaires, Bi-capsulaires, Uni-capsulaires.
30.

L'
par
rosa
& u
la I
la
qu'
Le
no
re
va
ra
y
q
n
d
P
r

L'Arbrisseau qui produit le Thé, est défini par Kœmpfer : *Thea frutex, folio cerasi, flore rosæ sylvestris, fructu, unicocco, bicocco, & ut plurimum tricocco.* C'est-à-dire, qu'il a la Feüille de Cerisier, la Fleur semblable à la Rose des Champs, & que son fruit n'a qu'une ou deux, le plus souvent trois coques. Les Chinois le nomment THEH, les Japonnois TSJAA ou TSJANOKI (*a*), mais il est à remarquer qu'il n'a point dans la langue sçavante de caractere propre, je veux dire de caractere, qui donne une idée de la chose. On y a suppléé par d'autres caracteres, dont quelques-uns expriment simplement le son du mot, d'autres font allusion aux vertus, & à la description de la Plante. Il y en a un, qui représente les paupieres de Darma, vingt-huitiéme Successeur de Xaca dans la Religion des Fotoques, & qui fleurissoit à la Chine dans le sixiéme siécle de l'Ere Chrétienne. L'origine de ce caractere est une Fable si grossiere, que je n'ai qas cru devoir l'insérer ici, & elle suppose que le Thé n'étoit point connu avant Darma, de qui les Paupieres furent changées en autant de ces Arbrisseaux, dont cet Imposteur reconnut, dit-on, la vertu, en goûtant de ses Feüilles, & l'enseigna à ses Disciples. C.XXVIII.

Ce qu'il y a de plus commode dans une Plante si utile, c'est qu'elle n'occupe point de terrein, qui puisse servir à d'autres. Ordinairement on en fait les bordures des Champs de Bled, ou de Ris, & les endroits les plus stériles, sont ceux, où elle vient mieux. Elle

(*a*) Prononcez *Tchaa*, & *Tchanoki*.

C.XXVIII. croit lentement, & s'éleve à la hauteur d'une brasse, & quelque chose de plus. Sa racine est noire, ligneuse, & jette irregulierement ses Branches. La Tige en fait de même de ses Branches & de ses Rejettons, & il arrive assez souvent qu'on voit sortir du même Tronc plusieurs Tiges si serrées l'une contre l'autre, & qui forment une espece de Buisson si épais, que ceux, qui n'y regardent pas d'assez près, croyent que c'est un même Arbrisseau; au lieu que cela vient de ce qu'on a mis plusieurs graines dans la même Fosse. Il est encore à observer, que lorsqu'on coupe les vieilles Plantes à la Tige, il en sort de nouveaux rangs de Branches & de Rejettons plus touffus & en plus grand nombre qu'ils n'étoient auparavant; mais non pas la premiere année: car les Rejettons, qui viennent d'abord, soit de la tige coupée, soit de la Graine, sont plus rares que les Années suivantes. En récompense ils sont plus grands & mieux nourris. Les Branches & les Rejettons sont déliez, de différentes longueurs, mais communément courts, & n'ont point les anneaux, qui marquent l'accroissement annuel des Arbrisseaux. Les uns & les autres sont environnés d'un très-grand nombre de Feüilles, dont chacune a sa queuë, mais sans ordre.

L'écorce de cet Arbrisseau est couverte d'une Peau fort mince, qui se détache, lorsque l'écorce devient séche; sa couleur est de Châtaigne, grisâtre à la tige, tirant sur le verdâtre, & a une odeur, qui approche fort de celle des feüilles du Noisettier, excepté qu'elle est plus désagréable, & d'un goût amer, dégoûtant & astringent. Le Bois est dur, com-

posé de fibres forts & épais, d'une couleur verdâtre tirant sur le blanc, & d'une senteur fort rebutante, quand il est verd; la moëlle petite, fort adhérente au Bois. Les feüilles tiennent à une queuë ou pédicule, court, gros & verd, assez rond & uni au-dessous, mais creux & un peu comprimé au côté opposé : elles ne tombent jamais d'elles-mêmes, parce que l'Arbrisseau est toujours verd, & il faut les arracher de force. Elles sont d'une substance moyenne entre la membraneuse & la charnuë; mais de différentes grandeurs: les plus grandes sont de deux pouces de long, & ont un peu moins de deux pouces dans leur plus grande largeur. En un mot, lorsqu'elles ont toute leur cruë, elles ont parfaitement la substance, la figure, la couleur & la grandeur de celles du Griotier des Vergers, que les Botanistes nomment *Cerasus hortensis fructu acido;* mais lorsqu'elles sont tendres, qui est le tems qu'on les cueille, elles approchent davantage des feüilles de ce qu'on appelle *Evonymus vulgaris fructu acido*, excepté la couleur. Ces feüilles d'un petit commencement deviennent à peu près rondes, puis s'élargissent davantage, & enfin elles finissent en une pointe, qui est piquante. Quelques-unes sont de figure ovale, un peu pliées, ondées irréguliérement sur la longueur, enfoncées au milieu, & les extrémitez recourbées vers le dos. Elles sont unies des deux côtez, d'un verd sale & obscur, un peu plus clair sur le derriere, où les nerfs étant assez élevez, forment tout autant de creux, ou de sillons, du côté opposé. Elles sont dentées, la denture un peu recourbée, dure, obtuse, &

C.XXVIII. fort pressée, mais les pointes sont de différentes grandeurs. Elles sont traversées au milieu par un nerf fort remarquable, auquel répond au côté opposé un profond sillon; il se partage de chaque côté en six ou sept côtes de différentes longueurs, courbées sur le derriere: près du bord des feüilles de petites veines s'étendent entre les côtes traversieres.

Qualitez des Feuilles.

Les feüilles, lorsqu'elles sont fraîches, n'ont aucune senteur, & ne sont pas absolument aussi désagréables au goût, que l'écorce, quoiqu'elles soient astringeantes, & tirant sur l'amer. Elles différent beaucoup les unes des autres en substance, en grandeur & en figure, ce qui se doit attribuer à leur âge, à leur situation, & à la nature du Terroir, où l'Arbrisseau est planté. Delà vient qu'on ne peut juger de leur grandeur, ni de leur figure, lorsqu'elles sont séchées & portées en Europe. Elles affecteroient la Tête, si on les prenoit fraîches, parce qu'elles ont quelque chose de narcotique, qui enyvre les Esprits Animaux, & cause un tremblement convulsif aux nerfs. Cette mauvaise qualité se perd, quand elles sont séchées, & il ne leur reste qu'une vertu de rafraichir agréablement les Esprits Animaux.

Des Fleurs.

En Automne les Branches sont entourées d'un grand nombre de Fleurs, qui continuent de croître pendant l'Hyver. Elles sortent une à une, ou deux à deux des ailes des feüilles, & ne ressemblent pas mal aux Roses sauvages. Elles ont un pouce, ou un peu plus de diamétre, & sont composées de six pétales ou feüilles, dont une ou deux se retirent, & n'approchent pas de la grandeur & de la beauté

C.XXVIII.

des autres. Ces feüilles ſont rondes & creuſes, & tiennent à des pédicules de demi pouce de long, qui d'un commencement petit & délicat deviennent inſenſiblement plus grands. Leur extrémité ſe termine en un nombre incertain, ordinairement de cinq ou ſix enveloppes petites & rondes, qui tiennent lieu de calice à la Fleur. Ces Fleurs ſont d'un goût déſagréable, tirant ſur l'amer, & qui affecte ſur-tout la racine de la Langue. On voit au fond un grand nombre d'Etamines blanches extrêmement petites, comme dans les Roſes; le bout en eſt jaune, & ne reſſemble pas mal à un cœur. Kœmpfer nous aſſûre qu'il a compté deux cents trente de ces Etamines dans une ſeule Fleur.

Aux Fleurs ſuccédent les Fruits en grande abondance : ils ſont d'une, de deux, & plus communément de trois coques ſemblables à celles, qui contiennent la ſemence du Ricin, composées de trois autres coques rondes de la groiſeur des Prunes ſauvages, qui croiſſent enſemble attachées à une queuë commune, comme à un centre, mais diſtinguées par trois diviſions aſſez profondes. Chaque coque contient une gouſſe, une Noiſette & la Graine : la gouſſe eſt verte, tirant ſur le noir, elle eſt d'une ſubſtance graſſe, membraneuſe & un peu ligneuſe, s'entr'ouvrant au-deſſus de ſa ſurface, après qu'elle a demeuré une Année ſur l'Arbriſſeau, & laiſſant voir la Noiſette, qui y eſt renfermée. Cette Noiſette eſt preſque ronde, ſi ce n'eſt que du côté, où les trois coques ſe joignent, elle eſt un peu comprimée. Elle a une Ecaille mince, un peu dure, polie, de couleur de Châtai-

C.XXVIII.

gne, qui étant cassée, fait voir un pepin rougeatre, d'une substance ferme, comme celle des Avelines, d'un goût douçeâtre, assez désagréable au commencement, devenant dans la suite plus rude & plus amer, comme le Fruit du Noyau de Cerise. Il fait saliver beaucoup, & devient fort dégoûtant, lorsqu'il tombe dans le gosier, mais ce mauvais goût passe vite. Ces pépins contiennent beaucoup d'huile, & rancissent fort aisément, ce qui fait qu'a peine deux entre dix germent, lorsqu'ils sont semez. Les Japonnois ne font aucun usage, ni des Fleurs, ni des Pépins. Kœmpfer croit pourtant que ceux-ci pourroient avoir de bons effets dans la Médecine.

De la culture du Thé.

Quand on séme le Thé sur les bordures des Champs de Ris, ou de bled, comme j'ai dit qu'on fait ordinairement, sans avoir aucun égard au Terroir, il faut avoir soin d'écarter un peu les Graines les unes des autres, de peur que les Arbrisseaux ne fassent trop d'ombre. On les met avec leurs capsules dans des trous de quatre ou cinq pouces de profondeur, & on en met au moins six dans chaque trou, parce que, comme je l'ai remarqué tout-à-l'heure, à peine de quatre ou cinq il en pousse une. Delà vient l'inutilité de toutes les tentatives, qu'on a faites pour procurer à l'Europe une Plante si précieuse. Peut-être qu'en la semant au Japon dans des Pots pleins de terre, on la pourroit transporter après qu'elle auroit poussé jusqu'à une certaine grandeur, & transplanter avec succès dans les Provinces les plus Méridionnales de l'Europe. On a cependant observé que les Plantes ainsi transportées d'Orient en Occident s'y reproduisent

difficilement

difficilement, à cause qu'en passant la Mer des Indes elles sont sujettes à être attaquées d'une sorte de langueur, qui leur fait perdre leur force vitale, de sorte que leurs Graines ne mûriroient pas bien, & ne seroient plus guéres propres à pousser. A mesure que l'Arbrisseau s'éléve, il faut avoir soin d'engraisser la Terre, & ce qu'il y a de meilleur pour cela, est d'y mettre une fois l'Année de la fiente d'Homme. Quelques-uns se contentent d'en fumer le pied de l'Arbrisseau, jusqu'à ce qu'il ait trois ans, qui est l'âge, où l'on commence à cueillir les feüillies. Quand il a sept ans, il est de la hauteur d'un Homme, & l'usage est de le couper à la tige, d'où il sort dès l'Année suivante de jeunes Branches assez chargées de feüilles. Quelques-uns différent cette coupe jusqu'à ce que l'Arbrisseau ait dix ans, mais ils n'y gagnent pas, le nombre des feüilles diminuant toujours, dès qu'on a commencé d'en cueillir. C. XXVIII.

De la récolte des Feuilles. Thé Impérial.

Ce n'est pas une chose fort aisée, que cette Récolte. On loue pour ce travail des Ouvriers à la journée, qui n'ont point d'autre Métier, & qui ont pour celui-ci une adresse singuliere. Les feüilles ne doivent point être arrachées à pleines mains, il les faut tirer avec beaucoup de précaution une à une, & quand on n'y est pas fait, on n'avance pas beaucoup en un jour. On ne les cueille pas toutes en même tems; ordinairement la Récolte se fait à deux fois, assez souvent à trois. Dans ce dernier cas la premiere Récolte se fait vers la fin du premier mois de l'Année Japonnoise, c'est à-dire, les premiers jours de Mars. Les feüilles alors n'ont que deux ou

C. XXVIII.

trois jours, elles sont en petit nombre, fort tendres, & à peine déployées. Ce sont les plus estimées & les plus rares : il n'y a que les Princes, & les Personnes aisées, qui puissent en acheter ; & c'est pour cette raison, qu'on leur donne le nom de THÉ IMPERIAL ; on l'appelle aussi FLEUR DE THÉ. Ce dernier nom a fait juger à quelques Personnes que ce Thé étoit véritablement la Fleur de l'Arbrisseau, mais ils se trompoient ; le THÉ BOÜY des Chinois, que par corruption nous appellons THÉ BOUT, appartient, dit Kœmpfer, à la même Classe, mais s'il entend que l'on appelle à la Chine THÉ BOÜY, précisément celui qu'on cueille, comme on fait au Japon le Thé Impérial, il se trompe grossiérement ; car le Thé Boüy est une espéce de Thé particulier ; il y a même bien de l'apparence qu'au Japon tout le Thé n'est pas de la même espéce, non plus qu'à la Chine, où l'on en compte plus de cinquante différentes ; & c'est ce que le Chirurgien Allemand ne devoit pas, ce semble, ignorer.

Seconde & troisiéme récolte.

La seconde Récolte, & la premiere pour ceux, qui n'en font que deux par an, se fait au second mois, c'est-à-dire, vers la fin de Mars, ou au commencement d'Avril. Quelques-unes des feüilles sont alors parvenuës à leur perfection, les autres ne le sont pas, on les cueille toutes indifféremment, mais avant que de leur donner la préparation ordinaire, on les range dans leurs diverses Classes, selon leur grandeur & leur bonté. Celles qui n'ont pas encore toute leur cruë, approchent de celles de la premiere Récolte, & on les vend sur le même pied.

La troisiéme Récolte, qui est toujours la plus abondante; se fait dans le troisiéme mois des Japonnois, lorsque les feüilles ont toute leur cruë, & plusieurs ne font que celle-là. On y fait aussi le triage des feüilles, selon leur âge & leur grandeur, & on en fait trois Classes, qui sont distinguées sous les noms d'ITZIBAN, de NIBAN, & de SANBAN, c'est-à-dire, la premiere, la seconde, & la troisiéme. Cette derniere contient les feüilles les plus grossieres, qui ont deux mois de cruë, & dont le simple Peuple fait sa boisson ordinaire.

Différentes sortes de Thé, & leurs noms propres.

Kœmpfer prétend qu'on ne connoît point au Japon d'autres espéces de Thé, que ces Trois différentes Classes des feüilles d'un même Arbrisseau, ce qui ne paroît pas vraisemblable, vû qu'à la Chine, ainsi que je l'ai déja remarqué, les diverses espéces de Thé viennent des espéces mêmes d'Arbrisseaux. Quoiqu'il en soit, le Thé Impérial, quand il a toute sa préparation, s'appelle FICKI TSJAA, c'est-à-dire, THÉ MOULU, parce qu'on le prend en poudre dans de l'Eau chaude. On lui donne aussi les noms d'UDSI TSJAA, & de TACKE SACKI TSJAA, de quelques endroits particuliers, où il croît. Le plus estimé est celui d'UDSI, petite Ville assez proche de Méaco; on prétend que le Climat y est le plus favorable de tous à cette Plante. Tout le Thé, qui se sert à la Cour de l'Empereur, & dans la Famille Impériale, doit être cueilli sur une Montagne, qui est proche de cette Ville; aussi n'est-il pas concevable avec quel soin, & quelle précaution on le cultive. Un Fossé large & profond environne

Thé d'Udsi.

§. XXVIII.

le Plant, les Arbrisseaux y sont disposez en allées, qu'on ne manque pas un seul jour de balayer. On porte l'attention jusqu'à empêcher qu'aucune ordure ne tombe sur les feüilles, & lorsque la saison de les cueïllir approche, ceux qui doivent y être employez, s'abstiennent de manger du Poisson, & de toute autre Viande, qui n'est pas nette, de peur que leur haleine ne corrompe les Feüilles. Outre cela, tant que la Récolte dure, il faut qu'ils se lavent deux ou trois fois par jour, ou dans un Bain chaud, ou dans la Riviere, & malgré tant de précautions pour se tenir propre, il n'est pas permis de toucher les feüilles avec les mains nuës, il faut avoir des Gants. Le principal Pourvoyeur de la Cour Impériale pour le Thé, a l'inspection sur cette Montagne, qui forme un très-beau point de vûë. Il y entretient des Commis pour veiller à la Culture de l'Arbrisseau, à la Récolte & à la préparation des feüilles, & pour empêcher que les Bêtes & les Hommes ne passent le Fossé, qui environne la Montagne, & que pour cette raison on a soin de border en plusieurs endroits d'une forte Haye.

Précautions pour conserver le Thé d'Udsi, & son prix.

Les feüilles ainsi cueïllies, & préparées de la maniere, que nous dirons bien-tôt, sont mises dans des Sacs de papier, qu'on renferme ensuite dans des Pots de terre ou de Porcelaine, & pour mieux conserver ces feüilles délicates, on achève de remplir les Pots avec du Thé commun. Le tout ainsi bien empaqueté est envoyé à la Cour sous bonne & sûre garde; avec une nombreuse suite. Delà vient le prix exhorbitant de ce Thé Impérial; car en comptant tous les frais de la Culture,

de la Récolte, de la préparation, & de l'envoi, un Kin ou Catti monte à trente ou quarante ſiumomes ou thaëls, c'eſt-à-dire, à quarante-deux ou quarante-ſix Ecus ou onces d'Argent. Le Pourvoyeur, dans le Compte qu'il préſente à la Cour des Finances, fait même quelquefois monter le prix de ce Thé à un *Obani*, Monnoye d'Or de la valeur de cent onces d'Argent, ce qui paroîtra moins ſurprenant, ſi l'on conſidére que quelquefois un Pot de ce Thé, qui ne contient que trois ou quatre Cattis, eſt envoyé à la Cour avec une ſuite de deux cents Perſonnes. Ce n'eſt pourtant que par grandeur, qu'on en uſe ainſi; car les Voleurs ne ſont pas à craindre dans cette occaſion. Kœmpfer raconte qu'étant à l'Audience de l'Empereur avec le Directeur de la Compagnie Hollandoiſe, comme on leur ſervoit du Thé, un des Gentilshommes de ſervice lui dit, en lui préſentant une Taſſe: *Bûvez-le de bon cœur, en voilà pour un Itſebo;* c'eſt une Monnoye quarrée d'or, qui vaut douze ou treize ſchellings d'Angleterre.

Feüilles de la ſeconde & de la troiſiéme eſpece.

Le Thé des feüilles de la ſeconde eſpéce, s'appelle, dit Kœmpfer, TOOTSJAA, c'eſt-à-dire, Thé Chinois, parce qu'on le prépare à la maniere des Chinois. Ceux qui tiennent des Cabarets à Thé, ou qui vendent le Thé en feüilles, ſous-diviſent cette eſpéce en quatre autres, qui différent en bonté & en prix; celles de la quatriéme ſont ramaſſées pêle-mêle, ſans avoir égard à leur bonté ni à leur grandeur, dans le tems qu'on croit que chaque jeune branche en porte dix ou quinze au plus: c'eſt de celui-là que boit le commun

C. XXVIII.

Peuple. Il est à observer que les feüilles, tout le tems qu'elles demeurent sur l'Arbrisseau, sont sujettes à de prompts changements, eu égard a leur grandeur & a leur bonté; de sorte que, si l'on néglige de les cueillir a propos, elles peuvent perdre beaucoup de leur vertu en une seule Nuit. On appelle BAN-TSJAA celle de la troisiéme espéce; & comme elles sont pour la plûpart fortes & grosses, elles ne peuvent être préparées à la maniere des Chinois, c'est-à-dire, séchées sur des Poiles, & frisées: mais comme elles sont abandonnées aux petites Gens, il n'importe de quelle maniere on les prépare. Cependant les vertus de la Plante sont plus attachées à ces feüilles, & ne s'y perdent pas si facilement, que dans les autres, qui à cause de l'extrême volatilité de leurs parties, ne sçauroient demeurer quelque tems exposées à l'Air, ni même supporter une simple décoction, sans une notable diminution de leur force. Venons à la préparation, qu'on donne aux unes & aux autres.

Préparation des Feüilles.

Dès qu'elles sont cueillies, on les étend sur le Feu dans une Platine de Fer, & lorsqu'elles sont bien chaudes, on les roule avec la paume de la main sur une natte rouge trés-fine, jusqu'à ce qu'elles soient toutes frisées. Le feu leur ôte cette qualité narcotique & maligne, dont j'ai parlé, & qui pourroit offenser la tête; on les roule pour les mieux conserver, & afin qu'elles tiennent moins de place; mais il faut leur donner ces façons sur le champ, parce que si on les gardoit seulement une nuit, elles se noirciroient, & perdroient beaucoup de leur vertu. On doit aussi

éviter de les laiſſer long-tems en monceaux, elles s'échaufferoient d'abord, & ſe corromproient. On dit qu'a la Chine on commence par jetter les Feüilles de la premiere récolte dans l'eau chaude, ou où les tient l'eſpace d'une demi minute, & que cela ſert à les dépoüiller plus aiſément de leur qualité narcotique. Ce qui eſt certain, c'eſt que cette premiere préparation demande un très-grand ſoin. On fait chauffer d'abord la Platine dans une eſpece de Four, où il n'y a qu'un feu très-modéré; quand elle a le dégré convenable de chaleur, on jette dedans quelques livres de Feüilles, que l'on remuë ſans ceſſe; quand elles ſont ſi chaudes, que l'Ouvrier a peine à y tenir la main, il les retire, & les répand ſur une Natte pour y être roulées.

C. XXVIII.

Cette ſeconde opération lui coûte beaucoup, il ſort de ces Feüilles roties un jus de couleur jaune, tirant ſur le verd, qui lui brûle les mains, & malgré la douleur qu'il ſent, il faut qu'il continuë ce travail juſqu'à ce que les Feüilles ſoient refroidies, parce que la friſure ne tiendroit point, ſi les Feüilles n'étoient pas chaudes, de ſorte qu'il eſt même obligé de les remettre deux ou trois fois ſur le feu. Il y a même des gens délicats, qui les y font remettre juſqu'à ſept fois; mais en diminuant toujours par dégré la force du feu; précaution néceſſaire pour conſerver aux Feüilles une couleur vive, qui fait une partie de leur prix. Il ne faut pas manquer auſſi de laver à chaque fois la Platine avec de l'eau chaude, parce que le ſuc, qui eſt exprimé des Feüilles, s'attache à ſes bords, & que ces Feüilles pourroient s'en imbiber de nouveau.

C. XXVIII. Les Feüilles ainsi frisées, sont jettées sur le Plancher, qui est couvert d'une Natte, & on sépare celles qui ne sont pas si bien frisées, ou qui sont trop rôties, les Feüilles du Thé Impérial doivent être rôties à un plus grand dégré de sécheresse, pour être plus aisément mouluës, & réduites en poudre, mais quelques-unes de ces Feüilles sont si jeunes & si tendres, qu'on les met d'abord dans l'eau chaude; ensuite sur un Papier épais, puis on les fait sécher sur les Charbons, sans être roulées, à cause de leur extrême petitesse. Les gens de la Campagne ont une méthode plus courte, & y font moins de façon; ils se contentent de rôtir les Feüilles dans des Chaudieres de Terre, sans autre préparation; leur Thé n'en est pas moins estimé des Connoisseurs, & il est beaucoup moins cher. C'est par tout Pays, que les façons, même les plus inutiles, font presque tout le prix des choses parmi ceux, qui n'ont rien pour se distinguer du commun, que la dépense. Il paroît même que ce Thé commun doit avoir plus de force que le Thé Impérial, lequel, après avoir été gardé quelque mois, est encore remis sur le feu, pour lui ôter, dit-on, une certaine humidité, qu'il pourroit avoir contracté dans la saison des pluyes; mais on prétend qu'après cela il peut être gardé long-tems, pourvû qu'on ne lui laisse point prendre l'air; car l'air chaud du Japon en dissiperoit aisément les sels volatif, qui sont d'une grande subtilité. En effet, tout le Monde convient que ce Thé, & à proportion tous les autres, les ont presque tous perdus, quand ils arrivent en Europe, quelque soin qu'on prenne de les tenir bien enfer-

mez. Kœmpfer assûre qu'il n'y a jamais trouvé hors du Japon, ni ce goût agréable, ni cette vertu modérément rafraîchissante, qu'on y admire dans le Pays. (*a*)

Maniere de conserver le Thé.

Histoire des Vases appellez Maatsubos.

Les Japonnois tiennent leurs provisions de Thé commun dans de grands Pots de Terre, dont l'ouverture est fort étroite. Le Thé Impérial se conserve ordinairement dans des Vases de Porcelaine, & particulierement dans ceux qu'on appelle *Maatsubos*, qui sont très-anciens, & d'un fort grand prix. On croit communément que ces derniers, non-seulement conservent le Thé, mais qu'ils en augmentent la vertu, & que si l'on y met du Thé vieux & gâté, il y recouvre celle qu'il a perduë. Aussi n'y a-t'il pas de grand Seigneur, qui ne veüille avoir un ou deux de ces Vases, & ils sont d'autant plus recherchez, qu'il ne s'en fabrique plus de semblables. La Tradition des Chinois & des Japonnois est qu'ils se faisoient d'une Terre de l'Isle Mauri, voisine de Formose, que les Dieux ont abîmée sous les Eaux en punition des Crimes de ses Habitans, & dont il ne reste plus de vestiges, que quelques Rochers, qu'on apperçoit, quand la Marée est basse. Ils font sur cela bien des Contes, qui sentent trop la Fable, pour mériter qu'on s'y arrête; ils ajoûtent que quantité de Vases de Porcelaine, qui avoïent été submergez avec l'Isle, ont été retirez de la Mer par le moyen des Plongeurs. Il paroît même par le récit de Kœmpfer, qu'on y en trouve encore de tems en tems; ils sont, dit-il, attachez à des

(*a*) Quelques-uns prétendent que le Thé du Japon étant plus délicat que celui de la Chine, perd beaucoup plus de sa Séve dans le transport.

Rochers, & il faut les retirer avec beaucoup de précaution, de peur de les rompre.

C.XXVIII. Description de ces Vases.

Il sont extrêmement défigurez par des Coquillages, des Coraux, & d'autres choses semblables, qui croissent au fond de la Mer; ceux qui ont soin de les nétoyer, ne les raclent pas entierement, ils en laissent toujours un peu pour montrer qu'ils ne sont point contrefaits; ainsi leur difformité fait leur prix. Ils sont transparents, extrémement minces, d'une couleur blanchâtre, tirant sur le verd: leur forme approche de celle de petits Barils, ou Tonneaux de Vin, avec un petit Col étroit, & fort propre pour tenir du Thé, comme s'ils avoient été faits pour cet usage. Des Marchands Chinois les achetent de diverses personnes pour les revendre, & en portent quelquefois, mais rarement, au Japon. Les moindres valent environ cent Thaëls; les plus grands, & ceux qui sont entiers, se payent jusqu'à trois, quatre & cinq mille Thaëls, mais l'Empereur seul a droit de les acheter à ce dernier prix, aussi en a-t'il un grand nombre dans son Trésor. Il est bien rare d'en rencontrer, qui ne soient, ni rompus, ni félez; mais ceux, qui ont soin de les nettoyer, sçavent les réparer avec une composition de blanc, & ils le font avec tant d'art, & une si grande propreté, qu'à moins de les faire boüillir dans l'eau pendant deux ou trois jours, il n'est pas possible d'en appercevoir les fentes.

J'ai dit que le Thé de la troisiéme récolte n'est pas si sujet à être éventé, que les autres; les Peuples de la Campagne le tiennent dans des Corbeilles de Paille, faites en maniere

de Tonneaux, qui ſont placées ſous le toit des Maiſons, à côté de l'ouverture, par où la Fumée s'échappe: car on croit que rien n'eſt meilleur que la Fumée, pour conſerver la vertu des Feüilles. Ces mêmes Payſans ne font pas plus de façon pour le Thé de la premiere & de la ſeconde récolte, quand ils en ont, & ils ne s'en trouvent pas mal. Peut-être cela vient-il de ce qu'ils n'ont pas le goût ſi fin & ſi délicat que les autres. Quelques-uns mettent par-deſſus des Fleurs de l'Armoiſe commune, & des Feüilles tendres d'une Plante, nommée *Saſangua*, & ils prétendent que les unes & les autres communiquent au Thé un petit goût agréable; mais on a reconnu par expérience que d'autres odeurs, dont on a voulu faire l'eſſai, ne s'allient pas bien avec la Feüille de Thé.

C.XXVIII.

La boiſſon la plus ordinaire des Japonnois eſt une eſpece d'infuſion des plus grandes Feüilles de Thé; on les fait boüillir dans un Chaudron, qui ſe met dès le matin ſur le feu, & pour les retenir au fond, & laiſſer la liberté de puiſer l'eau à meſure qu'on en a beſoin, on met par-deſſus une Corbeille, qui s'ajuſte parfaitement avec le Chaudron. Chacun va prendre de ce Breuvage; quand il veut boire; & pour la refroidir d'abord au point qu'il la ſouhaite, on a ſoin de tenir auprès un Baſſin d'Eau froide. Quelquefois, au lieu de ſe ſervir de ces Corbeilles, on enferme les Feüilles du Thé dans de petits Sachets, qui demeurent au fond par leur propre poids. Ce ſont ſurtout les Feüilles de la troiſiéme eſpece, dont on ſe ſert pour cet uſage, parce que leur vertu étant plus fixe, & réſidant ſurtout

C.XXVIII.

dans les parties résineuses, qui ne se détachent pas aisément, elles peuvent mieux fournir à plusieurs infusions.

Usage du Thé. Maniere de prendre le Thé Imperial. Usage du Thé, qui est gâté.

Pour ce qui est du Thé Impérial, il ne se prend gueres qu'en poudre, avant & après le repas, au commencement & à la fin des visites, ce qui se pratique en cette maniere. On apporte sur une table des Tasses, de l'eau chaude, & du Thé fraîchement moulu; on verse de l'eau dans une Tasse, & avec la pointe d'un Couteau on y jette de la poudre de Thé, on la remuë ensuite, à peu près comme on brasse le Chocolat, & on le présente ainsi. Il a la consistance d'une boüillie claire, & on l'appelle assez communément *le Thé épais*. Rien, ce semble, n'est plus aisé, que cette façon : il y a néanmoins un art de le servir de cette sorte, & des Maîtres pour l'enseigner. C'est que tout se fait par mesure, & que tout est composé chez cette cérémonieuse Nation. Les Pauvres, particulierement dans la Province de Nara, font quelquefois bouillir le Ris dans la décoction de Thé, & ils prétendent que ce mélange le rend plus nourissant; ils assûrent même qu'une telle portion de Ris en vaut trois de celles, qui auroient été cuites dans de l'eau commune. Enfin, il n'y a pas jusqu'au Thé, qui est trop vieux, & qui a perdu toute sa vertu, dont on ne tire quelque utilité : on s'en sert pour teindre des Etoffes de Soye, ausquelles il donne une couleur de Châtaigne : on fait un grand commerce de ces Etoffes à Surate.

Bonnes & mauvaises qualitez du Thé.

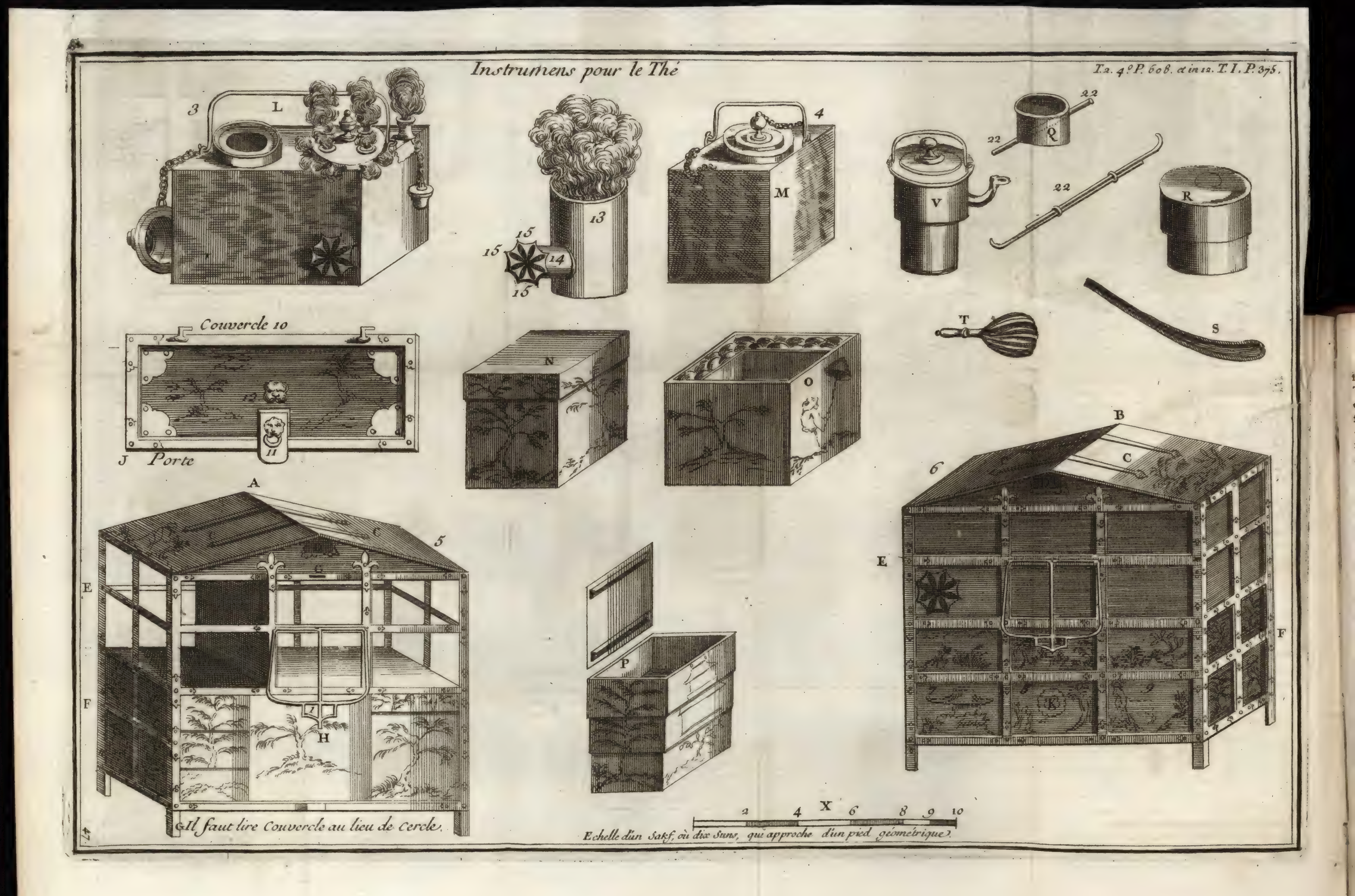
Je finis cet article par les bonnes & les mauvaises qualitez de ce célebre Arbrisseau. Ses Feüilles ont une vertu narcotique, qui met

les esprits animaux dans un très-grand désordre, & cause une sorte d'yvresse. Il en reste même quelque chose après toutes les préparations qu'on leur donne, & ce n'est gueres qu'au bout de dix ou douze mois, qu'elle s'évapore tout-à-fait. Alors cette boisson, bien loin de troubler les esprits animaux, les rafraîchit modérément, récréé les sens, & les fortifie. Ainsi le Thé pris dans l'Année même, où les Feüilles ont été cueïllies, est plus agréable au goût; mais si on en fait un trop grand usage, il attaque la Tête, y cause une grande pesanteur, & fait trembler les nerfs; au lieu que pris à propos, il dégage les obstructions, purifie le Sang, entraîne la matiere tartareuse, qui forme la Pierre & la Gravelle, cause la Néphrétique & la Goute. Aussi est-il sans exemple qu'une personne, qui en use ordinairement, soit attaquée d'aucune de ces maladies. Il n'est point de Plante connuë, qui pese moins sur l'Estomach, qui passe plus vîte, qui rafraîchisse plus agréablement, qui rende plutôt la vigueur aux esprits abattus, & qui inspire tant de gayeté. Mais d'un autre côté on assûre qu'elle trouble l'effet des remedes, & qu'elle est surtout très-nuisible à cette sorte de colique assez ordinaire au Japon, dont nous avons parlé au Chapitre vintiéme. C'est ainsi que l'Auteur de la Nature a sagement ménagé les bonnes & les mauvaises qualités des Simples, pour obliger les Hommes à en user avec discrétion, & à se modérer dans l'usage, qu'ils en font.

Kœmpser & Ten-Rhyne ne sont pas les premiers, qui nous ayent fait l'éloge du Thé; le Pere Alexandre de Rhodes, qui a passé la

C.XXVIII.

C. XXVIII. plus grande partie de sa vie dans les Missions de la Chine, de la Cochinchine, & du Tonquin, après avoir observé que les Hollandois vendoient trente francs aux François ce qu'ils achetoient à la Chine huit ou dix sols, & ne le donnoient même souvent, que vieilli & gâté, reconnoît trois vertus principales dans la Feüille de cet Arbrisseau. La premiere, dit-il, est de guérir & d'empêcher les douleurs de Tête: « Car, ajoûte-t'il, quand je suis tour- » menté de la Migraine, je me sens si fort » soulagé en prenant du Thé, qu'il me sem- » ble qu'on me tire avec la main toute ma » douleur; en effet son principal effet est » d'abattre les vapeurs grossieres, qui mon- » tent à la Tête, & nous incommodent. Si « on le prend après le Souper, ordinaire- » ment il empêche le sommeil; il y en a pour- » tant, qu'il fait dormir, parce que n'abat- » tant que les vapeurs les plus grosses, il » laisse celles, qui sont propres au sommeil. » Pour moi, j'ai expérimenté assez souvent » que quand j'étois obligé d'ouir toute la nuit » des Confessions, je n'avois qu'à prendre » du Thé a l'heure que j'eusse commencé à dor- » mir, je demeurois jusqu'au matin sans être » pressé du sommeil, & je me trouvois alors » aussi frais, que si j'eusse dormi à mon or- » dinaire. Je pouvois faire cela une fois la » semaine, sans être incommodé: je voulus » une fois le continuer pendant six nuits con- » sécutives, mais à la sixiéme, je me trou- » vai entierement épuisé. « En second lieu, le Thé a une merveilleuse force pour soulager l'Estomach, & pour aider la digestion. Il paroît que Kœmpfer n'est pas de cette opi-


Instrumens pour le Thé
T.2. 4°. P. 608. et in 12. T. I. P. 375.
3
L
4
M
13
14
15
22
Q
V
R
T
S
Couvercle 10
12
11
J Porte
N
O
A
C
5
E
F
G
H
I
P
B
6
K
X
2 4 6 8 9 10
Il faut lire Couvercle au lieu de Cercle.
Echelle d'un Sakf, où dix Suns, qui approche d'un pied géométrique.

nion ; mais comme il y a plusieurs especes de Thé, ne poutroit-on pas dire qu'il y en a, qui troublent la digestion, & d'autres, qui la facilitent ? Ce qui est certain, c'est que le Pere de Rhodes, qui ne parle que du Thé Chinois, ne dit rien, dont il n'ait fait l'expérience. Le troisiéme effet du Thé, continuë le Missionnaire, est de purger les Reins contre la Goutte & la Gravelle, & c'est peut-être la vraye cause, pourquoi ces Maladies ne se trouvent point dans les Pays, où l'on en fait usage. Le Pere de Rhodes remarque ailleurs que le Thé ne se prend point en poudre à la Chine, comme au Japon, & que les Chinois & les Japonnois y mêlent un peu de Sucre, pour en corriger l'amertume, quoique cette amertume ne soit pas fort désagréable.

C. XXVIII.

Instrumens pour faire & pour boire le Thé.

On sera sans doute bien aise pour une parfaite intelligence de tout ce qui regarde cet Arbrisseau, de voir ici d'un coup d'œil les desseins exacts, & la description de la Machine portative, qui contient les Tasses, & tout l'attirail des Instrumens nécessaires pour faire & pour boire le Thé, tels que les Japonnois les portent dans leurs Voyages, & partout, où ils veulent user de cette Liqueur. A & B. sont deux vûës de cette Machine portative, avec ses Anses, ses Gonds, ses Boucles, & ses Clouds angulaires ; tout est de bois, excepté les portes à deux battans, & le tout est vernissé. A. montre le côté de devant & B. celui de derriere.

CC. Portes, ou ouvertures à deux battans de Cuivre, au haut de la Machine, & arrêtées avec deux longues Chevilles.

C. XXVIII.

D. Ouverture, ou Trou traversant justement, au-dessous du haut de la Machine, où l'on peut passer une Perche, pour la porter plus aisément sur les Epaules ; les deux Anses, qui pendent, sont faites de sorte, qu'étant relevées, les Anneaux 1. 2. viennent justement devant le trou de chaque côté, & sont traversez en même-tems par la perche.

E. Etage de dessus la Machine, contenant deux Vases de Cuivre, 3. & 4. étamez en dedans ; ils servent pour contenir & faire boüillir l'eau. On ouvre les deux couvercles 5. & 6. pour les tirer dehors.

F. Etage d'en bas de la Machine, contenant trois rangs d'Etuys, 7. 8. & 9. vernissez proprement en dedans & en dehors. On y tient tout ce qui est nécessaire pour boire le Thé.

G. Trou, pour recevoir le verroüil du cercle pendant. 10.

H. Un long croc pour tenir le Couvercle pendant en derriere, lorsqu'il est ouvert.

J. La Porte pendante de bois tirée de ses Pivots. Elle ferme l'étage inférieur A. pour empêcher les Etuys de bois de tomber. On y doit remarquer le Verroüil 11. qui est reçu par le trou G. dont il est parlé ci-dessus, & par l'Anneau 12. qui répond au croc H.

K. Trou du côté opposé B. pour y passer le Doigt, afin de pousser les Etuys en dehors, & les prendre ainsi plus facilement.

L. Le grand Vase de Cuivre, où l'on fait boüillir l'eau ; il a trois ouvertures au haut, chacune avec son couvercle ; la premiere sert pour y remettre de l'eau froide ; la seconde pour faire couler l'eau chaude ; la troisiéme

ouvre un petit Réchaud à vent, qui y eſt caché, pour mettre du Charbon. J'ai repréſenté un de ces Couvercles pendants, pour en faire voir les bords, & montrer combien ils ſont propres à tenir les ouvertures bien fermées. 13. eſt le Réchaud; il eſt cylindrique, fait de Cuivre & placé au milieu de l'eau, attaché au Vaiſſeau, dans lequel il eſt contenu, par ſon orifice ſupérieur. Le Trou eſt à l'extrémité inférieure. 14. eſt le trou du Poële, par où le Vent paſſe pour allumer les Charbons. 15. 15. 15. ſont les Soupiraux, par où la vapeur & la fumée s'exhalent. C. XXVIII.

M. Le petit Vaſe de Cuivre, qui contient l'eau froide, avec un Couvercle ſemblable au précédent.

N. Etuy de bois contenant les Taſſes & les divers Inſtrumens néceſſaires pour faire & pour boire le Thé, marquez ſéparément par les nombres 16. 17. 18. 19. 20. 21.

O. Le ſecond & le plus grand Etuy diviſé en deux Cloiſons, dans la plus extérieure deſquelles on tient les Charbons, & les Proviſions pour le feu, & dans l'intérieure, quelques Taſſes pour boire le Thé, ou d'autres choſes, qu'on juge à propos d'y mettre.

P. Trois petits Etuys de Bois ajuſtez l'un ſur l'autre avec leur Couvercle commun renverſé: dans ceux-ci on met diverſes choſes bonnes à manger, qui ſe préſentent avec le Thé.

Q. Taſſe pour boire le Thé, avec un petit Tuyau pour prendre l'Anſe, ou le Manche 22. que l'on ôte après qu'on s'en eſt ſervi.

R. Coupe, ou Boëte pleine de Feüilles de Thé entieres, ou mouluës.

C. XXVIII. S. Petite Cuilliere pour prendre le Thé moulu.

T. Inſtrument, qui eſt comme un Moulinet a Chocolat, ou Fourgon, pour faire mouſſer le Thé moulu.

V. Vaſe de Cuivre, qui ſert à verſer le Thé. La partie inférieure, qui eſt étamée en dedans, eſt miſe dans la grande ouverture du Vaiſſeau de Cuivre L. afin que les vapeurs chaudes, ou l'eau boüillante, l'empêchent de ſe refroidir. Il y a un couvercle décrit ci-deſſus.

X. Echelle, dont on s'eſt ſervi pour meſurer la grandeur & les dimenſions des diverſes parties de la Machine pour l'uſage de ceux, qui voudroient en faire faire une ſemblable. La grandeur ſe rapporte à un Sakf ou dix Suns, ce qui approche d'un de nos pieds géométriques.

CHAPITRE XXIX.

De l'Ambre gris du Japon, avec quelques Obſervations ſur cette ſubſtance bitumineuſe.

CH. XXIX. J'Ai parlé au Chapitre XXIV. de ce Livre d'une Baleine appellée Mako, dans les entrailles de laquelle on trouve de l'Ambre gris, & j'ai dit que de toutes les eſpéces de ce bitume, celle-ci étoit la moins eſtimée. Si j'en demeurois-là, on pourroit peut-être en inférer que le Japon ne produit point d'Ambre gris d'une auſſi bonne qualité, que celui,

qu'il se rencontre ailleurs, ce qui n'est pas vrai ; & c'est ce qui m'a engagé à mettre ici tout de suite un précis des remarques de Kœmpfer sur ce qu'il en a appris des Chinois, & des Japonnois Pêcheurs de Baleines, & sur ses propres Recherches dans les différents Pays, où il a voyagé.

Les Hommes, dit-il, doivent à la Mer cette précieuse substance, elle la jette en fort petite quantité sur le rivage, & il en est ainsi de toutes les choses exquises, que la Nature semble produire avec moins de profusion. Les Auteurs, ajoûte-t-il, différent entiérement sur l'Origine & la production de l'Ambre gris ; ils ne conviennent pas même sur ce que ce peut-être que cette substance. Quelques-uns la prennent pour une substance bitumieuse ; d'autres pour une sorte de terre ou d'argile ; d'autres pour un excrément de Baleine ; d'autres pour la fiente des Oiseaux. Je rapporterois bien d'autres sentiments, si je ne craignois d'être trop long. Mais de toutes les opinions, qu'on a imaginées sur cela, ce Sçavant Voyageur n'en trouve point, qui lui paroisse moins fondée, & moins vraisemblable, que celle-ci, qui est d'un Auteur François, nommé Jean-Baptiste DENIS : » que l'Ambre » gris est un mélange de Cire & de Miel ra» massé sur les Côtes de la Mer par les Abeil» les, qui étant cuit & fondu par la chaleur » du Soleil, tombe dans la Mer, où il souf» fre une autre préparation, & que par le « mouvement violent des vagues, & la mix» tion des particules salines de la Mer, il se » change en cette précieuse substance. (a).

(a) Voyez le Journ. des Sçav. de Par. de l'An. 1672.

CH. XXIX.

A cela Kœmpfer oppose le sentiment, qui a été généralement reçu & approuvé de ceux, qui ont pris la peine d'examiner cette substance avec plus de soin ; sçavoir, que c'est une espéce de bitume engendré dans les entrailles de la Terre, ou bien une substance grasse souterraine, qui acquiert la consistance du bitume; laquelle est portée dans la Mer par des Canaux souterrains, où elle souffre une autre digestion, qui se faisant par le mélange des parties salines, & par la chaleur du Soleil, en forme ce que nous appellons Ambre gris. Or voici les preuves, dont il se sert également pour appuyer ce sentiment, & réfuter celui de M. Denys.

1°. L'Ambre gris se trouve en plusieurs Contrées, qui n'ont point d'Abeilles sur leurs Côtes, ni même dans l'intérieur du Pays. Au contraire, plusieurs Pays ont des Abeilles en abondance, & ne produisent point d'Ambre gris.

2°. Plusieurs Pêcheurs Chinois & Japonnois, dont le Métier est de chercher sur les Rochers le long de leurs Côtes des nids d'Oiseaux bons à manger (*a*), disent tous qu'ils n'ont jamais observé rien de semblable à des Ruches attachées aux Rochers au-dessus de l'Eau.

3°. Le Miel, la Cire, & les rayons de miel mêlés avec un fluide, ne se confondent point en une seule substance ; au contraire il les dissout & les sépare.

4°. En quelque endroit du Monde, que les

(*a*) Ce sont des Nids d'Hirondelles de Mer, qui les font avec les HOLUTHURIAS, espece d'Animaux de Mer.

rayons avec leur miel ſoient épaiſſis par le feu, la ſubſtance coagulée ſera toujours de même nature. Or on obſerve le contraire par rapport à l'Ambre gris, dont il y a pluſieurs ſortes, ſelon la diverſité des veines ſouterraines, où il eſt produit. Certaines eſpéces ſont particuliéres à certains Pays, ſi bien que des Perſonnes habiles, après y avoir regardé attentivement, ſont en état de conjecturer quelles ſont les Côtes, où il a été trouvé; de même que les Gourmets expérimentés connoiſſent en goûtant le Vin, quelle en eſt l'eſpéce & le Terroir. Il y a de l'Ambre gris, qui reſſemble au bitume groſſier, ou à l'Aſphaltus, ou au Naphte noir deſſéché: par conſéquent plus ou moins noir & peſant, & d'une différente conſiſtance à proportion. D'autres eſpéces ſont plus blanches, & cela vient du mélange des particules plus fines: celles-ci ſont plus légeres & plus cheres; & tout cela encore en différentes proportions. Quelques autres eſpéces ſont extrêmement légeres, & ne reſſemblent pas mal à un Champignon; d'où Scaliger a conjecturé après Sérapion que l'Ambre gris pourroit bien être une eſpéce de Champignon de Mer.

CH. XXIX.

5°. L'Ambre gris, lorſqu'il eſt frais & nouvellement jetté ſur les côtes eſt mou, & reſſemble beaucoup à la bouſe de Vache. Il a en même tems une eſpéce d'odeur de brûlé, ce qui n'a rien de commun avec aucune ſubſtance miéleuſe.

6°. On trouve ſouvent dans l'Ambre gris des Coquillages noirs & brillants, avec des fragments d'autres ſubſtances marines, & ſouvent auſſi des particules de ce qui peut s'y at-

CH. XXIX.

tacher, lorqu'il eſt encore mou; mais l'on n'a jamais oui dire qu'on y eût remarqué des Abeilles, de la Cire ou du Miel: ceux qui ont dit le contraire à M. Denys, lui en ont certainement imposé.

7°. On trouve quelquefois de fort grandes piéces d'Ambre gris, & qui ſurpaſſent de beaucoup l'étendue des plus grandes Ruches à Miel. Sans faire mention de ces maſſes monſtrueuſes, dont parle *Garcias ab Hortâ* (*a*), lorſque j'étois au Japon, une fort belle piéce d'Ambre gris de couleur griſatre fut trouvée ſur les Côtes de Kiinokuni: elle peſoit plus de cent cattis du Japon, ce qui revient à cent trente livres, poids de Hollande. Cette piéce ne pouvant pas être achetée par une ſeule Perſonne, fut partagée en croix en quatre parties égales: on voulut me vendre une de ces quatre parties, par où je pus aiſément conjecturer que ce qu'on m'avoit dit de la piéce entiere, étoit vrai. On ſçait qu'il en fut vendu encore une plus grande par le Roi de Tidor à la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales, qui en paya onze mille Richedales, qui font plus de deux mille livres ſterling. On l'envoya à Amſterdam, & on la garde dans le Cabinet des Raretés de la Compagnie. Cette piéce étoit du poids de 185 livres, poids de Hollande, d'une couleur griſâtre, & d'une fort bonne eſpéce. Sa Figure ne reſſembloit pas mal à une Tortuë, dont on auroit coupé la Tête & la Queuë. Le Docteur Valentini nous l'a donnée dans ſon Muſæum Muſæorum. *Lib.* 3. *cap.* 8. & Rumphe

(*a*) A. N. L. 1. c. 1.

dans ſes Amboinſch. Rariteit Kamer Tab. LIII. & LIV. avec une Deſcription exacte, pag. 267. & ſuivantes.

De la falſification de l'Ambre gris.

L'Ambre gris eſt aiſé à falſifier, lorſqu'il eſt fraîchement jetté ſur les Côtes, parce qu'alors il eſt mou & friable, & qu'il reſſemble à une maſſe farineuſe, où l'on peut incorporer ce que l'on veut. Rien, diſent les Experts, n'eſt plus propre à être mêlé avec la ſubſtance de l'Ambre gris, que la Fleur des coſſes du Ris, qui lui donne de la légereté, & une couleur griſâtre, mais la fraude ſe découvre bientôt, parce que les vers s'y mettent d'abord. Il n'eſt pas ſi aiſé de découvrir, ſi l'Ambre gris a été altéré par une addition de Storax, de Benjoin ou d'autres Aromates. Mais on diſtingue facilement le véritable Ambre gris de celui, qui eſt une compoſition artificielle de Poix, de Cire, de Réſine, de Storax, & d'autres ſemblables ingrédiens, qu'on reconnoît à la vûë, à l'attouchement, & à la ſenteur. Kœmpfer aſſûre qu'on lui a ſouvent préſenté de ces deux ſortes d'Ambre gris à vendre pendant ſon ſéjour au Japon. Il ajoûte que ceux, qui trouvent de l'Ambre gris ſur les Côtes, ont aſſez la coûtume d'en fourrer différentes petites piéces dans une grande en preſſant fortement, & que ſi la grande piéce en devient difforme & trop étenduë, on la preſſe, en ſorte qu'on lui donne la figure d'une balle à peu près ronde, par où la grandeur apparente eſt diminuée, & le poids augmenté, ſans aucun préjudice de ſa bonté.

Maniere de la découvrir.

Un des plus sûrs moyens de connoître ſi l'Ambre gris a été falſifié, eſt d'en mettre quelques grains ſur une Platine rougie au

CH. XXIX.

feu : s'il y a quelque corps hétérogéne mêlé, il ſe découvre par la fumée, ou bien l'on verra que l'Ambre gris eſt pur, par le peu de Cendres qui reſtent. Les Nations Orientales au-dela du Gange font ordinairement cette épreuve ſur une piéce de Monnoye d'or mince ; d'une figure ovale, appellée Koobang : ils l'ont toujours à la main pour cet effet, & la mettent ſur du Charbon allumé avec un peu d'Ambre gris, qu'ils raclent deſſus. Les Chinois tiennent pour le meilleur Ambre gris celui, dont les raclures étant miſes dans l'Eau boüillante & couverte, ſe diſſolvent le mieux & ſe liquéfient le plus également : ils en font l'épreuve dans des Taſſes de Porcelaine, dont ils ſe ſervent pour boire le Thé. Nous avons déja remarqué, que celui qu'on trouve au Japon dans le Mako, eſt la moindre de toutes les eſpéces ; Kœmpfer ne paroît pas eſtimer beaucoup plus celui, qui eſt jetté ſur les Côtes de la Mer avec les excrémens de cette Baleine, & qui doit être le même, peut-être un peu plus fait.

On trouve quelquefois ſur les Côtes les plus Méridionnales des Indes Orientales une certaine matiere graſſe, que la Mer y jette, & qui à l'extérieur reſſemble ſi bien à l'Ambre gris, qu'on y peut être facilement trompé. Il y a un autre Ambre gris blanchâtre, dont parle Schroder, connu ſous le nom de ſperme de Baleine, dont les morceaux flottans ſur la ſurface de la Mer ſont ramaſſés en quelque endroit, & par l'ardeur du Soleil, ne font plus qu'une ſeule maſſe ; ſur quoi on remarque qu'il y a trois ſortes de ſpermes de Baleines ; au moins Kœmpfer dit-il, qu'il n'en

n'ont connu davantage. La premiere est celle qu'on voit flotter sur la surface des Mers du Nord, & qu'on ramasse avec des Paniers d'osier. La seconde est celle que Bartholin, Wormius & ceux, qui vont à la pêche de la Baleine en Groenland, disent qu'on trouve en quantité dans la Tête d'une espéce de Baleine, que les Latins appellent *Orca*, & les Hollandois *Potuis*. La troisiéme se ramasse aux Isles de FERRO, ou FEROE, situées au Nord de l'Ecosse. Les Habitants de ces Isles, qui ne sont guéres que de Pauvres Pêcheurs, la prennent dans le corps d'une espéce de Poisson, appellé en leur Langue *Buskoppe*, nom, que porte aussi une de ces Isles, aux Côtes de laquelle on prend une grande quantité de ce Poisson. Cet Animal est plus grand qu'un Homme à tous égards; sa Tête en particulier est prodigieusement grande, couverte tout autour, & sur-tout près des Mâchoires, de cette substance grasse & mucilagineuse. Les Pêcheurs l'en tirent en la ratissant; ils la nettoyent ensuite, & pour l'empêcher de rancir, ils la mettent dans une lessive forte, & la font sécher au Soleil.

De l'Ambre de Prusse.

Le *Succinum*, ou l'Ambre de Prusse, a été rangé avec plus de vraisemblance par les Naturalistes parmi les espéces d'Ambre gris. C'est une substance grasse, qui croît sous Terre, & ne ressemble pas mal au véritable Ambre gris; mais il est transparent, & se séche sur les Sables de la Côte: on en tire également de Terre dans les Mines de Prusse, & des Côtes de la Mer. Le premier, qui est fossile, étant ordinairement tendre & friable, se met dans l'eau de Mer, pour y être durci.

CH. XXIX.

De l'Ambre jaune.

Les Japonnois ne sont pas les seuls, qui préférent l'Ambre jaune à l'Ambre gris : toutes les Nations les plus Orientales de l'Asie ont le méme goût, & les premiers l'estiment même davantage, que les Pierres précieuses : ils ne mettent au-dessus que les Coraux. L'Ambre jaune transparent, si commun & si peu estimé des Européens, est même celui, qu'ils achetent à plus haut prix, à cause de la perfection & de l'Antiquité, qu'ils lui attribuent. Ils se moquent des Marchands d'Europe, quand ceux-ci veulent leur persuader qu'ils ont tort. Les Noirs de l'Asie ne font non plus aucun usage de l'Ambre gris, qu'ils trouvent sur leurs Côtes.

Usage de l'Ambre gris.

On sçait qu'en Europe l'Ambre gris est employé dans la Médecine, mais la grande consommation s'en fait en Perse, en Arabie, & dans le Mogol, où l'on s'en sert dans les Confitures au lieu de sucre. Les Chinois, les Japonnois & les Tunkinois n'en font guéres autre chose, que le mêler avec leurs Aromates ; ils sont persuadés qu'il en releve l'agrément, & qu'il en fixe l'odeur, qui, à cause de la volatilité de leurs parties, s'exhaleroit trop vîte. Il paroît néanmoins par un secret, qui fut communiqué à Kœmpfer par un Médecin Japonnois, que ces Insulaires en connoissent plus d'une vertu Médecinale. On peut voir ce qu'il en dit, Tome II. pag. 51. de l'Appendice (*a*).

(*a*) Pour finir cette Police du Japon, il auroit fallu placer ici la Description & l'usage des Plantes du Japon : mais cet Article auroit trop grossi ce Volume, & je l'ai renvoyé à la fin de l'Ouvrage.

Fin du premier Volume.



TABLE DES MATIERES.

A.

G.

H.

I.

K.

N.

O.

P.

T.

X.

Y.

Z.

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA
DU PREMIER VOLUME.

PAGE 19. ligne 26. fertile *lisés* stérile
Page 41. ligne 25. conditions. *lisés* condition.
Page 47. ligne 9. qui a agrément. *lisés* qui a son agrément.
Page 53. ligne 10. instance. *lisés* distance.
Page 53. ligne 7. Iedo , *lisés* Jodo.
Page 78. ligne 16. facheux , *lisés* défectueux.
Page 14 . Chambellants, *lisés* Chambellans.
Page 151. ligne pénultiéme Kokinei , *lisés* Gokinai.
Page 155. ligne 23. avoit , *lisés* avoient.
Page 164. ligne 4. instruite , *lisés* instruits.
Page 226. *lisés* ainsi & non pas 160.
Page 325. ligne 11. on le trouve , *lisés* on la trouve.
Page 368. ligne 32. volatifs , *lisés* volatils.

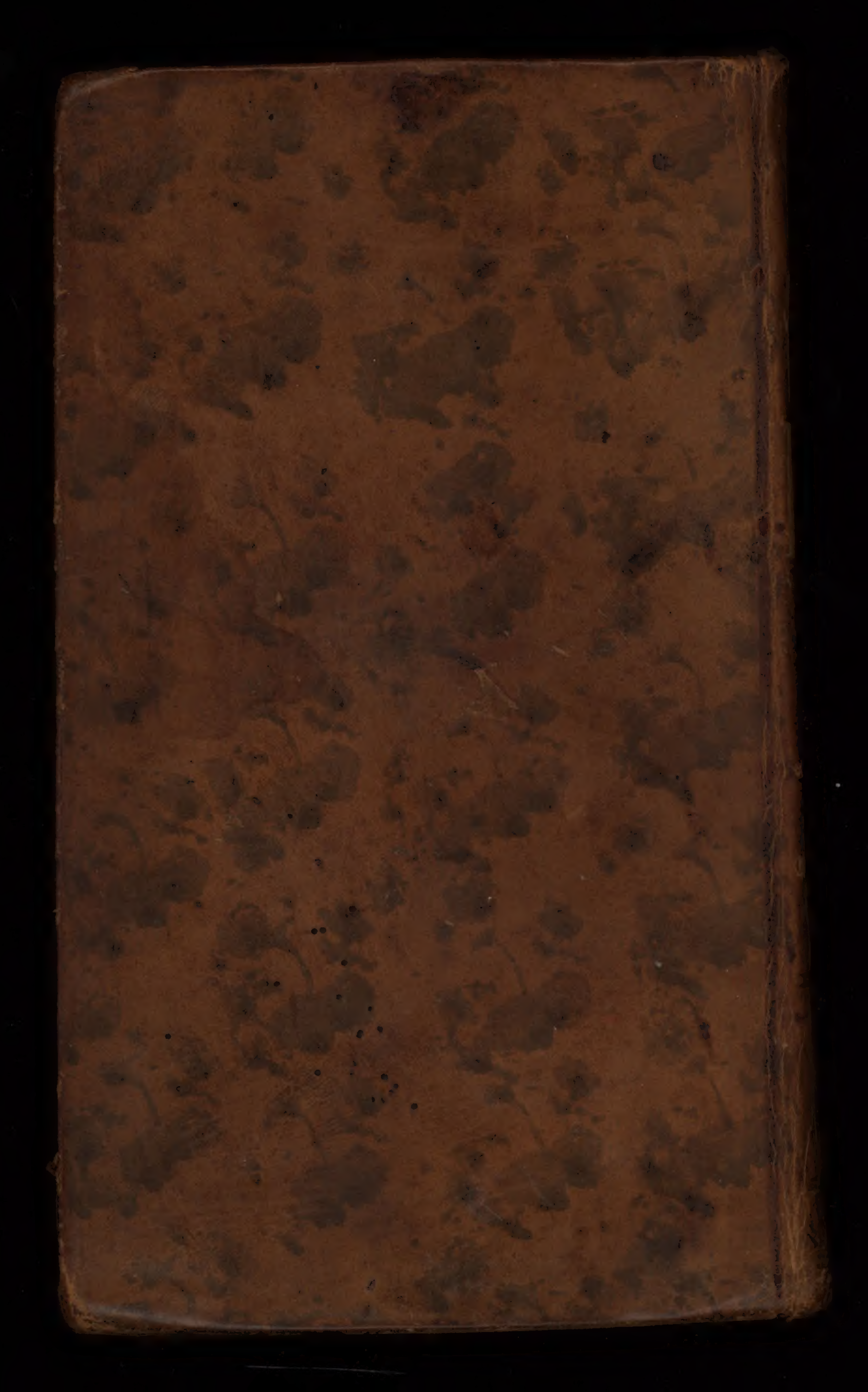
EJRXU
KK
[illegible]

Charlevoix 6 vols.

[4] xxiv, 417 [1],
[4], lxxxv, [3], 429 [1].
[4] 558, [2]
[4], 534 [2]
[4] 479 [1]
[4], 386 [6] pp. with 56 pl.
[illegible] Cowder 423









HISTOIRE
DU
JAPON



TOM I







